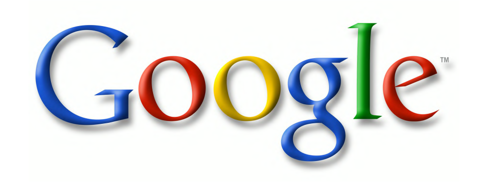
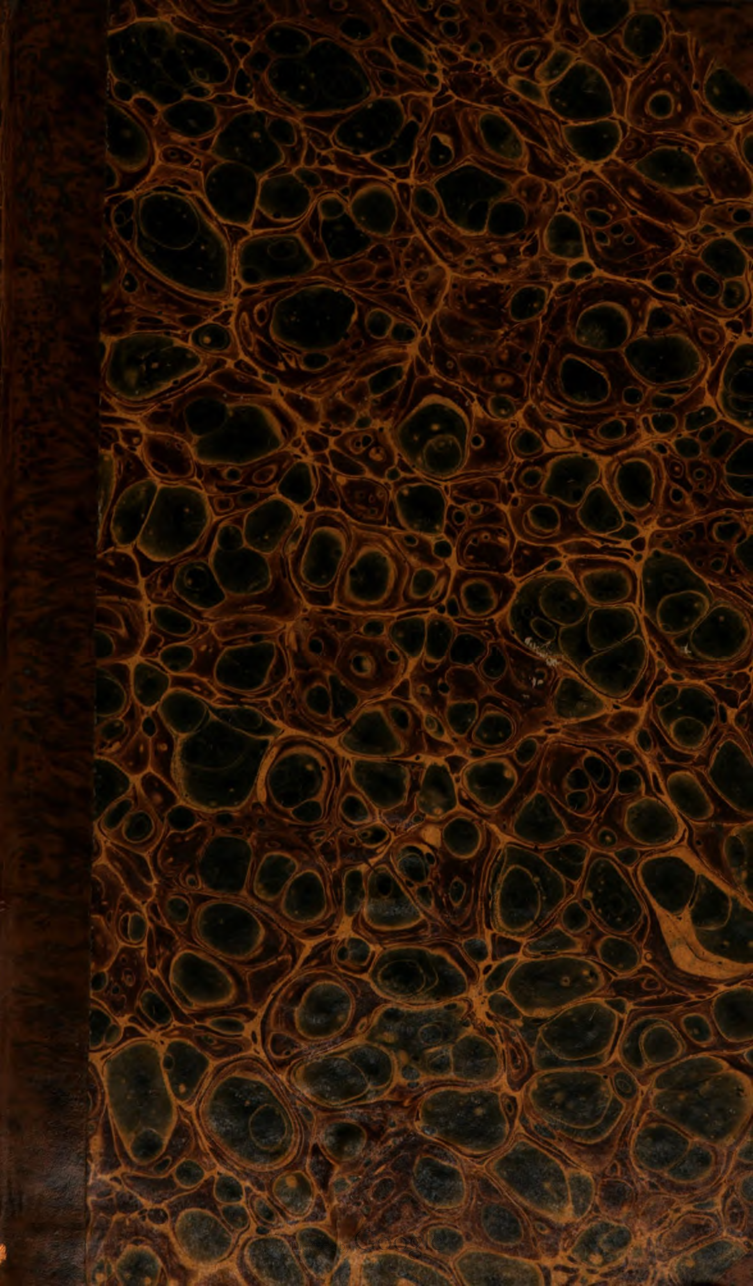









Digitized by Google

HISTOIRE

DU ROI

Saint Louis.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
successeur de LEBEL, rue d'Erfurth, n. 1.



St Louis

HISTOIRE

DE

Saint Louis,

ROI DE FRANCE,

PAR SIRE DE JOINVILLE.

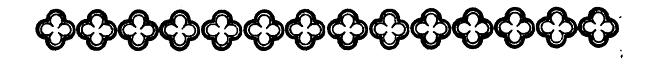
NOUVELLE ÉDITION,

Précédée d'une Notice Historique

SUR SIRE DE JOINVILLE.

Spiritu magno vidit ultima,
et consolatus est lugentes in Sion.
OFFIC. S. LUDOVICI.

Paris,
ACHILLE DÉSAUGES, LIBRAIRE,
RUE JACOB, N° 5.
1826



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'HISTOIRE *de saint Louis par Joinville* fut imprimée et publiée pour la première fois à Poitiers, en 1547, par Antoine-Pierre de Rieux, qui la dédia à François I[er], d'après un manuscrit trouvé à Beaufort-en-Vallée, au milieu de vieux registres du roi René, et dont il crut devoir corriger le style.

Parmi les papiers échappés aux ravages des monastères pendant les guerres civiles, Claude Menard, lieutenant en la prévôté d'Angers, découvrit un autre manuscrit des mémoires de Joinville, et le publia corrigé en 1617.

En 1668, Charles du Fresne Du Cange, auquel on devait une édition très-estimée des *Mémoires de Geofroy de Villehardouin*, en publia une de ceux *de Joinville*. Cet érudit infatigable, très-versé dans la connaissance du vieux langage, s'appliqua avec une scrupuleuse attention à comparer les deux versions de ces derniers Mémoires, à relever les

erreurs, les contradictions des éditeurs; et l'heureux résultat de tant de recherches fut un texte aussi clair que précis, où il sut conserver le caractère distinctif des écrits français sous le règne de saint Louis.

En 1750, la Bibliothèque du Roi fit à Lucques l'acquisition d'un nouveau manuscrit de Joinville, qui avait appartenu à Antoinette de Bourbon, mariée en 1513 à Claude de Lorraine, premier duc de Guise. Mais la version de ce manuscrit avait été trop altérée pour qu'on crût pouvoir en faire usage.

Enfin MM. Millot, Sallier et Caperonnier, possesseurs d'un autre manuscrit acquis par la Bibliothèque du Roi, et que l'on présume avoir été pris dans celle de Bruxelles en 1746, par le maréchal de Saxe, publièrent, en 1761, une belle édition *in-fol.* des *Mémoires de Joinville*.

C'est une réimpression de cette version que nous reproduisons aujourd'hui dans un format plus commode pour le lecteur et pour toutes les bibliothèques.

La *Vie de saint Louis* par sire *de Joinville* a toujours été regardée comme un des plus précieux monumens de notre histoire, et renferme un grand nombre de ces détails intéressans que l'on recherche avec empressement dans les histoires particulières. L'auteur était un seigneur distingué par sa naissance, ses alliances, ses em-

plois, et plus encore par son mérite personnel. Il fut non-seulement contemporain du roi dont il est l'historien, mais encore attaché, pendant plus de vingt-deux ans, à la personne de ce prince; et l'ayant accompagné dans toutes ses expéditions, il eut part aux événemens les plus importans de son règne. La candeur, la bonne foi, la naïveté qui caractérisent tous ses récits, le soin continuel de ne s'étendre que sur les faits dont il avait été témoin, et de ne parler de ceux qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, qu'autant que l'exigeait sa narration, préviennent en sa faveur; la sagesse de ces précautions garantit l'authenticité de son ouvrage, et son exactitude démontre qu'il n'a voulu transmettre à la postérité que des actions dont il avait une parfaite connaissance. Bien différente de la plupart des chroniques de cette époque si remarquable, son *histoire* n'est pas un simple récit de ce qui s'est passé en France et ailleurs sous le règne de saint Louis, elle nous fait connaître particulièrement ce grand monarque; elle nous donne une juste idée de son esprit et de son cœur; le grand homme, le grand roi, le grand saint y sont également peints au naturel. L'amitié et la confiance dont Louis IX honorait sire de Joinville, la familiarité à laquelle il avait daigné l'admettre, ont mis ce seigneur à même de nous apprendre plusieurs de ces

circonstances qui ne sauraient trouver place dans une histoire générale, mais qui n'en sont pas moins agréables ni moins instructives, parce qu'elles nous retracent plus sûrement le caractère des principaux personnages que nous présente successivement l'écrivain.

Pour montrer quel était l'état de la langue française du temps de Joinville, et les ornemens à la fois simples et nobles du texte de l'auteur lorsqu'il est dans sa première pureté, nous avons cru devoir laisser subsister même les fautes de copiste. Elles sont corrigées au bas des pages; on y explique avec soin beaucoup d'expressions inusitées aujourd'hui, et dont le véritable sens pourrait être inconnu aux personnes peu accoutumées à l'antique langage français. L'ouvrage est terminé par un *glossaire* qui contient l'explication des mots anciens.

Nous aurions pu enrichir cette édition d'un plus grand nombre de recherches curieuses; mais nous nous sommes bornés au choix des notes historiques les plus importantes, parmi les savantes dissertations de Du Cange.

NOTICE

SUR

SIRE DE JOINVILLE.

JEAN sire de Joinville, célèbre historien, naquit en 1223 ou 1224 (1). Sa famille, une des plus anciennes et des plus distinguées de la Champagne, y répandait un grand éclat dans le XIIIe siècle; et vers le commencement du siècle précédent, l'un des aïeux de Joinville, Étienne Devaux, était un des personnages les plus considérables de cette province. Il devint même très-puissant par son mariage avec la comtesse de Joigny, qui lui apporta en dot ce fief et plusieurs autres seigneuries. Ce fut Etienne Devaux qui jeta les premiers fondemens du château de Joinville. Les vertus guerrières, le dévoûment au prince, à la patrie, étaient l'apanage de cette famille. Outre l'illustration que Jean de Joinville a donnée à toute sa maison, son oncle, sous le règne de Philippe-Auguste, avait glorieusement combattu dans l'armée du comte de Flandre, avec lequel il marcha à la conquête de Constantinople; et son père, pendant la minorité de saint Louis, s'était fait remarquer par la courageuse

(1) Suivant Du Cange.

résistance qu'il opposa aux efforts combinés de presque tous les seigneurs de France, qui cherchaient à se rendre maîtres de la ville de Troyes.

A l'ombre de tant de lauriers héréditaires, et précédé d'une si brillante renommée, notre héros s'avança dans la carrière qu'il parcourut si dignement. Gai, aimable, plein de franchise, Joinville, en son enfance, fut attaché, selon l'usage du temps, à Thibaut IV roi de Navarre, comte de Champagne, le prince le plus spirituel de son siècle, ami des arts, des lettres, leur noble protecteur, et qui lui-même était célèbre par son goût pour la poésie et la musique. Dans cette cour polie, riant asile des grâces et du mérite, Joinville « apprit à donner à ses pensées une expression vive, enjouée, piquante, » une naïveté enchanteresse qui ajoutent tant de prix à sa narration. Privé de son père à l'âge de seize ans (en 1239), il devint éperdûment amoureux d'une jeune personne riche d'attraits, mais peu favorisée des dons de la fortune; et, consultant plus sa passion que ses intérêts, il unit sa destinée à celle de la jeune Alix de Grand-Pré, qui elle-même entrait à peine dans son seizième printemps. Thibaut, désirant fixer Joinville auprès de lui, et augmenter la faveur dont il l'environnait, voulut lui faire obtenir la charge de sénéchal, dont son père était pourvu, et qu'il réunît à cette fonction celle de grand-maître de la maison des comtes de Champagne.

Thibaut IV, devenu par héritage roi de Navarre, avait, dans un moment de ferveur, fait publier une croisade; il s'y était engagé en personne avec beaucoup de seigneurs ses vassaux. Man-

quant de navires, forcés d'aller par terre, de souffrir toutes les privations, épuisés par la fatigue, ils arrivèrent peu nombreux devant Jaffa, qui fut leur unique conquête, et dont ils ne restèrent pas long-temps possesseurs; forcé de l'abandonner, Thibaut rentra en France avec quelques-uns de ses officiers seulement, la mort ayant moissonné les autres.

On ne s'aperçut pas que cet événement fît sur Louis l'impression à laquelle on s'attendait. Il ne donna que quelques larmes à la fin déplorable de ces braves défenseurs de la foi, mais il nourrissait dans son cœur le désir de venger leur mort. Frappé d'une maladie grave, et au moment où tout espoir de guérison semblait perdu, il fit, en présence de toute sa cour que le danger avait réunie auprès de lui, le serment de prendre la croix, si Dieu daignait conserver ses jours. Les prières de ses sujets montèrent jusqu'au ciel; la santé de Louis se rétablit en peu de temps, et il songea à l'accomplissement de son vœu. Il crut d'abord pouvoir exciter un enthousiasme général, « et jeter, pour ainsi dire, toute l'Europe en masse sur l'Asie; » mais les autres princes n'ayant pas répondu à l'appel généreux de Louis, ce prince, réduit à ses propres forces, n'en voulut pas moins poursuivre l'exécution de son illustre entreprise. Alphonse de Toulouse, Robert d'Artois, et Charles d'Anjou, ses frères, partagent son ardeur et sa résolution, ils se croisent. A l'exemple de la reine Marguerite, qui prend aussi la croix, Jeanne épouse d'Alphonse, d'autres dames d'une illustre naissance, des évêques, des abbés, un grand nombre de seigneurs suivent le mouvement général.

« Il y en avait cependant, même parmi les courtisans, qui répugnaient de s'engager à une expédition lointaine. Louis, dans les grandes fêtes, assistait à l'office divin avec toute sa cour. Nos rois étaient encore en usage de distribuer, pendant ces jours solennels, ce qu'on appelait des *livrées*, espèces de capes uniformes qu'on revêtait pardessus ses habits. Le roi, pour la messe de minuit, à Noël, fit broder des croix sur ces casaques. Il eut soin qu'il y eût peu de lumière dans l'endroit où on les délivrerait. Ils endossèrent tous celle qu'on leur présentait, sans se douter de la ruse; mais, au premier rayon de lumière, chacun aperçut sur l'épaule de celui qui le précédait, le signe qu'il présentait lui-même à celui qui le suivait. Ils prirent gaîment le parti de le regarder comme un véritable engagement. Ils donnèrent au roi le nom de *pécheur d'hommes*, et allèrent en foule le féliciter du succès de sa pêche. Plusieurs ayant représenté qu'ils n'avaient pas d'argent pour faire leurs équipages, le roi leur en fournit, partie comme prêt, partie comme don. On les excita à vendre des terres et des châteaux; le clergé, les moines acquirent plusieurs de ces domaines. Les bourgeois des villes, enrichis par le commerce, réduits auparavant à ne pouvoir acquérir que des terres chargées de redevances onéreuses envers la noblesse, commencèrent à s'affranchir. Le roi lui-même acheta des possessions utiles des seigneurs qu'il voulait mettre en état de faire le voyage (1).

(1) On remarque qu'il acheta principalement les possessions des seigneurs qui pouvaient causer du trouble pendant son absence. D'où on a conclu que cette entreprise fut autant l'ouvrage de la politique que de la dévotion.

Il fit prêter serment de fidélité à ses enfans par les seigneurs qui restaient, nomma Blanche sa mère, régente, avec les pouvoirs les plus étendus, et partit (1). »

Nous avons rapporté ces détails, parce que ce fut à cette époque et dans ces circonstances que Jean de Joinville eut occasion d'approcher du roi dont il a écrit l'histoire, et qu'alors il connaissait à peine. Louis était adoré de ses peuples, chacun voulait ou partager ses périls, ou triompher sous ses étendards. Joinville, âgé de vingt-deux ans, plein d'une ardeur guerrière, impatient de s'illustrer et de servir la religion, en allant combattre les Infidèles et conquérir les saints lieux, ne fut pas le dernier à céder à l'élan général et à prendre la croix. Faire ses premières armes sous un monarque tel que Louis était un sort digne d'envie pour tout chevalier français. Mais sa mère vivait encore, et jouissait de la plus grande partie des biens de la famille. Joinville fut donc réduit à engager ses terres, et celles qui venaient du père de son épouse, pour fournir aux frais du voyage; et il n'hésita pas un instant. La certitude de laisser un héritage de gloire à ses enfans, lui parut préférable à l'espoir de leur ménager une immense fortune. Joinville fit plus encore, non content d'aller de sa personne servir son prince et son Dieu, il voulut leur offrir d'autres défenseurs, et prit à sa solde dix chevaliers, sans trop s'inquiéter comment il pourrait suffire à la dépense que devait entraîner un pareil armement. Quand sa résolution invariablement

(1) Histoire de France d'Anquetil.

prise fut au moment d'être mise à exécution, quand tous les préparatifs du départ furent faits, il assembla ses vassaux qui vinrent le joindre la veille de Pâques, le jour même où il lui naquit un fils. La semaine se passa en fêtes, en réjouissances; il donna des repas splendides auxquels assistèrent tous les gens riches du pays, ses jeunes compagnons, et où régnait la franche gaîté. Enfin le moment où il devait les quitter étant arrivé: « Sachez, leur dit-il, que je m'en vais outre mer; le voyage sera long; peut-être ne devez-vous jamais me revoir : Dieu en ordonnera. Mais s'il en est un seul parmi vous à qui j'aie, même involontairement, fait le moindre tort, causé le plus léger dommage, qui se croie enfin en droit de se plaindre de moi, qu'il se présente, je veux tout réparer. » Il se retira aussitôt pour leur laisser le temps de réfléchir, de rappeler à leur mémoire les griefs qu'ils pourraient avoir à alléguer contre lui. « Je ne veux pas, disait-il, emporter un seul denier à tort. » Certain que personne n'avait à se plaindre de lui, sire de Joinville n'éprouva plus que l'impatience d'obéir à la voix de l'honneur.

Le roi, avant son départ, avait mandé tous les barons à Paris, et exigea qu'ils jurassent foi et hommage à ses enfans; Joinville est sommé de prêter ce serment. Il refuse, parce qu'il est vassal direct, non du roi, mais du comte de Champagne. Il envoie alors chercher l'abbé de Cheminon (1), qui lui ceint son écharpe et des mains duquel il reçoit le bourdon. Il quitte alors le château de Joinville pour n'y plus rentrer que

(1) Cheminon, abbaye de l'ordre de Cîteaux.

lorsque les armes du roi de France auront triomphé, et que Louis aura accompli la mission sainte qu'il avait jurée. Le bourdon à la main, il visite plusieurs villages environnans. Il se rend, pieds nus, et revêtu d'une tunique blanche, à Blicourt, à Saint-Urban, et autres lieux dépendans de ses domaines. Une épreuve pénible pour son cœur l'attendait, en quittant ce dernier village. Il est obligé de passer non loin de son château, demeure chérie qui renfermait les doux objets de son amour, une femme charmante et des enfans qu'il avait peut-être embrassés pour la dernière fois. Il s'arrête un instant, ses yeux se portent involontairement vers le manoir de ses ancêtres; son âme est émue, de tendres souvenirs se réveillent en lui; mais aussitôt il détourne la vue. Pressé par le désir de voir encore, de serrer sa famille dans ses bras, il tressaille; mais il se défie de lui-même. S'il se rapproche de sa femme, de ses enfans, aura-t-il la force de les quitter de nouveau? les regrets qu'il ressent déjà ne lui annoncent que trop que son âme n'est pas encore bien affermie contre une séparation nécessaire, mais cruelle. Il ne s'arrêtera pas, il ne jettera pas en arrière un triste regard; sa destinée doit s'accomplir. Il rejoint ses jeunes compagnons d'armes, il essuie les pleurs qui se pressaient sous ses paupières, et remporte enfin sur lui-même une entière victoire. Nos pélerins guerriers poursuivent gaîment leur route, et s'arrêtent pour dîner à la fontaine l'Archevêque; là, ils reçoivent divers présens de l'abbé de Saint-Urban, prennent congé de lui, et se rendent à Auxonne, de là à Lyon, à Arles-le-Blanc, et arrivent à Marseille vers le milieu du mois d'août,

où ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre, rendez-vous général des croisés où régnait Henri de Lusignan, descendant des rois de Jérusalem. Des magasins immenses avaient été formés dans cette île (1).

On sait que Joinville avait fait de grands sacrifices pour son voyage d'outre mer, et que de toute sa fortune il lui restait à peine 1,200 liv. de rente. Arrivé dans l'île de Chypre, et quand il eut payé son passage et celui de ses chevaliers, il vit avec regret qu'il lui serait impossible de pourvoir plus long-temps à l'entretien de sa petite armée. « Je n'avais plus, dit-il, que douze vingt livres tournois d'or, ou d'argent, quand je eus payé ma nef. » Plusieurs de ses chevaliers le menaçaient déjà de l'abandonner, s'il ne tenait les engagemens qu'il avait pris avec eux. Déconcerté un instant par cette menace, mais toujours plein de confiance en la Providence, il les exhorta à prendre patience; et lorsque le roi fut informé de la circonstance difficile où se trouvait le noble chevalier, il le manda près de lui, et accepta les propositions que Joinville lui fit de prendre à sa solde les chevaliers qu'il avait conduits dans les rangs des croisés. Joinville entra aussi au service du prince dont il ne tarda pas à mériter les faveurs et les bonnes grâces.

« Cette union, dit un des savans biographes de

(1) « Quand nous fusmes arrivez en Chippre, dit Joinville, le bon roy saint Louis estoit jà là, qui avoit fait faire provisions de vivre à grant habondance, car vous eussiez dit que ses celiers, quand on les veoit de loing, que ce fussent grans maisons de tonneaulx de vin qui estoient ungs sur les autres, et semblablement les geniers de fromens, orges et autres bleds qui estoient à monceaulx aux champs, et sembloit, quand on les veoit, que ce fussent montaignes, tant estoient grans les monceaulx. »

Joinville (1), qui nous rappelle, sous plus d'un rapport, celle de Henri IV et de Sully, différait cependant en ce que Joinville paraissait doué de cet enjoûment plein d'agrément et de liberté avec lequel nous aimons à nous représenter le Béarnais, et que Louis montrait, au contraire, cette gravité, cette sagesse profonde qui caractérisaient le ministre de Henri. Il s'établit entre le roi et Joinville une familiarité dont celui-ci n'abusa jamais. Il savait revêtir des formes les plus piquantes, les avis les plus sérieux; et ses saillies, aussi naïves qu'innocentes, étaient la plus douce distraction d'un prince que sa piété ne sauvait pas toujours de la mélancolie. Il était bien vu de la reine Marguerite, dont l'esprit avait des rapports avec le sien; et la position qu'avait prise un homme de ce caractère à la cour de saint Louis, forme la partie la plus curieuse et la plus singulière de ses mémoires. »

Tout était prêt pour une attaque, mais on n'avait pas encore décidé sur quel point elle serait dirigée. Enfin, après un conseil tenu à Nicosie, on pensa qu'il fallait d'abord vaincre le sultan d'Égypte, qui était maître de Jérusalem, afin de s'établir plus solidement en Palestine. Cet avis prévalut, et obtint l'assentiment de Louis, qui partit de Nicosie, en mai 1249, ayant pour auxiliaire Guillaume de Villehardouin, chevalier, maréchal de Champagne, qui se montra jaloux de partager les périls et les lauriers que promettait cette grande entreprise. On mit à la voile; et la flotte, battue quelques instans par la tempête, arriva

(1) M. Petitot.

devant Damiette. L'armée des Sarrasins était rangée sur le rivage. D'après les ordres du roi, la descente s'opère à l'instant. « Nous serons invincibles, dit Louis en s'adressant aux chefs qui l'environnaient, si la cause chrétienne nous rend inséparables. Abordons hardiment, quelle que soit la résistance des ennemis. Ne considérez pas ma personne: c'est dans l'armée bien unie que se trouvent le roi et l'Église. Je ne suis qu'un homme dont Dieu peut, d'un souffle, éteindre l'existence. Tous les événemens possibles nous seront favorables : si nous succombons, nous sommes martyrs; si nous sommes vainqueurs, Dieu est glorifié, et la gloire de la France augmentée. Dieu qui prévoit tout, ne m'a pas envoyé ici en vain; il a sans doute quelque grand dessein. Combattons pour lui, il triomphera pour nous, non pour notre gloire, mais pour la sienne. »

Marchons au combat! tel est le cri qui se fait entendre dans tous les rangs. Louis est à la tête de ses troupes, et Joinville près du monarque. Les Sarrasins sont attaqués, vaincus, mis en fuite; Louis, surpassant les plus braves en vaillance, décide la victoire, s'empare des retranchemens, reste maître de la rive occidentale du Nil; et bientôt la terreur qui saisit les Sarrasins lui livre Damiette que l'armée musulmane, en se retirant, avait livrée aux flammes. Les Français arrivent assez à temps pour arrêter les progrès de ce vaste incendie, et Louis entre dans la ville en humble pélerin plutôt qu'en triomphateur. « Cette même armée qui, la veille, combattant à grands cris, répandait de tous côtés le sang et la terreur, s'avance alors lentement, et dans un religieux silence

qui n'est interrompu que par le chant des prêtres. A sa tête marche le saint roi nu-pieds, suivi de la reine Marguerite, du roi de Chypre, du légat romain, du patriarche de Jérusalem et des principaux chefs de la croisade. Abaissant tous leur front victorieux devant l'étendard de la croix, ils font retentir le chant du *Te Deum* dans la mosquée des Musulmans, que le clergé purifie et change en temple chrétien (1).» Tant de triomphes obtenus en si peu de jours par le roi, répandirent au loin l'éclat de son nom. Mais le séjour de Damiette devint funeste à l'armée française: l'inaction enfanta la licence, et des désordres sans nombre amenèrent d'affreux désastres. On n'avait pas d'ailleurs la moindre connaissance des contrées où l'on portait les armes; et le Soudan d'Egypte, rassuré par le repos inattendu que le roi lui laissait, ordonne de recommencer les hostilités. Tour à tour vainqueurs et vaincus, les Français, grâce aux secours qu'ils reçoivent, se voient en état de poursuivre leur périlleuse entreprise, et le siége du Caire est résolu. L'armée part de Damiette; mais à chaque pas elle rencontre des obstacles; partout elle trouve les Musulmans prêts à lui offrir le combat. Enfin, le roi arrivé près de la Massoure, veut franchir le Tanis; les Infidèles sont encore devant lui; arrêtant sans cesse ou ralentissant les travaux qu'il ordonne. La nuit même n'apporte aucune trève aux combats qu'on se livre. Les infidèles font usage du feu grégeois qui, lancé avec force, incendie les bâtimens, pénètre jusque dans les armures, et consume les hommes

(1) Ségur, *Hist. de France*.

et les chevaux; le sable ou le vinaigre pouvait seul éteindre cette flamme rapide. Joinville, dans cette occasion périlleuse, montra autant de sang-froid que de courage. Attaqué vivement par les Sarrasins, désespérant d'être secouru, percé de traits, menacé de périr par le feu grégeois, il s'entretenait gaîment avec le comte de Soissons son jeune ami. « J'espère, lui disait-il, que nous pourrons quelque jour raconter les désastres de cette journée en chambre devant les dames.» Une action plus terrible, plus décisive succède enfin, les Musulmans éprouvent une entière défaite; et, dans cette sanglante journée, le comte de Poitiers, sire de Joinville surtout, se distinguèrent par de brillans faits d'armes. Toute l'armée passe le fleuve, guidée par le comte d'Artois. Le jeune prince, oubliant que le roi avait exigé qu'il ne poursuivît pas l'ennemi avant que lui-même n'eût passé le fleuve, et emporté par son impétueux courage, vole à la poursuite des Sarrasins, les disperse et se rend maître de leur camp. «Mais le bandeau de la gloire et celui de la fortune ferment ses yeux, il va perdre par imprudence le fruit de la victoire. » Les Musulmans s'apercevant qu'ils n'ont à combattre qu'une poignée de Français, frémissent de rage et de honte, se rallient; le comte d'Artois et les braves qu'ils commandent, tombent sous leurs coups. Louis, instruit trop tard du péril de son frère, ordonne au connétable de Bourbon de voler à son secours. Joinville à la tête des troupes qui marchaient sous les ordres de celui-ci, parvient à arrêter par un choc vigoureux la fougue des Musulmans; tout cède à sa valeur, à son intrépidité. Mais au moment où il venait de trans-

percér d'un coup d'épée un géant Sarrasin, lui-même est renversé, foulé aux pieds par les escadrons ennemis; un combat à outrance s'engage; Louis, le casque en tête et le glaive à la main, se jette dans la mêlée; deux Sarrasins saisissent les rênes de son cheval, Louis les écrase du poids de sa masse et de son épée. Le courage des Français se change en furie, les infidèles cherchent leur salut dans la fuite; mais il n'était pas un vainqueur dont le sang ne rougît la plaine. Joinville, dans cette glorieuse journée, avait reçu cinq blessures. Vainement alors on fit sentir au roi la nécessité de retourner à Damiette, il rejeta le conseil de la prudence. Cependant on était instruit déjà que le soudan Almodan venait d'arriver au camp des Sarrasins, à la tête d'une foule de guerriers qu'il amenait d'Asie; et diminuée par les nombreux combats qu'elle avait eu à soutenir, l'armée des croisés se voyait encore attaquée par un fléau plus terrible que la guerre. Les cadavres amoncelés sur les rives du Nil, et corrompus par les rayons du soleil, produisaient des exhalaisons qui empoisonnaient les eaux et les alimens; une fièvre brûlante et mortelle, que ne pouvaient vaincre tous les efforts de l'art, exerçait ses ravages dans les rangs français. La mort moissonnait chaque jour les défenseurs de la croix. Joinville, qu'on voit, dans tout le cours de cette expédition, céder au malheur avec une résignation attendrissante, et se résoudre gaîment au sort que le ciel lui réserve, atteint lui-même de la maladie contagieuse qui enlevait chaque jour quelques-uns de ses compagnons d'armes, fait célébrer la messe dans sa chambre par son chapelain, qui lui-même était prêt à devenir vic-

time de la contagion. Voyant le saint homme près de s'évanouir, il vole à son secours, le soutient, cherche à ranimer son courage, afin qu'il lui reste assez de forces pour achever le saint sacrifice, « et ainsi acheva-t-il de celebrer sa messe, et oncques puis ne chanta et mourust. » Et pour surcroît de malheur, un convoi que la reine, qui était restée à Damiette, envoyait à son époux, tombe au pouvoir des Sarrasins. Louis, dans cette extrémité, se vit donc forcé de proposer la paix; mais Almodan exigea que le roi lui-même restât en otage. Ce prince était prêt à se sacrifier; l'armée rejeta avec horreur la condition qu'Almodan imposait, et il fallut se résoudre à la retraite. A chaque pas on était obligé de combattre. Vainement on presse Louis de s'embarquer avec le légat et les évêques pour Damiette; dévoré par la fièvre, ne pouvant pas supporter la plus légère armure, il refuse; il veut marcher avec les débris de son armée. Arrivé à Sarmozac, épuisé de fatigue, il fut obligé de s'y arrêter. Les Musulmans entrent en foule dans la ville. Chatillon seul défend la personne sacrée du roi, mais il périt lui-même à la tête de ses braves chevaliers. Joinville dans le combat est près de recevoir un coup mortel, lorsqu'un Sarrasin, admirant la bravoure que déployait ce loyal chevalier, et éprouvant pour lui un sentiment de compassion, s'approche en lui disant : » Si tu veux sauver tes jours, dis aux Musulmans qui t'environnent, que tu es cousin du roi de France. » Joinville suivit ce conseil salutaire, et le glaive ennemi cessa de le menacer. Le nombre des ennemis augmente : le roi, ses frères, les princes, les seigneurs, les chevaliers, les soldats sont prisonniers, et menés en

triomphe à la Massoure : mais bientôt un traité, conclu entre Almodan et le roi, mit fin à la captivité de ce prince et de ses braves compagnons d'armes, et Almodan à son tour eut à se défendre des complots des Émirs, qui l'atteignirent au moment où il traversait le Nil à la nage pour échapper à leur fureur. Joinville, alors embarqué sur une galère, fut témoin de la mort d'Almodan, et dut croire un instant qu'il allait, ainsi que les chevaliers qui l'accompagnaient, partager le sort de ce chef des Musulmans, car les meurtriers, ivres de sang et de carnage, sautèrent sur la galère où se trouvait le sénéchal. Certains qu'ils touchaient aux derniers momens de leur vie, et pressés par la nécessité de se préparer saintement à une vie nouvelle, ces nobles chevaliers se confessent les uns aux autres. Joinville, qui ne se rappelait pas avoir commis de péchés, et à qui sa conscience ne faisait aucun reproche, ne pensait qu'à recevoir avec résignation le coup mortel. Il s'agenouille aux pieds d'un Sarrasin, lui tend le cou, et lui dit en faisant le signe de la croix : « Ainsi mourut sainte Agnès. » Le connétable de Chypre se confesse à Joinville, qui lui donne l'absolution. Le péril passé, les barbares, surpris et vaincus par la grandeur d'âme et la pieuse résignation du roi, ratifièrent le traité fait par Almodan; on prétend même qu'ils eurent, un instant, la pensée de le choisir pour soudan. C'est à cette occasion que Louis disait à Joinville : « Croyez-vous que j'aurais accepté la couronne d'Egypte? — Non, répondit le sénéchal, car vous auriez agi comme un vrai fou, en vous fiant à ces gens qui viennent d'occir leur seigneur. »

Le lendemain du jour où le traité fut confirmé,

comme on délivrait aux Sarrasins la somme stipulée, on vient avertir le roi qu'il y manquait plus de 30,000 liv. Joinville conseille de les emprunter au maître du Temple, qui refuse. Outré de cette conduite, Joinville propose d'aller les prendre lui-même, avec la permission du roi, dans les coffres du Temple. On s'y oppose; il va les briser à coups de hache, lorsque le grand-maître voyant qu'il chercherait en vain à mettre obstacle à l'exécution des ordres du roi, et à l'impatience de celui qui en était chargé, lui remit les clefs. La somme fut prise, et portée à Louis. Ce prince qui chaque jour rendait plus de justice au dévoûment de Joinville, et pour lequel il éprouvait une affection sincère, ne négligeait aucune occasion de le rapprocher de sa personne : sa présence et ses conseils lui devenaient nécessaires. Mécontent de ce que Joinville était resté trois jours sans venir le voir, il lui en fit de tendres reproches. « Si vous avez à cœur, chevalier, lui dit-il, de me plaire, vous mangerez à ma table, soir et matin. »

Le roi, arrivé à Saint-Jean-d'Acre, tient conseil pour savoir s'il devait rester en Palestine, ou retourner en France où l'appelaient de puissans intérêts. Quelques seigneurs penchèrent pour ce dernier parti. Un seul, le comte de Jaffa, soutint qu'il serait honteux pour le roi de retourner vaincu dans sa patrie. Joinville, appelé le dernier à donner son avis, s'exprime ainsi : « Votre trésor particulier, Sire, n'est pas encore entamé; ouvrez-le, promettez une paie suffisante, et vous trouverez en Grèce, en Morée et outre mer, autant de chevaliers et de gens d'armes que vous en désirerez. »

Le roi congédia l'assemblée, et ne prit aucune résolution.

« Tous les seigneurs, en sortant du conseil, accablèrent de railleries amères le pauvre Joinville, en lui disant que ce serait en effet une folie du monarque de ne pas préférer l'opinion d'un si puissant conseiller à celle de tous ses barons. »

Louis, contre sa coutume, ne parla point à Joinville, quand il le vit. Le sénéchal se croyait déjà disgracié. Triste et pensif, il s'était arrêté près d'une fenêtre : plongé dans de sombres réflexions, il formait le projet de quitter la cour, et de se retirer auprès du prince d'Antioche, lorsqu'il sentit quelqu'un qui, s'appuyant sur ses épaules, lui pressait la tête entre ses deux mains.

Pensant que c'était M. de Nemours, l'un de ses plus impitoyables railleurs, il le conjura de le laisser en paix; mais, comme il tournait le visage vers lui, il sentit des doigts qui lui fermaient les yeux, et reconnut, au frottement d'une grosse émeraude, que c'était la main du roi.

« Venez çà, sire de Joinville, lui dit ce prince. Comment avez-vous été assez hardi pour me donner un avis contraire aux conseils des plus grands personnages de France, et de me proposer, vous qui êtes si jeune, de demeurer en cette terre (1)?

— Sire, répondit Joinville, si mon conseil est bon, suivez-le; s'il ne l'est pas, que votre majesté l'oublie. — Eh bien! ajouta le roi, si je restais, est-ce que vous demeureriez avec moi? — Oui certes, répondit Joinville. — Je vous sais bon gré, mon ami, continua Louis, de m'avoir conseillé

(1) Ségur, *Hist. de France.*

de rester en Palestine, mais gardez-vous de le dire à personne. » Joinville, transporté de joie, tombe aux pieds de son souverain, qui pour lui donner un gage de sa satisfaction, lui accorda une rente de 200 liv. en fief et hommage libre, à prendre sur son trésor. Le roi, ainsi qu'il l'avait fait entendre à Joinville, n'adopta pas l'avis des barons français. Il resta en Palestine; la guerre continua, et les Français profitèrent de quelques instans de repos, qu'ils durent à la division qui existait entre les Sarrasins d'Égypte et de Syrie, pour ravitailler les places dont ils étaient encore maîtres. Dès la reprise des hostilités, le sire de Joinville se signala au siége de Césarée. Peu de temps après, et, lorsque le roi était à Jaffa, ce monarque reçut la triste nouvelle de la mort de la reine régente. Louis fut inconsolable de la perte de sa mère. Non-seulement elle affligeait son cœur, mais elle lui donnait encore de vives inquiétudes sur le sort et la tranquillité de la France. Il prit donc le parti de retourner dans son royaume. Joinville fut chargé de conduire la reine Marguerite et ses enfans de Sidon à Tyr, et s'embarqua ensuite sur le bâtiment que montait le roi. Ce prince lui ayant fait remarquer que le jour de son départ était celui de sa naissance, « La rencontre est heureuse, dit le sénéchal, car c'est vraiment renaître une seconde fois que d'échapper sain et sauf d'une terre si périlleuse. » Après une traversée pénible, les Croisés débarquèrent enfin en Provence, et Louis fut rendu à ses peuples. C'est particulièrement dans le cours de cette longue traversée que Joinville s'étudia à recueillir une foule de détails curieux sur la vie privée de saint Louis, et qu'il raconte

avec tant de charmes. L'abbé de Cluny étant venu à la rencontre du roi, pria ce monarque d'accepter deux chevaux magnifiques qu'il lui amenait, et de lui accorder pour le lendemain une audience particulière. Le roi y consentit, et après cette entrevue qui dura très-long-temps : « N'est-il pas vrai, sire, dit Joinville, que le présent du bon moine n'a pas peu contribué à vous le faire écouter si longuement ? — Cela se peut, répond le roi. — Eh bien! jugez par là, reprend le chevalier, de ce que feront les gens de votre conseil, si votre majesté ne leur défend pas de rien recevoir; car, vous le voyez, dès qu'on reçoit un don, on en écoute plus volontiers. » Louis rit de cette leçon naïve, et ne l'oublia pas, car plus tard il défendit aux fonctionnaires publics d'accepter des dons et des indemnités. Lorsqu'il n'y eut plus de périls à craindre pour son roi, Joinville, satisfait d'avoir partagé ceux que ce prince avait courus sur une terre étrangère, sollicita et obtint la permission d'aller revoir la demeure de ses pères, et de jouir du bonheur d'embrasser sa femme et ses enfans, dont il avait été séparé pendant six ans. Après avoir donné quelques jours à la tendresse, il rejoignit le roi à Soissons. Le bon sénéchal allait souvent à son château de Joinville, mais il passait la majeure partie de l'année à la cour auprès du roi, qui ne pouvait se passer de ses sages conseils, de sa tendre amitié. C'était lui que le prince chargeait ordinairement d'aller recevoir les requêtes qu'on lui présentait. Saint Louis rendait-il la justice dans son palais, Joinville prenait place à côté du monarque. Quand le roi eut tout réglé pour l'administration intérieure de ses États, et enrichi la légis-

lation d'une foule d'ordonnances, dont la sagesse assura long-temps le bonheur des Français, il manda tous les barons de son royaume pour se rendre avec lui à Paris, pendant le carême. Joinville alors, retenu dans son château par le mauvais état de sa santé, ne crut pas pouvoir répondre à l'invitation du roi; mais ce prince lui fit dire qu'il avait à sa cour des gens assez habiles pour le guérir, et que, s'il l'aimait, il ne tarderait pas à venir. Le bon sénéchal obéit, sans deviner toutefois quel était le motif de cette convocation extraordinaire. Mais, le jour de la fête de Notre-Dame, s'étant endormi à matines, il crut voir le roi à genoux devant un autel, et plusieurs prélats qui s'empressaient de le revêtir d'une chasuble rouge de serge de Reims: à peine éveillé, il va trouver son chapelain, homme très-sage et très-instruit, et lui raconte sa vision. « Ce songe, lui répond le prêtre, est une réalité. Demain, le roi doit se croiser: la chasuble rouge que vous avez vue, sire de Joinville, ajoute-t-il, signifie la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, rougie par le précieux sang qu'il répandit pour nous. » Ce qu'avait prédit le chapelain arriva en effet. Le roi s'était décidé à entreprendre une seconde croisade. Il presse vivement, ainsi que le roi de Navarre, le chevalier de se joindre à eux. « Je ne saurais, lui répondit Joinville, pour se dispenser de les accompagner; pendant mon voyage d'outre mer, vos gens et vos officiers ont trop tourmenté mes vassaux; à mon retour ils étaient ruinés. Je ne veux pas les exposer une seconde fois à un pareil malheur qu'un second pélerinage rendrait inévitable. » Joinville venait d'ailleurs de contracter un second mariage avec Alix de Resnel.

Louis, tout en regrettant de n'avoir pas près de lui un serviteur aussi fidèle, ne lui sut pas mauvais gré de son refus; et la douleur de Joinville fut profonde, lorsqu'il apprit que la France avait à pleurer la mort de ce grand monarque. Il s'empressa de déposer comme témoin, dans l'enquête qui fut faite pour sa canonisation. Il éleva dans son château une chapelle sous l'invocation de son maître et de son ami, et y fonda une messe perpétuelle.

Philippe le Hardi ne crut pouvoir mieux faire, en succédant à saint Louis, que d'honorer le sénéchal de la même confiance, en lui laissant le gouvernement du comté de Champagne pendant le voyage qu'il fut obligé de faire en Aragon, comme tuteur de Jeanne, reine de Navarre et comtesse de Champagne, fille unique de Henri, successeur de Thibaut. Deux ans après, Philippe le Bel parvint au trône. Joinville, dont les mœurs étaient austères, et dont les courtisans affectaient de déprécier le mérite, peut-être parce que le roi luimême était loin de témoigner à ce brave chevalier la considération dont ses prédécesseurs l'avaient environné, Joinville parut rarement à la cour de ce monarque, où le luxe et le faste qui y régnaient blessaient ses regards. Révolté de voir ce prince accabler ses sujets d'impôts énormes, dont la nécessité même n'autorisait pas la création, et, sous le prétexte insidieux de favoriser la liberté des peuples, placer la France sous le pouvoir arbitraire, le sénéchal, jusqu'alors serviteur aussi fidèle que dévoué, porta le mécontentement jusqu'à entrer dans une ligue formée contre ce prince vers la fin de son règne. Louis X qui lui suc-

céda, fit droit aux réclamations que son père avait constamment refusé d'écouter; et ayant, dans la même année, sommé la noblesse de se joindre à lui pour combattre les Flamands, Joinville, dévoré de nouveau par ce zèle ardent qu'il avait toujours fait éclater pour le service du roi, sans consulter sa faiblesse ni son âge (il avait alors quatre-vingt-douze ans), et ne prenant conseil que de son courage, saisit ses armes et écrivit au roi la lettre suivante, monument précieux, où l'on voit le ton que prenaient les grands vassaux avec le roi de France.

« A son bon amez seigneur le roi de France et de Navarre.

» A son bon seigneur Loys, par la grâce Dieu, roi de France et de Navarre, Jehan sire de Joinville, ses senechaux de Champaigne, salut et son service appareillé (1). Chiers sire, il est bien vors (2), ainsi comes mandey le m'avez que on disoit que vous estiez appaisiés es Flamans (3), et par ce sire, que nous cuidiens que voirs fut (4) nous n'avions fait point d'aparoy (5) pour aleir à votre mendement : et de ce sire que vous m'avez manday que vous serez à Arras pour vous ed'resier des torts (6) que li Flamans vous font, il moy semble, sire, que vous faites bien, et D'ix (7) vous en soit aïde, et de ce que vous m'avez mendey, que ge (8) et ma gent fussiens à othie à la moiennetey (9) d'ou moys de joings, sire savoir que fez, que ce ne peut estre bonnement, quar vos lettres

(1) Il est prêt à le servir. — (2) Il est bien vrai. — (3) Que vous aviez fait la paix avec les Flamands. — (4) Nous pensions que cela était. — (5) Préparatifs. — (6) Vous venger des torts. — (7) Dieu. — (8) Que moi. — (9) A la moitié.

me vinrent le secont dimange de joing, et vinrent huit jours devant la recepte de vos lettres (1), et plus tost que je pourrai ma gent seront aparilié pour alir ou il vous plaira. Sire, ne vous displaise de ce que je au premier parlir ne vous ai appelley que bon segneur, quar autrement ne fai-je fait à mes segneurs les autres roys qui ont estey devant vous, chy Dex absoyle (2). Notre sire soit garde de vous. Donney le secont dimange d'ou mois de joing que vostre lettre que fut apourtée l'an 1315. »

C'est la dernière action militaire remarquable de sa vie; et ce fut sans doute aussi au retour de cette expédition qu'il termina ses *Mémoires*, commencés à la sollicitation de l'épouse de Philippe le Bel, mère de Louis Hutin. Ces mémoires, précieux sous le rapport de l'érudition, ne le sont pas moins sous celui de la littérature. Il est peu d'ouvrages dont la lecture offre plus de charmes et d'intérêt. L'auteur s'y peint lui-même avec une vérité, une ingénuité admirables; et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer et aimer en lui, du courtisan aimable, du vaillant guerrier, de l'ami dévoué, du sujet fidèle, ou du chrétien rempli de ferveur. Le mélange d'enjoûment, de sagesse et de résignation qui règne dans toutes les actions, dans tous les écrits du sénéchal, ajoute surtout à la partie de son ouvrage qui concerne la première croisade, un attrait particulier qu'on ne retrouve, au même degré, dans aucun autre historien.

Suivant les traditions les plus certaines, ou du moins les plus vraisemblables, Joinville, environné de l'éclat de toute la cour, adoré de ses enfans, ten-

(1) Je ne les reçus que huit jours après. — (2) Que Dieu absolve.

drement chéri d'Alix de Resnel comme il l'avait été d'Alix de Grand-Pré, cessa de vivre en 1319. Il avait alors plus de quatre-vingt-quinze ans, et fut enterré dans l'église Saint-Laurent de Joinville, où son effigie est sculptée sur son tombeau. Voici l'épitaphe qu'on a trouvée, et que quelques savans s'obstinent à regarder comme apocryphe :

Quisquis es, aut civis, aut viator,
Adsta ut lugeas, ut legas.
Nosti quem nunquam vidisti,
Terris datum anno Domini 1224, cœlo natum 1319,
Nomine, virtute, scriptis, fama nondum mortuum,
Polo immortalem, utique solo
Dominum Joannem de Joinville,
Magnum olim Campaniæ seneschallum,
In bello fortissimum, in pace æquissimum,
In utroque maximum,
Nunc ossa et cineres.
Tanti viri animum in cœlis viventem immortales amant,
Corpus in terris superstites mortales colunt;
Ingenium candidum, affabile et amabile,
Ludovico regi sanctissimo gratissimum,
principibus laudatissimum,
Galliæ utilissimum, patriæ suæ perhonorificentissimum,
Immortales amant, mortales colunt, omnes honorant.
Nos zona sancti Josephi à Terra Sancta asportata
ab eo feliciter donati,
Domino subditi, cives nostrati, amici munerario,
Inclytis corporis ejus exuviis, cinerumque reliquiis
Ruiturum nunquam amoris fidelissimi, amantissimæque fidei
monumentum.

III. M. LL. PP. S.

Plura ne explora, sed plora et ora, ac ibi obiturus (1).

(1) Cette épitaphe fut trouvée dans la sépulture de sire de Joinville en 1629, au côté droit du grand autel de l'église Saint-Laurent, située dans l'intérieur du château de Joinville.

HISTOIRE

DE

SAINT LOUIS.

A son bon Seigneur LOOYS (1), filz du roy de France, par la grace de Dieu roy de Navarre, de Champaigne et de Brie conte Palatin, JEHAN sire DE JOINVILLE (2), son Seneschal de Champaigne, salut et amour et honneur et son servise appareillé. Chier Sire, je vous foiz à savoir que ma dame la Royne vostre mere (3) qui moult m'amoit, à cui Dieu bonne merci face, me pria si a certes comme elle pot (*a*) que je li feisse faire un livre des saintes paroles et des bons faiz nostre Roy

---

(1) Louis le Hutin qui n'étoit alors que Roi de Navarre et qui parvint à la couronne de France, après la mort de Philippe-le-Bel, son père, arrivée en 1314.

(2) Entre les familles qui ont tenu les premiers rangs à la cour des comtes de Champagne, celle de JOINVILLE, fut l'une des plus illustres, tant par l'antiquité de son extraction, que par la noblesse de ses alliances. Vassebourg et des Rosiers la font descendre de Geoffroy, neveu du grand duc de Bouillon, qui eut pour partage la seigneurie de Joinville. Cette famille tire son nom de Joinville, petite ville de Champagne, située sur la rivière de Marne, entre Chaumont et Saint-Dizier.

(3) *Jeanne* de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, mort en 1304.

(*a*) Aussi instamment qu'elle put.

Saint Looys, et je les y oi en couvenant (*a*) et à l'aide de Dieu le livre est assouvi en deux parties.

La premiere partie si devise comment il se gouverna tout son temps seloncDieu et selonc l'Eglise, et au profit de son regne.

La seconde partie du livre si parle de ses granz chevaleries et de ses granz faiz d'armes. Sire, pour ce qu'il est escript : fai premier ce qu'il afiert à Dieu, et il te adrescera toutes tes autres besoignes, ai je fait escrire ce qui afiert aus troiz choses desus dites; c'est à savoir, ce qui afiert au profit des ames et des cors, et ce qui afiert au gouvernement du peuple.

Et ces autres choses ai je fait escrire aussi à l'onneur du vrai cors Saint, pour ce que par ces choses desus dites en pourra veoir tout cler, que oncques homme lay de nostre temps ne vesqui si saintement de tout son temps, dès le commencement de son regne jusques à la fin de sa vie. A la fin de sa vie ne fus je mie; maiz le conte Pierre d'Alançon son filz y fu, qui moult m'aima, qui me recorda la belle fin que il fist, que vous trouverez escripte en la fin de cest livre; et de ce me semble il que en ne li fist mie assez (*on ne le exalta pas assez*) quant en ne le mist ou nombre des martirs, pour les grans peinnes que il souffrit ou pelerinage de la Croiz, par l'espace de six ans que je fu en sa compaignie; et pource meismement que il ensuit Nostre Seigneur ou fait de la Croiz. Car ce Diex morut en la Croiz, aussi fist il; car croisiez estait il quant il fut à Thunes (*b*).

Le secont livre nous parlera de ses granz chevaleries et de ses granz hardemens, lesquiex sont tiex que je li vi quatre foiz mettre son cors en aventure de mort, aussi comme vous orrez ci après, pour espargnier le doumage de son peuple.

Le premier fait là où il mist son cors en avanture

(*a*) Et je les lui promis.

(*b*) Quand il mourut à Thunes.

de mort, ce fu à l'ariver que nous feimes devant Damiete, là où tout son conseil li loa, ainsi comme je l'entendi, que il demourast en sa neif, tant que il veist que sa chevalerie feroit, qui alloit à terre. La reson pourquoy en li loa ces choses si estoit tele, que se il arivoit avec eulz, et sa gent estoient occis et il avec, la besoigne seroit perdue; et se il demouroit en sa neif, par son cors peust-il recouvrer a reconquerre la terre de Egýpte, et il ne voult nullui croire, ains sailli en la mer tout armé, l'escu au col, le glaive ou poing, et fu des premiers à terre.

La seconde foiz qu'il mist son cors en avanture de mort, si fu tele, que au partir qu'il fist de laumasourre pour venir à Damiete son conseil li loa, sicomme l'en me donna à entendre, que il s'en venist à Damiete en galies; et ce conseil li fu donné si comme l'en dit pource que se il li mescheoit de sa gent, par son cors les peust delivrer de prison. Et spécialement ce conseil li fu donné pour le meschief de son cors où il estoit par plusieurs maladies qui estoient teles: car il avoit double *tierceinne* (a) et menoison moult fort, et la maladie de l'ost en la bouche et ès jambes. Il ne voult onques nullui croire; ainçois dist que son peuple ne lairoit il ja, mez feroit tele fin comme il feroient. Si li en avint ainsi, que par la menoison qu'il avoit, que il li couvint le soir couper le fonz de ses braiez, et par la force de la maladie de l'ost se pena il le soir par plusieurs foiz, aussi comme vous orrez ci-après.

La tierce foiz qu'il mist son cors en avanture de mort, ce fu quant il demoura un an en la sainte terre, après ce que ses freres en furent venuz. En grant avanture de mort fumes lors; car quant le Roy fu demouré en Acre, pour un home à armes que il avoit en sa compaignie, ceulz d'Acre en avoient bien trente, quant la

(a) La fièvre double tierce.

ville fut prise. Car je ne sai autre reson pourquoy les Turz ne nous vindrent prenre en la ville, fors que pour l'amour que Dieu avoit au Roy, qui la poour metoit ou cuer à nos ennemis, pourquoi il ne nous osassent venir courre sus. Et dc ce est escript : Se tu creins Dieu, si te creindront toutes les riens qui te verront. Et ceste demourée fist il tout contre son Conseil, si comme vous orrez ci-après. Son cors mist il en avanture pour le peuple de la terre garantir, qui eust esté perdu deslors, se il ne se feust lors reniez.

Le quart fait là où il mist son cors en avanture de mort; ce fu quant nous revenismes d'outremer et venismes devant l'ille de Cypre, là où nostre neif hurta si malement que la terre là où elle hurta, enporta trois toises du tyson sur quoy nostre neif estoit fondée. Après ce le Roi envoia querre quatorze mestres nothonniers, que de celle neif, que d'autres qui estoient en sa compaignie, pour li conseiller que il feroit; et touz li loerent, si comme vous orrez ci-après, que il entrast en une autre neif; car ils ne veoient pas comment la neif peust souffrir les copz des ondes, pource que les clous de quoy les planches de la nef estoient attachiez, estoient touz eloschez. Et moustrerent au Roy l'exemplaire du peril de la nef, pource que à l'aler que nous feismes outremer, une nef en semblable fait avoit esté perie et je vi la femme et l'enfant chiez le conte de Joyngny, qui seulz de ceste nef eschaperent.

A ce respondi le Roy : « Seigneurs, je voi que se je » descens de ceste nef, que elle sera de refus, et voy » que il a céans huit cens personnes et plus; et pource » que chascun aime autretant sa vie comme je faiz la » moie, n'oseroit nulz demourer en ceste nef, ainçois » demourroient en Cypre; parquoy, se Dieu plait, je » ne mettrai ja tant de gent comme il a céans en peril » de mort; ainçois demourrai céans pour mon peuple » sauver ». Et Dieu à cui il s'attendoit, nous saulva en

peril de mer bien dix semainnes, et venismes à bon port, si comme vous orrez ci-après. Or avint ainsi que Olivier de Termes, qui bien et viguereusement c'estoit maintenu outremer, lessa le Roy et demoura en Cypre, lequel nous ne veismes puis, d'an et demi après. Aussi destourna le Roy le doumage de huit cens personnes qui estoient en la nef.

En la dareniere partie de cest livre parlerons de sa fin, comment il trespassa saintement.

Or diz je à vous, mon Seigneur le roy de Navarre, que je promis à ma dame la Royne vostre mere, à cui Diex bone merci face, que je feroie cest livre; et pour moy aquitier de ma promesse, l'ai je fait. Et pource que ne voi nullui qui si bien le doie avoir comme vous qui estes ses hoirs, le vous envoie je, pource que vous et vostre frere et les autres qui l'orront, y puissent prenre bon exemple, et les exemples mettre à œuvre, par quoy Dieu leur en sache gré.

En nom de Dieu le tout puissant, je Jehan sire de Joyngville, seneschal de Champaigne, faiz escrire la vie nostre Saint Looys, ce que je vi et oy par l'espace de six anz, que je fu en sa compaignie ou pelerinage d'outremer, et puis que nous revenimes. Et avant que je vous conte de ses grans faiz et de sa chevalerie, vous conterai je que je vi et oy de ses saintes paroles et de ses bons enseignemens, pour ce qu'ils soient trouvez l'un après l'autre, pour edefier ceulz qui les orront. Ce saint home ama Dieu de tout son cuer et ensuivi ses œuvres; et y apparut en ce que, aussi comme Dieu morut pour l'amour que il avoit en son peuple, mist il son cors en avanture par plusieurs foiz pour l'amour que il avoit à son peuple, et s'en feust bien soufers se il vousst, si comme vous orrez ci-après. L'amour qu'il avoit à son peuple parut à ce qu'il dit à son ainsné filz (1)

(1) Louis qui mourut âgé de seize ans, en 1260.

en une moult grant maladie que il ot a Fontenne Bliaut: « Biau filz, fist il, je te pri que tu te faces amer au » peuple de ton Royaume; car vraiement je ameraie » miex que un Escot venist d'Escosse et gouvernast le » peuple du Royaume bien et loialment, que que tu le » gouvernasse mal apertement ». Le saint ama tant verité que neis aux Sarrazins ne voult il pas mentir de ce que il leur avoit en convenant, si comme vous orrez ci-après. De la bouche fu il si sobre, que onques jour de ma vie je ne ly oi deviser nulles viandes, aussi comme maint richez homes font; ançois manjoit pacientment ce que ses queus li appareilloient devant li. En ces paroles fu il attrempez; car onques jour de ma vie je ne li oy mal dire de nullui, ne onques ne li oy nommer le dyable, lequel nous est bien espandu par le royaume, ce que je croy qui ne plait mie à Dieu. Son vin trempoit par mesure, selonc ce qu'il véoit que le vin le pooit soufrir. Il me demanda en Cypre pourquoi je ne metoie de l'yaue en mon vin, et je li diz que ce me fesoient les Phisiciens qui me disoient que j'avoie une grosse teste et une froide fourcelle, et que je n'en avoie pooir de enyvrer. Et il me dist que il me décevoient; car se je ne l'apprenoie en ma joenesce, et je le vouloie temprer en ma vieillesse, les goutes et les maladies de fourcelle (*a*) me prenroient, que jamez n'auroie santé; et se je bevoie le vin tout pur en ma vieillesse, je m'enyvreroie touz les soirs; et ce estoit trop laide chose de vaillant home de soy enyvrer.

Il me demanda, se je vouloie estre honorez en ce siecle et avoir paradis à la mort, et je li diz: oyl, et il me dit: « donques vous gardez que vous ne faistes ne ne » dites à vostre escient nulle riens, que se tout le monde » le savoit, que vous ne peussiez congnoistre, je ai ce » fait, je ai ce dit ».

(*a*) Maladies d'estomach.



Il me dit que je me gardasse que je ne desmentisse, ne ne desdeisse nullui de ce que il diroit devant moi, puis que je n'i auroie ne pechié ne doumage ou souffrir, pource que des dures paroles meuvent les mellées dont mil homes sont mors.

Il disoit que l'en devoit son cors vestir et armer en tele maniere, que les preudeshomes de cest siecle ne deissent que il en feist trop, ne que les joenes homes ne deissent que il feist pou. Et ceste chose me ramenti le pere le Roy qui or prendroit est, pour les côtes (1) brodéez à armer que en fait hui et le jour, et li disoie que onques en la voie d'outremer là où je fuz, je n'i vi cottes brodées, ne les Roy ne les autrui. Et il me dit qu'il avoit tiex atours brodez de sés armes, qui li avoient cousté huit cens livres de Parisis. Et je li diz que il les eust miex employés se il les eust donnez pour Dieu, et eust fait ses atours de bon cendal (*a*) enforcié de ses armes, si comme son pere faisoit.

Il m'apela une foiz et me dist : « Je n'ose parler à » vous pour le soutil sens dont vous estes, de chose qui » touche à Dieu; et pour ce ai je appelé ses freres qui » ci sont, que je vous weil faire une demande. La de- » mande fu tele : Seneschal; fist il, quel chose est » Dieu? et je li diz : Sire, ce est si bone chose que » meilleur ne peut estre. Vraiement, fist il, c'est bien

---

(1) La cotte d'arme a été le vêtement le plus ordinaire des anciens Gaulois; il étoit appelé par eux *sagum*, d'où nous avons emprunté le mot de *saye* ou de *sayon*. Sa forme était comme celle des tuniques de nos diacres. Les barons et les chevaliers les portoient ordinairement de draps d'or et d'argent et de fourrures d'hermine, de vair, etc. L'abus qui se glissa avec le tems de ces sortes d'habillemens, vint à un tel excès, particulièrement dans les voyages d'outremer, qu'on en interdit l'usage. Saint Louis, lui-même, s'abstint en Palestine de porter l'écarlate, le vair et l'hermine, selon le témoignage de Joinville.

(*a*) C'est ce que nons appelons taffetas, étoffe de soie.

» respondu; que ceste response que vous avez faite, est
» escripte en cest livre que je tieing en ma main. Or vous
» demande je, fist il; lequel vous ameriez miex, ou que
» vous feussiés mesiaus (a), ou que vous eussiés fait un
» pechié mortel ». Et je qui onques ne li menti, li respondi que je en ameraie miex avoir fait trente, que estre mesiaus. Et quant les freres s'en furent partis, il m'appela tout seul et me fist seoir à ses piez, et me dit: « comment me deistes vous hier ce? » Et je li diz que encore li disoie je, et il me dit: « vous deistes comme
» hastis musarz; car nulle si laide mezelerie n'est
» comme d'estre en pechié mortel, pource que l'ame
» qui est en pechié mortel, est semblable au dyable;
» parquoy nulle si laide meselerie ne peut estre. Et
» bien est voir que quant l'omme meurt, il est guerie
» de la meselerie du cors; mès quant l'omme qui a fait
» le pechié mortel meurt, il ne sceit pas, ne n'est cer-
» teins que il ait eu tele repentance que Dieu li ait
» pardonné; parquoy grant poour doit avoir que celle
» mezelerie li dure tant comme Diex yert en paradis.
» Ci vous pri, fist il, tant comme je puis, que vous
» metés votre cuer à ce pour l'amour de Dieu et de
» moi, que vous amissiez miex que tout meschief avenit
» au cors, de mezelerie et de toute maladie, que ce que
» le pechié mortel venist à l'ame de vous ».

Il me demanda se je l'avoie les piez aus poures le jour du grant jeudi. « Sire, diz je, en maleur, les piez de
» ces vilains ne laverai je ja. Vraiement, fist il, ce fu
» mal dit; car vous ne devez mie avoir en desdaing ce
» que Dieu fist pour nostre enseignement. Si vous pri
» je pour l'amour de Dieu premier et pour l'amour de
» moi, que vous les accoustumez à laver ».

(a) Lépreux dont le nombre étoit grand alors et particulièrement en la terre sainte.

Il ama tant toutes manieres de gens qui Dieu créoient et amoient, que il donna la connestablie de France à monseigneur Gilles le Brun (1) qui n'estoit pas du royaume de France, pource qu'il estoit de grant renommée de croire Dieu et amer. Et je croy vraiement que tel fu il.

Maistre Robert de Cérbone (2) pour la grant renommée que il avoit d'estre preudomme, il le faisoit manger à sa table. Un jour avint que il manjoit de lez moy l'un à l'autre; et nous reprist et dit : « Parlés haut, fist il, » car voz compaignons cuident que vous mesdisiés » d'eulz. Se vous parlés au manger de chose qui vous » doie plaire, si dites haut; ou se ce non, si vous » taisiés ». Quant le Roy estoit en joie, si me disoit : Seneschal, or me dites les raisons pourquoy preudomme (3) vaut miex que beguin. Lors si encommençoit la tençon de moy et de maistre Robert. Quant nous

---

(1) Il étoit fils de Gilles, seigneur de Trasegnies, connétable de Flandres, qui mourut au voyage et à la prise de Constantinople, l'an 1204, selon Villehardouin. Saint Louis l'éleva à la dignité de connétable après la mort d'Imber de Beaujeu. Claude Menard, ainsi que d'autres, d'après Dutillet, se sont mépris quand ils ont avancé que Gilles de Trasegnies étoit de la famille des Lusignan, à cause du surnom de *Lebrun*, qui y fut commun et familier, mais il est probable que ce fut plutôt un sobriquet qui servit à le distinguer de son père, qui portoit le même nom que lui, à cause de la couleur de son teint ou de ses cheveux.

(2) Fondateur du collége de Sorbonne, ainsi appelée de son nom; nous avons de lui quelques petits traités au 3e tom. de la Bibliothèque des Pères.

(3) Saint Louis mettoit de la différence entre *preudhomme* et *preuhomme*, en ce que le premier signifioit un homme prudent, de bonne conscience et craignant Dieu; et *preuhomme*, étoit un homme preux, c'est-à-dire, vaillant. Saint Louis s'est donc arrêté à la signification que ce mot avoit de son temps, ou plutôt, a regardé à la manière qu'il se prononçait.

avions grant piesce desputé, si rendoit sa sentence et disoit ainsi : « maistre Robert, je vourroie avoir le nom » de preudomme, mès que je le feusse, et tout le re» menant vous demourast; car preudomme est si grant » chose et si bonne chose, que neis au nommer emplist » il la bouche. Au contraire, disoit-il, que male chose » estoit de prendre de l'autrui; car le rendre estoit si » grief, que neis au nommer le rendre escorchoit la » gorge par les erres qui y sont, lesquiex senefient les » ratiaus au diable, qui touz jours tire ariere vers li » ceulz qui l'autrui chastel weulent rendre. Et si sou» tilment le fait le dyable, car aus grans usuriers et aus » granz robeurs, les attice il si que leur fait donner pour » Dieu ce que il devraient rendre » Il me dist que je deisse au roi Tibaut (1) de par li, que il se preist garde à la meson des Preescheurs de Provins que il faisoit, que il n'encombrast l'ame de li pour les granz deniers que il y metoit. Car les sages homes tandis que il vivent, doivent faire du leur aussi comme executeurz en devroient faire, c'est à savoir que les bons executeurz desfont premierement les tors faiz au mort, et rendent l'autrui chatel, et du remenant de l'avoir au mort sont aumosnes.

Le saint Roi fu à Corbeil à une Penthecouste, là où il ot quatrevins chevaliers. Le Roy descendi après manger ou prael desouz la chapelle, et parloit à l'uys de la porte au conte de Bretaigne (2), le pere au duc qui ore est, que Dieu gart. Là me vint querre mestre Robert de Cerbon, et me prist par le cor de mon mantel et me mena au Roy, et tuit li autre chevalier vindrent après nous. Lors demandai je à mestre Robert : mestre

---

(1) Thibaut II, Roi de Navarre, qui avoit épousé Isabelle, fille de saint Louis.

(2) Jean I, du nom duquel il est parlé en plusieurs endroits de cette histoire, décédé le 8 octobre 1285.

Robert, que me voulez vous? Et me dist: « je vous veil
» demander se le Roy se séoit en cest prael, et vous
» vous aliez seoir sur son banc plus haut que li, se en
» vous en devroit bien blasmer. Et je li diz que oil. Et
» il me dit: dont faites vous bien à blasmer, quant
» vous estes plus noblement vestu que le Roy; car vous
» vous vestez de *vair* et de vert, ce que li Roy ne fait pas.
» Et je li diz: mestre Robert, salve vostre grace, je ne
» foiz mie à blasmer se je me vest de vert et de vair,
» car cest abit me lessa mon pere et ma mere; mès
» vous faitez à blasmer, car vous estes filz de *vilain* et
» de vilaine, et avez lessié l'abit vostre pere et vostre
» mere, et estes vestu de plus riche camelin que le Roy
» n'est. Et lors je pris le pan de son seurcot (1) et du
» seurcot le Roy, et li diz: or esgardez se je diz voir ».
Et lors le Roy entreprist à deffendre mestre Robert de paroles, de tout son pooir.

Après ces choses mon seigneur ly Roys appella mon seigneur Phelippe son filz, le pere au Roy qui ore est, et le roy Tybaut, et s'assist à luys de son oratoire et mist la main a terre, et dist: « séez vous ci bien près de
» moy, pource que en ne nous oie. Ha Sire, firent il,
» nous ne nous oserions asseoir si près de vous. Et il
» me dist: Seneschal, séez vous ci ». Et si fiz je si près de li, que ma robe touchoit à la seue; et il les fit asseoir après moy et leur dit: « grant mal apert avez fait, quant
» vous estes mes filz, et n'avez fait au premier coup
» tout ce que je vous ai commandé, et gardés que il ne
» vous avieingne jamais »; et il dirent que non feroient il. Et lors me dit que il nous appelez pour li confesser à moy de ce que à tort avoit deffendu à mestre Robert et contre moy. « Mès, fist il, je le vi si esbahi, que il

(1) Le *surcot* étoit une espèce d'habit ou de robe, commun aux hommes et aux femmes.

» avoit bien mestier que je lui aidasse. Et toutes voiz » ne vous tenez pas à chose que je en deisse pour » mestre Robert deffendre; car, aussi comme le Senes- » chal dit, vous vous devez bien vestir et nettement, » pource que vos femmes vous en ameront miex, et » vostre gent vous en priseront plus. Car, se dit le » sage, en se doit assemer en robes et en armes en tel » maniere, que les preudeshommes de cest siecle ne » dient que on en face trop, ne les joenes gens de cest » siecle ne dient que en en face pou ».

Ci-après orrez un enseignement que il me fist en la mer, quant nous revenions d'outremer. Il avint que nostre nef hurta devant l'ille de Cypre par un vent qui a non guerbin (*a*), qui n'est mie des quatre mestres venz. Et de ce coup que nostre nef prist, furent li notonnier si desperez que il dessiroient leur robes et leur barbes. Le Roi sailli de son lit tout deschaus, car nuit estoit, une coste sanz plus vestue, et se ala mettre en croiz devant le cors nostre seigneur, comme cil qui n'atendoit que la mort. Lendemain que ce nous fu avenu, m'apela le Roi tout seul, et me dit : « Seneschal, ore nous « a moustré Dieu une partie de son pooir; car un de ses « petiz venz, que a peinne le sceit on nommer, deut « avoir le roy de France, ses enfans et sa femme et ses gens « noiés. Or dit saint Anciaumes que ce sont des menaces « nostre Seigneur, aussi comme se Diex vousist dire : *or « vous eusse je bien mors se je vousisse* (*b*), Sire Dieu, « fait li Sains, pourquoy nous menaces tu ? car és me- « naces que tu nous faiz, ce n'est pour ton preu ne pour « ton avantage; car se tu nous avoie touz perdus, si ne « seroies tu ja plus poure, ne plus riche. Donc n'est ce « pas pour ton preu la menace que tu nous as faite,

---

(*a*) En italien, *garbino*, vent que les marins nomment *sud-ouest*.

(*b*) *Variante* : or vous eûsse-je bien tous tués si j'eusse voulu.

« mès pour nostre profit, se nous le savons mettre à « œuvre. A œuvre devons nous mettre ceste menace que « Dieu nous a faite, en tele maniere que, se nous sen- « tons que nous aions en nos cuers et en nos cors chose « qui desplèse à Dieu, oster le devons hastivement; et « quanque nous cuiderons qui li plèse, nous nous « devons efforcier hastivement du prenre; et se nous « le faisons ainsinc, nostre Sire nous donra plus de « bien en cest siecle et en l'autre, que nous « ne saurions deviser. Et se nous ne le faison « ainsi, il fera aussi comme le bon seigneur doit « faire à son mauvais sergant; car après la menace, « quant le mauvais serjant ne se veut amender, « le seigneur fiert ou de mort ou de autres « *greingneurs meschéances* (*a*) qui piz valent que « mort ». Si y preingne garde li Roys qui ore est, car il est eschapé de aussi grant peril ou de plus que nous ne feimes: Si s'amende de ses mesfaits en tel maniere que Dieu ne fiere en li ne en ses choses cruelment.

Le saint Roy se esforça de tout son pooir, par ses paroles, de moy faire croire fermement en la loy crestienne que Dieu nous a donnée, aussi comme vous orrez ci après. Il disoit que nous devions croire si fermement les articles de la foy, que pour mort ne pour meschief qui avenist au cors, que nous n'aiens nulle volenté d'aler encontre par parole ne par fait. Et disoit que l'ennemi est si soutilz, que quant les gens se meurent, il se travaille tant comme il peut, que il les puisse faire mourir en aucune doutance des poins de la foy; car il voit que les bones œuvres que l'homme a faites, ne li peut il tollir, et voit que il l'a perdu, se il meurt en vraie foy.

(*a*) Plus grands malheurs.

Et pour ce se doit on garder et en tele maniere deffendre de cest agait, que en die à l'ennemi quant il envoie tele temptacion, va t'en, doit on dire à l'ennemi (*a*) tu ne me tempteras ja à ce que je ne croie fermement touz les articles de la foy; mès se tu me fesoies touz les membres tranchier, si weil je vivre et morir en cesti point: et qui ainsi le fait, il vaint l'ennemi de son baston et de ses éspées dont l'ennemi le vouloit occirre.

Il disoit que foy et créance estoit une chose où nous devions bien croire fermement, encore n'en feussiens nous certeins mez que par oir dire. Sus ce point il me fist une demande, comment mon pere avait non; et je li diz que il avait non Symon. Et il me dit comment je le savoie; et je li diz que je en cuidoie estre certein et le créoie fermement, pource que ma mere l'avait tesmoigné. « Donc devez vous croire fermement touz les ar- « ticles de la foy, lesquiex les Apostres tesmoingnent, « aussi comme vous oez chanter au dymanche en la « credo ».

Il me dist que l'evesque Guillaume de Paris (1) li avait conté, que un grant mestre de divinité estait venu à li et li avait dit que il voulait parler à li; et il li dist: mestre, dites vostre volenté; et quant le mestre cuidoit parler à l'Evesque, et commença à plorer trop fort. Et l'Evesque li dit: « maistre, dites, ne vous desconfortés pas; car nulz « ne peut tant pechier que Dieu ne peut plus par- « donner. Et je vous di, sire, dit li mestres, je n'en « puis mais se je pleure; car je cuide estre mes- « créant, pource que je ne puis mon cuer ahurter à

(*a*) Répétion inutile.

(1) Celui dont nous avons quelques écrits et sous lequel la questionde la pluralité des bénéfices fut agitée.



« ce que je croie ou sacrement de l'autel, ainsi
« comme sainte esglise l'enseigne, et si sai bien que
« ce est des temptacions l'ennemi. Mestre, fist li
« Evesques, or me dites, quant l'ennemi vous en-
« voie ceste temptacion se elle vous plet. Et le mestre
« dit: sire, mès m'ennuie tant comme il me peut
« ennuier. Or vous demande je, fist l'Evesque,
« se vous prenriés ne or ne argent par quoy vous
« regeissiez de votre bouche nulle riens qui feust
« contre le sacrement de l'autel, ne contre les autres
« sains sacremens de l'esglise. Je, sire, fist li
« mestres; sachez que il n'est nulle riens ou monde
« que j'en preisse, ainçois ameroie miex que en
« m'arachast touz les membres du cors, que je le
« regeisse. Or vous dirai je autre chose, fist l'évesque;
« vous savez que le roi de France guerroie au roy
« d'Engleterre, et savez que le chastiau qui est
« plus en la marche de eulz deux, c'est la Rochelle
« en Poitou. Or vous weil faire une demande, que
« se li Roys vous avait baillé la Rochelle à garder
« qui est en la marche, et il m'eust baillé le chas-
« tel de Monlaon (Montlhéry) à garder, qui est ou
« cuer de France et en terre de paix; auquel li Roys
« devroit savoir meilleur gré en la fin de sa guerre,
« ou à vous qui auriés gardé la Rochelle sanz
« perdre, ou à moi qui li auroie gardé le chastel
« de Monlaon sanz perdre. En non Dieu, sire, fist
« le mestre, à moy qui auroie gardé la Rochelle
« sanz perdre. Mestre, dit l'évesque, je vous di
« que mon cuer est semblable au chastel de Mont-
« leheri; car nulle temptacion ne nulle doute je
« n'ai du sacrement de l'autel: pour laquel chose
« je vous di que pour un gré que Dieu me scet de
« ce que je le croy fermement et en paix, vous
« en scet Dieu quatre, pource que vous li gardez
« vostre cuer en la guerre de tribulacion, et avez
« si bonne volenté envers li, que vous pour nulle

« riens terrienne, ne pour meschief que on feist dù « cors, ne le relinquiriés, dont je vous di que « soiés tout aese, que vostre estat plet miex à nostre « Seigneur en ce cas, que ne fait le mien ». Quant le mestre oy ce, il s'agenoilla devant l'Evesque et se tint bien pour poiez.

Le saint Roy me conta que plusieurs gent des Aubigois vindrent au conte de Monfort, qui lors gardait la terre de Aubijois pour le Roy, et li distrent que il venist veoir le cors nostre Seigneur, qui estoit devenuz en sanc et en char entre les mains au prestre. Et il leur dist: « alez le veoir « vous qui le créez; car je le croy fermement, « aussi comme sainte esglise nous raconte le sacre- « ment de l'autel. Et savez vous que je y gagnerai, « fist le Conte, de ce que je le croy en ceste « mortel vie, aussi comme sainte esglise le nous « enseigne; je en aurai une coronne es ciex plus « que les angres (1) qui le voient face à face, par « quoy il convient que il le croient ».

Il me conta que il ot une grande desputaison de clers et de juis ou moustiers de Clygni. Là ot un Chevalier à qui l'Abbé avait donné le pain léens pour Dieu, et requist à l'abbé que il li lessast dire la premiere parole et en li otria à peinne. Et lors il se leva et s'apuia sus sa croce, et dit que l'en li feist venir le plus grant clerc et le plus grant mestre des juis, et si firent il; et li fist une demande qui fu tele: « mestre, fist le Cheva- « lier, je vous demande se vous créez que la « Vierge Marie qui Dieu porta en ses flans et en « ses bras, enfantast vierge, et que elle soit mere « de Dieu ». Et le juif respondi que de tout ce ne

---

(1) Plusieurs historiens attribuent ce trait à Saint Louis, et non au comte de Montfort.

croit il riens. Et le Chevalier li respondi, que moult avait fait que fol, quant il ne la créoit, ne ne l'amoit, et estoit entré en son moustier et en sa meson, Et vraiement, fist le Chevalier, vous le comparrez, et lors il hauça sa potence et feri le juif lés l'oye et le porta par terre. Et les juis tournerent en fuie, et enporterent leur mestre tout blecié; et ainsi demoura la desputaison. Lors vint l'Abbé au Chevalier, et li dist que il avait fait grant folie. Et le Chevalier dit que encore avoit il fait greingneur folie, d'assembler tele desputaison; car avant que la desputaison feust menée à fin, avoit il séans grant foison de bons crestiens, qui s'en feussent parti touz mescréanz, parce que il n'eussent mie bien entendu les juis.

« Aussi vous di je, fist li Roys, que nulz, se il « n'est tres bon clerc, ne doit desputer à eulz; mès « l'omme lay, quant il ot mesdire de la loy cres- « tienne, ne doit pas deffendre la loy crestienne; « ne mais de l'espée de quoi il doit donner parmi « le ventre dedens, tant comme elle y peut en- « trer (1) ».

Le gouvernement de sa terre fu tele, que touz les jours il ooit à note ses heures, et une messe de *requiem* sanz note; et puis la messe du jour ou du saint, se il y cheoit, à note.

---

(1) C'étoit la pensée et la maxime de ce tems-là, qu'il fallait exterminer les hérétiques par le tranchant de l'épée et par le feu : d'où nous lisons que souvent les hérétiques ont été condamnés à être brûlés vifs, particulièrement sous le règne de Saint Louis, durant la guerre qu'on faisoit aux Albigeois. Depuis quelques savans personnages se sont efforcés de montrer par de solides raisons, qu'il fallait réduire les hérétiques plutôt par les voies de la douceur et de la persuasion, que par celles de la rigueur et de l'injustice.

Touz les jours il se reposoit, après manger, en son lit; et quant il avoit dormi et reposé, si disoit en sa chambre premierement des mors entre li et un de ces chapelains, avant que il oît ses vespres. Le soir ooit ses complies.

Un Cordelier vint à li au chastel de Yeres, là où nous descendimes de mer; et pour enseigner le Roi, dit en son sermon, que il avoit leu la bible et les livres qui parlent des princes mescréans; et disoit que il ne trouvoit ne és créans ne és mescréans, que onques réaume se perdist, ne chanjast de seigneurie à autre, mez que par defaute de droit. « Or se preingne garde, » fist-il, le Roy qui s'en va en France, que il face » bon droit et hastif à son peuple, par quoi nostre » Sire li seuffre son royaume à tenir en paix tout le » cours de sa vie ». En dit que cé enseignait le Roy, gist à Marseille là où nostre Seigneur fait pour li maint bel miracle; et ne voult onques demourer avec le Roy, pour priere que il li sceut faire, que une seule journée.

Le Roy n'oublia pas cest enseignement, ainçois gouverna sa terre bien et loialement et selonc Dieu, si comme vous orrez ci après. Il avoit sa besoingne atirée en tele maniere, que monseigneur de Néelle (1) et le bon conte de Soissons (2) et nous autres qui estions entour li, qui avions oies nos messes, alions oir *les plez* (3) de la porte, que en appelle maintenant les re-

---

(1) Simon, fils de Raoul de Clermont, seigneur d'Ailly, et de Gertrude, héritière de Nesle; il fut régent du royaume de France, conjointement avec l'abbé de Saint Denis l'an 1273, pendant le second voyage de Saint Louis en terre sainte.

(2) Jean II, du nom, surnommé le *Bègue*, fils de Raoul de Nesle, comte de Soissons, et de Yolande de Joinville sa seconde femme, et par conséquent, cousin germain de notre sire de Joinville.

(3) Dans les premiers tems de la monarchie, nos Rois en-

questes. Et quant il revenoit du moustier, il nous envoioit querre, et s'asséoit au pié de son lit, et nous fesoit touz asséoir entour li, et nous demandoit se il y avoit nulz à delivrer (*a*) que en ne peust délivrer sanz li; et nous li nommiens, et il les faisoit envoier querre, et il leur demandoit: « Pourquoy ne prenez » vous ce que nos gens vous offrent? Et il disoient, » Sire, que il nous offrent pou. Et il leur disoit en » tel maniere: Vous devriez bien ce prenre qui le vous » voudrait faire ». Et se traveilloit ainsi le saint home à son pooir, comment il les metroit en droite voie et en resonnable.

Maintes foiz avint que en esté il aloit seoir au boiz de Vinciennes apres sa messe, et se acostoioit à un chesne et nous fesoit seoir entour li; et touz ceuz qui avoient à faire venoient parler à li, sanz destourbier de huissier ne d'autre. Et lors il leur demandoit de sa bouche: a yl ci nullui qui ait partie? Et cil se levoient qui partie avaient, et lors il disoit: taisiez vous touz et en vous deli-

---

voyaient dans toutes les provinces de leurs états, des intendans de justice nommés *missi Dominici*, qui examinaient les jugemens, réformoient les abus, et recevoient les plaintes des sujets du prince; à l'imitation des Hébreux, ils tenoient leurs assises et leurs plaids dans les champs, dans les rues, dans les lieux publics, devant les portes et dans les cimetières des églises; ce qui fut depuis défendu par nos Rois dans leurs capitulaires à l'égard des lieux sacrés, et enfin devant les portes des châteaux et des villes, ainsi qu'on peut le voir dans un cartulaire de l'abbaye de Vendôme: *perrexit illùc prior noster, ivitque placitum in castro Kaynaldi, antè portam ipsius castri quæ est a meridie ubi, interrogatus ille quare saisisset plaixitium nostrum respondit*, Tabul. vindoc. Thuani. ch. 52. C'est ce que Saint Louis et nos Rois pratiquaient ordinairement lorsqu'ils voulaient écouter les plaintes de leurs sujets et leur rendre justice, ainsi que nous le verrons dans le cours de cette histoire, d'après le tableau qu'en a fait Joinville.

(*a*) Délivrer, en cet endroit, signifie expédier.

verra l'un apres l'autre. Et lors il appeloit monseigneur Pierre de Fonteinnes (1) et monseigneur Geffroy de Villette (2), et disoit à l'un d'eulz : delivrez moi ceste partie. Et quant il véoit aucune chose à amender en la parole de ceulz qui parloient pour autrui, il meismes l'amendoit de sa bouche. Je le vi aucune foiz en esté, que pour délivrer sa gent, il venoit ou jardin de Paris, une cote de chamelot vestue, un seurcot de tyreteinne sanz manches, un mantel de cendal noir entour son col, moult bien pigné et sanz coife, et un chapel de paon blanc sur sa teste, et faisoit estendre tapis pour nous séoir entour li. Et tout le peuple qui avoit à faire par devant li, estoit entour li en estant, et lors il les faisoit délivrer, en la maniere que je vous ai dit devant du bois de Vinciennes.

Je le revi un autre foiz à Paris, là où touz les prelaz de France le mandèrent que il vouloient parler à li, et le Roy ala ou palaiz pour eulz oir. Et là estoit l'evesque Gui d'Ausserre (3), qui fu fuiz monseigneur Guillaume de Mello, et dit au Roy pour tous les prelaz en tel maniere : « Sire, ces seigneurs qui ci sont » arcevesques, evesques, m'ont dit que je vous deisse

(1) Il est nommé en plusieurs arrêts et assemblées tenues sous le règne de Saint Louis, entre les maîtres du parlement, dans les mémoires de Dutillet et de Miraumont : c'est lui qui est auteur du livre intitulé : *li livres de la Reigne*; cité par Fauchet, Pithou et autres.

(2) Ce seigneur fut bailli de Tours en l'an 1261.

(3) Ce Guy, évêque d'Auxerre, frère de Dreux de Mello, seigneur de Loches et de Châtillon sur Indre, fut choisi probablement par le clergé pour porter la parole comme personnage éloquent et versé dans les affaires; c'est l'éloge que Clément IV lui donne en l'épitre 99. *Dedit tibi Dominus spiritum sapientiæ, et linguam contulit eruditam, et sensum tuum insuper multi jam temporis experientia solidavit, ità ut nihil tibi desit in ullâ gratiâ.*

» que la crestienté se périt entre vos mains. Le Roy se » seigna et dist : Or me dites comment ce est ? Sire, » fist-il, c'est pour ce que en prise si pou les excom- » meniemens hui et le jour, que avant se lessent les » gens mourir excommenies, que il se facent absodre, » et ne veulent faire satisfaccion à l'esglise. Si vous » requierent, Sire, pour Dieu et pour ce que faire le de- » vez, que vous commandez à vos prevoz et à vos » baillifz, que touz ceulz qui se soufferront escom- » muniez an et jour, que en les contreingne par la » prise de leur biens à ce que ils se facent absou- dre ». A ce respondi le Roys, que il leur comman- deroit volentiers de touz ceulz dont en le feroit cer tein que il eussent tort. Et l'Evesque dit que il ne le feroient à nul feur, queil il de veissient la court de leur cause. Et le Roy li dist que il ne le feroit autrement; car ce seroit contre Dieu et contre raison, se il contreignait la gent à eulz absou- dre, quant les clers leur feroient tort. « Et de ce, » fist le Roy, vous en doins je un exemple du conte » de Bretaingne, qui a plaidé sept ans aus prelas de » Bretaingne tout excommenie; et tant a exploitié » que l'apostole les a condempnez touz. Dont se je » eusse contraint le conte de Bretaingne la première » année de li faire absoudre, je me feusse meffait en- » vers Dieu et vers li ». Et lors se soufrirent les pre- laz; ne onques puis n'en oy parler, que demande feust faites des choses desus dites.

La paix (1) qu'il fist au Roy d'Anglerre, fist il con-

(1) Le greffier Dutillet examine prudemment la faute que fit ce bon prince par ce traité passé l'an 1259, quelques couleurs qu'il donnât à sa conscience. Le Nangis observe bien le patelinage de l'Anglais, qui fut bien aise de voir son royaume accru de trois provinces, son trésor fourni de grandes sommes, que Mathieu Paris fait revenir à 300,000 livres tournois.

tre la volenté de son conseil, lequel li disoit : « Sire, il » nous semble que vous perdés la terre que vous donnez » au Roy d'Angleterre, pource que il n'y a droit, » car son pere la perdi par jugement ». Et à ce respondi le Roy, que il savait bien que le Roy d'Angleterre n'y avait droit ; mès il y avoit reson par quoy il li devoit bien donner. « Car nous avon deux seurs à » femmes, et sont nos enfans cousins germains ; par » quoy il affiert bien que paiz y soit. Il m'est moult » grant honneur en la paix que je foiz au Roy d'An- » gleterre, pource que il est mon home, ce que il » n'estoit pas devant ».

La léaulté du Roy peut l'en veoir ou fait de monseigneur de Trie (1) qui au saint unes lettres, lesquiex disoient que le Roy avoit donué aus hoirs la contesce de Bouloingne, qui morte estoit novellement, la conté de Danmartin en gouere. Le seau de la lettre estoit brisié, si que il n'y avoit de remenant fors que la moitié des jambes de l'ymage du seel le Roy, et l'eschamel sur quoy li Roys tenoit ses piez ; et il le nous moustra à touz qui estions de son conseil, et que nous li aidissons à conseiller. Nous deismes trestuit sanz nul descort, que il n'estoit de riens tenu à la lettre mettre à execution. Et lors il dit à Jehan Sarrazin son chamberlain, que il li baillast la lettre que il li avoit commandée. Quant il tint la lettre, il nous dit : « Seigneurs, veez ci seel de » quoi je usoy avant que je alasse Outremer, et voit on « cler par ce seel, que l'empreinte du seel brisée est » semblable au seel entier ; par quoy je n'oseroie en » bone conscience ladite contée retenir ». Et lors il appela monseigneur Renaut de Trie, et li dist : je vous rent la contée.

---

(1) Il faut lire *de Trie* : la comtesse de Bologne dont notre auteur parle ici, étoit Mathilde, fille unique et héritière de Renaud, comte de Dammartin, et d'Ide comtesse de Bologne.



En non de Dieu le tout-puissant, avons ci ariere escriptes partie de bones paroles et de bons enseignemens nostre saint Roy Looys, pource que cil qui les orront les truissent les unes après les autres, que cil qui les orront en puissent miex faire leur profiz que ce que elles feussent escriptes entre ces faiz. Et ci après commencerons de ces faiz en non de Dieu et en non de li.

Aussi comme je li oy dire, il fut né le jour saint Marc euvangeliste après pasques (1). Celi jour porte l'en croix au processions en moult de liex, et en France les appelle l'en les croiz noires ; dont ce fu aussi comme une prophecie de la grant foison de gens qui moururent en ce douz croisement, c'est à savoir, en celi de Egypte et en l'autre là où il mourut en Carthage; que maint grant deul en furent en cest monde, et maintes grans joies en sont en paradis, de ceulz qui en ce douz pelerinage moururent vrais croisiez.

Il fu coronné le premier dymanche des advens. Le

(1) Saint Louis naquit le 25 avril, fête de Saint Marc, en 1215, à Poissy, où l'on voit encore dans la chapelle dite de Saint Louis de l'église collégiale, un grand vase de pierre de taille relevé sur une haute console que l'on dit être les fonds baptismaux où Saiut Louis reçut le baptême.

(2) Le premier jour de décembre l'an 1226 par l'évêque de Soissons, l'archevêché de Reims étant alors vacant, Philippe Monskes dit qu'il fut sacré par l'archevêque de sens, et décrit fort au long les cérémonies de ce sacre. M. Ducange dit avoir lu dans un ancien rouleau de la chambre des comptes de Paris, un état; pas le menu de la dépense qui se fit à ce couronnement, intitulé : *expensæ pro coronatione regum*, en ces termes : *Despens fais pour le couronnement du Saint Rois Looys, ou mois de novembre* 1226. *Pain* 896. *ll. pain le Roy, pastés et les façons*, 38 *ll. vin*, 991 *ll. cuisine*, 1356 *ll.* 4 *den. cire et fruits.* 138 *ll. la chambre du Roy.* 914 *ll.* 10 *despens pour la Royne* 320 *ll. pour les gaiges et les liuroisons de*

commencement de celi dymanche de la messe si est: *Ad te levavi animam meam*, et ce qui s'en suit après; et ainsi biaus Sire Deix, je leverai m'amme à toy, je me fie en toy. En Dieu ot moult grant fiance jusques à la mort; car là où il mouroit, en ses darrenieres paroles reclamoit il Dieu et ses sains, et especialement mon seigneur saint Jaque et ma dame sainte Geneviéve.

Dieu en qui il mist sa fiance, le gardoit touz jours dès s'enfance jusques à la fin; et especialment en s'enfance le garda il là où il fu bien mestier, si comme vous orrez ci après. Comme à l'ame de li le garda Dieu par les bons enseignemens de sa mere, qui l'enseigna à Dieu croire et à amer, et li attrait entour li toutes gens de religion; et li faisoit si enfant comme il estoit, toutes ses heures et les sermons faire et oir aus festes. Il recordoit que sa mère li avoit fait aucune foiz à entendre que elle ameroit miex que il feust mort, que ce que il fest un pechié mortel.

Bien li fu mestier que il eust en sa joenesce l'aide de Dieu; car sa mère qui estoit venue de Espaigne, n'avoit ne parens ne amis en tout le royaume de France. Et pource que les barons de France virent le Roy enfant et la Royne sa mère femme estrange, firent il du conte de Bouloingne, qui estoit oncle le Roy, leur chievetain, et le tenoient aussi comme pour seigneur. Après ce que le Roy fu couronné, il en y ot des barons qui requistrent à la Royne granz terres que ele leur donast, et pource que elle n'en voult riens faire, si s'assemblerent touz les barons à Corbeil. Et me conta le saint Roy que il ne sa mere qui estoient à Montleheri, ne oserent revenir à Paris, jusques à tant que ceulz de Paris les

---

lostel le Roy, et pour le Roy d'outremer, 400 *ll. somme toute* 4,333 *ll.* 14 *s.*

vindrent querre à armes. Et me conta que dés Monleberi estoit le chemin plein de geus à armes et sanz armes jusques à Paris, et que touz crioient à nostre Seigneur que il li donnast bone vie et longue, et le deffendît et gardast de ses ennemis. Et Dieu si fist, si comme vous orrez ci après (1).

A ce parlement que les barons firent à Corbeil, si comme l'en dit, establirent les barons qui là furent, que le bon chevalier le conte Pierre de Bretaigne se reveleroit contre le Roy; et acorderent encore que leurs cors iroient au mandement que le Roy feroit contre le Conte, et chascun n'auroit avec li que deux chevaliers : et ce firent il pour veoir se le conte de Bretaigne pourroit *fouler la Royne* (2) qui estrange femme estoit, si comme vous avez oy. Et moult de gent dient que le Conte eust foulé la Royne et le Roy, se Dieu n'eust aidié au Roy à cel besoing, qui onques ne li failli L'aide que Dieu li fist, fu tele, que le conte Tybaut de Champaigne, qui puis fu roy de Navarre, vint servir le Roy à tout trois cens chevaliers, et par l'aide que le Conte fist au Roy, couvint venir le conte de Bretaigne à la merci le Roy, dout il lessa au Roy par paix faisant, la contée de Ango, si comme l'en dit, et la contée du Perche.

Pour ce que il affiert à ramentevoir aucunes choses qve vous orrez ci-après, me couvint laissier un pou de

---

(1) Depuis l'an 1227 jusqu'en 1235, les princes disputèrent à la Reine le gouvernement du royaume par diverses pratiques expliquées par les écrivains de ces tems-là. Le duc de Bretagne en étoit le principal moteur; quant au comte de Boulogne, quelques-uns disent que la prudence de Blanche sut le retenir dans le devoir. Mais Meyer dit que ce fut plutôt le comte de Flandres qui, se jetant sur ses terres, les ravagea. Le comte de Champagne prit part au mécontentement général; mais la beauté de la Reine, si l'on en doit croire Mathieu Paris, lui fit faire des aveux dont cette sage princesse sut bien tirer parti.

(2) Défaire les troupes de la Reine, qui étoit étrangère.

ma matiere. Si dirons aussi que le bon conte Henri le Large (1) ot de la contesce Marie, qui fu seur au Roy de France et seur au Roy Richart d'Angleterre, deux filz, dont lainsné ot non Henry et l'auttre Thybaut. Ce Henry l'ainsné en ala croisié en la sainte terre en pelerinage, quant le Roy Phelippe et le roy Richart assiegerent Acre et la pristrent. sitost comme Acre fu prise, le roi Phelippe s'en revint en France, dont il en fu moult blasmé; et le roy Richart demoura en la sainte terre et fist tant de grans faiz, que les Sarrazins le doutoient trop, si comme il est escript ou livre de la terre sainte, que quant les enfans aux Sarrazins braioient, les femmes les escrioeint et leur disoient : taisiez vous, vez cile roz Richart (2); et pour eulz faire taire. Et quant les chevaus aus Sarrazins et aus Beduins avoient poour d'un bysson, il disoient à leur chevaus : cuides tu que ce soit le roy Richart?

Ce roy Richart pourchassa tant que il donna au conte Henry de Champaingne qui estoit demouré avec li, la royne de Jerusalem, qui estoit droite her du royaume.

---

(1) Il eut de Marie de France, fille aînée de Louis le jeune et d'Éléonore d'Aquitaine, une fille nommée Marie, femme de Baudoin, comte de Flandres, premier empereur de Constantinople, et de deux fils Henri et Thibault, qui s'empara des comtés de Brie et de Champagne, au préjudice de Henri, pendant qu'il était à la suite de Philippe en Palestine. Mais Henri ayant épousé en secondes noces Isabelle, sœur de Baudoin IV, et veuve de Conrad, marquis de Montferrat, eut deux filles, Alix reine de Chipre, et Philippe femme d'Aisard de Brienne, qui réclama au Roi Philippe, la prétention de son épouse. Philippe le condamna sur ce que d'après le jugement des pairs, Henri partant pour la terre sainte, *totam terram suam dimisit et dedit fratri suo Theobaldo quondam comiti trecensi si ipsum comitem Henricum de transmarinis partibus contingeret non redire.*

(2) Tous les historiens anglais qui ont parlé des hauts faits de Richard en Palestine, ont omis cette circonstance rapportée par Joinville.

De ladite Royne ot le conte Henry deux filles, dont la premiere fut royne de Cypre, et l'autre ot mesire Herart de Brienne, dont grant lignage est issu, si comme il appert en France et en Champaingne. De la femme mon seigneur Erart de Brienne ne vous dirai je ore riens; ainçois vous parlerai de royne de Cypre, qui affiert maintenant à ma matiere, et dirons ainsi.

Après ce que le Roy eust foulé le conte Perron de Bretaingne (1), tuit li Barons de France furent si troublez envers le conte Tybaut de Champaingne, que il orent conseil de envoier querre la royne de Cypre, qui estoit fille de l'ainsné filz de Champaingne, pour desheriter le conte Tybaut qui estoit filz du secont fil de Champaingne. Aucun d'eulz s'entremistrent d'apaisier le conte Perron audit conte Tybaut, et fu la chose pourparlée en tele maniere, que le conte Tybaut promist que il prenroit à femme la fille le conte Perron de Bretaingne. La journée fu prise que le conte de Champaingne dut la demoiselle espouser, et li dut en amener pour espouser à une abbaie de Premoustré qui est de lez Chastel Thierri, que en appelle Val-Secre, si comme j'entent. Les barons de France qui estoient auques touz parens le conte Perron, se pénerent de faire amener la damoiselle à Val-Secre pour espouser, et manderent le conte de Champaingne qui estoit à Chastel Thierri; et en dementieres que le conte de Champaingne venoit pour espouser, mon seigneur Geffroy de la Chapelle (2) vint à li de par le Roy, à tout une lettre de créance, et dit ainsinc : « Sire conte de Champaingne, le Roy a entendu que vous avez couvenances au conte Perron de Bretaingne,

(1) Pierre de Bretagne, prince d'un grand courage, mais d'un esprit turbulent, qui ne cessa d'inquiéter la Reine tant qu'il fut soudoyé par l'or de l'Angleterre. *Mathieu Paris.*

(2) Il est qualifié panetier de France dans un titre de l'an 1240.

que vous prenrez sa fille par mariage, si vous mande le Roy que se vous ne voulez perdre quanque vous avez ou royaume de France, que vous ne le faites; car vous savez que le conte de Bretaingne a pis fait au Roi que nul home qui vive ». Le conte de Champaingne, par le conseil que il avoit avec li, s'en retourna à Chastel Thierri.

Quant le conte Pierres et les barons de France oirent ce, qui l'attendoient à Val-Secre, il furent touz aussi comme desvez du despit de ce que il leur avoit fait, et maintenant envoierent querre la royne de Cypre; et si tost comme elle fut venue, ils pristrent un commun acort qui fu tel, que il manderoient ce que il pourroient avoir de gent à armes, et enterroient en Brie et en Champaingne par devers France; et que le duc de Bourgoingne, qui avoit la fille au conte Robert de Dreues, ranterroit en la conté de Champaingne par devers Bourgoingne, pour la cité de Troyes prenre se il pooient. Le Duc manda quanque il pot avoir de gent; les barons manderent aussi ce que il en porent avoir. Les barons vindrent ardant et destruyant d'une part, le duc de Bourgoingne d'autre; et le roy de France d'autre part, pour venir combattre à eulz. Le descort fu tel au conte de Champaingne que il meismes ardoit ses villes, devant la venue des barons, pource que il ne les trouvassent garnies. Avec les autres villes que le conte de Champaingne ardoit, ardi il Espargnay et Vertuz et Sezenne.

Ces bourgois de Troies, quant il virent que il avoient perdu le secours de leur seigneur, il manderent à Symon seigneur de Joingville, le pere au seigneur de Joinville qui ore est, qui les venist secourre. Et il qui avoit mandé toute sa gent à armes, mut de Joingville à l'anuitier, si tost comme ces nouvelles li vindrent, et vint à Troies ainçois que il feust jour, et par ce faillirent les barons à leur esme, que il avoient de prenre la dite cité; et pour ce les barons passerent par devant Troies et se alerent logier en la praerie de Lés, là où le duc de Bourgoingne estoit.

Le roy de France qui sot que il estoient là, il s'adreça tout droit là pour combattre à eulz; et *les barons li manderent et prièrent que il son cors se vousist traire arieres*, (1) et il se iroient combattre au conte de Champaingne et au duc de Lorreinne, (2) et à tout le remenant de sa gent, a trois cens chevaliers de moins que le Conte n'auroie ne le Duc. Et le Roy leur manda, que à sa gent ne se combatroient il ja, que son cors ne feust avec. Et il revindrent à li et li manderent que il feroient volentiers entendre la royne de Cypre à paiz, se il li plaisoit. Et le Roy leur manda que à nulle paiz il n'entendroit, ne ne souferroit que le conte de Champaingne y entendît, tant que il eussent widié la contée de Champaigne; et il la widierent en tel maniere que dés Ylles là où il estoient, il alerent logier dessous Juylli; et le Roy se loja à Ylles, dont il les avoit chaciés. Et quant il seurent que le Roy fu alé là, il s'alerent logier à Chaose et noserent le Roy attendre, et s'alerent logier à Laingnes qui estoit au conte de Nevers, qui estoit de leur partie. Et ainsi le Roy acorda le conte de Champaingne à la royne de Chypre, et fu la paiz faite en tel maniere, que ledit conte de Champaingne donna à la royne de Cypre entour deux mille livrées de terre (environ deux mille livres de rentes en fonds de terres), et quarante mille livres que le Roy paia pour le conte de Champaingne. Et le conte de Champaigne vendi au Roy, parmi les quarante mille livres, les fiez ci-après nommés; c'est à savoir, lé fié de la contée de Bloiz, le fié de la contée de Chartres, le fié de la contée de Senserre, le fié de la vicontée de Chasteldun; et aucunes gens si disoient que le Roy ne tenoit ces devant diz fiez que en gaje, més ce

---

(1) *C'est-à-dire*, Les barons ligués avec le duc de Bourgogne, contre le comte de Champagne, par respect pour le Roi, le prièrent de ne pas exposer sa personne au combat.

(2) Mathieu II du nom.

n'est mie voir, car je le demandai nostre saint Roi Looys Outremer.

La terre que le conte Tybaut donna à la royne de Cypre, tint le conte de Brienne (1) qui ore est et le conte de Joigny, pource que l'aïole le conte de Brienne fu fille à la royne de Cypre, et femme le grant conte Gautier de Brienne.

Pource que vous sachiez dont ces fiez que le Sire de Champaingne vendi au Roy, vindrent, vous foiz je à savoir que le grant conte Tybaut qui gist à Laingny, ot trois filz; le premier ot non Henri, le secont ot non Tybaut, le tiers ot non Estienne. Ce Henry desus dit fust conte de Champaigne et de Brie, et fu appelé le conte Henri le Large; (2) et dut bien ainsi estre appelé, car il fu large à Dieu et au siecle; large à Dieu, si comme il appiert à l'esglise saint Estienne de Troies, et aus autres esglises que il fonda eu Champaingne; large au siecle, si comme il apparut ou fait de Ertaut de Nogent (3) et en moult d'autres liex que je conteroie bien, se je ne doutoie à enpeeschier ma matiere. Ertaut de Nogent fu le bourgois du monde que le conte créoit plus, et fu si riche que il fist le chastel de Nogent l'Ertaut de ses deniers. Or avint chose que le conte Henri descendi de ses sales de Troies pour aller oir messe à saint Estienne le jour d'une Penthecouste; aus piez des degrez s'agenoilla un poure chevalier, et li dit ainsi: « Sire, je vous pri

---

(1) Gautier IV, fils de Hugues, comte de Brienne, et petit fils du comte Gautier III, qui avait épousé Marie fille de Hugues de Lusignan, roi de Chipre, et d'Alix fille de Henri, comte de Champagne, et d'Isabelle, Reine de Jérusalem.

(2) C'est-à-dire, le *libéral*, Albéric en fait un bel éloge. Il fonda l'église de Troyes où il fut inhumé ainsi que ses successeurs.

(3) Il est parlé de cet Ertaut, seigneur de Nogent, et de sa femme Hodierne, dans un titre de l'an 1182, au cartulaire de Saint-Germain-des-Prés.

« pour Dieu que vous me donnés du vostre, par quoy « je puisse marier mes deux filles que vous veez ci ». Ertaut qui aloit dariere li, dist au poure chevalier : « Sire chevalier, vous ne faites pas que courtois, de demander à mon seigneur; car il a tan donné que il n'a mez que donner ». Le Large Conte se tourna devers Ertaut, et li dist : « Sire vilain, vous ne dites mie voir, de ce que vous dites que jo n'ai mez que donner; si ai vous meismes : et tenez, sire chevalier, car je le vous donne, et si le vous garantirai ». Le chevalier ne fu pas esbahi, ainçois le prist par la chape, li dist que il ne le lairoit jusques à tant que il auroit finé à li; et avant que il li eschapat, ot Ertaut finé à li de cinq cens livres.

Le secont frere le conte Henri ot nom Thibaut et fu conte de Blois; le tiers frere ot non Estienne et fu conte de Sancerre. Et ces deux freres tindrent du conte Henri touz leurs héritages et leur deux contées et leur apartenances; et les tindrent après des hoirs le conte Henri qui tindrent Champaigne, jusques alors que le roy Tybaut les vendi au roy de France, aussi comme il est devant dit.

Et revenrons à nostre matiere et disons ainsi, que après ces choses tint le Roy une grant court à Saumur en *Anjo* (1), et là fu je, et vous tesmoing

---

(1) Outre les assemblées générales que nos Rois convoquaient tous les ans pour les affaires publiques, au mois de mars ou de mai, ils en faisaient encore d'autres aux principales fêtes de l'année où ils se faisaient voir avec une pompe digne de la majesté royale; telle fut celle qui se tint à Saumur l'an 1241, où, au rapport de Joinville, quoique Saint Louis affecta la modestie dans ses habits, il fut vêtu superbement, et quoiqu'il ne dise pas qu'il y parut la couronne sur la tête, cela est à présumer. Guillaume de Nangis, parle aussi de la magnificence de cette cour. C'est à cause de la couronne que les Rois portaient sur la tête, que ces cours solennelles sont appelées *curiae coronatae*, dans le titre de la commune qui fut accordé à la ville de Laon par le

que ce fu la miex arée que je veisse onques; car à la table le Roy mangoit, emprès li, le conte de Poitiers (1) que il avait fait chevalier nouvel à une saint Jehan; et après le conte de Poitiers, mangoit le conte Jehan de *Dreuez* (2) que il avoit fait chevalier nouvel aussi; aprè le conte de Dreuez, mangoit le conte de la Marche (3); après le conte de la Marche, le bon conte Pierre de Bretaingne: et devant la table le Roy, endroit le conte de Dreuez, mangoit mon seigneur le roy de Navarre, en cote et en mantel de samit, bien paré de courroie de fermail et de chapel d'or; et je tranchoie devant li. Devant le Roy, servoit du mangier le conte d'Artoiz (4) son frere; devant le Roy, tranchoit du coutel le bon conte Jehan de Soissons. Pour la table garder, estoit monseigneur Ymbert de Biaugeu (5), qui puis fu Connestable de France; et mon seigneur Engerran de Coucy et mon seigneur Herchanbaut de Bourbon (6). Dariere ces trois barons avoit bien trente de leur chevaliers, en cottes de drap de soie, pour eulz garder; et darieres ces chevaliers avoit grant

---

Roi Louis le jeune en 1138. Ces fêtes se passaient en festins publics, en jeux et en tournois. Les princes y montraient leur libéralité par les présens qu'ils faisaient à leurs principaux officiers.

(1) Alphonse, frère de Saint Louis, qui avait été fait chevalier par le Roi à la fête de la nativité de Saint Jean B, en 1241, lorsqu'il lui donna le comté de Poitou.

(2) Le premier du nom, fils de Robert III, comte de Dreux et d'Aëonor de Saint Valery.

(3) Hugues X, dit le Brun, comte de la Marche et d'Angoulême.

(4) Robert, frère du Roi.

(5) Imbert de Beaujeu, seigneur de Montpensier et d'Aigreperse, fils de Guichard de Beaujeu et de Catherine de Clermont.

(6) IXe du nom, fils d'Archambaud VIII, sire de Bourbon, de la maison de Dampierre: il mourut en Chypre.

plenté de sergans vestus des armes au conte de Poitiers, *batues* sur cendal. Le Roi avoit vestu une cotte de samit ynde, et seurcot et mantel de samit vermeil fourré d'ermines, et un chapel de coton en sa teste qui moult mal li séoit, pource que il estoit lors joenne homme. Le Roy tint cele feste és hales de Saumur; et disoit l'en que le grand roy Henri d'Angleterre les avoit faites pour ses grans festes tenir. Et les hales sont faites à la guise des cloistres de ces moinnes blans (1); mès je croi que de trop il n'en soit nul si grant. Et vous dirai pourquoy il le me semble; car à la paroy du cloistre (2) ou le Roy mangoit, qui estoit environné de chevaliers et de serjans qui tenoient grant espace, mangoient à une table vingt que évesques que arcevesques, et encore après les évesques et les arcevesques mangoit encoste cele table la Royne Blanche sa mère, au chief du cloistre, de celle par là où le Roy ne mangoit pas. Et si servoit à la Royne le conte de Bouloingne qui puis fu Roy de Portingal, et le bon conte de Saint Pol, et un Alemant de l'aage de dix-huit ans, que en disoit que il avoit esté filz saint Hélizabeth de Thuringe; dont l'en disoit que la Royne Blanche le besoit ou front par devocion, pource que ele entendoit que sa mere li avait maintes foiz besié.

Au chief du cloistre d'autre part estoient les cuisines, les bouteilleries, les paneteries et les despenses; de celi cloistre servoient devant le Roy et devant la Royne, de char, de vin et de pain. Et en toutes les autres elez et eu prael d'en milieu mangoient de chevaliers si grant foison, que je ne scé le nombre; et dient moult de gent que il n'avoient

---

(1) Religieux de l'ordre de Citeaux.

(2) Joinville donne ici le nom de cloître aux halles de Saumur.

onques veu autant de seurcoz ne d'autres garnemens de drap d'or à une feste, comme il ot là, et dient que il y ot bien trois mille chevaliers.

Après celle feste mena le Roy le conte de Poitiers à Poytiers, pour reprenre ses fiez; et quant le Roy vint à Poytiers, il vousist bien estre arieres à Paris; car il trouva que le conte de la Marche qui ot mangié à sa table le jour de la Saint Jehan, ot assemblé tant de gent à armes ilec Joignant de lez Poytiers. A Poytiers fu le Roy près de quinzeinne, que onques ne s'osa partir tant que il fu accordé au conte de la Marche. Ne ne scé comment pluseurs foiz vi venir le conte de la Marche parler au Roy à Poitiers de les Joingnant (de Lusignan), et touz jours amenoit avec li la royne d'Angleterre sa femme, qui estoit mere au roy d'Angleterre. Et disoient moult de gent que le Roy et le conte de Poytiers avoient fait mauvèse paiz au conte de la Marche.

Après ce que le Roy fu revenu de Poytiers, ne tarja pas grandement après ce, que le roy d'Angleterre vint en Gascoingne pour guerroier le roy de France. Nostre saint Roy, à quanque il pot avoir de gent, chevaucha pour combattre à li. Là vint le roy d'Angleterre et le conte de la Marche, pour combattre devant un chastel que en appele Taillebourc, qui siet sus une male riviere que l'en appele Tarente, là où en ne peut passer que à un pont de pierre moult estroit. Si tost comme le Roy vint à Taillebourc, et *les hoz virent l'un l'autre* (*a*), nostre gent qui avoient le chastel devers eulz, se esforcierent à grant meschief, et passerent perilleusement par nez et par pons et coururent sur les Anglois, et commença le poingnayz fort et grant. Quant le

(*a*) Les armées se virent l'une l'autre.



Roy vit ce, il se mist ou péril avec les autres; car pour un homme que le Roy avait quant il fu passé devers les Anglois, les Anglois en avoient mil. Toute voiz avint il, si comme Dieu voult, que quant les Anglois virent le Roi passer, ils se desconfirent et mistrent dedans la cité de Saintes, et pluseurs de nos gens entrerent en la cité mellez, et furent pris.

Ceulz de nostre gent qui furent pris à Saintes, recorderent que il oirent un grant descort naistre entre le roy d'Angleterre et le conte de le Marche; et disoit le Roy que le conte de la Marché l'avoit envoié querre, car il disoit que il trouveroit grant aide en France. Celi soir meismes le roy d'Angleterre meust de Saintes et s'en ala en Gascoingne.

Le conte de la Marche, comme celi *qui ne le pot amender* (*a*) s'en vint en la prison le Roy, et li amena en sa prison sa femme et ses enfans, dont le Roy ot, par la pez fesant, grant coup de la terre le Conte; mez je ne scé pas combien, car je ne fu pas à celi fait, car je n'avoie onques lors hauberc vestu, mez j'oy dire que avec la terre, le Roy emporta dix mil livres de parisis que il avoit en ses cofres (*b*), et chascun an autant.

Quant nous fumes à Poytiers, je vi un chevalier qui avoit non mon seigneur Gyeffroy de Rancon; que pour un grant outrage que le conte de la Marche li avoit fait, si comme l'en disoit, et avoit juré sur Sains que il ne seroit jamez roingnez en guise de chevalier (*c*), mès porteroit grève, aussi comme les femmes fesoient, jusques à tant que il

(*a*) Qui ne put réparer la perte qu'il venait de faire.

(*b*) Que le comte de la Marche avait dans les coffres du Roi.

(*c*) Qu'il ne se ferait jamais couper les cheveux comme les chevaliers.



se verroit vengié du conte de la Marche, ou par lui ou par autrui. Et quant mon seigneur Gyeffroy vit le conte de la Marche, sa femme et ses enfans, agenoillez devant le Roy, qui li crioient merci; il fist aporter un tretel et fist oster sa grève, et se fist roingner en la présence du Roy, du conte de la Marche et de ceulz qui là estoient. Et en cel ost contre le roy d'Angleterre et contre les barons, le Roy en donna de grans dons, si comme je l'oy dire à ceulz qui en vindrent. Ne pour dons ne pour despens que l'en feist en cel host, ne autres de sà mer ne de là, le Roy ne requist ne ne prist onques aide des siens barons, n'à ses chevaliers, n'à ses hommes, ne à ses bones villes, dont en se plainsist. Et ce n'estoit pas de merveille; car ce fesoit il par le conseil de la bone mere qui estoit avec li, de qui conseil il ouvroit et des preudeshomes qui li estoient demouré du tens son pere et du temps son ayoul.

Après ces choses desus dites avint, ainsi comme Dieu voult, que une grant maladie (1) prist le Roy à Paris, dont il fu à tel meschief, si comme il le disoit, que l'une des dames qui le gardoit, li vouloit traire le drap sus le visage, et disoit que il

(1) Le moine de Wesmontier dit que cette maladie survint au Roi par excès des fatigues qu'il avait essuyées à poursuivre le Roi d'Angleterre, au point, qu'étant demeuré pour mort, la Reine Blanche ne perdit point courage, fit apporter la croix, la lance et la couronne qui avaient été rachetées peu d'années auparavant par le Roi, *et exanimi, imò, ut asseritur, exanimato corpori applicari jussit, et suspirans cum singultibus sermonem prorumpentibus, ait; non nobis, Domine Christe, sed nomini tuo da gloriam salva hodie regnum Franciae, et coronam quam hactenus gratia tua sustinuisti. monstra virtutem tuorum insignium, quae in terra post te reliquisti in magno judicio apparitura in quibus confidenter gloriamur.* A ces paroles, le Roi commence à respirer, et, ayant recouvré la voix, demande la croix et fait son vœu.

estoit mort. Et une autre dame qui estoit à l'autre part du lit, ne li souffri mie; aincois disoit que il avoit encore l'ame ou cors. Comment que il oist le descord de ces deux dames, nostre Seigneur ouvra en li et li envoia santé tantost, car il estoit esmuys et ne pouoit parler. Il requist que en li donnast la croix, et si fist on. Lors la Royne sa mere oy dire que la parole li estoit revenue, et elle en fist si grant joie comme elle pot plus. Et quant elle sot que il fu croisié, ainsi comme il meismes le contoit, elle mena aussi grant deul comme se elle le veist mort.

Après ce que il fu croisié, se croisierent Robert le conte d'Artois, Auphons conte de Poitiers, Charles conte d'Anjou, qui puis fu roy de Cezile, touz trois freres le Roy; et se croisa Hugue duc de Bourgoingnc, Guillaume conte de Flandres, frere le conte Guion de Flandres nouvellement mort; le bon Hue conte de Saint Pol, mon seigneur Gauchier son neveu, qui moult bien se maintint Outremer et moult eust valu se il eust vescu. Si i furent le conte de la Marche et mon seigneur Hugue le Brun son fils; le conte de Salebruche; mon seigneur Gobert d'Apremont son frere, en qui compaingnic je Jehan seigneur de Joinville passames la mer en une nef que nous louames, pource que nous estions cousins; et passames de là à tout vingt chevaliers, dont il estoit li disiesme et je moy disiesme.

A Pasques, en l'an de grace qui le milliaire couroit par mil deux cenz quarante et huit, mandé je mes homes et mes fievez à Joinville; et la vegile de ladite Pasque, que toute cele gent que je avoie mandé estoient venu, fu nez Jehan mon filz sire de Acerville, de ma premiere femme qui fu seur le conte de Grantpré. Toute cele semaine fumes en festes et en quarolles, que mon frere le sire de Vauquelour et les autres riches homes

qui là estoient, donnerent à manger chascun l'un après l'autre, le lundi, le mardi, le mecredi.

Je leur diz le vendredi : « Seigneurs, je m'en voiz Outremer, et je ne scé se je revendré. Or venez avant; se je vous ai de riens mesfait; (1) je le vous desferai l'un par l'autre, si comme je ai acoustumé à touz ceulz qui vourront riens demander ne à moy ne à ma gent ». Je leur desfiz par l'esgart de tout le commun de ma terre; et pource que je n'eusse point d'emport, je me levoie du conseil, et en ting quanque il rapporterent, sanz débat.

Pource que je n'en vouloie porter nulz deniers à tort, je alé lessier à Mèz en Lorreinne grant foison de ma terre en gage, et sachiez que au jour que je parti de nostre païz pour aler en la terre sainte, je ne tenoie pas mil livrées de terre; car ma dame ma mere vivoit en-

(1) Le retour de ceux qui avaient pris la croix étant incertain, ils se préparaient à ces longs voyages, comme s'ils eussent dû y mourir, disposaient leurs affaires, faisaient leurs testamens et partageaient leurs enfans, retiraient les biens usurpés. Le sire de Joinville, quoiqu'il ne se sentit coupable d'aucunes de ces usurpations, voulut néanmoins satisfaire au devoir de sa conscience s'il se rencontrait quelqu'un à qui il eut fait tort. M. Perard, dans ses mémoires de Bourgogne, dit que la plupart des monastères bâtis sur la fin du onzième siècle, n'ont été fondés que des restitutions que les grands seigneurs faisaient avant de partir.

Mathieu Paris dit que Saint Louis envoya cinquante religieux cordeliers et jacobins par toutes les provinces, et chargea les baillis de faire enquêter exactement, *quod si aliquis vel injuriam passus aliquam quicumque alius, in aliqua accommodatione coacta, vel extorsione pecuniae, vel victualium, ut solet per Regios exactores, proferret scriptum vel taliam, vel testimonium, vel juraret, vel quomodolibet aliter legitimè probaret, quia paratus erat omnia restituere.* Le Roi d'Angleterre envoya le comte Richard à la cour de France pour solliciter la restitution de la Normandie, du Poitou, le l'Anjou, ce que celui-ci menagea si adroitement, que Saint Louis fut sur le point de se laisser surprendre par ses supplications.

core; et si y alai moy disiesme de chevaliers et moy tiers de banieres. Et ces choses voos ramentevoiz je, pource que se Diex ne m'eust aidié, qui onques ne me failli, je l'eusse souffert à peinne par si lonc temps, comme par l'espace de six ans que je demourai en la terre sainte.

En ce point que je appareilloie pour mouvoir, Jehan sire d'Apremont et conte de Salebruche de par sa femme, envoia à moy et me manda que il aveit sa besoigne arée pour aler Outremer li disiesme de chevaliers; et me manda que se je vousisse que nous loissons une nef entre li et moy, et je li otroia : sa gent et la moie louerent une nef à Marseille.

Le Roy manda ses barons à Paris et leur fist faire serement que foy et loiauté porteroient à ses enfans, se aucune chose avenoit de li en la voie. Il le me demanda, mez je ne voz faire point de serement, car je n'estois pas son home. En dementres que je venoie, je trouvé trois homes mors sur une charrette, que un clerc avoit tuez ; et me dist en que en les menoit au Roy. Quant je oy ce, je envoié un mien escuier après, pour savoir comment ce avoit esté. Et conta mon escuier que je y envoyé. que le Ruy quant il issi de sa chapelle, ala au perron pour veoir les mors, et demanda au prevost de Paris comment ce avoit esté. Et le prevost li conta que les mors estoient trois de ses serjans du chastelet, et li conta que il aloient par les rues forainnes pour desrober la gent; et dist au Roy « que il trouverent se clerc que « vous veez ci, et li tollirent toute sa robe. Le clerc « s'eu ala en pure sa chemise en son hostel, et prist s'ar- « balestre et fist aporter à un enfant son fauchon. Quant « il les vit, il les escria et leur dit que il y mourroient. « Le clerc tendi s'arbaleste *et trait et en feri l'un parmi « le cuer, et les deux toucherent à fuie;* (a) et le clerc

---

(a) Et tira et frappa l'un d'eux au cœur et les deux autres prirent la fuite.



« prist le fauchon que l'enfant tenoit, et les ensui à la « lune qui estoit belle et clere. *L'un en cuida passer « parmi une soif et un courtil*, (*a*) et le clerc fiert du « fauchon, fist le prevost, et li trncha toute la jambe, « en tele maniere que elle ne tint que à l'estivall, (*b*) « si comme vous veez. Le clerc r'ensui l'autre, lequel « cuida descendre en une estrange meson là où gent « veilloient encore, et le clerc feri (*c*) du fauchon parmi « la teste, si que il le fendi jusques ès dens, si comme « vous poez veoir, fist le prevost au Roy. Sire, fist il, « le clerc moustra son fait au voisins de la rue, et puis « si s'en vint mettre en vostre prison, Sire, et je le « vous ameinne, si en ferez vostre volentez, et veez « le ci. Sire clerc, fist le Roy, vous avez perdu à estre « prestre *par vostre proesce*, (*d*) et pour vostre proesce « je vous retieng à mes gages, et en venrez avec moy « Outremer. Et ceste chose vous foiz je encore, pource « que je weil bien que ma gent voient que je ne les « soustendrai en nulles de leurs mauvestiés ». Quant le peuple, qui là estoit assemblé, oy ce, il se escrierent à nostre seigneur et li prierent que Dieu li donnast bone vie et longue, et le ramenast à joie et à santé.

Après ces choses je reving en nostre pays, et attirames le conte de Salebruche et moy, que nous envoierions nostre harnois à charettes à Ausonne, pour mettre ilec en la riviere de Saonne jusques au Rone.

Le jour que je me parti de Joinville, j'envoié querre l'abbé de Cheminon, (1) que on tesmoingnoit au plus

---

(*a*) L'un simagina de passer parmi une haie en un jardin.

(*b*) Botte.

(*c*) *Lisez* : le feri.

(*d*) Ces mots, *par votre proesce*, sont vraisemblablement une faute de copiste.

(1) C'était une abbaye du diocèse de Chalons, de l'ordre de Citeaux.

prudhomme de l'Ordre blanche. (1) Un tesmoingnage li oy porter à Clerevaus, le jour de feste nostre Dame que le saint Roy i estoit, à une moinne qui le moustra, et me demanda se je le cognoissoie. Et je li diz pourquoy il le me demandoit? Et il me respondi; « car je entent que c'est le plus preudomme qui soit en toute l'Ordre blanche. Encore, sachez, fist il, que j'ai oy conter à un preudomme qui gisoit ou dortouer là où l'abbé de Cheminon dormoit, et avoit l'abbé descouvert sa poitrine pour la chaleur que il avoit; et vit ce preudomme, qui gisoit ou dortouer où l'abbé de Cheminon dormoit, la Mere Dieu qui ala au lit l'abbé, et li retira sa robe sur son piz, (sa poitrine) pource que le vent ne li feist mal ».

Cel abbé de Cheminon si me donna m'escharpe (2) et mon bourdon; et lors je me parti de Joinville sanz rentrer ou chastel jusques à ma revenue, à pié deschaus

(1) Joinville appelle ainsi l'ordre de Citeaux, parce que les religieux portaient un habit blanc.

(2) Les pélérins de la terre sainte, avant que d'entreprendre leurs pélérinages, allaient à l'église recevoir des mains des prêtres l'escarcelle et le bourdon. Cela a été pratiqué même par nos Rois; car, après avoir chargé leurs épaules de la figure de la croix, ils avaient coutume de venir à l'abbaye de Saint-Denis, où après la célébration de la messe, ils recevaient des mains de quelque prélat le bâton de pélérin, l'escarcelle et même l'oriflamme, ensuite de quoi, ils prenaient congé de Saint Denis, patron du royaume. C'est ce que la chronique de Saint Denis nous apprend au sujet de Saint Louis, lors de son premier voyage. Il fit de même à son second voyage, dit *Guillaume de Nangis*, il reçut à Saint-Denis l'oriflamme *cum pera et baculo peregrinationis*. Nos auteurs emploient ordinairement le mot d'écharpe au lieu d'escarcelle, parce qu'on attachait ces escarcelles aux écharpes dont on ceignait les pélérins. Ces escarcelles, bourdons et écharpes, étaient bénis par les prêtres qui y prononçaient des prières et des oraisons qui se lisent dans le sacerdotal romain.

et en langes, et ainsi alé à Blechicourt et à Saint Urbain, et autres cors sains qui là sont; et en dementieres que je aloie à Blechicourt et à Saint Urbain, je ne voz onques retourner mes yex vers Joinville, pource que le cuer ne me attrendrisist du biau chastel que je lessoie et de mes deux enfans.

Moy et mes compaingnons mangames à la fonteinne l'arcevesque devant Dongieuz (1); et illecques l'abbé Adam de Saint Urbain, que Diex absoille, donna grant foison de biaus juiaus à moy et à mes chevaliers que j'avoie. Dès là nous alames à Nansone (*a*) et en alames à tout nostre hernoiz que nous avion fait mestre èes nez, dès Ansone jusques à Lyon contreval la Sone; et en coste les nés menoit on les grans destriers.

A Lyon entrames ou Rone pour aler à Alles le Blanc; et dedans le Rone trouvames un chastel que l'en appelle Roche de Gluy (2) que le Roy avoit fait abbattre, pource que Roger le sire du chastel estoit criez de desrober les pelerins et les marchans.

Au mois d'août entrames en nos nez à la Roche de Marseille; à celle journée que nous entrames en nos nez, fist l'en ouvrir la porte de la nef, et mist l'en touz nos chevaus ens, que nous devions mener Outremer; et puis reclost l'en la porte *et l'en boucha l'en bien* (*b*), aussi comme l'en naye un tonnel, pource que quant la nef est en la mer, toute la porte est en l'yaue. Quant les chevaus furent ens, nostre mestre notonnier escria à ses notonniers qui estoient au bec de la nef et leur dit: est arée vostre besoigne? sire, vieingnent avant les clers

---

(1) Doujeux, sur la Marne, à une lieue et demie de Joinville.

(*a*) Il faut sans doute lire, *Aussonne* pour *Auxonne*.

(2) On ne sait si c'est *Roquemaure* ou *Roquefort*, ou *Rochemore sur le Rhône*.

(*b*) Je croirais qu'il faut lire *et la boucha l'en bien*.



et les proveres. Maintenant que il furent venus, il leur escria : Chantez de par Dieu; et il s'escrierent touz à une voiz : *Veni creator spiritus*. Et il escria à ses notonniers : Faites voille de par Dieu; et il si firent. Et en brief tens le vent se feri ou voille et nous ot tolu la véue de la terre, que nous ne veismes que le ciel et yeaue; et chascun jour nous esloigna le vent des pais où nous avions esté nez. Et ces choses vous moustré je que celi est bien fol hardi, qui se ose mettre en tel péril, à tout autrui chatel ou en péchié mortel; car l'en se dort le soir là où en ne scet se l'en se trouverra ou fons de la mer.

En la mer nous avint une fiere merveille, que nous trouvames une montaigne touti ronde qui estoit devant Barbarie, Nous la trouvames entour l'eure de vespres et najames tout le soir, et cuidames bien avoir fait plus de cinquante lieues, ei le lendemain nous nous trouvames devant icelle meismes montaigne; et ainsi nous avint par deux foiz ou par trois. Quant les marinnier virent ce, il furent touz esbahiz, et nous distrent que nos nefz estoient en grant péril; car nous estions devant la terre aus Sarrazins de Barbarie. Lors nous dit un preudomme prestre que en appelloit doyen de Malrut, car il n'ot onques persécucion en paroisse, ne par défaut d'yaue, ne de trop pluie, ne d'autre persécuéion, que aussi tost comme il avoit fait trois processions par trois samedis, que Dieu et sa mere ne delivrassent. Samedi estoit; nous feismes la premiere procession entour les deux maz de la nef : je meismes m'i fiz porter par les braz, pource que je estoie grief malade. Onques puis nous ne veismes la montaigne, et venimes en Cypre le tiers samedi.

Quant nous venimes en Cypre, le Roy estoit ja en Cypre, et trouvames grant foison de la pourvéance le Roy; c'est à savoir, les celiers le Roy et les deniers et les garniers. Les celiers le Roy estoient tiex, que sa gent avoient fait en mi les champs sur la rive de la mer, gran moyes de tonniausde vin, que il avoient acheté de

deux ans devant que le Roy venist, et les avoient mis les uns sur les autres, que quant l'en les véoit devant, il sembloit que ce feussent granches. Les fourmens et les orges il les r'avoient mis par monciaus en mi les champs; et quant en les véoit il sembloit que ce feussent montaignes; car la pluie avoit batu les blez de lonc temps, les avoit fait germer par desus, si que il n'i paroit que l'erbe vert.

Or avint ainsi que quant en les vot mener en Égypte, l'en abati les crotes de desus à tout l'erbe vert, et trouva l'en le fourment et l'orge aussi frez *comme l'en l'eust* (*a*) maintenant batu.

Le Roy feust moult volentiers alé avant, sans arester, en Egypte si comme je li oi dire, se ne feussent ses barons qui li loerent à attendre sa gent qui n'estait pas encore touz venuz. (1)

En ce point que le Roy séjournoit en Cypre, envoya le grant Roy (2) des Tartarins ses messages à li, et li manda moult débonnairement paroles. Entre les autres, li manda que il était prest de li aidier à con-

---

(*a*) Il faut vraisemblablement lire, *comme se l'en l'eut*, c'est-à-dire, *comme si on l'eut*.

(1) Samido blame Saint Louis d'avoir pris par l'île de Chypre pour passer en Égypte, parce que l'Égypte étant beaucoup plus fertile que l'île de Chypre, il était donc inutile de s'y arrêter sous prétexte de rafraîchir les troupes: et qu'il eût mieux valu attaquer les ennemis de plein abord, que de leur donner le temps de se reconnaître. Nangis marque pendant le séjour du Roi en Chypre, la mort de plusieurs pélérins, entre autres, Robert, évêque de Beauvais, Jean de Montfort, le comte de Vendôme, Guillaume de Merlot, Archambault de Bourbon, le comte de Dreux, et d'autres qu'il fait aller jusqu'à 240. Mathieu Paris ajoute l'évêque de Noyon et Hugues de Châtillon, comte de Saint-Paul.

(2) Ce Roi n'était pas le grand cham de Tartarie, mais un Roi ou grand prince de ses sujets, lequel s'appelait *Ercatay*, ainsi que nous l'apprend Guillaume de Nangis.



querre la terre sainte, et de délivrer Jherusalem de la main aus Sarrazins. Le Roy reçut moult débonnairement ses messages, et li renvoya les siens qui demourerent deux ans avant que il revenissent a li. Et par les messages, envoia le Roy au Roy des Tartarins une tente faite en la guise d'une chapelle, qui moult cousta; car elle fu toute faite de bonne écarlate finne. Et le Roy, pour veoir se il les pourroit atraire à nostre créance, fist entailler en ladite chapelle, par ymages, l'Anonciation nostre Dame et touz les autres poins de la foy. Et ces choses leur envoia il par deux frères prescheurs qui savoient le sarrazinnois, pour eulz moustrer et enseigner comment ils devoient croire. Il revindrent au Roy les deux frères, en ce point que les freres au Roy revindrent en France; et trouverent le Roy qui estoit parti d'Acre, là où ses freres l'avoient laissié, et estoit venu à Sézaire là où il la fermoit, ne n'avoit ne pèz ne trèves aus Sarrasins. Comment les messages le Roy de France furent reçeus vous diré-je, aussi comme il meismes le conterent au Roy; et en ce que il raporterent au Roy, pourrez oir moult de nouvelles, lesqueles je ne weil pas conter, pourca que il me conviendroit de rompre matière que j'ai commenciée et qui est tele. Je qui n'avoie pas mil livrées de terre me charjai, quant j'alé Outremer, de moy diziesme de chevaliers et de chevaliers bannieres portans; et m'avint ainsi, que quant je arivai en Cypre, il ne me fu demouré de remenant que douze vins livres de tournois, ma nef paiée; dont aucuns de mes chevaliers me manderent que se je ne me pourvoie de deniers, que il me lèroient. Et Dieu qui onques ne me failli, me pourveut en tel maniere que le Roy, qui estoit à Nichocie (*a*) m'envoia querre et

(*a*) Nicosie, capitale de l'île de Chypre.

me retint, et me mist huit centz livres en mes cofres; et lors oz je plus de deniers que il ne me couvenoit.

En ce point que nous sêjournames en Cypre, me manda l'empereris de Constantinnoble que elle estoit arivée à Baphe (1) une cité de Cypre, et que je l'alasse querre et mon seigneur E'rart de Brienne. Quant nous venimes là, nous trouvames que un fort vent ot rompues les cordes des ancres de sa nef et en ot mené la nef en Acre, et ne li fu demourer de tout son harnois que sa chape que elle ot vestue, et un seurcot à manger. Nous l'amenames à la meson, là où le Roy et la Royne et touz les barons la reçurent moult honorablement. Lendemain je li envoiai drap et cendal pour fourrer la robe. Monseigneur Phelippe de Nanteil le bon chevalier qui estoit encore le Roy, trouva mon escuier qui alait à l'Empereis. Quant le preudomme vit ce, il ala au Roy et li dist que grant honte avoit fait à li et ans autre barons, de ces robes que je li avoie envoié, quant il ne s'eu estoient avisez avant. L'Empereis vint querre secours au Roy pour son Seigneur qui estoit en Constantinnoble demourez, et pourchassa tant que elle emporta cent paire de lettres et plus que de moy que des autres qui là estoient; ès quiex lettres nous estions tenus par nos seremens, que se le Roy ou les legaz vouloient envoier trois cens chevaliers en Constantinnoble, après ce que le Roy seroit parti d'Outremer, que nous y estions tenu d'aler par nos sermens. Et je pour mon serement aquiter, requis le Roy au départir que nous feismes, par devant le Conte dont j'é la lettre, que se il y vouloit envoier troiz cens chevaliers, que je iroie pour mon serement acquiter. Et le Roy me respondi que il n'avoit de quoy, et que il n'avoit si bon trésor dont il ne feust à la lie. Après ce que nous

(1) L'ancienne ville de *Paphos*, dans l'île de Chypre.



feumes arivez en E'gypte, l'Empereris s'en ala en France et enmena avec li mon seigneur Jehan d'Acre son frère, lequel elle maria à la contesce de Montfort.

En ce point que nous venimes en Cypre, le soudanc du Coyne (1) estoit le plus riche Roy de toute la Paennime (2), et avoit faite une merveille; car il avoit fait fondre grant parti de son or en poz de terre, et fist brisier les poz; et les masses d'or estoient demourées à descouvert en mi un sien chastel, que chascun qui entroit au chastel y pooit toucher et veoir; et en y avoit bien six ou sept. Sa grant richesce apparut en un paveillon que le Roy d'Ermenie envoia au Roy de France, qui valoit bein cinq cenz livres; et li manda le Roy d'Ermenie que un ferrais au soudanc du Coyne li avoit donné. Ferrais est cil qui tient les paveillons au Soudanc et qui li nettoie ses mesons.

Le roy d'Ermenie, pour li délivrer du servage au soudanc du Coine, en ala au roy des Tartarins, et se mist en leur servage pour avoir leur aide; et amena si grant foison de gens d'armes que il ot pooir de combattre au soudanc du Coyne; et dura grant piece la bataille, et li tuerent les Tartarins tant de sa gent, que l'en n'oy puis nouvelles de li. Pour la renommée qui estoit grant en Cypre de la bataille qui devoit estre, passerent de nos gens serjans en Ermenie pour gaaingner et pour estre en la bataille, ne onques nulz d'eulz n'en revint.

Le soudanc de Babiloinne qui attendoit le Roy qu'il

---

(1) Ce sultan d'Iconium, ville de la Cilicie ou Caramanie, que les Turcs appellent aujourd'hui Coni, fut chrétien au rapport de Nicephore Gregoras; on voit une lettre de lui au pape Grégoire IX, qui voulait le persuader d'embrasser la religion chrétienne. Vincent de Beauvais raconte fort au long la puissance de ce prince et la richesse de ses trésors.

(2) *Paganismus*, terre des payens, comme *christianismus*, terre des chrétiens dans les auteurs latins du moyen temps.

venist en Egypte au nouvel tems, s'apensa que il iroit confoudre le soudanc de Hamant qui estoit son snnemi, et l'ala assiéger devant la cité de Hamant. Le soudanc de Hamant (1) ne se sot comment chevir du soudanc de Babiloinne; car il véoit bien que se il vivoit longuemdnt, que il le confondroit. Et fisf tant bagingner au ferrais le soudanc de Cabiloinde, que les ferrais l'empoisonnerent. Et la maniere de l'empoisonnement fu tele, ferrais s'avisa que le Soudanc venoit touz jours jouer aus eschez (2) après relevée sus les nates qui estoient au piez de son lit; laquele nate sur quoy il sot que le Soudanc s'asséoit touz les jours, il l'envenima. Or avint ainsi que le Soudanc qui estoit deschaus, se tourna sus une escorcheure que il avoit en la jambe, tout maintenant le venin se feri ou vif, et li tolli tout le pooir de la moitié du cors de celle par vers le cuer. Il fu bien deux jours que il ne but, ne ne manja, ne ne parla. Le soudan de Hamant lessierent en paiz et le menerent sa gent en Egypte. (*a*)

Maintenant que mars entra, par le commandement le Roy, le Roy et les barons,et les autres pelerins commanderent que les nez refeussent chargiées de vins et de viandes, pour mouvoir quant le Roy le commenderoit. Dont il avint ainsi que quant la chose fu bien arée, le Roy et la Royne se requeillirent en leur nez le vendredi devant Penthecouste; et dist le Roy à ses barons

---

(1) Ce sultan était seigneur d'Halape, son nom était Melec Nazer, selon Aython.

(2) Ce jeu a été de tout temps fort en usage parmi les Turcs et les Sarrasins; il tire son nom du mot turc ou arabe *scach*, qui signifie Roi, à cause de la principale pièce des échecs qui est le Roi. Anne Commene au livre XXII de son *Alexiade*, où elle se sert de ce mot, écrit qu'il fut inventé par les Assiriens.

(*a*) *C'est-à-dire*, l'armée du soudan d'Égypte laissa le soudan de Hamant en paix, et ramena le soudan de Babylone en Égypte.

que il alassent après li en leur nez droit vers E'gypte. Le samedi fist le Roy voille et touz les autres vessiaus aussi, qui moult fu belle chose à veoir; car il sembloit que toute la mer, tant comme l'en pooit veoir à l'euil, feust couverte de touailles des voilles des vessiaus, qui furent nombrez à dix-huit cenz vessiaus que granz que petizs. Le Roy encra ou bout d'une terre que l'en appelle la pointe de Limeson, et touz les autres vessiaux entour li. Le Roy descendit à terre le jour de la Penthecouste. Quant nous eumes oy la messe, un vent grief et fort qui venoit devers E'gypte, leva en tel maniere que de deux mille et huit cenz chevaliers que le Roy mena en E'gypte, ne l'en demoura que sept cenz que le vent ne les eust desseurés de la compaignie le Roy, et menez en Acre et en autres terres estranges, qui puis ne revindrent au Roy de grant piece.

Landemain de la Penthecouste le vent fu cheu; le Roy et nous qui estions avec li demourez, si comme Dieu voult, feismes voille derechief, et encontrames le prince de la Morée et le duc de Bourgoingne (1) qui avoit sejourné en la Morée. Le jeudi après penthecouste ariva le Roy devant Damiete, et trouvames là tout le pooir du Soudanc sur la rive de la mer, moult beles gent à regarder; car le Soudanc porte les armes d'or, là où le soleil feroit, qui fesoit les armes resplendir. La noise que il menoient de leur *nacaires* (2) et de leurs cors Sarrazinnoiz estoit espouvantable à escouter.

Le Roy manda ses barons pour avoir conseil que il

(1) Le duc de Bourgogne avait passé l'hiver en Morée, il paraît probable qu'il revenait alors de Constantinople, où il était allé pour satisfaire à la promesse qu'il avait faite à l'empereur Baudoin, dès l'an 1238, de le secourir, ainsi que nous l'apprend Albéric.

(2) C'est ce que nous appelons tymbales, instrumens alors en usage parmi les Sarrasins.

feroit. Moult de gens li loerent que il attendit tant que ses gens feussent revenus, pource que il ne li estoit pas demouré la tierce partie de ses gens, et il ne les en voult oncques croire. La reson pourquoy, que il dit que il en douroit cuer à ses ennemis; et meismement que en la mer devant Damiete n'a point de port là où il peut sa gent attendre, pource que un fort vent nes preist, et les menast en autres terres aussi comme les autres avoient le jour de Penthecouste.

Accordé fu que le Roy descendroit à terre le vendredi devant la Trinité, et iroit combattre aus Sarrazins, se en eulz ne demouroit (*a*). Le Roy commanda à monseigneur Jehan de Biaumont, que il feist bâiller une galie à monseigneur Erart de Brienne et à moy, pour nous descendre et nos chevaliers, pource que les grans nefs n'avoient pooir de venir jusques à terre. Aussi comme Diex voult, quant je reving à ma nef, je trouvai une petite nef que madame de Baruch (1), qui estoit cousinne germainne le conte de Monbeliart et la nostre, m'avoit donnée, là où il avait huit de mes chevaus. Quant vint au vendredi, entre moy et monseigneur Erart touz armés alames au Roy pour la galie demander, dont monseigneur Jehan de Biaumont nous respondi que nous n'en arions point.

Quant nos gens virent que nous n'ariens point de galie, il se lessérent cheoir de la grant nef en la barge de cantiers qui plus plus, qui miex miex (*b*). Quant les marinniers virent que la barge de cantiers

---

(*a*) *C'est-à-dire*, s'ils n'évitaient le combat.

(1) Eschive de Montbéliard, fille de Gautier de Montbéliard et de Bourgogne de Chypre.

(*b*) Dans la chaloupe, dans le plus grand nombre et au mieux qu'ils purent.

se esfondroit pou à pou (*a*), il s'enfuirent en la grant nef et lessérent mes chevaliers en la barge de cantiers. Je demandai au mestre combien il li avoit trop de gens; et si li demandai se il menroit bien nostre gent à terre, se je le deschargoie de tant gent; et il me respondi, oyl; et je le deschargai en tel maniere que par troiz foiz il les mena en ma nef où mes chevaus estoient. En dementres que je menoie ses gens, un chevalier qui estoit à monseigneur Erart de Brene, qui avoit a non Plonquet, cuida descendre de la grant nef en la barge de cantiers, et la barge essoigna et chei en la mer et fu noyé.

Quant je reving à ma nef, je mis en ma petite barge un escuier que je fiz chevalier, qui ot a non monseigneur Hue de Wanquelour, et deux moult vaillans bachelers, dont l'un avoit non monseigneur Villain de Versey, et l'autre monseigneur Guillaume de Danmartin, qui estient en grief courine l'un vers l'autre, ne nulz n'en pooit faire la pez, car il s'estoient entrepris par les cheveux à la Morée: et leur fiz pardonner leur *mal talent* (*b*) et besier l'un l'autre, par ce que leur jurai sur Sains, que nous n'iriens pas à terre à tout leur mal talent. Lors nous esmeumes pour aler à terre, et venimes par de lez la barge de cantiers de la grant nef le Roy, là où le Roy estoit; et sa gent me commencerent à escrier, pource que nous alions plustost que il ne fesoient, que je arivasse à l'ensaigne saint Denis (1) qui en aloit

(*a*) Que la chaloupe s'enfonçait peu-à-peu dans la mer.

(*b*) Mauvaise volonté, rancune.

(1) C'est-à-dire, au vaisseau qui portait l'enseigne Saint-Denis. Cette enseigne de Saint-Denis n'était autre chose que l'oriflamme dont la forme semblable à celle des bannières de nos églises était quarrée, fendue par le bas en divers endroits, ornée de franges et attachée par le haut à un bâton en travers : elle était de soie ou de taffetas rouge. Comme l'état religieux ne

en un autre vaissel devant le Roy; mais je ne les en cru pas : aincois nous fiz ariver devant une grosse bataille de Turs, là où il avoit bien six mille homes à cheval. Si-tost comme il nous virent à terre, il vindrent ferant des esperons vers nous. Quant nous les veismes venir, nous fichames les pointes de nos escus ou sablon (a), et le fust de nos lances ou sablon et les pointes vers eulz. Maintenant que il virent ainsi comme pour aler parmi les ventres, il tournerent ce devant darieres et s'enfouirent (b).

Monseigneur Baudouin de Reins un preudomme qui estoit descendu à terre, me manda par son escuier que je l'attendisse; et je li mandai que si ferois je moult volentiers, que tel preudomme comme il estoit, devoit bien estre attendu à un tel besoing; dont il me sot bon gré toute sa vie. Avec li nous vindrent mille chevaliers; et soiés certain que quant je arivé, je n'oz ne escuier, ne chevalier, ne varlet que je eusse amené avec moy de mon pays, et si ne m'en lessa pas Dieu à aidier.

A nostre main senestre ariva le conte de Japhe (1),

---

permettait pas que les moines maniassent les armes, les comtes de Vexin, avoués et protecteurs de Saint-Denis, étaient chargés de porter l'oriflamme dans les guerres particulières, entreprises pour la défense des droits de l'abbaye. Nos Rois devenus maîtres du comté de Vexin, héritèrent de cette charge, et en cette qualité, la firent porter dans toutes les guerres. Ce fut Louis-le-Gros qui, le premier, la reçut des mains de l'abbé pour aller à la rencontre de Henri V, roi d'Angleterre, débarqué en France avec ses troupes.

(a) Dans le sable sur le rivage.

(b) Aussitôt qu'ils nous virent dans une posture à leur donner de nos piques dans le ventre, ils firent volte-face et s'enfuirent.

(1) Ce comte était celui qui avait succédé au comte Gautier de Brienne, qui fut fait prisonnier par le sultan de Perse, vers l'an 1244. Il se nommait *Jean d'Ibelin* et était seigneur de Barutk, du chef de Baliau d'Ibelin son père : sa mère se nommait Eschive de Montbéliard, dont nous avons parlé plus haut.

qui estoit cousin germain le conte de Monbeliart, et du lignage de Joinville. Ce fu celi qui plus noblement ariva; car sa galie ariva toute peinte dedens mer et dehors, à escussiaus de ses armes, lesqueles armes sont d'or, à une croiz de gueule patée: il avoit bien trois cens nageurs en sa galie, et à chascun de ses nageurs avoit une targe de ses armes, et à chascune targe avoit un pennoncel de ses armes batu à or. En dementieres que il venoient, il sembloit que la galie volast, par les nageurs qui la contreingnoient aus avirons et sembloit que foudre cheist des ciex, au bruit que les pennonciaus menoient, et que les *nacaires*, les tabours et les cors Sarrazinnois mencient, qui estoient en sa galie. Sitost comme la galie fu ferue ou sablon si avant comme l'en li pot mener, et il et ses chevaliers saillirent de la galie moult bien armez et moult bien atirez, et se vindrent arranger de coste nous.

Je vous avoie oublié à dire que quant le conte de Japhe fust descendu, il fist tendre ses paveillons; et sitost comme les Sarrazins les virent tendus, il se vindrent touz assembler devant nous, et revindrent ferant des esperons pour nous courre sus; et quant il virent que nous ne fuirionspas, il s'en r'alerent tantost arieres.

A nostre main destre, bien le tret à une grant arbalestrée, ariva la galie là où l'enseigne saint Denis estoit; et ot un Sarrazin quant il furent arivez, qui se vint ferir entre eulz, où pource que il ne pot son cheval tenir, ou pource que il cuidoit que les autres le deussent suivre; mais il fu tout decopé.

Quant le Roy oy dire que l'enseigne saint Denis estoit à terre, il en ala grant pas parmi son vessel, ne onques pour le Legat (1) qui estoit avec li, ne le voult lessier et sailli en la mer, dont il fu en yaue jusques aus esseles;

(1) Odon, évêque de Tuscule, qui a écrit une relation d'une partie de ce voyage.

et ala l'escu au col et le heaume en la teste et le glaive en la main, jusques à sa gent qui estoient sur la rive de la mer. Quant il vint à terre et il choisit les Sarrazins, il demanda quelle gent c'estoient; et en li di que c'estoient Sarrazins; et il mist le glaive dessous s'esselle et l'escu devant li, et eust couru sus aus Sarrazins, se ses preudeshomes qui estoient avec li, li eussent souffert.

Les Sarrazins envoierent au Soudanc par coulons messagiers (*a*) par trois foiz, que le Roy estoit arivé; que onques message n'en orent, pource que le Soudanc estoit en sa maladie; et quant il virent ce, il cuidierent que le Soudanc feust mort et lessierent Damiete. Le Roy y envoia savoir par un messager chevalier. Le Chevalier s'en vint au Roy et dit que il avoit esté dedans les mesons au Soudanc, et que c'estoit voir. Lors envoia querre le Roy le Legat et touz les Prelas de l'ost, et chanta l'en hautement: *Te deum laudamus.* Lors monta le Roy et nous touz, et nous alames loger devant Damiete. Mal apertement se partirent les Turs de Damiete, quant il ne firent coper le pont qui estoit de nez, qui grand destourbier nous eust fait: et grant doumage nous firent au partir, de ce que il bouterent le feu en la fonde là où toutes les marcheandises estoient et tout l'avoir de poiz; aussi avint de ceste chose comme qui auroit demain bouté le feu, dont Dieu le gart, à Petit-pont.

Or disons donc que grand grace nons fist Dieu le tout puissant, quant il nous deffendi de mort et de peril à l'arriver là où nous arivames à pié, et courumes sus à nos ennemis qui estoient à cheval.

Ci devise comment Damiete fut prinse (1).

Grant grace nous fist Notre Seigneur de Damiete que il nous delivra, laquelle nous ne deussions pas avoir

---

(*a*) Pigeons porteurs de billets ou de lettres.

(1) La ville de Damiette est placée un peu au-dessus d'une des embouchures du Nil. En 1169 les princes croisés l'assiégè-

prise sanz affamer; et ce poons nous veoir tout cler, pource que par affamer la prist le roy Jehan (*a*) au tens de nos pères.

Autant peut dire Notre Seigneur de nous, comme il dit des filz Israel, là où il dit : *Et pro nihilo habuerunt terram desiderabilem.* Et que dit après ? il dist que il oublierent Dieu qui sauvez les avoit; et comment nous l'oubliames vous diré je ci après.

Je vous prenré premierement au Roy (*b*) qui manda querre ses barons, les clers et les laiz, et leur requist qne il li aidassent à conseiller comment l'en departiroit ce que l'en avoit gaaingné en la ville. Le Patriarche (1) fu le premier qui parla, et dit ainsi : « Sire, il me « semble que il iert bon que vous retenez les formens

---

rent durant cinquante-cinq jours sans pouvoir s'en rendre maîtres. Leur flotte, selon Makrisi, était composée de douze cents voiles. Enfin, en 1218, trente-un ans avant l'arrivée de Saint Louis en Egypte, Damiette fut assiégée par les princes croisés; leur armée, selon le même auteur, était de 70,000 hommes de cavalerie et de 400,000 d'infanterie. Après bien des succès différens et un siége de seize mois et vingt-deux jours, les Francs emportèrent cette place d'assaut l'an 1219. Deux années après le départ de Saint Louis, sur le bruit que les Francs menaçaient une seconde fois l'Egypte, Maazeddin-Aibeck le turcoman, fit raser cette place de façon qu'il n'en resta aucun vestige, excepté la grande mosquée. La ruine de Damiette ne rassura pas les Egyptiens, et onze années après, on combla l'embouchure du Nil, afin que la flotte des Francs ne put pas remonter ce fleuve; depuis ce temps-là, les vaisseaux ne peuvent plus entrer dans le Nil et sont obligés de mouiller au large, hors de l'embouchure.

(*a*) Jean de Brienne, Roi de Jérusalem.

(*b*) Je commençai d'abord à parler au Roi.

(1) C'était le patriarche de Jérusalem, d'après Joinville il avait quatrevingts ans au temps de ce voyage. Il se nommait Guy, et était originaire de la Pouille, n'étant encore qu'évêque de Nantes. Il fut promu à la dignité de patriarche par Grégoire IX.

« et les orges et les riz, et tout ce de quoy en peut vivre,
« pour la ville garnir; et face l'en crier en l'ost, que
« touz les autres meubles feussent aportez en l'ostel au
« Legat, sur peinne de escommeniement ». A ce conseil s'accorderent touz les autres barons. Or avint ainsi, que tout le mueble que l'en apporta à l'ostel le Legat, ne monterent que à six mille livres.

Quant ce fu fait, le Roy et les barons manderent querre monseigneur Jehan de Waleri le preudomme, et li distrent ainsi : « sire de Waleri, dit le Roy, nous
« avons accordé que le Legat vous baillera les six mille
« livres, à departir là où vous cuiderés que il soit miex.
« Sire, fist le preudomme, vous me faites grant honeur,
« la vostre merci; mèz ceste honeur et ceste offre que
« vous me faites, ne prenré je pas, se Dieu plet; car je
« desferoie les bones coustumes de la sainte terre, qui
« sont teles, car quant l'en prent les cités des ennemis,
« des biens que l'en treuve dedans, le Roy en doit avoir
« le tiers, et les pelerins en doivent avoir les deux pars;
« et ceste coustume tint bien le roy Jehan quant il prist
« Damiete; et ainsi comme les anciens dient, les roys
« de Jerusalem qui furent devant le roy Jehan, tindrent
« bien ceste coustume; et se il vous plet que vous me
« veillez bailler les deux pars de fourmens et des orges,
« des ris et des autres vivres, je me entremetrai vo-
« lentiers pour departir aus pelerins ». Le Roy n'ot pas conseil du faire; et ainsi demoura la besoigne, dont mainte gent se tindrent mal apayé, de ce que le Roy deffit les bonnes coustumes anciennes.

Les gens le Roy qui deusent debonnerement retenir, leur loérent les estaus pour vendre leur danrées aussi chiers, si comme l'en disoit, comme il porent; et pource la renommée couru en étranges terres, dont maint marcheant lessierent à venir en l'ost (*a*).

(*a*) Dont maint marchand ne se soucièrent pas de venir au camp.

Les barons qui deussent garder de leur pour bien emploier en lieu et en tens, se pristreut à donner les grans mangers et les outrageuses viandes.

Le commun peuple se prist aus foles femmes, dont il avint que le Roy donna congié à tout plein de ses gens, quant nous revenimes de prison; et je li demandé pourquoy il avoit ce fait; et il me dit que il avoit trouvé de certein, que au giet d'une pierre menue, entour son paveillon tenoient cil leur bordiaus (*a*) à qui il avoit donné congié, et ou temps du plus grant meschief que l'ost eust onques esté.

Or revenons à nostre matière et disons ainsi, que un pou après ce que nous eussions pris Damiete, vindrent devant l'ost toute la chevalerie au Soudanc, et assistrent nostre ost par devers la terre. Le Roy et toute la chevalerie s'armerent. Je tout armé alai parler au Roy, et le trouvé tout armé séant sus une forme (*b*), et des preudommes chevaliers qui estoient de sa bataille, avec li touz armés. Je li requis que je et ma gent alissiens jusques hors de l'ost, pource que les Sarrazins ne se ferissent en nos heberges (*c*). Quant monseigneur Jehan de Biaumont oy ma requeste, il m'escria moult fort, et me commanda de par le Roy que je ne me partisse de ma heberge jusques à tant que le Roy le me commanderoit. Les preudeshomes chevaliers qui estoient avec le Roy, vous ai-je ramentu, pource que il en y avoit avec li huit, touz bons chevaliers qui avoient eu pris d'armes desà mer et de là; et tiex chevaliers soloit l'en appeler chevalier. Le non de ceulz qui estoient chevaliers entour le Roy, sont tiex : monseigneur Geffroy de Sargines, monseigneur Mahi de Marley, monseigneur Phelippe de Nanteul, monseigneur Ymbert de Biaujeu

(*a*) Ce mot désigne un lieu infâme.
(*b*) Sur une chaise qui avait des bras et un dossier.
(*c*) Ne vinssent nous attaquer dans nos tentes.

connestable de France, qui n'estoit pas là; ainçois estoit au dehors de l'ost, entre li et le mestre des arbalestriers (1) *à tout le plus* (*a*) des serjans à armes le Roy, à garder nostre ost que les Turs n'i feissent doumage.

Or avint que monseigneur Gauchier d'Autreche se fist armer en son paveillon de touz poins; et quant il fu monté sus son cheval, l'escu au col, le hyaume en la teste, il fist lever les pans de son paveillon et feri des esperons pour aler aus Turs; et au partir que il fist de son paveillon tout seul, toute sa mesnie escria : Chasteillon. Or avint ainsi que avant que il venist aus Turs, il chaï et son cheval li vola parmi le cors, et s'en ala le cheval couvert de ses armes à nos ennemis, pource que le plus des Sarrazins estoient montez sur jumens, et pour ce traït le cheval aus Sarrazins (*b*). Et nous conterent ceulz qui le virent, que quatre Turs vindrent par le seigneur Gaucher qui se gisoit par terre; et au passer que il fesoient par devant li, li donnoient grant cops de leur maces là où il gisoit. Là le rescourent le Connestable de France et pluseurs des sergans le Roy avec li qui le ramenerent par les bras jusques à son paveillon. Quant il vint là il ne pot parler : pluseurs des cyrurgiens et des phisiciens de l'ost alerent à li; et pource que il leur sembloit que il n'i avoit point de peril de mort, il le firent seigner de deux bras. Le soir tout tart me dit monseigneur Aubert de Narcy que nous l'alissons veoir, pource que nous ne l'avions encore veu, et estoit home de grant non et de grant valeur. Nous entrames en son paveillon, et son chamberlanc nous vint à l'encontre pource

---

(1) Thiébaut de Montléart eut cette qualité sous Saint Louis. Il est renommé entre les grands seigneurs du royaume dans un arrêt de l'an 1270, *du Tillet.*

(*a*) Avec la plus grande partie.

(*b*) Le cheval se retira du côté des Sarrasins.

que nous alissiens belement, et pource que nous ne esveillissiens son mestre. Nous le trouvames gisant sus couvertouers de menu vert (1), *et nous traïmes tout souef vers li* (*a*) et le trouvames mort. Quant en le dit au Roy, il respondi que il n'en vourroit mie avoir tiex mil, puis que il ne vousissent ouvrer de son commandement aussi comme il avoit fait.

Les Sarrazins à pié entroient toutes les nuiz en l'ost, et occioient les gens là où il les trouvoient dormans; dont il avint que il occistrent *la gaite* au seigneur de Courcenay, et le lesserent gisant sur une table et li coperent la teste et l'emporterent; et ce firent il pource que le Soudanc donnoit de chascune teste des chrestiens un besant d'or. Et ceste persecucion avenoit pource que les batailles guetoient chascun à son soir l'ost, à cheval; et quant les Sarrazins vouloient entrer en l'ost, il attendoient tant que les frains des chevaus et des batailles estoient passées; si se metoient en l'ost par darieres les dos des chevaus, et r'issoient avant que jours feust. Et pource ordena le Roy que les batailles qui soloient guietier à cheval, guietoient à pié; si que tout l'ost estoit asseur de nos gens qui guietoient, pource que il estoient espandu en tele maniere que l'un touchoit à l'autre.

Après ce que ce fu fait, le Roy ot conseil que il ne partiroit de Damiete, jusques à tant que son frere le conte de Poitiers (2) seroit venu, qui amenoit l'ariere-

---

(1) En ce temps-là les couvertures de lits étaient ordinairement faites de peaux de prix, d'où vient que les auteurs les comprennent parmi les plus riches meubles.

(*a*) Et nous nous approchâmes tout doucement de lui.

(2) Vincent de Beauvais dit qu'Alfonse, comte de Poitiers, demeura en France avec Blanche, mère du Roi, pour gouverner le royaume durant son absence, et que vers la fête de Saint-Jean 1249, il se mit en chemin avec une puissante armée, s'embarqua à Aiguesmortes le lendemain de la Saint-Barthélemy, et arriva à Damiette le dimanche avant la fête de Saint-Simon et Saint-Jude. Nangis dit la même chose.

ban de France; et pource que les Sarrazins ne se ferissent parmi l'ost à cheval, le Roys fist clorre tout l'ost de grans fossés, et sus les fossés gaitoient arbalestriers touz les soirs, et serjans, et aus entrées de l'ost aussi.

Quant la saint Remy fu passée que en n'oy nulles nouvelles du conte de Poitiers, dont le Roy et touz ceulz de l'ost furent à grant messaise; car il doutoient que aucun meschief ne li feust avenu : lors je ramentu le Legat *comment le dien de Malrut nous avoit fait trois processions en la mer* (a) par trois samedis, et devant le tiers samedi nous arivames en Cypre. Le Legat me crut et fist crier les trois processions en l'ost par trois samedis. La premiere procession commença en l'ostel du Legat, et alerent au moustier Nostre Dame en la ville; lequel moustier estoit fait en mahommerie (1) des Sarrazins, et l'avoit le Legat dedié en l'onneur de la mere Dieu. Le Legat fist le sermon par deux samedis. Là fu le Roy et les riches homes de l'ost, ausquiex le Legat donna grant pardon.

Dedans le tiers samedi vint le conte de Poitiers, et ne fu pas mestier que il feust avant venu; car dedans les trois samedis fu si grant baquenas en la mer devant Damiete, que il y ot bien douze vins vessiaus, que grans que petiz, briziez et perdus à tout les gens qui estoient dedans noyez et perdus; dont se le conte de Poitiers feust avant venu, et il et sa gent eussent esté touz confoundus.

Quant le conte de Poitiers fu venu, le Roy manda touz ses barons de l'ost, pour savoir quel voie il ten-

---

(a) *Variante.* Comment le doyen de Mauru, nous avait fait faire trois processions en la mer, etc.

(1) *C'est-à-dire*, la mosquée. Lors de la première prise de Damiette, ce temple des infidèles avait été changé par le légat en une église, sous l'invocation de N. D., comme nous l'apprend Jacques Vitry. Guillaume Guyart rapporte que Saint Louis, ou plutôt le légat, le fit dédier de rechef sous le nom de N. D.

droit, ou en Alixandre, ou en Babiloine; dont il avint ainsi que le bon conte Pierre de Bretaigne et le plus des barons de l'ost s'acorderent que le Roy alast assieger Alixandre; que devant la ville avoit bon port, là où les nez arrivent, qui aportent les viandes en l'ost. A ce fu le conte d'Artois contraire, et dit ainsi : que il ne s'acorderoit ja que en l'alast mais que en Babiloine, pource que c'estoit le chief de tout le royaume d'Egypte; et dit ainsi que qui vouloit tuer premier la serpent, *il li devoit esquacher le chief* (*a*). Le Roy lessa touz les autres conseulz de ses barons, et se tint au conseil de son frere.

En l'entré des advens se esmut le Roy et l'ost pour aler vers Babiloine, ainsi comme le conte d'Artois l'avoit loé. Assez près de Damiete trouvames un flum qui issoit de la grant riviere; et fu ainsi accordé que l'ost sejourna un jour pour boucher ledit braz, parquoy en peust passer. La chose fu faite assez legierement; car l'en boucha ledit bras rez à rez de la grant riviere. A ce flum passer envoia le Soudanc cinq cens de ses chevaliers, les miex montez que il pot trouver en tout son host, povr aidier (*b*) l'ost le Roy, pour delaier nostre alée (*c*).

Le jour de la saint Nicholas commanda le Roy que il s'atirassent pour chevaucher, et deffendi que nulz ne feust si hardi que il poinsist à ces Sarrazins qui venus estoient. Or avint que quant l'ost s'esmut pour chevaucher, et les Turs virent que l'en ne poindrent pas à eulz, *et sorent par leur espies* (*d*) que le Roy l'avoit deffendu, il s'enhardirent et assemblerent aus Templiers, qui avoient la premiere bataille; et l'un des

(*a*) Il lui devait écraser la tête.
(*b*) *Lisez*, hardier ou hardoier, *c'est-à-dire*, harceler.
(*c*) Pour retarder notre passage,
(*d*) Et surent par leurs espions.

Turs porta un chevalier du Temple à terre, tout devant les piez du cheval frere Renaut de Bichiers qui estoit lors marechal du Temple. Quant il vit ce, il escria à ses freres : « or à eulz de par Dieu, car ce ne pourroie je plus souffrir. » Il feri des esperons et tout l'ost aussi : les chevaus à nos gens estoient frez, et les chevaus aus Turs estoient ja foulez; dont je oy recorder que nul n'en y avoit eschapé, que touz ne fussent mort; et pleuseurs d'eulz en estoient entré ou flum et furent noyez.

Il nous convient premierement parler du flum qui vient de Egypte et de Paradis terrestre; et ces choses vous ramentoif je pour vous fere entendant aucunes qui affierent à ma matiere. Ce fleuve est divers de toutes autres rivieres; car quant viennent les autres rivieres aval, et plus y chieent de petites rivieres et de petitz ruissiaus; et en ce flum n'en chiet nulles : aincois avient ainsi que il vient tout en un chanel jusques en Egypte, et lors gete de li ses branches qui s'espandent parmi Egypte. Et quant ce vient après la saint Remy, les sept rivieres s'espandent par le pais et cuevrent les terres pleinnes; et quant elles se retraient, les gaungneurs vont chascun labourer en sa terre à une charue sanz rouelles; dequoy il treuvent dedens la terre les fourmens, les orges, les comminz, le ris, et *vivent* (a) si bien que nulz n'i sauroit qu'amender, ne ne scet l'en dont celle treuve vient mez que de la volenté Dieu; et se ce n'estoit, nulz biens ne vinroient ou pais pour la grant chaleur du solleil qui ardoit tout, pource que il ne pluet nulle foiz ou pays. Le flum est touzjours trouble, dont ceulz du pais qui boire en welent, vers le soir le prennent et *esquachent* quatre amendes ou quatre fèves; et le lendemain est si bone à boire que riens n'i faut. Avant que le flum entre en Egypte, les gens qui

(a) Viennent.



ont acoustumé à ce faire, getent leur *roys* desliées parmi le flum au soir; et quant ce vient au matin, si treuvent en leur royz *cel avoir de poiz* (*a*) que l'en aporte en ceste terre, c'est à savoir gingimbre, rubarbe, lignaloecy et canele; et dit l'en que ces choses viennent de paradis terrestre, que le vent abat des arbres qui sont en paradis, aussi comme le vent abat en la forest en cest pais le bois sec; et ce qui chiet du bois sec ou flum, nous vendent les marcheans en ce paiz. L'yaue du flum est de tel nature, que quant nous la pendion en poz de terre blans que l'en fet ou pais, aus cordes de nos paveillons, l'yaue devenoit ou chaut du jour aussi froide comme de fonteinne. Il disoient ou pais que le soudanc de Babiloine avoit mainte foiz essaié dont le flum venoit, et y envoioit gens qui portoient une maniere de pains que l'en appelle béquis, pource que il sont cuis par deux foiz, et de ce pain vivoient tant que il revenoient arieres au Soudanc; et raportoient que il avoient cherchié le flum et que il estoient venus à un grant tertre de roches taillées, là où nulz n'avoit pooir de monter; de ce tertre cheoit le flum, et leur sembloit que il y eust grant foison d'arbres en la montaigne en haut; et disoient que il avoient trouvé merveilles de diverses bestes sauvages et de diverses façons, lyon, serpens, oliphans qui les venoient regarder dessus la riviere de lyaue, aussi comme il aloient à mont.

Or revenons à nostre première matière et disons ainsi, que quant le flum vient en Egypte, il gete ses branches aussi comme jé ja dit devant. L'une de ses branches va en Damiete, l'autre en Alixandre, (1) *la tierce*

(*a*) Ces marchandises qu'on vend au poids.

(1) Ce qui suit en lettres italiques a été tiré du manuscrit de Luques, pour remplir la lacune qui était visible en cet endroit, du manuscrit de Joinville.

à Atenes, la quarte à Raxi (1) *; et à celle branche qui va à Rexi vint le roy de France à tout* son *ost, et si se logea entre le fleuve de Damiete et celui de Rexi; et toute la puissance du soudan se logèrent sur le fleuve de Rexi;* d'autre part, devant nostre ost, pour nous deffendre le passage; laquelle chose leur estoit legiere, car nulz ne pooit passer ladite yaue par devers eulz se nous ne la passions à nou.

Le Roy ot conseil que il seroit faire une chauciée parmi la riviere pour passer vers les Sarrazin. Pour garder ceulz qui ouvroient à la chauciée, et fist faire le Roy deux beffrois que l'en appelle chas-chastiau (2) ; car il avoit deux chastiaus devant les *chas* (3) et deux massons darieres les chastiaus, pour couvrir ceulz qui guieteroient, pour les copz des engins aus Sarrazins, lesquiex avoient seize engins touz drois. Quant nous venimes là, le Roy fist faire dix-huit engins, dont Jocelin de Cornaut estoit mestre engingneur. Nos engins getoient au leur, et les leurs aus nostres; mais onques n'oy dire que les nostres feissent biaucop. Les freres le Roy guitoient de jours, et nous li autre chevalier guietion de nuit les chaz: nous venimes la semaine devant nouel. Maintenant que les chaz furent faiz, l'en emprist à fere la chauciée, et pource que li Roy ne vouloit que les Sarrazins blessassent ceulz qui portoient la terre, lesquiex traioient

---

(1) Tous les historiens qui racontent ce passage, nomment cette rivière *Thanis*, qui est le nom de la branche du Nil qui passe par un endroit du même nom. C'est la branche que les anciens appelaient Pelusiaque.

(2) Galeries couvertes, flanquées de tours, le tout de bois de charpente et roulant sur quatre roues : afin que le feu gregois ne leur put nuire, on les couvrait de cuir de bœuf, ou de cheval bouillis.

(3) Autre machine couverte qui servait à sapper les murailles combler les fossés et faire avancer les beffrois, c'est de là que vient le mot échafaud, pour signifier un plancher élevé.

à nous de visée parmi le flum. A celle chauciée faire furent aveuglez (*a*) le Roy et touz les barons de l'ost; car pource que il avoient bouché l'un des bras du flum, aussi comme je vous ai dit devant (lequel firent legierement, pource que il pristrent à boucher là où il partoit du grant flum); et par cesti fait cuidierent il boucher le flum de Raxi qui estoit jà parti du grant fleuve bien demi lieu aval. Et pour *destourber la chauciée* (*b*) que le Roy fesoit, les Sarrazins fesoient fere caves en terre par devers leur oste; et sitost comme le flum venoit aus caves, le flum se flatissoit ès caves dedens, et refaisoit une grant fosse; dont il avenoit ainsi que tout ce que nous avions fait en trois semainnes il nous deffesoient tout en un jour, pource que tout ce que nous bouchions du flum devers nous, il r'élargissoient devers eulz pour les caves que il fesoient.

Pour le Soudanc qui estoit mort et de la maladie que il prist devant Hamant la cité, il avoient fait chevetain d'un Sarrazin qui avoit à non Scecedine le filz au Seic. L'en disoit que l'emperiere Ferris (1) l'avoit fait chevalier. Celi manda à une partie de sa gent que il venissent assaillir nostre ost par devers Damiete, et il si firent; car il alerent passer à une ville qui est sur le flum de Rixi, qui a non Sormesac, le jour noel. Moy et mes che-

(*a*) Agissent en aveugles.

(*b*) Empêcher la construction de la chaussée.

(1) Frédéric II. Nous lisons que Saint Louis refusa aux prières des siens, de faire chevalier un Sarrazin qui avait tué le sultan, leur disant pour excuse, *absit a me, ut vel pro servanda vitâ, vel morte declinanda, quemcumque a christianâ religione alienum, baltheo militari donare velim apud Walding. Ann.* 1254, *n.* 26. Quant à Fracardin, qui est ce Sarrasin dont parle Joinville, s'il reçut l'ordre de chevalerie de Frédéric, il faut que ç'ait été durant les trêves que cet empereur fit avec les Sarrasins et lorsqu'il se fit couronner dans Jérusalem l'an 1229.

valiers mangions avec monseigneur Pierre d'Avalon (1) tandis que nous mangion, il vindrent ferant des esperons jusques à nostre ost, et occistrent pluseurs poures gens qui estoient alez aus chans à pié. Nous nous alames armer. Nous ne sceumes onques sitost revenir que nous trouvames monseigneur Perron nostre oste qui estoit au dehors de l'ost, qui en fu alé après les Sarrazins: nous ferimes des esperons après, et *les rescousismes aus Sarrazins* (*a*) qui l'avoient tiré à terre; et li et son frere le seigneur du Val arieres en remenames en l'ost. Les Templiers qui estoient venus au cri, firent l'arriere garde bien et hardiement. Les Turs nous vindrent hardoiant (*b*) jusques en nostre ost; pour ce commanda le Roy que l'en *coussit* (*c*) nostre ost de fossés par devers Damiette jusques au flum de Rexi.

Scecedins que je vous ai devant nommé le chievetain des Turs, se estoit le plus prisié de toute la Paennime. En ses banieres portoit les armes l'Empereur (2) qui l'avoit fait chevalier; sa baniere estoit bandée, et une des bandes estoient les armes l'Empereur qui l'avoit fait chevalier; en l'autre estoient les armes le soudanc de Haraphe; en l'autre bande estoient les au soudanc de Babiloine. Son nom estoit Secedin le filz Seic; ce vaut autant à dire comme le veel le filz au veel. Son non tenoient il à moult grant chose en la Paiennime; car ce sont les gens ou monde qui plus honneurent gens anciennes, puis que il est ainsi que Dieu les a gardés de vilain reproche jusques en leur vieillesce. Secedin ce *vilein* Turc,

(1) Ailleurs il appelle ce chevalier son cousin.

(*a*) Les dégageâmes des mains des Sarrasins.

(*b*) Harceler.

(*c*) C'est-à-dire, fermat. Le mot *coussit* du texte, est vraisemblablement une faute de copiste pour clousist.

(2) Il résulte de ce passage que les armoiries étaient en usage parmi les Mahométans, et que leurs sultans les faisaient empreindre dans leurs bannières.

aussi comme les espies le Roy le raporterent, se vanta que il mangeroit le jour de la feste saint Sebastien ès paveillonz le Roy.

Le Roy qui sot ces choses, atira son host en tel maniere que le conte d'Artois son frere garderoit les chaz et les engins; le Roy et le conte d'Anjou qui puis fu roy de Cecile, furent establiz à garder l'ost par devers Babiloine; et le conte de Poitiers et nous de Champaingne garderions l'ost par devers Damiete. Or avint ainsi que le prince des Turs devant nommé, fist passer sa gent en l'ille qui est entre le flum de Damiete et le flum de Rexi, là où nostre ost estoit logié; et fist ranger ses batailles dès l'un des fleuves jusques à l'autre. A celle gent *assembla* le roy de Sezile et les deconfist. Moult en y ot de noiez en l'un fleuve et en l'autre; et toutes voies en demoura il grant partie ausquiex en n'osa assembler, pource que les engins des Sarrazins getoient parmi les deux fleuves. A l'assembler que le roy de Cezile fist aus Turs, le conte Gui de Forez tresperça l'ost des Turs à cheval, et assembla li et ses chevaliers à une bataille de Sarrazins serjans qui le porterent à terre, et ot la jambe brisiée; et deux de ses chevaliers le ramenerent par les bras. A grant peinne firent traire le roy de Sezile du peril là où il estoit, et moult fut prisié de celle journée.

Les Turs vindrent au conte de Poitiers et à nous, et nous leur courumes sus et les chassames grant piesce; de leur gens y ot occis, et revenimes sanz perdre. Un soir avint là où nous guietions les chas-chastiaus de nuit, que il nous avierent un engin que l'en appele perriere, ce que il n'avoient encore fait, et mistrent le feu gregoiz (1) en la fonde de l'engin. Quant monseigneur Gau-

(1) Ce feu est appelé grégeois, parce qu'il fut inventé chez les Grecs par Callinique architecte, natif d'Héliopolis, ville de Syrie, sous Constantin le barbu. Les Grecs furent long-temps les seuls d'entre tous les peuples, qui en conservèrent l'usage,



tier du Cureil le bon chevalier qui estoit avec moy, vit ce, il nous dit ainsi : « Seigneurs nour sommes ou plus « grant peril que nous feussions onques mais; car se il « ardent nos chastiaus et nos demeures, nous sommes « perdu et ars; et se nous lessons nos deffenses que l'en « nous a baillées à garder, nous sommes honnis; dont « nulz de cest peril ne nous peut deffendre fors que « Dieu. Si vous lose et conseille que toutes les foiz que il « nous geteront le feu, que nous nous metons à coutes « et à genoulz, et prions Nostre Seigneur que il nous « *gete* de ce peril ». Sitost comme il geterent le premier cop, nous nous meismes à coutes et à genoulz, ainsi comme il nous avoit enseigné. Le premier cop que il geterent vint entre nos deux chas-chastelz, et chaï en la place devant nous que l'ost avoit fait pour boucher le fleuve. Nos esteingneurs furent appareillé pour estraindre le feu; et pource que les Sarrazins ne pooient trère à eulz, pour les deux eles des paveillons que le Roy y avoit fait faire, il traioient tout droit vers les nues, si que li *pylet* leur cheoient tout droit vers eulz. La maniere du feu gregois estoit tele, que il venoit bien devant aussi gros comme un tonnel de verjus, et la queue du feu qui partoit de li, estoit bien aussi grant comme un grant glaive; il fesoit tele noise au venir, que il sembloit que ce feust la foudre du ciel; il sembloit un dragon qui volast par l'air, tant getoit grant clarté, que l'on veoit parmi l'ost comme se il feust jour, pour la

---

qu'ils ne communiquèrent que rarement à quelques-uns de leurs alliés. Ils s'en servaient sur la mer de deux façons, la première en emplissant des brûlots, de ce feu, qu'ils envoyaient au milieu des flottes ennemies, la seconde, ils mettaient sur la proue de leur navire de courses de grands tuyaux de cuivre, avec lesquels ils soufflaient ce feu dans les vaisseaux ennemis. Cela se pratiquait aussi sur terre, et ce que faisaient les Sarrasins du temps de Saint Louis.

grant foison du feu qui getoit la grant clarté. Trois fois nous geterent le feu gregois celi soir, et le nous lancerent quatre foiz à l'arbalestre a tour. Toutes les foiz que nostre saint Roy ooit que il nous getoient le feu gregois, il se vestoit en son lit et tendoit ses mains vers Nostre Seigneur, et disoit en plourant: « biau sire Diex, gardez moy ma gent; » et je croi vraiement que ses prieres *nous orent bien mestier au besoing* (*a*). Le soir toutes les foiz que le feu estoit cheu, il nous envoioit un de ses chamberlans pour savoir en quel point nous estions, et se le feu nous avoit fait point de doumage. L'une des foiz que il nous geterent, si chei ençoste le chat-chastel que les gens monseigneur de Courcenay gardoient, et feri en la rive du flum. *A tant ès vous* (*b*) un chevalier qui avoit non Laubigoiz: « sire, fist il à moy, se vous « ne nous aidiés, nous sommes touz ars, car les Sarra- « zins ont tant trait de leur pyles, que il a aussi comme « une grant haye qui vient ardant vers nostre chastel». Nous faillimes sus et alames là, et trouvames que il disoit voir. Nous esteingnimes le feu, et avant que nous l'eussions estaint, nous chargerent les Sarrazins touz de pyles que il traioient au travers du flum.

Les freres le Roy gaitoient les chas-chastiaus en haut, pour traire aus Sarrazins des arbalestres de *quarriaus* (*c*) qui aloient parmi l'ost aus Sarrazins. Or avoit le Roy ainsi atiré que quant le roy de Sezile guietoit de jour les chas-chastiaus, et nous les devions guieter de nuit. Celle journée que le Roy guieta de jour, et nous devions guieter la nuit et nous estions en grant messaise de cuer, pource que les Sarrazins avoient tout *confroissié* (*d*) nos chas-chastiaus; les Sarrazins amenerent la perriere de

---

(*a*) Nous servirent bien au besoin.
(*b*) *C'est-à-dire*, alors voici, *ou* voilà.
(*c*) Trait d'arbalète.
(*d*) Brisée.

grant jour, ce que il n'avoient encore fet que de nuit, et geterent le feu gregois en nos chas-chastiaus. Leur engins avoient si acouplez aus chauciées que l'ost avoit fait pour boucher le flum, que nulz n'osoit aler aus chas-chastiaus, pour les engins qui getoient les grans pierre, et cheoient en la voie; dont il avint ainsi que nos deux chastiaus furent ars, dont le roy de Sezile estoit si hors du sens, que il se vouloit aler ferir ou feu pour estaindre; et ce (*a*) il en fu couroucié, je et mes chevaliers en loames Dieu; car se nous eussiens guietié le soir, nous eussions esté tous ars.

Quant le Roy vit ce, il envoia querre touz les barons, et leur pria que chascun li donnast du merrien (*b*) de ses nez, pour faire un chat pour boucher le flum; et leur moustra que il veoient bien que il n'i avoit boiz dont en le peut faire, se ce n'estoit du merrien des nez qui avoient amené nos harnois à mont. Il en donnerent ce que chascun voult; et quant ce chat fu fait, le merrien fu prisé à dix mille livres et plus.

Le Roy vit aussi (*c*) que l'en ne *bouteroit* le chat avant en la chauciée jusques à tant que le jour venroit que le roy de Sezile devoit guitier, pour restorer la mescheance des autres chas-chastiaus qui furent ars à son guiet. Ainsi comme l'en l'ot atiré, ainsi fu fait; car sitost comme le roy de Sezile fu venu à son gait, il fist bouter le chat jusques au lieu là où les deux autres chas-chastiaus avoient esté ars. Quant les Sarrazins virent ce, il atirerent que touz leurs seize engins geteroient sur la chauciée là où le chat estoit venu. Et quant il virent que nostre gent redoutoient à aler au chat, pour les pierres des engins qui cheoient sur la chauciée par où le chat estoit venu, il amenerent la perriere, et geterent le feu grejois ou chat

(*a*) Lisez : et se, *c'est-à-dire*, et si.
(*b*) Bois de charpente.
(*c*) *Variante*. Le Roy attira ainsi, *c'est-à-dire*, ordonna ainsi.

et l'ardirent tout. Ceste grant courtoisie fist Dieu à moy et à mes chevaliers; car nous eussions le soir gueté en grand peril, aussi comme nous eussiens fait à l'autre guiet dont je vous ai parlé devant.

Quant le Roy vist ce, il manda touz ses barons pour avoir conseil. Or acorderent entre eulz que il n'auroient pooir de faire chauciée, par quoy il peussent passer par devers les Sarrazins; pource que nostre gent ne savoient tant boucher d'une part, comme il en desbouchoient d'autre. Lors dit le Connestable monseigneur Hymbert de Biaujeu au Roy, que un Beduyn estoit venu, qui li avoit dit que il enseigneroet un bon gué, mès que l'en li donnast cinq cens besans. Le Roy dit que il s'acordoit que en li donnast, mès que il tenist verité de ce que il prometoit. Le Connestable en parla au Beduyn, et il dit que il n'en enseigneroit ja gué, se l'en ne li donnoit les deniers avant. Acordé fu que l'en les li bailleroit, et donnés li furent.

Le Roy atira que le duc de Bourgoingne et les riches homes d'outremer qui estoient en l'ost, guieteroient l'ost, pource que l'en n'i feist doumage; et que le Roy et ses trois freres passeroient au gué là où le Beduyn devoit enseigner. Ceste emprise *fu atirée à passer* (a) le jour de quaresme prenant, à laquelle journée nous venimes au gué le Beduyn. Aussi comme l'aube du jour aparoit nous nous atirames de touz poins; et quant nous feusmes atirés, nous en alames ou flum, et furent nos chevaus à *nou* (b). Quant nous feusmes alés jusques en mi le flum, si trouvames terre, là où nos chevaus pristrent pié; et sur la rive du flum trouvames bien trois cens Sarrazins touz montés sur leur chevaus. Lors diz-je à ma gent: « Seigneurs, ne regardez qu'à main senestre; pource que chascun i tire, les rives sont moillées,

---

(a) Fut préparée pour être exécutée.
(b) A la nage.

et les chevaus leur chéent sur les cors et les noient ». Et il estoit bien voir que il en y ot des noiés au passer, et entre les autres fu naié monseigneur Jehan d'Orliens, qui portoit baniere à la voivre (*a*). Nous acordames en tel maniere que nous tournames encontremont l'yaue et trouvames la voie essuyée, et passames en tel maniere, la merci Dieu, que onques nul de nous n'i chei; et maintenant que nous feusmes passez, les Turs s'enfouirent.

L'en avoit ordenné que le Temple feroit l'avant-garde, et le conte d'Artois auroit la seconde bataille après le Temple. Or avint ainsi que sitost comme le conte d'Artois ot passé le flum, il et toute sa gent ferirent aus Turs qui s'enfuioient devant eulz. Le Temple li manda que il leur fesoit grant vileinnie, quant il devoit aler après eulz et il aloit devant; et li prioient que il les lessast aler devant, aussi comme il avoit acordé par le Roy. Or avint ainsi que le conte d'Artois ne leur osa respondre, pour monseigneur Fourcaut du Merle qui le tenoit par le frain; et ce Foucaut du Merle qui moult estoit bon chevalier, n'oioit choses que les Templiers deissent au conte, pource que il estoit seurs, et escrioit : « or à eulz, or à eulz ». Quant les Templiers virent ce, il se penserent que il seroient honniz se il lessoient le conte d'Artois aler devant eulz; si ferirent des esperons qui plus plus et qui miex miex, et chasserent les Turs, qui s'enfuioient devant eulz tout parmi la ville de la Massourre (2) jusques aus chans par devers Babiloine. Quant il cuiderent retourner arieres, les Turs leur lan-

---

(*a*) Bannière à la vivre, *terme de Blason.*

(1) Ville d'Égypte située sur le Nil, dans l'endroit où la branche orientale de ce fleuve est subdivisée en deux branches, dont l'une va à l'occident de Damiette, et l'autre à Achmoun. Le sultan Melikul-Kamil, après la prise de Damiette par les croisés en 1219, fit bâtir cette ville qui se trouve entre le Caire et Damiette, afin d'empêcher les Francs d'avancer davantage dans l'Égypte.

eerent *trefz* (*a*) et merrien parmi les rues qui estoient estroites. Là fu mort le conte d'Artois, le sire de Couci que l'en apeloit Raoul, et tant des autres chevaliers que il furent esmé à trois cens. Le Temple, ainsi comme l'en me dit, y perdit quatorze-vingt homes armés et touz à cheval.

Moy et mes chevaliers acordames que nous irions sus courre à pluseurs Turs qui chargeoient leur harnois à main senestre en leur ost, et leur courumes sus. Endementres que nous les chacions parmi l'ost, je resgardai un Sarrazin qui montoit sur son cheval, un sien chevalier li tenoit le frain; là où il tenoit ses deux mains à sa selle pour monter, je li donné de mon glaive par desous les esseles et le getai mort; et quant son chevalier vit ce, il lessa son seigneur et son cheval, et m'apoia au passer que je fis, de son glaive entre les deux espaules et me coucha sur le col de mon cheval, et me tint si pressé que je ne pouoie *traire m'espée* (1) que j'avoie ceinte; si me couvint traire l'espée qui estoit à mon cheval: et quant il vit que j'oz m'espée traite, si tira son glaive à li et me lessa.

Quant moy et mes chevaliers venimes hors de l'ost aus Sarrazins, nous trouvames bien six mille Turs par esme, qui avoient lessiées leur herberges et se estoient trait aus chans; quant il nous virent, il nous vindrent sus courre et occistrent monseigneur Hugue de Trichastel seigneur de Conflans, qui estoit avec moy à baniere. Moy et mes chevaliers ferimes des esperons et alames rescourre monseigneur Raoul de Wanon qui estoit avec moy, que il avoient tiré à terre. Endementieres que je en revenoie, les Turs m'apuierent de leur glaives; mon cheval s'agenoilla pour le fez que il senti, et je en alé

(*a*) Pièce de bois, *si ce n'est peut-être une faute de copiste, qui aura écrit* trefs *pour* traits. (*b*) Tirer mon épée.

outre parmi les oreilles du cheval, et resdreçai mon escu à mon col et m'espée en ma main; et monseigneur Erart de Severey, que Dieu absoille; qui estoit entour moy, vint à moy et nous dit *que nous nous treissions emprès une meson deffaite* (*a*), et illec attenderions le Roy qui venoit. Ainsi comme nous en alions à pié et à cheval, une *grant route* (*b*) de Turs vint hurter à nous, et me porterent à terre et alerent par desus moy, et volerent mon escu de mon col; et quant il furent outrepassez, monseigneur Erart de Syverey revint sur moy et m'emmena, et en alames jusques aus murs de la meson deffete; et illec revindre à nous monseigneur Hugues d'Escoz, monseigneur Ferri de Loupey, monseignenr Renaut de Menoncourt. Illec les Turs nous assailloient de toutes pars; une partie d'eulz entrerent en la meson deffete, et nous piquoient de leur glaives par desus (*c*). Lors me dirent mes chevaliers que je les preisse par les frains, et je si fis pource que les chevaus ne s'enfouissent; et il se deffendoient des Turs si viguereusement, car il furent loez de touz les preudommes de l'ost, et de ceulz qui virent le fait et de ceulz qui l'oirent dire. Là fu navré monseigneur Hugue d'Escos de trois glaives ou visage, et monseigneurs Raoul et monseigneur Ferri de Loupey d'un glaive parmi les espaules; et fut la plaie si large que le sanc li venoit du cors aussi comme le bondon d'un tonnel. Monseigneur Erart de Syverey fu feru d'une espée parmi le visage, si que le nez li cheoit sus le levre; et lors il me souvint de monseigneur saint Jaque: « biau sire saint Jaque, que j'ai requis, aidiés moy et secourez à ce besoing ». Maintenant que j'oi faite ma priere, monseigueur Erart de Syverey me dit: « sire,

---

(*a*) Que nous nous retirassions auprès d'une maison ruinée. (*b*) Grande compagnie, grande troupe. (*c*) Par-dessus les murs *ou* dans les parties supérieures du corps, au visage, aux épaules.



se vous cuidiés que moy ne mes hers n'eussions reprouvier, je vous iroie querre secours au conte d'Aujou que je voi là enmi les chans. Et je li dis : messire Erart, il me semble que vous feriés vostre grant honeur, se vous nous aliés querre aide pour nos vies sauver, car la vostre est bien en avanture » ; et je disoie bien voir, car il fu mort de celle bleceure. Il demanda conseil à touz nos chevaliers qui là estoient, et touz li louerent ce que je li avoie loé ; et quant il oy ce, il me pria que je li lessasse aler son cheval que je li tenoie par le frain avec les autres, et je si fiz. Au conte d'Anjou vint et li requist que il me venist secourre moy et mes chevaliers. Un riche homme qui estoit avec li li desloa ; et le conte d'Anjou li dit que il feroit ce que mon chevalier li requeroit : son frain tourna pour nous venir aidier, et pluseurs de ses serjans ferirent des esperons. Quant les Sarrazins les virent, si nous lessierent. Devant ces sergans vint monseigneur Pierre de Alberive l'espé ou poing ; et quant il virent que les Sarrazins nous eurent lessiés, il courut sur tout plein de Sarrazins qui tenoient monseigneur Raoul de Vaunou et le rescoy moult blecié.

Là où je estoie à pié et mes chevaliers, aussi blecié comme il est devant dit ; vint le Roy à toute sa bataille à grant noyse et à grant bruit de trompes et nacaires, et se aresta sur un chemin levé : mès onques si bel armé ne vi, car il paroit desur toute sa gent dès les espaules en amon, un *heaume* doré en son chief, une espée d'Alemaingne en sa main. Quant il fu là harésté, ses bons chevaliers que il avoit en sa bataille, que je vous ai avant nommez, se lancerent entre les Turs, et pluseurs des vaillans chevaliers qui estoient en la bataille le Roy : Et sachiés que ce fu un très biau fait d'armes ; car nulz n'i traioit ne d'arc ne d'arbalestre (1), ainçois estoit le

(1) On n'a jamais réputé parmi les Français, pour une action de valeur, de tuer son ennemi avec l'arc ; on ne faisait état que

fereis de maces et d'espées, des Turs et de nostre gent, qui touz estoient mellez. Un mien escuier qui s'en estoit fui à tout ma baniere et estoit revenu à moy, me bailla un mien roncin sur quoy je monté, et me traïs vers le Roy tout coste à coste. Endementres que nous estiens ainsi, monseigneur Jehan de Waleri le preudome vint au Roy, et li dit que il looit que il se traisist à main dextre sur le flum, pour avoir l'aide du duc de Bourgoingne et des autres qui gardoient l'ost que nous avions lessié, et pource que ses serjans eussent à boire; car le chaut estoit jà grant levé. Le Roy commanda à ses serjans que il li alassent querre ses bons chevaliers que il avoit entour li de son Conseil, et les nomma touz par leur non. Les serjans les alerent querre en la bataille, où *le hutin* (a) estoit grant d'eulz et des Turs. Il vindrent au Roy, et leur demanda conseil; et il distrent que monseigneur Jehan de Waleri le conseilloit moult bien; et lors commanda le Roy au Gonfanon saint Denis (b) et à ses banieres, qu'il se traisissent à main dextre vers le flum. A l'esmouvoir l'ost le Roy, r'ot grant noise de trompes et de cors Sarrazinnois. Il n'ot guieres alé, quant il ot pluseurs messages du conte de Poitiers son frere, du conte de Flandres et de pluseurs autres riches hommes qui illec avoient leur batailles, qui touz li prioient que il ne se meust; car il estoient si pressé des Turs que il ne le pooit suivre. Le Roy rapella touz ses preudommes chevaliers de son Conseil, et touz li loerent que il attendit; et un pou après monseigneur Jehan de Waleri revint, qui blasma le Roy et son Conseil de ce que il estoient *en demeure* (c). Après tout son Conseil li

---

des coups de main, d'épées ou de lances; et c'est pour cela qu'on interdit avec le temps l'usage des arbalètes ainsi que des flèches empoisonnées. L'Empereur Conrad fut un des princes chrétiens qui en interdirent l'usage.

(a) Le bruit du choc, du combat. — (b) L'oriflamme et celui qui portait l'oriflamme. — (c) En retard.

loa que il se traisist sur le flum, aussi comme le sire de Waleri li avoit loé. Et maintenant le Connestable monseigneur Hymbert de Biaujeu vint à li, et li dit que le conte d'Artois son frere se deffendoit en une meson à la Massourre, et que il l'alast secourre. Et le Roy li dit : « Connestable, alés devant et je vous suivré ». Et je dis au Connestable que je seroie son chevalier, et il m'en mercia moult. Nous nous meismes à la voie pour aler à la Massoure. Lors vint un serjant à mace au Connestable, tout effraé, et li dit que le Roy estoit arresté, et les Turs s'estoient mis entre li et nous. Nous nous tornames, et veismes que il en y avoit bien mil et plus entre li et nous, et nous n'estions que six. Lors dis-je au Connestable : « sire, nous n'avons pooir d'aler au Roy parmi ceste « gent, maiz alons amont et metons ceste fosse que vous « veez devant vous, entre nous et eulz, et ainsi pourrons « revenir au Roy ». Ainsi comme je le louai le Connestable le fist; et sachiez que se il se feussent pris garde de nous, il nous eussent *touz mors* (*a*), mès il entendoient (*b*) au Roy et aus autres grosses batailles, parquoy il cuidoient que nous feusson des leur.

Tandis que nous revenions aval par-dessus le flum, entre le ru et le flum, nous veimes que le Roy estoit venu sur le flum, et que les Turs en amenoient les autres batailles le Roy, ferant et batant de maces et d'espées, et firent flatir (*c*) toutes les autres batailles avec les batailles le Roy sur le flum. Là fu la desconfiture si grant, que pluseurs de nos gens recuiderent passer *à nou* (*d*) pardevers le duc de Bourgoingne, ce que il ne porent faire; car les chevaus estoient lassez et le jour estoit eschaufé; si que nous voiens, en dementieres (*e*) que nous venion aval, que le flum estoit couvert de lances et de escus, et de chevaus et de gens qui se noioient et peris-

---

(*a*) Tous tués. — (*b*) Mais ils donnaient toute leur attention. (*c*) Et firent jeter. — (*d*) A la nage. — (*e*) Tandis que.

soient. Nous venimes à un poncel qui estoit parmi le ru, et je dis au Connestable que nous demourissons pour garder ce poncel ; « car se nous le lesson, il ferront sus « le Roy par deça ; et se nostre gent sont assaillis de deux « pars, il pourront bien perdre » ; et nous le feismes ainsinc. Et dit l'en que nous estions trestous perdus dès celle journée, *ce* (*a*) le cors le Roy ne feust (*b*), car le sire de Courcenay et monseigneur Jehan de Saillenay me conterent que six Turs estoient venus au frain le Roy et l'emmenoient pris; et il tout seul s'en delivra aus grans cops que il leur donna de l'espée; et quant sa gent virent que le Roy metoit deffense en li, il pristrent cuer et lesserent le passage du flum et se trestrent vers le Roy pour li aidier.

A nous tout droit vint le conte Pierre de Bretaingne, qui venoit tout droit de vers la Massourre, et estoit navré d'une espée parmi le visage, si que le sanc li cheoit en la bouche. Sus un bas cheval bien fourni séoit; ses renes avoit getées sur l'arçon de sa selle et les tenoit à ses deux mains, pource que sa gent qui estoient darieres, qui moult le pressoient, ne le getassent du pas (*c*) Bien sembloit que il les prisast pou, car quant il crachoit le sanc de sa bouche, il disoit : « voi pour le chief Dieu, avez veu de ces ribaus ». En la fin de sa bataille venoit le conte de Soissons et monseigueur Pierre de Nouille, que l'en appeloit Caier, qui assez avoient souffers de cops celle journée. Quant il furent passez, et les Turs virent que nous gardions le pont, il les lesserent quant il virent que nous avions tourné les visages vers eulz. Je ving au conte de Soissons, cui cousine germainne j'avoie épousée, et li dis : « sire, je croi que vous feriés bien se « vous demouriés à ce poncel garder ; car se nous lessons « le poncel, ces Turs que vous veez ci devant vous, se

---

(*a*) *Lisez :* se. — (*b*) Si le Roi en personne ne se fut trouvé là. — (*c*) Ne lui fissent quitter son poste en le désarçonnant.

« ferront jà parmi, *et ainsi iert le Roy assailli* (*a*) par « deriere et par devant ». Et il demanda, se il demouroit, se je demourroie; et je li respondi : oil, moult volentiers. Quant le Connestable oy ce, il me dit que je ne partisse de là tant que il revenist, et il nous iroit querre secours.

Là où je demourai ainsi sus mon roncin, me demoura le conte de Soissons à destre, et monseigneur Pierre de Nouille à senestre. *A tant et vous un Turc qui vint de vers la bataille le roy* (*b*) dariere nous estoit, et feri par darieres monseigneur Pierre de Nouille d'une mace, et le coucha sur le col de son cheval du cop que il li donna, et puis se feri outre le pont et se lansa entre sa gent. Quant les Turs virent que nous ne lèrions pas le poncel, il passerent le ruissel et se mistrent entre le ruissel et le flum, ainsi comme nous estions venu aval; et nous nous traisimes entre eulz en tel maniere que nous estions touz apareillés à eulz sus courre, se il vousissent passer vers le Roy et se il vousissent passer le poncel.

Devant nous avoit deux serjans le Roy, dont l'un avoit non Guillaume de Boon et l'autre Jehan de Gamaches, à cui les Turs qui s'estoient mis entre le flum et le ru, amenerent tout plein de vileins (*c*) à pié qui leur getoient motes de terres : onques ne les peurent mettre sur nous (*d*). Au darrien (*e*) il amenerent un vilain à pié, qui leur geta trois fois feu gregois, l'une des foiz requeilli Guillaume de Boon le pot de feu gregoiz à sa roelle (*f*), car se il se feust pris à *riens* sur li, il eust esté ars. Nous estions touz couvers de pyles qui eschapoient des sergens. Or avint ainsi que je trouvai un

---

(*a*) Et ainsi le Roi sera assailli. — (*b*) Alors voici un Turc qui vint de la plaine où la bataille du Roi était postée. — (*c*) Un grand nombre de paysans. — (*d*) Faire avancer sur nous. — (*e*) En dernier lieu, enfin. — (*f*) Avec son bouclier.

gamboison d'estoupes (*a*) à un Sarrazin; je tournai le fendu devers moy, et fis escu du gamboison qui m'ot grant mestier; car je ne fu pas blecié de leur pyles que en cinq lieus, et mon roncin en quinze lieus. Or avint encore ainsi que un mien bourjois de Joinville m'aporta une baniere, à un fer de glaive; et toutes les foiz que nous voions que il pressoient les serjans, nous leur courions sus et il s'enfuioient.

Le bon conte de Soissons en ce point là où uous estions, se moquoit à moy (*b*) et me disoit: « Seneschal, « lessons huer ceste chiennaille, que par la quoife Dieu, « ainsi comme il juroit (*c*) encore en parlerons nous de « ceste journée ès chambres des dames ».

Le soir au solleil couchant nous amena le Connestable les arbalestriers le Roy à pié, et s'arangerent devant nous; et quant les Sarrazins nous virent mettre pié en estrier des arbalestriers, il s'enfuirent; et lors me dit le Connestable: « Seneschal, c'est biens fait; or vous en « alez vers le Roy, si ne le lessiés huimez jusques à « tant que il iert descendu en son paveillon ». Si tost comme je ving au Roy, monseigneur Jehan de Walery vint à li et li dit: « Sire, monseigneur de Chasteillon « vous prie que vous li donnez l'arriere garde »; et le Roi si fist moult volentiers, et puis si se mist au chemin. En dementires que nous en venions, je li fis oster son hyaume et li baillé mon chapel de fer pour avoir le vent. Et lors vint frere Henri de Ronnay à li, qui avoit passé la riviere (*d*), et li besa la main toute armée, et il li demanda se il savoit nulles nouvelles du conte d'Artois son frere, et il li dit que il en savoit bien nouvelles, car

(*a*) Veste piquée et rembourée d'étoupes, qui se mettait sous le haubert et sous la cotte de maille. — (*b*) Se plaisantait avec moi. — (*c*) Suivant sa manière ordinaire de jurer. — (*d*) *C'est-à-dire*: et alors le frère Henri de Ronnay qui avait passé la rivière, vint au Roi.



estoit certein que son frere le conte d'Artois estoit en paradis : « hé, Sire, vous en ayés bon reconfort, car si « grant honneur n'avint onques au Roy de France « comme il vous est avenu, car pour combattre à vos « ennemis avez passé une riviere (*a*) à nou, et les avez « desconfiz et chaciez du champ, et gaingnés leur en- « gins et leur heberges là où vous gerrés encore en- « nuit (*b*) ». Et le Roy respondi que Dieu en feust *aouré* de ce que il li donnoit et lors li cheoient les lermes des yex moult grosses.

Quant nous venimes à la heberge, nous trouvames que les Sarrazins à pié tenoient une tente que il avoient estendue, d'une part, et nostre menue gent d'autre. Nous leur courumes sus le mestre du Temple (*c*) et moy et il s'enfuirent, et la tente demoura à nostre gent.

En celle bataille ot moult de gent de grant bobant (*d*), qui s'en vindrent moult honteusement fuiant parmi le poncel dont je vous ai avant parlé, et s'enfuirent effréément; ne onques n'en peumes nul arester delez nous, dont je en nommeroie bien, desquiex je ne foufferré (*e*), car mort sont.

Mès de monseigneur Guion Malvoisin ne me soufferrai-je mie, car il en vint de la Massourre honorablement; et bien toute la voie que le Connestable et moy en alames à mont, il revenoit aval; et en la manière que les Turs amenèrent le conte de Bretaingne et sa bataille, en ramenèrent il monseigneur Guion Malvoisin et sa bataille, qui ot grant los il et sa gent de celle jornée (*f*).

(*a*) Le canal de Rexi, au gué que le Bedouin avait enseigné. — (*b*) Où vous coucherez encore cette nuit. — (*c*) Il s'appelait Guillaume de Sannac; *Mathieu Paris*. — (*e*) Gens du grand air et de belle apparence. — (*f*) Desquels je m'abstiendrai de parler — (*g*) Qui acquit beaucoup de gloire lui et ses gens en cette journée.

Et ce ne fu pas de merveille se il et sa gent se prouverent bien celle journée; car l'en me dit, cil qui bien le savoient, son couvine (*a*), que toute sa bataille, n'en failloit gueres, estoit toute de chevaliers de son linnage et de chevaliers qui estoient ses hommes liges.

Quant nous eumes desconfit les Turs et chaciés de leur herberges, et que nulz de nos gens ne furent demourez en l'ost, les Beduyns se ferirent en l'ost des Sarrazins, qui moult estoient grant gent. Nulle chose du monde il ne lessoient en l'ost des Sarrazins, que il n'emportassent tout ce que les Sarrazins avoient lessié; ne je n'oy onques dire que les Beduyns qui estoient sousjez aux Sarrazins, en vausissent pis; de chose que il leur eussent tolue ne robée (*b*), pource que leur coustume est tele et leur usage, que il courent tousjours sus aus plus febles.

Pource que il affiert à la matere, vous dirai-je quel gent sont les Beduyns. Les Beduyns ne croient point en Mahommet, ainçois croient en la loy Haali, qui fu oncle Mahommet (*c*); et ainsi il croient le Vieil de la montaigne, cil qui nourrit les Assacis, et croient que quant l'omme meurt pour son seigneur, ou en aucune bone entencion, que l'ame d'eulz en va en meilleur cours et en plus aasie (*d*) que devant; et pour ce ne font force li Assacis se l'en les occist, quant il font le commandement du Veil de la montaigne. Du Veil de la montaigne nous tairons or endroit, si dirons des Beduyns.

Les Beduyns ne demeurent en villes, ne en cités, n'en chastiaus, mèz gisent adès aus champs; et leur

---

(*a*) L'état de ses affaires; c'est-à-dire en cet endroit, l'état de ses troupes. — (*b*) Prise ou dérobée. — (*c*) Aly n'était pas oncle de Mahomet, mais son cousin et son gendre, ayant épousé Fatema, sa fille. — (*d*) En meilleure vie et plus heureuse.

mesnies, leur femmes, leur enfans fichent le soir de nuit, ou de jours quant il fait mal tens, en unes manieres de herberges que il font de cercles de tonniaus loiés à perches (*a*), aussi comme les chers à ces dames sont; et sur ces cercles getent piaus de moutons que l'en appelle piaus de Damas, *conrées* en alun: les Beduyns meismes en on grans pelices qui leur cuevrent tout le cors, leur jambes et leur piés. Quant il pleut le soir et fait mal tens de nuit, il s'encloent dedens leur pelices, et ostent les frains à leur chevaus et les lessent pestre delez eulz. Quant ce vient lendemain, il r'estendent leur pelices au solleil et les conroient, ne jà n'i perra chose (*b*) que eles aient esté moillées le soir. Leur creance est tele que nul ne peut morir que à son jour, et pour ce ne se veulent il armer; et quant il maudient leur enfans, si leur dient: « ainsi soies tu maudit, comme le Franc qui s'arme pour poour de mort (*c*) ». En bataille il ne portent riens que l'espée et le glaive. Presque touz sont vestus de seurpeliz, aussi comme les prestres; de touailles sont entorteillées leur testes, qui leur vont par desous le menton (*d*), dont lèdes gent et hydeuses sont à regarder; car les cheveus des testes et des barbes sont touz noirs. Il vivent du let de leur bestes, et achetent les pasturages ès berries aus riches hommes, de quoy leur bestes vivent. Le nombre d'eulz ne sauroit nulz nommer; car il en a ou réaume de Egypte, ou réaume de Jerusalem et en toutes les autres terres des Sarrazins et des mescréans, à qui il rendent grant trèus chascun an.

J'ai veu en cest pais (*e*); puis que je revins d'outremer,

(*a*) Liés, attachés, à des perches. — (*b*) Il n'y paraîtra point. — (*c*) Pour la crainte de la mort. — (*d*) *La construction est*: Leurs têtes sont entortillées de pièces de toiles beaucoup plus longues que larges qui leur vont par-dessous le menton. — (*e*) C'est-à-dire: en France.

aucuns desloiaus crestiens qui tenoient la loy des Beduyns, et disoient que nulz ne pouoit morir qu'à son jour; et leur creance est si desloiaus, qu'il vaut autant à dire comme Dieu n'ait pouoir de nous aidier : car il seroient folz ceulz qui serviroient Dieu, se nous ne cuidiens que il eust pooir de nous eslongier nos vies (*a*) et de nous garder de mal et de meschéance; et en li devons nous croire que il est poissant de toutes choses fere.

Or disons ainsi, que a l'anuitier (*b*) revenimes de la perilleuse bataille desus dite, le Roy et nous, et nous lojames ou lieu dont nous avions chacié nos ennemis. Ma gent qui estoient demourez en nostre ost dont nous estions parti, m'aporterent une tente que les Templiers m'avoient donnée, et la me tendirent devant les engins que nous avions gaingnés aus Sarrazins, et le Roy fist establir serjans pour garder les engins. Quant je fus couchié en mon lit, là où je eusse bien mestier de reposer pour les bleceures que j'avoie eu le jour devant, il ne m'avint pas ainsi; car avant que il feust bien jour l'en escria en nostre ost : aus armes, aus armes. Je fiz lever mon chamberlain gisoit devant moy, et li diz que il alast veoir que c'estoit. Et il revint tout effraé, et me dit : « Sire, or sus, or sus, que vezci les Sarrazins qui » sont venus à pié et à cheval, et ont desconfit les ser- » jans le Roy qui gardoient les engins, et les ont mis » dedans les cordes de nos paveillons (*c*) ». Je me levai et getai un gamboison en mon dos et un chapel de fer en ma teste, et escriai à nos serjans : « par saint Nicho- » las, ci ne demourront il pas ». Mes chevaliers me virent si blecié comme il estoient, et reboutames les serjans aus Sarrazins hors des engins, jusques devant une grosse bataille de Turs à cheval qui estoient touz rez à rez des

---

(*a*) Prolonger nos vies. — (*b*) A l'entrée de la nuit. — (*c*) Et ont poussé ces sergens jusque dans notre camp.

engins que naus avions gaaingnés. Je mandai au Roy que il nous secourust; car moy ne mes chevaliers n'avions pouoir de vestir haubers, pour les plaies que nous avions eues; et le Roy nous envoya monseigneur Gaucher de Chasteillon, lequel se loga entre nous et les Turs, devant nous.

Quant le sire de Chasteillon ot rebouté ariere les serjans aus Sarrazins à pié, ils se retraïrent sus une grosse bataille de Turs à cheval, qui estoit rangiée devant nostre ost pour garder que nous ne seurpressions l'ost aus Sarrazins qui estoit logié dariere eulz. De celle bataille de Turs à cheval qui estaient descendus à pié, huit de leur chievetains moult bien armés, qui avoient fait un hourdeis de pierres taillées (*a*) pourceque nos arbalestriers ne les bleçassent; ces huit Sarrazins traioient à la volée parmi nostre ost, et blecerent pluseurs de nos gens et de nos chevaus. Moy et nos chevaliers nous meismes ensemble et acordames, quant il seroit anuité, que nous enporterions les pierres dont il se hourdoient (*b*) Un mien prestre, qui avoit à non monseigneur Jehan de Voyssei, fu à son conseil (*c*) et n'atendi pas tant; ainçois se parti de nostre ost tout seul et s'adreça vers les Sarrazins, son gamboison vestu, son chapel de fer en sa teste, son glaive, trainant le fer, desouz l'essele, pource que les Sarrazins ne l'avisassent. Quant il vint près des Sarrazins, qui riens ne le prisoient pource que il le véoient tout seul, il lança son glaive desous s'essele et leur courut sus : il n'i ot nul des huit qui y meist deffense; ainçois tournerent touz en fuie. Quant ceulz à cheval virent que leur seigneurs s'en venoient fuiant, il ferirent des esperons pour eulz rescourre (*d*), et il saillirent bien de nostre ost jusques

---

(*a*) Un retranchement de pierres taillées. — (*b*) Dont ils se retranchaient, fortifiaient. — (*c*) *Il faut peut-être lire* : fut à ce conseil. (*d*) Pour les dégager ; *Il faut peut-être lire* : pour eulz secourre.



à cinquante serjans; et ceulx à cheval vintrent (*a*) ferant des esperons et n'oserent assembler à nostre gent à pié, *ainçois ganchirent* (*b*) *par devers eulz*. Quant il orent ce fait ou deux foiz ou trois, un de nos serjans tint son glaive parmi le milieu *et le lança à un des Turs à cheval, et li en donna parmi les costes*. Quant les Turs virent ce, il n'i oserent puis aler ne venir, et nos serjans emporterent les pierres. Dès illec en avant fu mon prestre bien cogneu en l'ost, et le moustroient l'un à l'autre, et disoient: « vezci le prestre monseigneur de Joinville, qui a les huit Sarrazins desconfiz. »

Ces choses avindrent le premier jour de quaresme. Ce jour meismes un vaillant Sarrazin, que nos ennemis avoient fet chievetain pour secedic le filz au Seic, que il avoient perdu en la bataille le jour de quaresme pernant, prist la cote le conte d'Artois qui avoit esté mort en celle bataille, et la moustra à tout le peuple des Sarrazins, et leur dit que c'étoit la cote le Roy à armer, qui mort estoit. « Et cés choses vous moustré je, pource » que cors sans chief ne vaut riens à redouter, ne gent » sanz roy; dont, ce il vous plet (*c*), *nous les assau-* » *rons samedi, vendredi, et vous y devez acorder*, si » comme il me semble; car nous ne devrons pas faillir » que nous ne les prenons touz, pource que il ont perdu » leur chievetein »; et touz s'acorderent que il nous venroient assaillir vendredi.

Les espies le Roy (*d*) qui y estoient en l'ost des Sarrazins, vindrent dire au Roy ces nouvelles, et lors commanda le Roy à touz les cheveteins des batailles que il feissent leur gent armer dès la mienuit, et se traisissent hors des paveillons jusques à la lice qui estoit tele que il y avoit lons merriens, pource que les Sarrazins ne se

(*a*) *Lisez*: Vindrent. — (*b*) N'osèrent attaquer nos gens à pied, mais caracolèrent. — (*c*) *Lisez*: Se il vous plet; *c'est-à-dire*: si vous plaît. — (*d*) Les espions du roi.



ferissent parmi l'ost; et estoient atachiés en terre en tele maniere, que l'en pooit passer parmi le merrien à pié. Et ainsi comme le Roy l'ot commandé il fu fait.

A solleil levant tout droit les Sarrazins devant nommez de quoy il avoient fait leur chievetain, nous amena (a) bien quatre mille Turs à cheval, et les fist ranger touz entour nostre ost et il, dès le flum qui vient de Babiloine jusques au flum qui se partoit ne nostre ost, et en aloit vers une ville que l'en appele Risil. Quant il orent ce fait, il nous ramenerent si grant foison de Sarrazins à pié, que il nous r'environnèrent tout nostre ost, aussi comme il avoient des gens à cheval. Après ces deux batailles que je vous conte, firent rangier tout le pooir au soudanc de Babiloine pour eulz aidier, se mestier leur feust. Quant il orent ce fait, le chievetain vint veoir le couvine de nostre ost sur un petit roncin; et selonc ce que il veoit que nos batailles estoient plus grosses en un lieu que en un autre, il r'aloit querre de sa gent et renforçoit ses batailles contre les nostres. Après ce fist il passer les Beduyns, qui bien estoient trois mille, par devers les deux rivieres; et ce fist il pource que il cuidoit que le Roy eust envoié au Duc de sa gent pour li aidier contre les Beduyns, par quoy l'ost le Roy en feust plus fèble.

En ces choses areer mist il jusques à midi, et lors il fist sonnner ses tabours que l'en appelle nacaires, èt lors nous coururent sus et à pié et à cheval. Tout premier je vous dirai du roy de Sezile, qui lors estoit conte d'Anjou, pourceque c'estoit le premier par de vers Babiloine. Il vindrent à li en la maniere que l'en jeue aus eschez; car il li firent courre sus à leur gent à pié, en tel maniere que ceulz à pié li getoient le feu grejois, et les

---

(a) *C'est-à-dire;* Droit au soleil levant, celui que les Sarrasins ci-devant nommés avaient élu pour commander leur armée, nous amena, etc.



pressoient tant ceulz à cheval et ceulz à pié, que il desconfirent le roy de Cezile qui estoit entre ses chevaliers à pié; et l'en vint au Roy et li dit l'en le meschief où son frere estoit. Quant il oy ce, il feri des esperons parmi les batailles son frere, l'espée ou poing, et se feri entre les Turs si avant que il li empristrent la coliere de son cheval de feu grejois; et par celle pointe que le Roy fist, il secouri le roy de Cezile et sa gent, et enchacerent les Turs de leur ost.

Après la bataille au roy de Cezile, estoit la bataille des barons d'Outremer, dont mesire Gui Guibelin (*a*) et mesire Baudouin son frere estoient chievetein. Après leur bataille estoit la bataille monseigneur Gautier de Chateillon, pleine de preudommes et de bone chevalerie. Ces deux batailles se deffendirent si vigeureusement, que onques les Turs ne les porent ne percier ne rebouter.

Après la bataille monseigneur Gautier estoit frere Guillaume de Sonnac, mestre du Temple, à tout ce pou de freres qui li estoient demourez de la bataille du mardi: il ot fait faire deffense endroit li des engins aus Sarrazins que nous avions gaaingnés. Quant les Sarrazins le vindrent assaillir, il geterent le feu grejois ou hordis (*b*) que il y avoient fait faire, et le feu s'i prist de legier, car les Templiers y avoient fait mettre grans planches de sapin; et sachez que les Turs n'atendirent pas que le feu feust tout ars, ains alerent sus courre aus Templiers parmi le feu ardant. Et à celle bataille frere Guillaume le mestre du Temple perdi l'un des yex, et l'autre avoit il perdu le jour de quaresme pernant, et en fu mort ledit seigneur, que Diex absoille. Et sachez que il avoit bien un journel de terre dariere les Templiers, qui estoit si chargié de pyles (*c*) que les Sarrazins leur

(*a*) *Il faut lire :* Gui *ou* Guion d'Ibelin. — (*b*) Aux retranchemens. — (*c*) De javelots.



avoient lanciées, que il n'i paroit (*a*) point de terre pour la grant foison de pyles.

Après la bataille du Temple estoit la bataille monseigneur Guion Malvoisin, laquele bataille les Turs ne porent onques vaincre; et toute vois avint ainsi que les Turs couvrirent monseigneur Guion Malvoisin de feu grejois, que à grant peinne le porent esteindre sa gent.

De la bataille monseigneur Guion Malvoisin descendoit la lice qui clooit (*b*) nostre ost, et venoit vers le flum bien le giet d'une pierre poingnant. *dès illec* (*c*) si s'adreçoit la lice pardevant l'ost le conte Guillaume, et s'estendoit jusques au flum qui s'estendoit vers la mer. Endroit celi (*d*) qui venoit devers monseigneur Guion Malvoisin, estoit la nostre bataille; et pource que la bataille le conte Guillaume de Flandres leur estoit encontre leur visages, il n'oserent venir à nous, dont Dieu nous fist grant courtoisie, car moy ne mes chevaliers n'avions ne haubers ne escus, pource que nous estions touz bleciés de la bataille du jour de quaresme prenant.

Le conte de Flandres coururent sus moult aigrement et viguereusement, et à pié et à cheval. Quant je vi ce, je commandé à nos arbalestriers que il traisissent à ceulz à cheval (*e*). Quant ceulz à cheval virent que en les bleçoit par devers nous, ceulz à cheval toucherent à la fuie; et quant les gens le Conte virent ce, il lessierent l'ost et se ficherent par desus la lice, et coururent sus aus Sarrazins à pié et les desconfirent: pluseurs en y ot de mors et pluseurs de leur targes gaaingnées. Là se prouva viguereusement Gautier de la Horgne, qui portoit la baniere monseigneur d'Apremont.

Après la bataille le conte de Flandres, estoit la ba-

(*a*) Il n'y paraissait. — (*b*) Qui enfermait. — (*c*) Delà. — (*d*) Près de ce fleuve ou canal. — (*e*) Aux Sarrasins qui étaient à cheval.

taille au conte de Poitiers le frere le Roy; laquele bataille du conte de Poitiers estoit à pié, et il tout seul estoit à cheval : laquele bataille du Conte les Turs desconfirent tout à net, et enmenoient le conte de Poitiers pris. Quant les bouchiers et les autres hommes de l'ost et les femmes qui vendoient les danrées oirent ce, il leverent le cri en l'ost, et à l'aide de Dieu il secoururent le Conte et chacierent de l'ost les Turs.

Après la bataille le conte de Poitiers, estoit la bataille monseigneur Jocerant de Brançon, qui estoit venu avec le Conte en E'gypte, l'un des meilleurs chevalier qui feust en l'ost. Sa gent avoit si afrée que touz ces chevaliers estoient à pié, et il estoit à cheval; et son filz monseigneur Henri et le filz monseigneur Jocerant de Nantum, et *ceulz* (*a*) retint à cheval, pource que il estoient enfant. Par pluseurs fois li desconfirent les Turs sa gent. Toutes les foiz que il veoit sa gent desconfirent, il feroit des esperons et prenoit les Turs par deriere; et ainsi lessoient les Turs sa gent par pluseurs foiz pour li courre sus. Toute voiz ne leur eust riens valu que les (1) Turs ne les eussent touz mors ou champ, se ne feust monseigneur Henri de Coonne qui estoit en l'ost le duc de Bourgoingne, sage chevalier, et preus et apensé; et toutes les foiz que il véoit que les Turs venoient courre sus à monseigneur de Brancion, il fesoit traire les arbalestriers le Roy aus Turs parmi la riviere; et toute voiz eschapa le sire de Brancion du meschief de celle journée, que de vingt chevaliers que il avoit éntour li, il en perdi douze sanz l'autre gent d'armes; et il meimes fu si malement atourné, que onques puis sus ses piez n'aresta, et fu mort de celle bleceure ou servise Dieu.

Du seigneur de Brancion vous dirai : il avoit esté,

(*a*) *Lisez* ceulz *sans*, etc., *c'est-à-dire*, ceux-ci. — (*b*) Ne leur eust rien valu que; *c'est-à-dire*, n'eut pas empêché que.

quant il mourut, en trente-six batailles et poingneis, dont il avoit porté pris d'armes. Je le vi en un ost le conte de Chalon, cui cousin il estoit, et vint à moy et à mon frere, et nous dit le jour d'un grand vendredi: « mes neveus venés à moy aidier et vous et vostre gent, car lés Alemans brisent le moustier ». Nous alames avec li et leur courumes sus les espées traites, et à grant peinne et à grant hutin les chassames du moustier. Quant ce fu fait, le preudomme s'agenoilla devant l'autel, et cria à Nostre Seigneur à haute voiz, et dit: « sire, je « te prie que il te preingne pitié de moy et m'oste de « ces guerres entre crestiens, là où j'ai vescu grant « piesce, et m'otroie que je puisse mourir en ton ser- « vise, par quoy je puisse avoir ton regne de paradis ». Et ces choses vous ai-je ramenteu, pource que je croi que Dieu li otroia, si comme vous pouez avoir veu ci devant.

Après la bataille le premier vendredi de quaresme, manda le Roy touz ses barons devant li, et leur dit: « grant grace, fist-il, devons à Nostre-Seigneur, de « ce que il nous a fait tiex deux honneurs en ceste se- « mainne, que mardi le jour de quaresme prenant nous « les chassames de leur herberges là où nous sommes « logés; ce vendredi prochain, qui passé est, nous nous « sommes deffendus à eulz, nous à pié et il à cheval »; et moult d'autres beles paroles pour eulz reconforter. Pource que il nous couvient poursuivre nostre matiere, laquele il nous couvient un pou entrelacier, pour faire entendre comment le Soudanc tenoient leur gent ordenéement et aréement; et est voir que le plus de leur chevalerie (*a*) il avoient fet de gens estranges (1), que

(*a*) Il est vrai que la plus grande partie de leur chevalerie.

(1). C'est encore la coutume des Turcs de composer leur principale milice, qui est celle des Janissaires, des enfans de tribut, tous les cinq ans ils envoient des commissaires dans

marcheans prenoient en estranges terres pour vendre, et il les achetoient moult volentiers et chierement; et ces gens que il menoient en Egypte prenoient en Orient, parce que quant l'un des roys d'Orient avoit desconfit l'autre, si prenoit les poures gens que il avoit conquis et les vendoient aus marchans, et les marcheans les revenoient vendre en Egypte.

La chose estoit si ordenée, que les enfans jusques à tant que barbe leur venoit, le Soudanc les nourrissoit en sa meson en tel maniere, que selonc ce que il estoient, le Soudanc leurs fesoit faire arcz à leur point; et sitost comme il enforçoient, il getoient leurs ars en l'artillerie au Soudanc, et le mestre artillier leur baillet ars si fors comme il les pooit teser. Les armes au Soudanc estoient d'or; et tiex armes comme le Soudanc portoit, portoient celle joene gent, et estoient appelez Bahariz.

Maintenant que les barbes leur venoient, le Soudanc les fesoit chevaliers, et portoient les armes au Soudanc; fors que tant que il y avoit difference, c'est à savoir ensignes vermeilles, roses, ou bendes merveilles, ou oisiaus, ou autres enseignes que il metoient sus armes d'or, teles comme il leur plesoit: et ceste gent que je vous nomme, appeloit l'en de la Haulequa; car les Beharis gesoient dedans les tentes au soudanc. Quant le Soudanc estoit en l'ost, ceulz de la Haulequa estoient logiez entour les heberges le soudanc, et establiz pour le cors le Soudanc garder. A la porte de la heberge le Soudanc

---

les provinces de leur obéissance, pour en enlever les enfans des chrétiens qu'ils font élever dans leur religion, et auxquels ils apprennent les excercices de la guerre. Ces soldats, ainsi aguerris, ne connaissant ni leurs parens, ni leur extraction, ne reconnaissent pour père et pour protecteur, que le grand seigneur: ce qui est parmi les infidèles, une des principales et des meilleures maximes de leur politique, quoique contraire à la loi de nature.

estoient logiez en une petite tente les portiers le Soudanc, et ses menestriers qui avoient cors sarrazinnois et tabours et nacaires; et fesoient tel noise au point du jour et à l'anuitier, que ceulz qui estoient delez eulz ne pooient entendre l'un l'autre; et clèrement les oioit l'en parmi l'ost : ne les menestriers ne feussent ja si hardis que il sonnassent leur instrumens de jours, ne mais que par le mestre de Haulequa (*a*); dont il estoit ainsi, que quand le Soudanc vouloit charger, il envoíoit querre le mestre de Haulequa et li fesoit son commandement; et lors le mestre fesoit sonner les instrumens au Soudanc, et lors tout l'ost venoit pour oir le commandement au soudanc; le mestre de la Hauleca le disoit, et tout l'ost le fesoit.

Quant le Soudanc se combatoit, les chevaliers de la Hauleca, selonc ce que il se prouvoient bien en la bataille, le Soudanc en fesoit amíraux, et leur bailloit en leur compaingnie deux cens chevaliers ou trois cens; et comme míex le fesoient et plus leur donnoit le Soudanc.

Le pris qui est en leur chevalerie si est tel, que quant il sont si preus et sí riches que il n'i aít que dire, et le Soudanc a poour que il ne le tuent ou que il ne le deshéritent (1), sí les fait prendre et mourir en sa prison, et à leur femme tolt ce que elles ont. Et ceste chose fist le Soudanc de ceulz qui pristrent le conte de Monfort et le conte de Bar : et autel fist Boudendart de ceulz qui avoit desconfit le roy de Hermenie; car pource que il cuidoient avoir bien, il descendirent à pié et l'alerent saluer là où il chaçoit aus bêtes sauvages; et il leur respondi: « je ne vous salue pas; » car il li avoient destourbé sa chace, et leur fist les testes coper.

Or revenons à nostre matiere et dísons ainsi, que le

(*a*) Sinon par l'ordre du maître de la Haulequa. — (*b*) Qu'ils ne le détrônent.

Soudanc qui mort estoit, avoit un sien filz de l'aage de vingt-cinq ans, sage et apert et malicieus; et pource que il doutoit que il ne le desheritast, li donna un réaume que il avoit en Orient. Maintenant que le Soudanc fu mort, les Amirauls (*a*) l'envoièrent querre; et sitost comme il vint en E'gypte, il osta et tolli au Seneschal son pere, et au Connestable et au Mareschal les verges d'or, et les donna à ceulz qui estaient venus avec li d'Orient. Quant il virent ce, il en orent si grant despit, et touz les autres aussi qui estoient du conseil le père, pour le despit que il leur avoit fait; et pource que il doutoient que il ne feíst autel d'eulz comme son aïeul avoít fait à ceulz qui avoient pris le conte de Bar et le conte de Monfort, ainsi comme il est devant dit, il pourchacèrent tant à ceulz de la Halequa, qui sont devant nommez, que le cors du Soudanc devoient garder, que il leur orent couvent (*b*) que à leur requeste il leur occiroient le Soudanc.

Après les deux batailles devant dites, commencièrent à venir les grans meschiez en l'ost; car au chief de neuf jours les cors de nos gens que il avoient tuez vindrent au desus de l'yaue, (et dit l'en que c'estoit pource que les fielz en estoient pourriz) vindrent flottant jusques au pont qui estoit entre nos deux os (*c*), et ne porent passer, pource que le pont joingnoit à l'yaue: grant foison en y avoit, que tout le flum estoit plein de mors dès l'une rive jusques à l'autres, et de lonc bien le giet d'une pierre menue. Le Roy avoit loé cent ribaus qui bien y furent huit jours. Les cors aus Sarrazins qui estoient retaillés, getoient d'autre part du pont et les-

(*a*) Du mot arabe Emir; seigneurs d'Egypte, gouverneurs de province et de place, commandant les armées, ou quelques corps de troupes. — (*b*) C'est-à-dire que ceux de la Haulequa leur promirent. — (*c*) Entre le camp du roi et celui du duc de Bourgogne.

sièrent aler d'autre part l'yaue; et les crestiens fesoient mettre en grant fosses l'un avec l'autre. Je y vi les chamberlans au conte d'Artois et moult d'autres, qui queroient leurs amis entre les mors; ne onques n'oy dire que nulz y feust retrouvez.

Nous ne mangions nulz poissons en l'ost tout le quaresme, mès que bourbetes; et les bourbetes manjoient les gens mors, pource que ce sont glous poissons; et pour ce meschief et pour l'enfermeté du pays, là où il ne pleut nulle foiz goute d'yaue, nous vint la maladie de l'ost, qui estoit tele que la char de nos jambes sèchoit toute, et le cuir de nos jambes devenoient tavelés de noir et de terre, aussi comme une vielz heuse; et à nous qui avions tele maladie venoit char pourrie ès gencives, ne nulz ne eschapoit de celle maladie que mourir ne l'en couvenist. Le signe de la mort estoit tel, que là où le nez seignoit il couvenoit mourir. A la quinzeinne après, les Turs pour nous affamer, dont moult de gent se merveillèrent, prirent pluseurs de leur galies desus nostre ost, et les firent treinner par terre et mettre au flum qui venoit de Damiète, bien une lieue desous nostre ost (*a*) et ces galies nous donnèrent famine, que nus ne nous osoit venir de Damiète pour aporter garnison contremont l'yaue pour leur galies (*b*). Nous ne sçeumes onques nouvelles de ces choses jusques à tant que un vaisselet au conte de Flandres, qui eschapa d'eulz par force, le nous dit, que les galies du Soudanc avoient bien gaaingné quatrevingt de nos galies qui estoient venus vers Damiète, et tuez les gens qui estoient dedans.

Par ce avint si grant chierté en l'ost, que tantost que

(*a*) C'est-à-dire : Les Turcs prirent sur le fleuve au-dessus de notre armée, plusieurs de leurs galères, et les firent traîner par terre bien une lieue au-dessous de notre armée, et mettre sur le fleuve qui coulait vers Damiette. — (*b*) Pour apporter des provisions en remontant le fleuve, à cause de leurs galères.

la Pasque fu venue, un beuf valoit en l'ost quatrevins livres, et un mouton trente livres, et un porc trente livres, et un œf douze deniers, et un mui de vin dix livres.

Quant le Roy et les barons virent ce, il s'acordèrent que le Roy feist passer son ost pardevers Babiloine en l'ost le duc de Bourgoingne (*a*), qui estoit sur le flum qui aloit à Damiète. Pour requerre sa gent plus sauvement, fist le Roy faire une barbaquane devant le pont qui estoit entre nos deux os, en tel manière que l'en pooit entrer de deux pars en la barbaquane à cheval. Quant la barbaquane fu arée, si s'arma tout l'ost le Roy, et y ot grant assaut de Turs à l'ost le Roy. Toute voiz ne se mut l'ost ne la gent, jusques à tant que tout le harnois fu porté outre; et lors passa li Roys et sa bataille après li, et touz les autres barons après; fors que monseigneur Gautier de Chasteillon qui fist l'arrière garde, et à l'entrer en la barbacane rescout monseigneur E'rart de Walery, monseigneur Jehan son frere, que les Turs enmenoient pris.

Quant toute l'ost fu entrée dedans, ceulz qui demourèrent en la barbacane furent à grant meschief; car la barbacane n'estoit pas haute, si que les Turs leur traioient devisée à cheval, et les Sarrazins à piê leur getoient les motes de terre enmi les visages. Touz estoient perdus se ce ne feust le conte d'Anjou, qui puis fu roy de Cezile, qui les ala rescourre et les enmena sauvement. De celle journée enporta le pris monseigneur Geffroy de Mussanbourc, le pris de touz ceulz qui estoient en la barbacane.

La Vegile de quaresme pernant vi une merveilles que je vous weil raconter; car ce jour meismes fu mis en

---

(*a*) Que le roi ferait passer son armée de la plaine qui s'étendait du côté de Babylone, dans le camp du duc de Bourgogne.

terre monseigneur Hue de Landricourt, qui estoit avec moy à banière. Là où il estoit en bière en ma chapelle, six de mes chevaliers estoient appuiez sur pluseurs saz pleins d'orge; et pource que il parloient haut en ma chapelle et que il faisoient noise au prestre (*a*), je leur alai dire que il se teussent, et leur dis que vileinne chose estoit de chevaliers et de gentilzhomes qui parloient tandis que l'en chantoit la messe. Et il me commencièrent à rire, et me distrent en riant, que il li remarieroient sa femme; et je les enchoisonnai et leur dis que tiex paroles n'estoient ne bones ne beles, et que tost avoient oublié leur compaingnon: et Dieu en fist tel vengance que lendemain fu la grant bataille du quaresme prenant, dont il furent mort ou navrez à mort, parquoy il couvint leur femmes remarier toutes six.

Pour les bleceures que j'oie le jour de quaresme prenant, me prist la maladie de l'ost, de la bouche et des jambes, et une double tierceinne, et une reume si grant en la teste que la reume me filoit de la teste parmi les nariles; et pour lesdites maladies acouchai au lit malade en la mi-quaresme: dont il avint ainsi que mon prestre me chantoit la messe devant mon lit en mon paveillon, et avoit la maladie que j'avoie. Or avint ainsi, que en son sacrement (*b*) il se pasma. Quant je vi que il vouloit cheoir, je, qui avoie ma cote vestue, sailli de mon lit tout deschaus et l'embraçai, et li deis que il feist tout à trait et tout belement son sacrement, que je ne le leroie tant que il l'auroit tout fait. Il revint à soi, et fist son sacrement et parchanta sa messe (*c*) tout entièrement, ne onques puis ne chanta.

Après ces choses prist le Conseil le Roy et le Conseil le Soudanc journée d'eulz acorder. Le traitié de l'acor-

(*a*) Et qu'ils interrompaient le prètre par le bruit qu'ils faisaient. — (*b*) A la consécration; ou *simplement*, en disant la messe. — (*c*) Acheva de chanter sa messe.

der (1) fu tel, que l'en devoit rendre au Soudanc Damiète, et le Soudanc devoit rendre au roy le réaume de Jérusalem ; et li dut garder le Soudanc les malades qui estoient à Damiète et les chars salées, pource que il ne mangoient point de porc; et les engins le Roy, jusques à tant que le Roy pourroit r'envoier querre toutes ces choses. Il demandèrent au Conseil le Roy quel seurté il donroient par quoy il r'eussent Damiète. Le Conseil le Roy leur offri que il détenissent un des freres le Roy tant que il r'eussent Damiète, ou le conte d'Anjou, ou le conte de Poitiers. Les Sarrazins distrent que il n'en feroient riens se en ne leur lessoit le cors le Roy (*a*) en gage; dont monseigneur Geffroy de Sergines, le bon chevalier, dit que il aimeroit miex que les Sarrazins les eussent touz mórs et pris, que ce que il leur feust reprouvé que il eussent lessié le Roy en gage. La maladie commença à engregier en l'ost en tel maniere, que il venoit tant de char morte ès gencives à nostre gent, que il couvenoit que *barbiers* ostassent la char morte, pource que il peussent la viande mascher et avaler aval. Grant pitié estoit d'oir brère les gens parmi l'ost, ausquiex l'en copoit la char morte; car il bréoient aussi comme femmes qui traveillent d'enfant.

Quant le Roy vit que il n'avoit pooir d'ilec demourer (*b*) que mourir ne le couvenist li et sa gent, il ordena et atira que il mouvroit le mardi au soir à la nuitier (*c*), après les octaves de pasques, pour revenir à

---

(1) Sanudo dit que par ce traité le sultan de Babylone offrit de laisser au roi la ville de Damiete avec le pays adjacent, pour le laisser habiter aux chrétiens qui demeuraient dans l'Egypte, nommés pour lors Christiani de Cinturà : *quia cingulum portabant latum, et vestimentum, per quod recognoscebantur ab aliis;* (*Jacobitis Scilicet et aliis Christianis.*)

(*a*) La personne du roi. — (*b*) Qu'il ne pouvait demeurer là. — (*c*) *Lisez :* à l'anuitier ; *c'est-à-dire*, à l'entrée de la nuit.

Damiète. Le Roy commanda à Josselin de Cornaut, et à ses freres et aus autres engingneurs, que il copassent les cordes qui tenoient les pons entre nous et les Sarrazins; et riens n'en firent. Nous nous requeillimes (*a*) le mardi après diner de relevée, et deux de mes chevaliers que je avoie de remenant de ma mesniée (*b*). Quant ce vint que il commença à anuitier, je dis à mes mariniers que il tirassent leur ancre et que nous en alissions aval; et il distrent que il n'oseroient, pource que les galies au Soudanc, qui estoient entre nous et Damiète, nous occiroient. Les mariniers avoient fait grans feus pour requeillir les malades dedans leur galies, et les malades s'estoient trait sur la rive du flum. Tandis que je prioie le marinier que nous en alissions, les Sarrazins entrèrent en l'ost; et vi à la clarté du feu que il occioient les malades sur la rive. Endementres que il tiroient leur ancre, les mariniers qui devoient mener les malades coupèrent les cordes de leur ancres et de leur galies, accoururent en nos petiz vessiaus, et nous enclorrent l'un d'une part et l'autre d'autre part, que à pou se ala que il ne nous afondrèrent en l'yaue (*c*). Quant nous fumes eschapés de ce péril et nous en alions contreval le flum, le Roy, qui avoit la maladie de l'ost et menoison (*d*) moult fort, se feust bien garanti ès galies se il vousist; mès il dit que, se Dieu plest, il ne léroit jà son peuple. Le soir se pasma par pluseurs foiz; et pour la fort menuison que il avoit, li couvint coper le fons de ses braies toutes les foiz que il descendoit pour aler à chambre. L'on escrioit à nous qui nagions par l'yaue, que nous attendission le Roy; et quant nous ne le voulions attendre, l'en traioit à nous de quarriaus (*e*); par quoy il nous couvenoit à

(*a*) Nous nous retirâmes dans nos vaisseaux. — (*b*) De reste de ma maison, de ma compagnie. — (*c*) En sorte que peu s'en fallut, qu'ils ne nous coulèrent à fond. — (*d*) Le scorbut et la dyssenterie. — (*e*) De traits d'arbalète.

rester tant que il nous donnoient (*a*) congé de nager.

Or vous dirai comment le Roy fut pris, ainsi comme il meismes le me conta. Il me dit que il avoit lessié la seue bataille et s'estoit mis entre li et monseigneur Geffroy de Sargines (*b*) et (*c*) en la bataille monseigneur Gautier de Chasteillon, qui fesoit l'ariere garde; et me conta le Roy que il estoit monté sur un petit roncin, une houce de soye vestue, et dit que dariere li ne demoura de touz chevaliers ne de touz serjans, que monseigneur Geffroy de Sergines, lequel amena le Roy jusques à Quazel, là ou le Roy fut pris; en tel maniere que li Roys me conta que monseigneur Geffroy de Sergines le deffendoit des Sarrazins, aussi comme le bon vallet deffent le hanap son seigneur des mouches; car toutes les foiz que les Sarrazins l'aprochoient, il prenoit son espie (*d*), que il avoit mis entre li et l'arçon de saselle, et le metoit desous s'essele et leur recouroit sus et les chassoit ensus du Roy (*e*), et ainsi mena le Roy jusques à Kasel, et le descendirent en une meson, et le couchèrent ou giron d'une bourjoise de Paris aussi comme tout mort, et cuidoient que il ne deust ja veoir le soir. Illec vint monseigneur Phelippe de Monfort (1), et dit au Roy que il véoit l'Amiral à qui il avoit traitié de la trève; que se il vouloit il iroit à li pour la treuve refaire en la maniere que les Sarrazins vouloient. Le Roy li pria que il y alast et que il le vouloit bien. Il ala au Sarrazin, et le Sarrazin avoit

(*a*) *Lisez* : Tant que il nous donroient ; *c'est-à-dire :* Jusqu'à ce qu'ils nous donnassent. — (*b*) *C'est-à-dire* : lui et monseigneur Geffroy de Sargines. — (*c*) *Effacez*, etc. — (*d*) *Lisez :* Espée. — (*e*) Les écartoit de la personne du roi.

(1) Philippe de Montfort, fils de Simon III, ce grand ennemi des Albigeois, frère de Simon IV, qui entreprit après la mort de son père, l'extirpation de ces hérétiques ; mais depuis ayant reçu quelque déplaisir de la reine Blanche, il se retira en Angleterre où il fut fait grand-sénéchal.

ostée sa touaille de sa teste, et osta son anel de son doy pour asseurer que il tenroit la trève. Dedans ce avint une si grant meschéance à nostre gent, que un traitres serjant, qui avoit à non Marcel, commença à crier à nostre gent : « Seigneurs chevaliers rendés vous, que li « Roys le vous mande, et ne faites pas occirre le Roy ». Touz cuidèrent que le Roy leur eust mandé, et rendirent leur espées aus Sarrazins. L'Amiraut vit que les Sarrazins amenoient nostre gent prins. L'Amiraut dit à monseigneur Phelippe que il n'aferoit pas que il donnast à nostre gent trèves, car il véoit bien que il estoient pris. Or avint ainsi que monseigneur Phelippe, que toute nostre gent estoient pris, et il ne le fu pas, pource que il estoit message (*a*) Or a une autre mauvèse maniere ou pais en la paiennime, que quant le Roy, envoie ses messages au Soudanc, ou le Soudanc au Roy, et le Roy meurt ou le Soudanc avant que les messages reviengnent, les messages sont prisons et esclaves, de quelquc part que il soient, ou Crestiens ou Sarrazins.

Quant celle meschéance avint à nos gens que il furent pris à terre, aussi avint à nous qui fumes prins en l'yaue, ainsi comme vous orrez ci après; car le vent nous vint devers Damiète, qui nous toli le courant de l'yaue, et les chevaliers que le Roy avoit mis en ses courciers (*b*) pour nos malades deffendre, s'enfouirent. Nos mariniers perdirent le cours du flum et se mistrent en une noe(*c*), dont il nous couvint retourner arières vers les Sarrazins.

Nous qui alions par yaue, venimes un pou devant ce que l'aube crevast, au passage là où les galies au Soudanc estoient, qui nous avoient tolu à venir les viandes

---

(*a*) Parce qu'il était ambassadeur. — (*b*) Sortes de vaisseaux. — (*c*) Dans une eau stagnante, dans une espèce d'anse au faux bras du Nil.

de Damiète. Là ot grant hutin; car il traioient à nous et à nostre gent qui estoient sus la rive de l'yaue à cheval, si grant foison de pyles à tout le feu grejois, que il sembloit que les estoiles du ciel chéissent.

Quant nos mariniers nous eurent ramenez du bras du flum là où il nous orent enbatus, nous trouvames les courciers le Roy que le Roy nous avoit establiz pour nos malades deffendre, qui s'en venoient fuiant vers Damiète. Lors leva un vent qui venoit devers Damiète si fort, que il nous toli le cours de l'yaue. A l'une des rives du flum et à l'autre, avoit si grant foison de vaisseles à nostre gent qui ne pooient aler aval, que les Sarrazins avoient pris et arrestez, et tuoient les gens et les getoient en l'yaue, et traihoient les coffres et les harnois des nefs que il avoient gaaingnées à nostre gent. Les Sarrazins qui estoient à cheval sus la rive traioient à nous de pyles, pource que nous ne voulions aler à eulz. Ma gent m'orent vestu un haubert à tournoier (*a*), lequel j'avoie vestu, pour les pyles qui chéoient en nostre vessel ne me bleçassent. En ce point ma gent, qui estoient en la pointe du vessel aval, m'escrièrent: « sire, sire, vos mariniers, pource que les Sarrazins vous menacent, vous welent mener à terre ». Je me fiz lever par les bras, si féble comme je estoie, et trais m'espée sur eulz, et leur diz que je les occiroie se il me menoient à terre; et il me respondirent que je preisse lequel que je vourroie, ou il me menroient à terre, ou il me ancreroient enmi le flum jusques à tant que le vent feust choit; et je leur dis que j'amoie miex que il m'ancrassent enmi le flum, que ce que il me menacent à terre là où je veoie nostre occision: et il m'ancrèrent.

Ne tarda guères que nous veimes venir quatre galies du Soudanc, là où il avoit bien mil homes. Lors j'appelai

(*a*) Une cotte de mail qui servait dans les tournois.

mes chevaliers et ma gent, et leur demandai que il vouloient que nous feissions, ou de nous rendre aus galies le Soudanc, ou de nous rendre à ceulz qui estoient à terre. Nous accordames touz que nous aimions miex que nous nous randission aus galies le Soudanc, pource que il nous tendroient ensemble; que ce que nous nous randisson à ceulz qui sont à terre, pource que il nous esparpilleroient et vendroient aus Béduyns. Lors dit un mien scélerier, qui estoit né de Doulevens (*a*) : « sire, je ne m'acorde pas à cest conseil ». Je li demandai auquel il s'acordoit, et il me dit : « Je m'acorde que nous nous lessons touz tuer, si nous en irons touz en paradis ». Mès nous ne le creumes pas.

Quant vi que prenre nous escouvenoit (*b*), je prins mon escrin et mes joiaus et les getai ou flum, et mes reliques aussi. Lors me dit un de mes mariniers : « sire, se vous ne me lessiés dire que vous soiés cousin au Roy, l'en vous occirra touz, et nous avec ». Et je diz que je vouloie bien que il deist ce que il vourroit. Quant la première galie, qui venoit vers nous pour nous hurter nostre vessel en travers, oyrent ce, il geterent leur ancres près de nostre vessel. Lors envoia Diex un Sarrazin qui estoit de la terre l'Empereour, et en vint noant jusques à nostre vessel, et m'embraça par les flans et me dit : « sire, vous estes perdu se vous ne metés conseil en « vous; car il vous couvient saillir de vostre vessel sur « le bec qui est teson (*c*) de celle galie; et se vous saillés, « il ne vous regarderont ja, car il entendent au gaaing « de vostre vessel ». Il me geterent une corde de la galie, et je sailli sur l'estoc ainsi comme Dieu volt. Et sachiez

---

(*a*) *C'est sans doute* Dourlens, ville de Picardie. — (*b*) Prendre *est mis ici*, pour être pris ; *il faut lire :* Que rendre nous escouvenait ; *c'est-à-dire*, qu'il convenait de nous rendre. — (*c*) *Lisez* : Tison ; *c'est-à-dire*, la quille *ou* l'extrémité antérieure et saillante de la quille du vaisseau.



que je chancelai ; que se il ne fu sailli après moy pour moy soustenir, je feusse cheu en l'yaue.

Il me mistrent en la galie, là où il avoit bien quatre-vingts homes de leur gens, et il me tint touzjours embracié, et lors il me porterent à terre et me saillirent sur le cors pour moy coper la gorge ; car cilz qui m'eust occis cuidast estre honoré. Et ce Sarrazin me tenoit touzjours embracié, et crioit : « cousin le Roy ». En tele maniere me porterent deux foiz par terre, et une à genoillons ; et lors je senti le coutel à la gorge. En ceste persécucion me salva Diex par l'aide du Sarrazin, lequel me mena jusques ou chastel là où les chevaliers Sarrazins estoient. Quant je ving entre eulz, il m'osterent mon haubert ; et pour la pitié qu'il orent de moy, il geterent sur moy un mien couvertouer de escarlate fourré de menu ver, que madame ma mère m'avoit donné ; et l'autre m'aporta une courroie blanche ; et je me ceingny sur mon couvertouer, ouquel je avoie fait un pertuis et l'avoie vestu ; et l'autre m'aporta un chaperon, que je mis en ma teste. Et lors, pour la poour que je avoie, je commençai à trembler bien fort, et pour la maladie aussi. Et lors je demandai à boire, et l'en m'aporta de l'yaue en un pot ; et sistost comme je la mis à ma bouche pour envoier aval, elle me sailli hors par les narilles. Quant je vi ce, je envoiai querre ma gent et leur dis que je estoie mort, que j'avoie l'apostume en la gorge ; et il me demanderent comment je le savoie ; et tantost il virent que l'yaue li sailloit par la gorge et par les narilles, il pristrent à plorer. Quant les chevaliers Sarrazins qui là estoient, virent ma gent plorer, il demanderent au Sarrazin qui sauvez nous avoit ; pourquoy il ploroient ; et il respondi que il entendoit que j'avoie l'apostume en la gorge, parquoy je ne pouoie eschaper. Et lors un des chevaliers Sarrazins dit à celi qui nous avoit garantiz, que il nous reconfortast, car il me donroit tele chose à boivre, de-

quoy je seroie guéri dedans deux jours; et si fist il.

Monseigneur Raoul de Wanou (*a*) qui estoit entour moy, avoit esté esjareté (*b*) à la grant bataille du quaresme prenant, et ne pooit ester sur ses piez; et sachiez que un vieil Sarrazin chevalier qui estoit en la galie, le portoit aus chambres privées à son col (*c*).

Le grant Amiral des galies m'envoia querre, et me demanda se je estoie cousin le Roy; et je li dis que nanin, et li contai comment et pourquoy le marinier avoit dit que je estoie cousin le Roy. Et il dit que j'avoie fait que sage, car autrement eussions nous esté touz mors. Et il me demanda se je tenoie riens de lignage à l'empereur Ferri d'Alemaingne (1) qui lors vivoit; et je li respondi que je entendoie que madame ma mere estoit sa cousine germainne; et il me dit que tant m'amoit il miex. Tandis que nous mangions, il fist venir un bourgois de Paris devant nous. Quant le bourgois fu venu, il me dit: « sire, que faites vous? Que faiz-je « donc, feiz-je? En non Dieu, fist-il, vous mangez char « au vendredi ». Quant j'oi ce, je bouté m'escuele arières; et il demanda à mon Sarrazin pourquoy je avoie ce fait, et il li dit; et l'Amiraut li respondi que ja Dieu ne m'en sauroit mal gré, puisque je ne l'avoie fait à escient. Et sachez que ceste reponse me fist le Legat quant nous fumes hors de prison; et pour ce ne lessé-je pas que je ne jeunasse touz les vendredis de quaresme après en pain et en yaue; dont le Legat se courrouça moult forment à moy, pource que que il n'avoit demouré avec le Roy de riches homes que moy. Le dymanche après, l'Amiraut me fit descendre et tous les autres prisonniers qui avoient esté pris en l'yaue, sur la

---

(*a*) Ailleurs Raoul de Wanon. —(*b*) Avait eu le jarret coupé. — (*c*) Le portait sur son col à la garde-robe.

(1) Frédéric II qui avait été couronné roi de Jérusalem, et tenait toutes les places de ce royaume.

rive du flum. Endementières en trehoit monseigneur Jehan mon bon prestre hors de la soute de la galie (*a*), il se pausma, et en le tua et le geta l'en ou flum. Son clerc, qui se pasma aussi pour la maladie de l'ost que il avoit, l'en li geta un mortier sus la teste et fu mort, et le geta l'en ou flum. Tandis que l'en descendoit les autres malades des galies où il avoient esté en prison, il y avoit gens Sarrazins appareillés, les espées toutes nues, que (*b*) ceulz qui chéoient, il les occioient et getoient touz ou flum. Je leur fis dire à mon Sarrazin, que il me sembloit que ce n'estoit pas bien fait; car c'estoit contre les enseignemens Salehadin, qui dit que l'en ne doit nul homme occire, puis que en ne li avoit donné à manger de son pain et de son sel. Et il me respondi que ce n'estoient pas homes qui vausissent riens, pource que il ne se pooient aidier pour les maladies que il avoient. Il me fist amener mes mariniers devant moy, et me dit que il estoient touz renoiés (*c*), et je li dis que il n'eust ja fiance en eulz; car aussitost comme il nous avoient lessiez, aussitost les lèroient il se il véoient ne leur point ne leur lieu (*d*). Et l'Amiraut me fist reponse tele, que il s'accordoit à moy; que Salehadin disoit que en ne vit onques de bon Crestien bon Sarrazin, ne de bon Sarrazin bon Crestien. Et après ces choses il me fist monter sus un palefroy (*e*) et me menoit encoste de li, et passames un pont de nez, et alames à la Massoure là où le Roy et sa gent estoient pris; et venimes à l'entrée d'un grant paveillon là où les escrivains le Soudanc estoient, et firent illec escrire mon non. Lors me dit mon Sarrazin: « sire, je ne vous suivré plus, car je ne puis; mèz je « vous pri, sire, que cest enfant que vous avez avec vous,

---

(*a*) Hors du bas de l'arrière du vaisseau. — (*b*) En sorte que; — (*c*) Renégats. — (*d*) Si ils voyaient et leur avantage et l'occasion d'en profiter. — (*e*) Sur un cheval de parade.

« que vous le tenez tousjour par le poing, que les Sar-
« razins ne le vous toillent ». Et cel enfant avoit non Berthelemin, et estoit filz au seigneur de Monfaucon de Baat. Quant mon non fu mis en escrit, si me mena l'Amiraut dedans le paveillon là où les barons estoient, et plus de dix mille personnes avec eulz. Quant je entrai léans, les barons firent touz si grant joie que en ne pooit goute oir (*a*), et en louoient Nostre Seigneur, et disoient que il me cuidoient avoir perdu.

Nous n'eumes gueres demouré illec, quant en fist lever l'un des plus riches homes qui là feust, et nous mena en un autre paveillon. Moult de chevaliers et d'autres gens tenoient les Sarrazins pris (*b*) en une court qui estoit close de mur de terre. De ce clos où il les avoient mis les fesoient traire l'un après l'autre, et leur demandoient : « te weulz tu renoier ». Ceulz qui ne se vouloient renoier, en les fesoit mettre d'une part et coper les testes; et ceulz qui se renoioient, d'autre part. En ce point nous envoia le Soudanc son Conseil pour parler à nous; et demanderent à cui il diroient ce que le Soudanc nous mandoit: et nous leur deismes que il le deissent au bon conte de Perron de Bretaingne. Il avoit gens illec qui savoient le Sarrazinnois et le françois, que l'en appele Drugemens, qui enromançoient (*c*) le sarrazinnois au conte Perron. Et furent les paroles teles : « sire le Soudanc nous envoie à vous pour savoir se vous vourriés estre delivrés? Le Conte respondi, oil. Et que nous dourriés (*d*) au Soudanc pour vostre delivrance? « Ce
« que nous pourrions faire et soufrir par reson, fist
« le Conte. Et donriés vous, firent il, pour vostre déli-
« vrance, nulz des chastiaus aus barons d'outremer?
« Le Conte respondi que il n'i avoit pooir; car en les

(*a*) Qu'on ne pouvait rien entendre. — (*b*) Les Sarrasins tenaient prisonniers. — (*c*) Qui traduisaient en français. — (*d*) Et que voudriez-vous donner, etc.

« tenoit de l'empereor d'Alemaingne qui lor vivoit. Il « demanderent se nous renderions nulz des chastiaus « du Temple ou de l'ospital pour nostre delivrance. Et « le Conte respondi que ce ne pooit estre; que quant « l'en y mettoit les chastelains, en leur fesoit jurer sur « Sains, que pour délivrance de cors de homme, il ne « renderoient nulz des chastiaus. Et il nous respon- « dirent que il leur sembloit que nous n'a- « vions talent d'estre delivrez, et que il s'en iroient et « nous envoieroient ceulz qui joueroient à nous des es- « pées, aussi comme il avoient fait aus autres ». Et s'en alèrent.

Maintenant que (*a*) il s'en furent alez, se feri en nostre paveillon une grant tourbe de joenes Sarrazins, les espées caintes, et amenoient avec eulz un home, de grant vieillesce tout chanu (*b*), lequel nous fist demander se c'estoit voir (*c*) que nous créions en un Dieu qui avoit esté pris pour nous, navré et mort pour nous, et au tiers jour resuscité. Et nous respondimes, oyl. Et lors nous dit que nous ne nous devions pas desconforter se nous avions soufertes ces persecucions pour li; « car en- « core, dit il, n'estes vous pas mort pour li, ainsi « comme il fu mort pour vous; et se il ot pooir de li « resusciter, soiés certein que il vous délivrera quant li « pléra ». Lors s'en ala et touz les autres joenes gens après li, dont je fu moult lie; car je cuidoie certeinnement que il nous feussent venu les testes trancher. Et ne tarja guères (*d*) après quant les gens le Soudanc vinrent, qui nous distrent que le Roy avoit pourchacié nostre delivrance.

Après ce que le vieil home s'en fu alé, qui nous ot

(*a*) Aussitôt que. — (*b*) Tout blanc. — (*c*) S'il était vrai. — (*d*) Et ne tarda guères.

reconfortez, revint le Conseil le Soudanc à nous, et nous dirent que le Roy nous avoit pourchacié nostre delivrance, et que nous envoison quatre de nos gens à li pour oyr comment il avoit fait. Nous y envoiames monseigneur Jehan de Walery le preudomme, monseigneur Phelippe de Monfort, monseigneur Baudouyn dit Belin (*a*) seneschal de Cypre, et monseigneur Guion dit Belin, connestable de Cypre, l'un des miex entechez chevaliers que je veisse onques, et qui plus amoit les gens de cest pays. Ces quatre nous raporterent la maniere comment le Roy nous avoit pourchacié nostre delivrance; et elle fu tele.

Le Conseil au Soudanc essaièrent le Roy en la maniere que il nous avoient essaiés, pour veoir se li Roys leur vourroit promettre à delivrer nulz des chastiaus du Temple ne de l'ospital, ne nulz des chastiaus aus barons du pais; et ainsi comme Dieu voult, le Roy leur respondit tout en la maniere que nous avions respondu; et il le menacerent et li distrent que puisque il ne le vouloit faire, que il le feroient mettre ès bernicles. Bernicles est le plus grief tourment que l'en puisse soufrir; et sont deux tisons (*b*) ploians, endentés au chief, et entre l'un en l'autre, et sont liés à fors corroies de beuf au chief; et quant il weulent mettre les gens dedans, si les couchent sus leur costez et leur mettent les jambes parmi les chevilles dedans; et puis si font asseoir un home sur les tisons, dont il ne demourra ja demi pié entier de os qu'il ne soit tout debrisiés; et pour faire au pis que il peuent, au chief de trois jours que les jambes sont enflées, si remettent les jambes enflées dedans les bernicles et rebrisent tout derechief. A ces menaces leur respondi le Roy, que il estoit leur prisonnier et que il pouoient fère de li leur volenté.

(*a*) ***Lizez là et au nom qui suit* : d'Ibelin, *et non* dit Belin. — (*b*) Pièces de bois.**

Quant il virent que il ne pourroient vaincre le bon Roy par menaces, se revindrent à li et li demandèrent combien il voudroit donner au Soudanc d'argent (1), et avec ce leur rendît Damiète. Et le Roy leur respondi que se le Soudanc vouloit prenre rèsonnable somme de deniers de li, que il manderoit à la Royne que elle les paiast pour leur delivrance. Et il distrent : « comment, est ce que vous ne nous voulez dire que vous ferez ces choses ? » Et le Roy respondi que il ne savoit se la Royne le vourroit faire, pource que elle estoit sa dame. Et lors le Conseil s'en r'ala parler au Soudanc, et raporterent au Roy que se la Royne vouloit paier dix cent mil besans d'or, qui valoient cinq cens mile livres (2),

(1) Mathieu Paris dit que le Soudan proposa de retenir le Roi et de l'envoyer comme en triomphe de sa victoire, jusqu'au fond de l'Orient, afin de servir d'étonnement et d'exemple aux autres princes chrétiens qui oseraient tenter de pareilles entreprises; mais le désir qu'il eut de retirer de ses mains Damiette qui étoit défendue par le duc de Bourgogne Olivier de Thermes, et dans laquelle s'était sauvé le légat Eudes de Chateau-Roux, et beaucoup d'autres prélats qui assistaient l'infortunée reine Marguerite, empêcha ce dessein pour tenter une ruse; il fit revêtir ses troupes à la française, et les envoya devant Damiette, où l'on n'avait pas encore appris ces tristes nouvelles, mais la garnison reconnut bientôt à leur démarche et à leurs visages basannés qu'ils étaient ennemis. Se voyant déçu, il traita son captif avec plus de douceur, lui permit d'être servi par sa maison, et commença à lui proposer les conditions de sa délivrance.

(2) Le besan étoit une monnoie d'or des Empereurs d'Orient, ainsi appelée du nom de *Byzantium* qui est la ville de Constantinople.

L'extrait d'un registre de la chambre des comptes de Paris, marque que la rançon de Saint-Louis monta à la somme de 167,102 livres, 18 sols, 8 den. tournois, laquelle somme fut prise sur les deniers de son hôtel, le surplus des 400 mille livres qui étoit le prix de la rançon, puisque le sultan avoit eu la générosité d'en rabattre cent mille livres, fut pris des déniers

que il delivreroit le Roy. Et le Roy leur demanda par leur seremens (*a*) se le Soudanc les delivreroit pour tant, se la Royne le vouloit faire. Et il r'alerent parler au Soudanc; et au revenir firent le serement au Roy, que il le delivreroient ainsi. Et maintenant que il orent juré, le Roy dit et promist aus Amiraus que il paieroit volentiers les cinq cens mille livres pour la delivrance de sa gent, et Damiète pour la delivrance de son cors; car il n'estoit pas tel que il se deust desraimbre à deniers (*b*). Quant le Soudanc oy ce, il dit: « par ma foy, larges « est le Frans quant il n'a pas bargigné sur si grant somme « de deniers: or li alés dire, fist le Soudanc, que je li « donne cent mile livres pour la réançon paier ».

Lors fist estre (*c*) le Soudanc les riches homes en quatre galies, pour mener vers Damiète. En la galie là où je fu mis, fu le bon conte Pierre de Bretaingne, le conte Guillaume de Flandres, le bon conte Jehan de Soissons, monseigneur Hymbert de Biaugeu connestable de France; le bon chevalier monseigneur Jehan d'Ybelin et monseigneur Gui son frere i furent mis. Cil qui nous conduisoient en la galie, nous ariverent devant une heberge que le Soudanc avoit fet tendre sur le flum, de tel maniere comme vous orrez. Devant celle heberge avoit une tour de parches de sapin (*d*) et close entour de telle tainte (*e*), et la porte estoit de la heberge; et dedans celle porte estoit un paveillon tendu, là où les Amiraus, quant il aloient parler au Soudanc, lessoient leur espées et leur harnois. Après ce paveillon r'avoit une porte comme la premiere, et par celle porte entroit l'en en

---

destinés aux dépenses de la guerre. Il est aisé de conclure d'après ce calcul que chaque besan valait alors 10 s. de la monnoie de ce tems-là.

(*a*) Leur demanda s'ils feraient serment que le Soudan. — (*b*) Qu'il se dut racheter à prix d'argent.— (*c*) *Il faut peut-être lire* : lors fit mettre. — (*d*) De perches, *ou* planches de sapin. — (*e*) Toile peinte.

un grant paveillon qui estoit la sale au Soudanc. Après la sale avoit une tel tour comme devant, par laquelle l'en entroit en la chambre le Soudanc. Après la chambre le Soudanc avoit un prael, et enmi le prael avoit une tour plus haute que toutes les autres, là où le Soudanc aloit veior tout le pays et tout l'ost. Du prael movoit une alée qui aloit au flum, là où le Soudanc avoit fait tendre en l'yaue un paveillon pour aler baigner. Toutes ses herberges estoient closes de treillis de fust, et par dehors estoient les treillis couvers de toilles yndes, (*a*), pource que ceulz qui estoient dehors ne peussent veoir dedans ; et les tours toutes quatre estoient couvertes de telle.

Nous venimes le jeudi devant l'ascencion en ce lieu là où ces herberges estoient tendues. Les quatre galies là où entré nous estions en prison, entra (*b*) ou devant de la herberge le Soudanc. En un paveillon qui estoit assez près des herberges le Soudanc, descendi on le Roy. Le Soudanc avoit ainsi atiré, que le samedi devant l'Ascencion en li rendroit Damiète, et il rendroit le Roy.

Li Amiraut que le Soudanc avoit osté de son Conseil pour mettre les siens que il ot amenez d'estranges terres, pristrent conseil entre eulz, et dit un sage home Sarrazin en tel maniere : « Seigneur, vous véez la honte et la deshoneur que le Soudanc nous fait, que il nous oste de l'honneur là où son pere nous avoit mis. Pour laquele chose nous devons estre certeins que s'il se treuve dedans la forteresce de Damiète, il nous fera prenre et mourir en sa prison, aussi comme son aieul fist aus Amiraus qui pristrent le conte de Bar, le conte de Monfort; et pour ce vaut il miex, si comme il me semble, que nous le façons occirre avant qu'il nous parte des mains.

(*a*) Toiles teintes en bleu. — (*b*) *Lisez* encra on ; *c'est-à-dire* on encra, on fit mouiller.



Il alerent à ceulz de la Halequa, et leur requistrent que il occeissent le Soudanc sitost comme il auroient mangé avec le Soudanc (*a*) qui les en avoit semons. Or avint ainsi que après ce qu'il orent mangié, et le Soudanc s'en aloit en sa chambre et ot pris congé de ses Amiraus, un des chevaliers de la Halequa qui portoit l'espée au Soudanc, feri le Soudanc, de s'espée meismes (*b*) parmi la main entre les quatre dois, et li fendi la main jusques au bras. Lors le Soudanc se retourna à ses Amiraux qui ce li avoient fait faire, et leur dit: « Seigneur je me pleing à vous de ceulz de la Hauleca qui me vouloient occire, si comme vous le pouez veoir ». Lors respondirent les chevaliers de la Haulequa à une voiz au Soudanc, et distrent ainsi: « Puisque tu « diz que nous te voulons occire, il nous vaut miex que « nous t'occion que tu nous occies ».

Lors firent sonner les nacaires, et tout l'ost vint demander que le Soudanc vouloit. Et il leur respondirent que Damiète estoit prise et que le Soudanc aloit à Damiète, et que il leur mandoit que il alassent après li. Tuit s'armèrent et ferirent des esperons vers Damiète. Et quant nous veismes que il en aloient vers Damiète, nous fumes à grant meschief de cuer (*c*), pour ce que nous cuidions que Damiète feust perdue. Le Soudanc qui estoit jœnes et legiers, s'enfui en la tour que il avoit fet faire, avec trois de ses evesques (*d*) qui avoient mangé avec li; et estoit la tour dariere sa chambre, aussi comme vous avés oy ci devant. Cil de la Haleca qui estoient cinq cens à cheval, abatirent les paveillons au Soudanc et l'assiégerent entour et environ (*e*) dedans la tour qu'il

---

(*a*) Aussitôt que les amiraux auraient mangé avec le soudan. — (*b*) De l'épée même du soudan. — (*c*) *c'est-à-dire*, tristesse, abattement d'esprit. — (*d*) De ses Imans. — (*e*) De toutes parts et de près.

avoient fet faire, avec trois de ses evesques qui avoient mangé avec li, et li escrirent (*a*) qu'il descendist. Et lors dit que si feroit il, mès que il l'asseurassent (*b*) Et il distrent que il le feroient descendre à force, et que il n'estoit mie dedans Damiète. Il li lancerent le feu grejois qui se prist en la tour, qui estoit faite de planches de sapin et de telle de coton. La tour s'esprit hastivement que (*c*) onque si biau feu ne vi, ne si droit. Quant le Soudanc vit ce, il descendi hastivement et s'en vint fuiant vers le flum, toute la voie dont je vous ai avant parlé. Ceulz de la Halequa avoient toute la voie rompue à leur espées; et au passer que le Soudanc fist pour aler vers le flum, l'un d'eulz li donna d'un glaive parmi les costes, et le Soudanc s'enfui ou flum le glaive trainnant; et il descendirent là jusques *à nou* (*d*) et le vinrent occire ou flum, assez près de nostre galie là où nous estions. L'un des chevaliers, qui avoit à non Faraquataye, le fendi de s'espée et li osta le cuer du ventre; et lors il en vint au Roy, sa main toute ensanglantée, et li dit: « que me donras tu, que je t'ai occis ton ennemi, qui t'eust mort (*e*) se il eust vescu ». Et le Roy ne li respondi onques riens.

Il en vindrent bien trente les espées toutes nues ès mains à nostre galie, et les haches danoises. Je deman- à monseigneur Baudouyn d'Ibelin, qui savoit bien le sarrazinnois, que celle gent disoient; et il me respondi que il disoient que il nous venoient les testes trancher. Il y avoit tout plein de gens qui se confessoient à un Frere de la Trinité qui estoit au conte Guillaume de Flandres. Mès endroit de moy ne me souvint onques de

---

(*a*) *Lisez* : Escrièrent — (*b*) Pourvu qu'ils lui donnassent sûreté. — (*c*) La tour s'enflamma promptement, en sorte que. — (*d*) A la nage, jusqu'à perdre pied. — (*e*) Qui t'eut tué, qui t'eut fait mourir.

pechié que j'eussc fait ; ainçois m'apensai (*a*) que quant plus me deffenderoie et plus me ganchiroie (*b*), et pis me vauroit. Et lors me seignai et m'agenoillai au pié de l'un d'eulz, qui tenoit une hache danoise à charpentier, et dis : « ainsi mournt sainte Agnès ». Messire Gui d'Ybelin, connestable de Chypre, s'agenoilla encoste moy et se confessa à moy ; et je li dis : « je vous asolz de tel pooir comme Dieu m'a donné ». Mez quant je me levai d'ilec, il ne me souvint onques de chose que il m'eust dite ne racontée.

Il nous firent lever de là où nous estions et nous mistrent en prison en la sente de la galie (*c*), et cuiderent moult de nostre gent que il l'eussent fait pource que il ne voudroient pas assaillir touz ensemble, mès pour nous tuer l'un après l'autre. Léans fumes à tel meschief le soir tout soir (*d*) que nous gisions si à estroit que mes piez estoient en droit (*e*) le bon conte Perron de Bretaingne, et les siens estoient endroit le mien visage. Lendemain nous firent traire les Amiraus de la prison la où nous estions, et nous dirent ainsi leur message, que nous alissions parler aus Amiraux, pour renouveler les couvenances que le Soudanc avoit avec nous, et nous dirent que nous feussions certein que se le Soudanc eust vécu, il eust fait coper la teste au Roy et à nous touz. Aussi cil qui y porent aler y alerent ; le conte de Bretaingne, et le connestable et je, qui estions griefs malades, demourames. Le conte de Flandres, le conte Jehan de Soissons, les deux frères d'Ibelin, et les autres qui se porent aidier, y alerent.

Il acorderent aus Amiraus (*f*) en tel maniere, que

(*a*) Mais je fis réflexion. — (*b*) Et plus je ferois d'efforts pour échapper. — (*c*) Au fond de cale. — (*d*) Nous fûmes la dedans en telle misère toute la nuit. — (*e*) *Lisez* : En droit le visage ; *c'est-à-dire*, auprès du visage du bon conte Pierre de Bretagne. — (*f*) Ils convinrent avec les amiraux.



sitost comme en leur auroit delivré Damiète, il deliverroient le Roy et les autres riches homes qui là estoient, car le menu peuple en avoit fait mener le Soudanc vers Babiloine : fors que ceulz que il avoit foit tuer ; et ceste chose avoit il fete contre les couvenances que il avoient au Roy : par quoy il semble bien que il nous eust fait tuer aussi, sitost comme il eust eu Damiète. Et le Roy leur devoit jurer (1) aussi à leur faire gré de deux cens mille livres avant que il partisist du flum, et deux cens mille livres en Acre. Les Sarrazins, par les couvenances qu'il avoient au Roy, devoient garder les malades qui estoient en Damiète, les arbalestriers, les armeuriers, les chars salées, jusques à tant que le Roy les envoieroit querre.

Les seremens que les Amiraus devoient fére au Roy furent devisez et furent tiex, que se il ne tenoient au Roy les couvenances, que il feussent aussi honni comme cil qui par son péchié aloit en pélerinage à Mahommet à Maques (*a*) sa teste descouverte ; et feussent aussi honni comme cil qui lessoient leur femmes et les reprenoient après. De ce cas ne peuent lessier leur femmes à la loi de Mahommet (*b*), que jamez la puissent r'avoir, se il ne voit un autre homme gesir à li (*c*) avant que il la puisse r'avoir. Le tiers serement fu tel, que se il ne tenoient

---

(1) De Serres et du Haillan disent sans autorité, que Saint Louis laissa pour gage de sa parole, la sainte hostie, ce qui ne se trouve nulle part. Le seul Mathieu Paris a écrit que la reine Blanche, au rapport de cette fâcheuse nouvelle, rassembla la plus grande somme qu'elle put, et l'envoya au secours du roi ; mais un orage fit tout perdre ; ce qui fit prononcer à St-Louis ces paroles, lorsqu'il en reçut l'avis : *Ni cette perte, ni aucune autre que ce soit, ne saurait me séparer de la fidélité que je dois à mon Dieu.* Il relevait ainsi le courage des siens et se faisait admirer même de ses ennemis.

(*a*) A la Mecque. — (*b*) *Lisez* : Ils ne peuvent laisser leurs femmes, suivant la loi de Mahomet. — (*c*) Coucher avec elle.

les couvenances au Roy, que il feussent aussi honnis comme le Sarrazin qui manjue la char de porc. Le Roy pris les seremens desus diz des Amiraux, parce que mestre Nichole d'Acre, qui savoit le Sarrazinnois, dit que il ne les pooit plus forz faire selonc leur lai.

Quant les Amiraus orent juré, il firent mettre en escrit le serement que il vouloient avoir du Roy, fu tel (*a*), par le conseil des proueres (*b*) qu'il *s'estoit* renoié (*c*) devers eulz; et disoit l'escript ainsi : que se le Roy ne tenoit les couvenances aus Amiraus, que il feust aussi honni comme le Crestien qui renie Dieu et sa mère, et (*d*) de la compaingnie de ses douze compaingnons, de touz les Sains et de toutes les Saintes. A ce s'acordoit bien le Roy. Le darenier point du serement fu tel; que se il ne tenoit les couvenances aus Amiraus, que il feust aussi honni comme le Crestien qui renoie Dieu et sa loy, et qui est despit (*e*) de Dieu crache sur la croiz et marche desus. Quant li Roys oy ce, il dit se Dieu plet (*f*) cesti serement ne feroit il ja. Les Amiraux envoierent mestre Nichole, qui savoit le sarrazinnois, au Roy, qui dit au Roy tiex paroles : « Sire, les Amiraus ont grand despit de ce que il ont » juré quanque vous requeistes, et vous ne voulez » jurer ce que il vous requierent; et soiés certein que » se vous ne le jurez il vous feront la têste coper, et à » toute vostre gent ». Le Roy respondi que il en pooient faire leur volenté; car il amoit miex mourir bon crestien, que ce que il vesquit ou courous Dieu et sa mère (*g*).

Le patriarche de Jérusalem, vieil home et ancien de l'aage de quatre vingts ans; avoit pourchacié asseure-

---

(*a*) Qui fut tel. — (*b*) Des prêtres. — (*c*) Qui s'estoient renoiez. — (*d*) *Il manque là un mot*, *tel que*, exclu, *ou* retranché. — (*e*) *Lisez* : en despit; *cest-à-dire*, en mépris. — (*f*) *Lisez* : il dit que se Dieu plet. — (g) Dans le courroux de Dieu et de sa mère.

ment des Sarrazins, et estoit venu vers le Roy pour li aidier à pourchacier sa délivrance. Or est tele la coustume entre les Crestiens et les Sarrazins, que quant le Roy ou le Soudanc meurt, cil qui sont en messagerie, soit en paennime ou en crestienté, sont prison (*a*) et esclave; et pource que le Soudanc qui avait donné la seureté au Patriarche fu mort, fu prisonnier aussi comme nous fumes. Quant le Roy ot faite sa response, l'un des Amiraus dit que ce conseil li avait donné le Patriarche, et dit aus paiens: « Se vous me voulés » croire, je ferai le Roy jurer; car je li ferai la teste du » Patriarche voler en son geron ». Il ne le vorent pas croire, ainçois pristrent le Patriarche et le levèrent de delez le Roy (*b*) et le lierent à une perche d'un paveillon les mains darieres le dos, si estroitement que les mains li furent ausi enflées et aussi grosses comme sa teste, et que le sanc li sailloit parmi les mains. Le patriarche crioit au Roy: « Sire, jurez seurement, car je prens le » pechié sur l'ame de moy, du serement que vous ferez, » puisque vous le beez bien à tenir (*c*) ». Je ne sai pas comment le serement fu atiré (*d*) mèz l'Amiral se tindrent bien apaié (*e*) du serement le Roy et des autres riches homes qui là estoient.

Dès que le Soudanc fu occis, en fist venir les estrumens au Soudanc devant la tente le Roy, et dit en au Roy que les Amiraus avoient eu grant conseil de li faire Soudanc de Babiloine. Et il me demanda se je cuidoie qué il eust pris le royaume de Babiloine, se il li eussent presenté; et je li dis que il eust moult fait que fol (*f*), à ce que il avaient leur seigneur occis: et il me dit que vraiement il ne l'eust mie refusé. Et sachiez que

---

(*a*) Sont prisonniers. — (*b*) D'auprès du roi. — (*c*) Puisque vous avez intention de le bien tenir. — (*d*) Fut conçu. — (*e*) Content, satisfait. — (*f*) *C'est-à-dire*: Agi en fou.

il ne demoura (*a*) pour autre chose, que pource que il disoient que le Roy estoit le plus ferme Crestien que en peust trouver; et cest exemple en moustroient, à ce que quant il se partoient de la heberge, il prenoit sa croiz à terre et seignoient tout son cors; et disoient que se Mahommet leur eust tant de meschief soufert à faire, il ne le creussent jamez (*b*) et disoient que se celle gent fesoient Soudanc de li, il les occirroit touz, ou il devendroient crestiens.

Après ce que les couvenances furent acordées du Roy et des Amiraus et jurées, fu acordé que il nous deliverroient de l'Ascension (*c*) et que sitost comme Damiète seroit delivrée aus Amiraus, en deliverroit le cors le Roy et les riches homes qui avec li estoient, aussi comme il est devant dit. Le jeudi au soir ceulz qui menoient nos quatre galies vindrent ancrer nos quatre galies enmi le flum (*d*), devant le pont de Damiète, et firent tendre nn paveillon devant le pont, là où le Roy descendi.

Au solleil levant, monseigneur Geffroy de Sargines ala en la ville, et fist rendre la ville aus Amiraus. Sur les tours de la ville mistrent les enseignes au Soudanc. Les chevaliers Sarrazins se mistrent en la ville et commencèrent à boiure des vins, et furent maintenant touz ivres (*e*), dont l'un d'eulz vint à nostre galie et traït s'espée toute ensanglantée, et dit que endroit de li (*f*) avoit tué six de nos gens. Avant que Damiète feust rendue, avoit l'en recueilli la Royne en nos nez et toute nostre gens qui estoient en Damiète, fors que les ma-

---

(*a*) Que ce dessein n'échoua. — (*b*) Leur eust tant de meschief soufert à faire, ils ne le crussent jamez; *c'est-à-dire*: eut souffert qu'on leur eut fait tant de maux, ils ne croiroient plus en lui. — (*c*) *Lisez*: Le lendemain de l'Ascension. — (*d*) Au milieu du fleuve. — (*e*) Et furent bientôt tous ivres. — (*f*) Que pour sa part, il etc.

lades qui estoient en Damiète. Les Sarrazins les devoient garder par leur serement : il les tuèrent touz. Les engins le Roy, que il devoient garder aussi, il les decoperent par pièces; et les pors salés que il devoient garder, pource que il ne manjuent point de porc, il ne les garderent pas; ainçois firent un lit de bacons (*a*) et un autre de gens mors, et mistrent le feu dedans; et y ot si grant feu que il dura le vendredi, le samedi et le dymanche.

Le Roy et nous que il durent délivrer dès le solleil levant, il nous tindrent jusques à solleil couchant; ne onques n'i mangasmes, ne les Amiraus aussi; ainçois furent en desputoison tout le jour; et disoit un Amiraut pour ceulz qui estoient de sa partie : « seigneurs, se vous me voulez croire, moy et ceulz qui » sont ci de ma partie, nous occirrons le Roy et ces » riches homes qui ci sont; car desa quarante ans (*b*) » n'avons mès garde (*c*), car leurs enfans sont petitz et » nous avons Damiète devers nous, par quoy nous le » poons faire plus seurement ». Un autre Sarrazin qui avoit non Sebreci, qui estoit nez de Mortaig (*d*), disoit encontre et disoit ainsi : « se nous occions le Roy, après » ce que nous avons occis le Soudanc, on dira que les » E'gypciens sont les plus mauvèses gens et les plus « desloiaus qui soient ou monde ». Et cil qui vouloit que en nous occeist, disoit encontre : « il est bien » voir (*e*) que nous sommes trop malement defait de » nostre Soudanc que nous avons tué; car nous sommes » alés contre le commandemant Mahommet, qui nous » commande que nous gardons le nostre seigneur aussi » comme la prunelle de nostre œil; et vesci en cest

(*a*) Un lit de chairs de porcs salés. — (*b*) *Lisez* : Deça quarante ans; c'est-à-dire : d'ici à quarante ans. — (*c*) *C'est-à-dire* : Nous n'avons plus garde; nous n'aurons plus de crainte. — (*d*) *Lisez* : De Mortaingne; *c'est-à-dire* : de Mauritanie. — (*e*) Il est bien vrai.

» livre le commandement tout escript. Or escoutez, » fait il, l'autre commandement Mahommet qui vient » après » il leur tournoit un foillet où livre que il tenoit, et leur moustroit l'autre commandemant Mahommet, qui estoit tel : « En l'asseurement de la foy occi l'ennemi » de la loy. Or gardez comment nous avons mesfait » contre les commandemens Mahommet, de ce que » nous avons tué nostre seigneur, et encore ferons » nous pis se nous ne tuons le Roy, quelque asseurement » que nous li aions donné; car c'est le plus fort ennemi » que la loy paiennime est (*a*) ». Nostre mort fu presque acordée; dont il avint ainsi, que un Amiraut qui estoit nostre adversaire, cuida que en nous deust touz occirre, et vint sur le flum, et commença à crier en sarrazinnois à ceulz qui les galies menoient, et osta sa touaille de sa teste et leur fist un signe de sa touaille; et maintenant il nous desancrerent (*b*) et nous remenerent bien une grant lieue arières vers Babiloine. Lors cuidames nous estre touz perdus, et y ot maint lermes plorées.

Aussi comme Dieu voult, qui n'oublie pas les siens, il fu acordé entour solleil couchant que nous serions delivrez. Lors nous ramena l'en, et mist l'en nos quatre galies à terre. Nous requeismes que en nous lessast aler. Il nous dirent que non feroient juesques à ce que nous eussions mangé; car ce seroit honte aus Amiraus se vous partiés de nos prisons à jeun. Et nous requeismes que en nous donnast la viande et nous mangerions; et il nous distrent que en l'estoit alè querre en l'ost. Les viandes que il nous donnèrent, ce furent begues de fourmages (*c*) qui estoient roties au solleil, pource que les vers n'i venissent, et œfs durs cuis de quatre jours ou de cinq; et pour honneur de nous en les avoit fait peindre par dehors de diverses couleurs.

(*a*) *Lisez* : Ait. — (*b*) Sur-le-champ ils levèrent nos ancres. — (*c*) Ce furent beignets de fromage.

En nous mist à terre et en alames vers le Roy, qu'il amenoient du paveillon là où il l'avoient tenu vers le flum, et venoient bien vingt mille Sarrazins les espées ceintes; touz après li à pié. Où flum devant le Roy avoit une galie de Genevois (*a*), là où il ne paroit que un seul home desur. Maintenant que il vit le Roy sur le flum, il sonna un siblet (*b*), et au son du siblet saillirent bien de la sente de la galie (*c*) quatre vingts arbalestriers bien appareillés, les arbalestres montées, et mistrent maintenant les carriaus en coche. Tantost comme les Sarrazins le virent, il toucherent en fuie aussi comme berbis, que onques n'en demoura avec le Roy, fors que deux ou trois. Il geterent une planche à terre pour requeillir le Roy et le conte d'Anjou son frere, et monseigneur Geffroy de Sergines, et monseigneur Phelippe de Annemos, et le maréchal de France que en appeloit Don Meis, et le Mestre de la Trinité (1) et moy. Le conte de Poitiers il retindrent en prison jusques à tant que le Roy leur eust fait paier les deux cens mille livres que il leur devoit faire paier, avant que il partisist du flum, pour leur rançon.

Le samedi devant l'Ascension (*d*), lequel samedi est lendemain que nous feumes delivrés, vindrent prenre congié du Roy le conte de Flandres et le conte de Soissons, et pluseurs des autres riches homes qui furent pris ès galies. Le Roy leur dit ainsi, que il li sembloit que il feroient bien se il attendoient jusques à ce que le conte de Poitiers son frere feust delivrés. Et il distrent que il n'avoient pooir, car les galies estoient toutes

(*a*) De Génois. — (*b*) Un sifflet. — (*c*) Du fond de cale.

(1) Nicolas, général de l'ordre des Mathurins que l'on appelait en ce tems-là l'ordre des Anes, *eo quod asinos equitabant, non equos*, ainsi que porte une vieille chronique de l'an 1198. Ce général mourut l'an 1256.

(*d*) *Lisez* : Après l'Ascension.

appareillées. En leurs galies monterent et s'en vindrent en France, et en amenerent avec eulz le bon conte Perron de Bretaingne, qui estoit si malade que il ne vesqui puis (*a*) que trois semainnes et mourut sur mer. L'en commença à fere le paiement le samedi au matin, et y mist l'en au paiement faire le samedi et le dymanche toute jour jusques à la nuit, que on les paioit à la balance, et valoit chascune balance dix mille livres. Quant ce vint le dymanche au vespre, les gens le Roy qui fesoient le paiement, manderent au Roy que il leur failloit bien trente mille livres; que avec le Roy n'avoit que le Roy de Cezille et le Maréchal de France, le Menistre de la Trinité et moy, et touz les autres estoient au paiement fere. Lors dis-je au Roy que il seroit bon que il envoiast querre le Commandeur et le Maréchal du Temple, car le mestre estoit mort; et que il leur requiest que il li prestassent trente mille livres pour délivrer son frère. Le Roy les envoia querre, et me dit le Roy que je leur deisse. Quant je leur oy dit, frere Estienne d'Otricourt qui estoit Commandeur du Temple, me dit ainsi: « sire de Joinville, ce conseil que vous donnés » n'est ne bon, ne rèsonnable; car vous savês que nous » recevons les commandes en tel maniere, que par nos » seremens nous ne les poons délivrer mès que à ceulz » qui les nous baillent. » Assés y ot de dures paroles et de felonnesses (*b*) entre moy et li. Et lors parla frere Renaut de Vichiers, qui estoit Maréchal du Temple, et dit ainsi: « sire, lessiés ester la tençon (*c*) du seigneur de » Joinville et de nostre Commandeur; car aussi comme » nostre Commandeur dit, nous ne pourrions riens » bailler que nous ne feussiens parjures; et de ce que le » Seneschal vous loe que, ce nous ne vous en voulon » prester (*d*), que vous en preignés, ne dit-il pas moult

(*a*) Qu'il ne vécut depuis. — (*b*) Injurieuse, outrageante. — (*c*) Sire, ne faites nulle attention à la dispute. — (*d*) *Lisez*: Se nous ne vous en voulons prêter.

» grans merveilles, et vous en ferés volenté (*a*), et se » vous prenez du nostre, nous avons bien tant du vostre » en Acre, que vous nous desdomagerés bien. » Je dis au Roy que je iroie se il vouloit; et il le me commenda. Je m'en alé en une des galies du Temple, en la mestre galie; et quant je voulz descendre en la sente de la galie là où le tresor estoit, je demandé au commandeur du Temple que il venist veoir ce que je prenraie; et il n'i deigna onques venir. Le Maréchal dit que il venroit veoir la force que je li feroie. Si tost comme je fu avalé (*b*) là où le tresor estoit, je demandé au Tresorier du Temple, qui là estoit, que il me baillast les clefz d'une huche qui estoit devant moy; et il qui me vit mègre et descharné de la maladie, et en l'abit que je avoie esté en prison, dit que il ne m'en bailleroit nulles. Et je regardé une coignée qui gisoit illec, si la levai et dis que je feroie la clef le Roy (*c*). Quant le Maréchal vit ce, si me prist par le poing et me dit: « sire, nous véons bien que c'est force » que vous nous fêtes, et nous vous ferons bailler les » clez. » Lors commanda au Trésorier que en les me baillast. Et quant le maréchal ot dit au Trésorier qui je estoie, et il en fu moult esbahi. Je trouvai que celle huche que je ouvri, estoit à Nichole de Choisi, un serjant le Roy. Je getai hors ce d'argent que je y trouvai, et me lessoient ou chief de nostre vessel (*d*) qui m'avoit amené. Et pris le Maréchal de France (*e*) et le lessai avec l'argent, et sur la galie mis le Menistre de la Trinité. Le Maréchal tendoit l'argent au Menistre, et le Menistre le me bailloit ou vessel là où je estoie. Quant nous venimes vers la galie le Roy, et je commençai à hucher au Roy (*f*) : « Sire, sire, esgardés

---

(*a*) *Lisez*: Vostre volenté. — (*b*) Descendu. — (*c*) Que je mettrais le coffre en pièces. — (*d*) *Il faut peut-être lire* : Et me le laissèrent transporter au chef de nostre vaissel, etc. *Il décrit ensuite la manière dont il fit ce transport.* — (*e*) Et je pris le maréchal de France. — (*f*) A appeler le roi.

comment je suis garni. » Et le saint home me vit moult volentiers et moult liement (*a*). Nous baillames à ceulz qui fesoient le paiement, ce que j'avoie aporté. Quant le paiement fu fait; le Conseil le Roy qui le paiement avait fait, vint à li, et li distrent que les Sarrazins ne vouloient délivrer son frere jusques à tant que il eussent l'argent par devers eulz. Aucuns du Conseil y ot qui ne louoient mie le Roy, que il leur delivrast les deniers jusques à tant que il r'eust son frere. Et le Roy respondi que il leur deliverroit, car il leur avoit couvent; et il li retenissent les seues couvenances (*b*) se il cuidoient bien faire. Lors dit monseigneur Phelippe de Damoes au Roy, que on avoit forconté aus Sarrazins une balance de dix mile livres (*c*). Et le Roy se courrouça trop fort, et dit que il vouloit que en leur rendist les dix mile livres, pource que il leur avoit couvent à paier les deux cens mile livres avant que il partisist du flum. Et lors je passé monseigneur Phelippe sur le pié, et dis au Roy qu'il ne le creust pas, car il ne disoit pas voir; car les Sarrazins estoient les plus forconteurs (*d*) qui feussent ou monde: et monseigneur Phelippe dit que je disoie voir, car il ne le disoit que par moquerie. Et le Roy dit que male encontre (*e*) eust tele moquerie: « Et vous commant, dit » le Roy à monseigneur Phelippe, sur la foy que me » devez comme mon home que vous estes, que se les » dix mile livres ne sont paiés, que vous les facez » paier. ».

Moult de gens avoient loué au Roy que il se traisist en sa nef qui l'attendoit en mer, pour li oster des mains aus Sarrazins. Onques le Roy ne volt nullui croire (*f*),

---

(*a*) Avec joie. — (*b*) Et qu'ils accomplissent fidèlement sa promesse. — (*c*) Que dans le compte on avait trompé les Sarrasins, d'une balance de dix mille livres. — (*d*) Les plus grands trompeurs en fait de compte. — (*e*) Mauvaise rencontre, malheur. — (*f*) Ne voulut croire personne.

ainçois disoit que il ne partiroit du flum aussi comme il l'avoit couvent, tant que il leur eust paié deux cens mille livres. Si tost comme le paiement fu fait, le Roy, sanz ce que nulz ne l'en prioit, nous dit que désoremez estoit son serement quitez (*a*), et que nous nous partissions de là et alissons en la nef qui estoit en la mer. Lors s'esmut nostre galie, et alames bien une grant lieue avant que l'un ne parla à l'autre, pour la méseaise que nous avions du conte de Poitiers. Lors vint monseigneur Phelippe de Montfort en un galion, et escria au Roy : » Sire, sire, parlés à vostre frere le conte de Poitiers, qui est en cel autre vessel. » Lors escria le Roy : « Alume, alume (1) »; et si fist l'en. Lors fu la joie si grant comme elle pot estre plus entre nous.

Le Roy entra en sa nef, et nous aussi. Un poure pecherre ala dire à la contesse de Poitiers qu'il avoit veu le conte de Poitiers délivré, et elle li fist donner vingt livres de parisis.

Je ne weil pas oublier aucunes besoignes qui avindrent en E'gypte tandis que nous y étions. Tout premier je vous dirai de monseigneur Gaucher de Chasteillon, que un chevalier qui avoit non monseigneur Jehan de Monson, me conta que il vit monseigneur de Chasteillon en une rue qui estoit ou kasel là où le Roy fu pris, et passoit celle rue toute droite parmi le kasel, si que en véoit les champs d'une part et d'autre. En celle rue estoit monseigneur Gaucher de Chasteillon, l'espée ou poing toute nue : quant il véoit que les Turs se metoient parmi celle rue,

(*a*) Son serment était acquitté.

(1) M. Ducange dit que ce mot signifie allume la chandelle; il fonde son opinion sur un passage de Hugues de Berci qui vivoit sous le règne de St-Louis, dans la description qu'il fait de l'usage de la boussole de ce temps-là : il dit que dans l'obscurité de la nuit, les nautonniers, pour ne pas s'égarer de leur route, faisaient allumer une chandelle pour regarder de tems en tems l'aiguille.

il leur couroit sus l'espée ou poing et les flatoit hors du kasel; et au fuir que les Turs faisoient devant li, il qui traioient aussi bien devant comme dariere, le couvrirent tous de pylez. Quant il les avoit chaciés hors du kasel, il se desflichoit de ces pyles qu'il avoit sur li et remetoit sa cote à armes dessus li, et se dressoit sur ses estriers et estendoit les bras à tout l'espée (*a*), et crioit; « Chasteillon, chevalier! où sont mi preudhomme » ? Quant il se retournoit et il véoit que les Turs estoient entrés par l'autre chief(*b*), il leur recouroit sus l'espée ou poing et les en chaçoit; et ainsi fist par trois foiz en la manière desus dite. Quant l'Amiraut des galies m'ot amené devers ceulz qui furent pris à terre, je enquis à ceulz qui estoient entour li; ne onques ne trouvai qui me deist comment il fut pris, fors que tant que monseigneur Jehan Foninons le bon chevalier, me dit que quant en l'amenoit pris vers la Massourre, il trouva un Turc qui estoit monté sur le cheval de monseigneur Gauchier de Chasteillon, et estoit la culière (*c*) toute sanglante du cheval; et il li demanda que il avoit fait de celi à qui le cheval estoit, et li respondi que il li avoit copé la gorge tout à cheval, si comme il apparut à la culiere qui en estoit ensanglantée du sanc.

Il avoit un moult vaillant home en l'ost, qui avoit à non monseigneur Jaque de Castel, evesque de Soissons. Quant il vit que nos gens s'en revenoit devers Damiète, il qui avoit grant desirrier de aler à Dieu, ne s'en voult pas revenir en la terre dont il estoit né; ainçois se hasta d'aler avec Dieu, et feri des esperons et assembla aus Turs (*d*) tout seul, qui à leur espées l'occistrent (*e*) et le mistrent en la compaignie Dieu ou nombre des martirs.

En dementres que (*f*) le Roy attendoit le paiement

(*a*) Avec l'épée. — (*b*) Par l'autre bout *de la rue*. — (*c*) La croupière. — (*d*) Attaqua les Turcs. — (*e*) Avec leurs épées le tuèrent — (*f*) Tandis que.



que sa gent fesoient aux Turs pour la délivrance de son frere le conte de Poitiers, un Sarrazin moult bien atiré et moult léal home de cors (*a*), vint au Roy et li presenta lait pris en pos et fleurs de diverses manieres, de par les enfans le Nasac qui avoit esté Soudanc de Babiloine, et li fist le présent en françois et le Roy li demanda où il avoit apris françois, et il dit que il avoit été crestian; et le Roy li dit: « alez-vous-en, que à vous ne parlerai-je plus. » Je le traïs d'une part et li demandai son couvine (*b*); et il me dit qu'il avoit esté né de Provins, et que il estoit venu en Egypte avec le Roi Jehan (*c*), et que il estoit marié en Egypte et grant riche home. Et je li diz: « ne savez-vous pas bien que se vous mouriés en ce point, que vous iriez en enfer »; et il dit: « oyl », car il estoit certein que nulle (*d*) n'es-
» toit si bone comme la crestienne; mès je doute (*e*)
» se je aloie vers vous, la poureté là où je seroie et le
» reproche; toute jour me diroit l'en: véez-ci le re-
» noié (*f*); si aime miex vivre riche et aise, que je me
» meisse en tel point comme je vois. » Et je li dis que le reproche serait plus grant au jour du jugement là où chascun verroit son mesfait (*g*), que ne seroit ce que il me contoit. Moult de bones paroles li diz, qui guerez ne valurent: ainsi se departi de moy, n'onques puis ne le vi.

Or avez oy ci-devant les grans persecucions que le Roy et nous souffrimes, lesquiex persecucions la Royne n'en eschapa pas, si comme vous orrez ci-après. Car trois jours devant ce que elle accouchast, li vindrent les nouvelles que le Roy estoit pris; desquiex nouvelles elle fu si effréé, que toutes les foiz que elle se dormoit en son lit, il li sembloit que toute sa chambre feust pleinne de Sarrazins, et s'escrioit: « aidiés, aidiés »; et pource que

(*a*) Bien attiré, bien mis de sa personne. — (*b*) Et le questionnai sur son état. — (*c*) Jean de Brienne, roi de Jérusalem. — (*d*) *Lisez*: Nulle loi. — (*e*) Mais je crains. — (*f*) Voici le renégat. — (*g*) Son crime.



l'enfaut ne feust periz, dont elle estoit grosse, elle fesoit gesir devant son lit un chevalier ancien de l'aage de quatre-vingts ans, qui la tenoit par la main ; toutes les foiz que la Royne s'escrioit, il disoit : « Dame, n'aiés garde(*a*), car je sui ci ». Avant qu'elle feust accouchiée elle fist wuidier hors (*b*) toute sa chambre, fors que le chevalier, et s'agenoilla devant li et li requist un don ; et le chevalier li otria par son serement ; et elle li dit : « je vous demande, fist-elle, par la foy que vous m'a-
» vez baillée, que se les Sarrazins prennent ceste ville,
» que vous me copez la teste avant qu'il me preignent ».
Et le chevalier respondi : « soiés certeinne que je le ferai
» volentiers, car je l'avoie jà bien enpensé (*c*) que vous
» occiraie avant qu'il nous eussent pris ».

La Royne acoucha d'un filz, qui ot à non Jehan ; et l'appelloit l'an Tritant (*d*), pour la grant douleur là où il fu né. Le jour meismes que elle fu acouchée, li dit l'en que ceulz de Pise et de Genes s'en vouloient fuir, et les autres communes. Lendemain que elle fu acouchiée elle les manda touz devant son lit, si que la chambre fu toute pleinne : « Seigneurs, pour Dieu merci ne
» lessiés pas ceste ville, car vous véez que monseigneur
» le Roy seroit perdu et touz ceulz qui sont pris, se elle
» estoit perdue, et si ne vous plet, si vous preingne pi-
» tié de ceste chiétive qui ci gist, que vous attendés
» tant que je soie relevée ». Et il respondirent : « Dame,
» comment ferons nous ce, que nous mourons faim en
» ceste ville » ? Et elle leur dit que jà par famine ne s'en iroient ; « car je ferai acheter toutes les viandes en ceste
» ville, et vous retieing touz desorendroit (*e*) aus dépens
» du Roy ». Il se conseillerent et revindrent à li, et li

(*a*) N'ayez point peur. — (*b*) Elle fit sortir toute sa chambre tous ses domestiques. — (*c*) Je l'avais déjà bien résolu. — (*d*) — *Lisez* : Tristan. — (*e*) Dès à présent.

otroierent que il demourroient volentiers; et la Royne, que Diex absoille, fist acheter toutes les viandes de la ville, qui li cousterent trois cens et soixante mille livres et plus. Avant son terme la couvint relever, pour la cité que il couvenoit rendre aus Sarrazins. En Acre s'en vint la Royne, pour attendre le Roy.

Tandis que le Roy attendoit la delivrance son frère, envoia le Roy frere Raoul le Frere Preescheur à un Amiral qui avoit à non Faracataie, l'un des plus loiaus Sarrazins que je veisse onques: et li demanda que il se merveilloit moult comment li et les autres Amiraus soufrirent comment en li avoit ses trèves si villeinnement rompues; car en li avoit tué les malades que il devoient garder aussi; et du merrien de ses engins: et avoient *ars* les malades et les chars salées de porc que il devoient garder aussi. Faracataie respondi à frere Raoul et dit: « Frere Raoul, dites au Roy que par ma loy je n'i puis » mettre conseil, et ce poise moy (*a*); et li dites de par » moy que il ne face nul semblant que il li anuie (*b*), » tandis que il est en nostre main, car mort seroit »; et il loa que sitost comme il venroit en Acre, que il li en souvieingne.

Quant le Roy vint en sa nef, il ne trouva onques que sa gent li eussent riens appareillé, ne lit, ne robes; ainçois li couvint gesir, tant que nous fumes en Acre, sur les materas que le Soudanc li avoit baillez; et vesti les robes que le Soudanc li avoit fet bailler et tailler, qui estoit de samet noir, forré de vair et de griz, et y avoit grant foison de *noiaus* touz d'or.

Tandis que nous fumes (*c*) par six jours, je qui estoie malade me seoie touzjours de coste le Roy; et lors me conta il comment il avoit esté pris, et comment il avoit

---

(*a*) Et cela me pèse. — (*b*) Cela lui fasse de la peine. — (*c*) *Il faut lire* : Tandis que nous fûmes en mer.

pourchacié sa réançon (*a*) et la nostre par l'aide de Dieu; et me fist conter comment je avoie esté pris en l'yaue. Et après il me dit que je devoie grant gré savoir à Nostre-Seigneur, quant il m'avoit délivré de si grans perilz. Moult regretoit la mort du comte d'Artois son frere, et disoit que moult enuis se fu souffert (*b*) de li venir veoir, comme le conte de Poitiers, que il ne le feust venu veoir ès galies.

Du conte d'Anjou qui estoit en sa nef, se pleingnoit aussi à moy, qui nulle compaingnie ne li tenoit. Un jour demanda que le conte d'Anjou faisoit, et on li dit que il jouoit aus tables à (*c*) monseigneur Gautier d'Anemoes; et il ala là tout chancelant pour la flebesce de sa maladie(*d*), et prist les dez et les tables et les geta en la mer, et se courouça moult fort à son frere de ce que il s'estoit sitost pris à jouer aus deiz : mais monseigneur Gautier en fu le miex paié, car il geta touz les deniers qui estoient sus le tablier, dont il y avoit grant foison, en son geron, et les emporta.

Ci après orrez de pluseurs persecucions et tribulacions que j'oy en Acre, desquiex Dieu, à qui je m'atendoie et à qui je m'attens, me délivra : Et ces choses ferai-je escrire, pour ce que cil qui les orront, aient fiance en Dieu en leur persecucions et tribulacions; et Dieu leur aidera aussi comme il fist à moy.

Or disons donc que quant le Roy vint en Acre, toutes les processions d'Acre li vindrent à l'encontre recevoir jusques à la mer à moult grant joie. L'en amena (*e*) un palefroi (*f*), sitost comme je fu monté sus, le cuer me failli; et je dis à celi qui le palefroy m'avoit amené, que il me tenist que je ne cheisse : à grant peinne me mon-

---

(*a*) Procuré sa délivrance. — (*b*) Bien malgré lui, il se fût abstenu. — (*c*) Avec. (*d*) Pour la faiblesse que lui causait sa maladie. — (*d*) *Lisez* : L'en m'amena. — (*e*) Un cheval de parade.



ta l'en les degrez de la sale le Roy. Je me assis à une fenestre, et un enfant delez moi, et avoit entour dix ans de aage, qui avoit à nom Berthelemin, et estoit filz *bertart* à monseigneur Ami de Monbeliart seigneur de Monfaucon. Endementres que je seoie illec là où nul ne se prenoit garde de moy (*a*), là me vint un vallet en une cote vermeille à deux roies jaunes; et me salua et me demanda se je le cognoissai, et je li dis : nanin ; et il me dit que il estoit d'Oiselair le chastel mon oncle ; et je li demandai à qui il estoit, et il me dit que il n'estoit à nullui et que il demourroit avec moy se je vouloie; et je dis que je le vouloie moult bien : il m'ala maintenant (*b*) querre coifes blanches et me pingna moult bien. Et lors m'envoia querre le Roy pour manger avec li; et je y alai à tout le corcet (*c*) que l'en m'avoit fait en la prison des rongneures de mon couvertouer; et mon couvertouer lèssai à Berthelemin l'enfant, et quatre aunes de camelin que l'en m'avoit donné pour Dieu en la prison. Guillemin, mon nouviau varlet, vint trencher devant moy, et pourchassa de la viande (*d*) à l'enfant tant comme nous mangames.

Mon vallet novel me dit que il m'avoit pourchacié un hostel tout *delez* les bains, pour moy laver de l'ordure et de la sueur que j'avoie aportée de la prison. Quant ce vint le soir que je fus ou baing, le cuer me failli et me pasmai, et à grant peinne m'en traït l'en hors du baing jusques à mon lit. lendemain un vieil chevalier qui avait non monseigneur Pierre de Bourbonne, me vint veoir; et je le reting entour moy; il m'apleja (*e*) en la ville ce qu'il me failli pour vestir et pour moy atourner (*f*). Quant je me fu harée(*g*), bien quatre jours

---

(*a*) Où personne ne tenait compte de moi. — (*b*) Sur-le-champ. — (*c*) Avec le corset. — (*d*) Et procura des vivres. — (*e*) Il me cautionna. — (*f*) Pour m'équiper. — (*g*) Quand je me fus équipé.

après ce que nous fumes venuz, je alai veoir le Roy, et m'enchoisonna (a) et me dit que je n'avoie pas bien fet quant je avoie tant tardé à li veoir, et me commenda si chier comme j'avoie s'amour, que mangasse avec li ades et au soir et au main, jusques à tant que il eust *arée* que nous ferions (b), ou d'aler en France ou de demourer. Je dis au Roy que monseigneur Pierre de Courcenay me devoit quatre cens livres de mes gajes, lesquiex il il ne me vouloit paier. Et le Roy me respondi que il me feroit bien paier des deniers que il devoit au seigneur de Courcenay; et si fist il par le conseil monseigneur Pierre de Bourbone. Nous preismes quarante livres pour nos despens, et le remenant commandames à garder au Commandeur du palais du Temple. Quant ce vint que j'oi despendu les quarante livres, je envoiai le père Jehan Caym de Sainte-Manehost (c), que je avoie retenu outremer, pour querre autres quarante livres. Le Commandeur li respondi que il n'avoit denier du mien, et que il ne me congnoissoit. Je alai à frère Renaut de Vichiers, qui estoit mestre du Temple par l'aide du Roy, pour la courtoisie que il avoit faite en la prison, dont je vous ai parlé, et me plainz à li du Commandeur du palais qui mes deniers ne me vouloit rendre, que je li avoie commandéz (d). Quant il oy ce, il s'esfréa fort, et me dit : « sire de Joinville, je vous aime moult, mès soiés certein, que se vous ne vous voulez soufrir de ceste demande (e), je ne vous aimeré jamez; car vous voulés fere entendant aus gens (f) que nos freres sont larrons. » Et je li dis que je ne me soufferroie ja, se Dieu plet. En ceste mesaise de cuer je fus quatre jours, comme cil qui n'avoit plus de touz

---

(a) Et il me fit des reproches. (b) Qu'il eût résolu ce que nous ferions. — (c) De Sainte-Menehould. — (d) Ce que je lui avais confié. — (e) Vous désister de cette demande. — (f) faire entendre aux gens.

deniers pour despendre. Après ces quatre jours, le Mestre vint vers moy tout riant, et me dit que il avoit retrouvé mes deniers. La manière comment ils furent trouvés, ce fu pource que il avoit changé le Commandeur du palais et l'avoit envoié à un cazel que en appelle le Saffran; et cil me rendi mes deniers.

L'evesque d'Acre qui lors estoit, qui avoit esté né de Provins, me fist prester la meson au Curé de Saint Michiel. Je avoie retenu Caym de Sainte-Manehot, qui moult bien me servi deux ans miex que home que j'eusse oncques entour moy. Or estoit ainsi, que il avoit une logete à mon chevès; par où l'en entroit ou moustier (*a*). Or avint ainsi que une contenue me (*b*) prist, par quoy j'alai au lit, et toute ma mesnie aussi; ne onques un jour toute jour je n'oy onques qui me peust aidier ne lever, ne je n'attendoie que la mort, par un signe qui m'estoit delez l'oreille (*c*); car il n'estoit nul jour que l'en n'aportast bien vingt mors ou plus au moustier; et de mon lit toutes les foiz que on les apportoit, je ouaie chanter : *Libera me, Domine.* Lors je plorai et rendi graces à Dieu, et li dis ainsi : « Sire, aouré soies tu (*d*) de ceste soufraite que tu me fez (*e*); car mains bobans *(f) ai eulz (g)* à moy chaucier et à moy lever : Et te pri, Sire, que tu m'aides et me délivre de ceste maladie, moy et ma gent.

Après ces choses je requis à Guillemin mon nouvel escuier (*h*), et si fist-il; et trouvai que il m'avoit bien doumagé de dix livres de tournois et de plus; et me dit, quant je li demandai, que il les me rendroit quant il

---

(*a*) Dans l'église. — (*b*) Une fièvre continue. — (*c*) Près de l'oreille. — (*d*) Sois adoré. — (*e*) De cette nécessité où tu m'as réduit. — (*f*) Grand nombre de domestiques pour le faste. —(*g*) *Lisez*: Ai eus. — (*h*) *Il y a visiblement une lacune en cet endroit; mais elle sera suffisamment remplie, si l'on ajoute* : qu'il me rendit l'argent que je lui avais confié.

pourroit. Je li donné congié, et li dis que je li donnoie ce que il me devoit, car il l'avoit bien deservi (*a*). Je trouvai par les chevaliers de Bourgoingne, quant il revindrent de prison, que il l'avoient amené en leur compaignie, que c'estoit le plus courtois lierres (*b*) qui onques feust; car quant il failloit à aucun chevalier coutel ou courroie, gans ou esperons, ou autre chose, il l'aloit enbler et puis si li donnoit.

En ce point que le Roy estoit en Acre, se prirent les freres le Roy à jouer aus deiz; et jouoit le conte de Poitiers si courtoisement, que quant il avoit gaaingné, il fesoit ouvrir la sale et fesoit appeler les gentilzhomes et les gentilzfemmes, se nulz en y avoit, et donnoit à poingnées aussi bien les siens deniers comme il fesoit ceulz que il avoit gaingnés; et quant il avoit perdu, il achetoit par èsme les deniers à ceulz à qui il avoit joué (*c*), et à son frere le conte d'Anjou et aus autres; et donnoit tout et le sien et l'autrui.

En ce point que nous estions en Acre, envoia le Roy querre ses freres et le conte de Flandres et les autres riches homes, à un dymanche, et leur dit ainsi: « Seigneurs, Madame la Royne ma mere m'a mandé et » prié tant comme elle peut, que je m'envoise en » France, car mon royaume est en grant peril; car je » n'ai ne pèz ne trèves au roy d'Angleterre (*d*). Cil de » ceste terre à qui j'ai parlé m'ont dit, se je m'envois, » ceste terre est perdue; car il s'en venront touz en » Acre (*e*) après moy, pource que nulz n'i osera demourer à si pou de gent (*f*). Si vous pri, fist-il, que » vous y pensez; et pource que la besoingne est grosse (*g*), » je vous donne respit de moy respondre ce que bon

---

(*a*) Mérité. — (*b*) Le plus courtois filou. (*c*) Avec qui il avait joué. — (*d*) Avec le roi d'Angleterre. (*e*) *C'est-à-dire* tous ceux qui sont en Acre. — (*f*) Avec si peu de gens. — (*g*) L'affaire est grande, importante.

» vous semblera, jusques à d'ui en huit jours (*a*)* ». Et me dit ainsi, que il n'entendoit mie comment li Roys eust pooir de demourer, et me proia moult acertes que je m'en vousisse venir en sa nef. Et je li respondi que je n'en avoie pooir; car je n'avoie riens ainsi comme il le savoit, pource que j'avoie tout perdu en l'yaue là où j'avoie esté pris. Et ceste response ne li fis-je pas pour ce que je ne feusse moult volentiers alé avec li, mèz que pour une parole que monseigneur de Bollainmont mon cousin germain, que Diex absoille, me dit quant je m'en alai outremer : « Vous en alez outremer, fist-» il, or vous prenés garde au revenir; car nulz che-» valiers, ne poures ne richez, ne peut revenir que il » ne scet honni, se il laisse en la main des Sarrazins » le peuple menu Notre-Seigneur, en laquelle com-» paingnie il est alé ». Le Legat se courouça à moy, et me dit que je ne le deusse pas avoir refusé.

Le dymanche après revenimes devant le Roy; et lors demanda le Roy à ses freres et aus autres Barons et au conte de Flandres, quel conseil il li donroient, ou de s'alée ou de sa demourée. Il respondirent touz que il avoient chargié à monseigneur Guion Malvoisin le conseil que il vouloient donner au Roy. Le Roy li commanda que il deist ce que il li avoient chargié; et il dit ainsi : « Sire, vos freres et les riches hommes qui » ci sont, ont regardé à vostre estat; et ont veu que » vous n'avez pooir de demourer en ceste pais à l'on-» neur de vous ne de vostre regne (*b*); que de touz » les chevaliers qui vindrent en vostre compaingnie;

(*a*) D'aujourd'hui en huit jours. —

(*) *Il a visiblement une lacune en cet endroit du manuscrit; mais on voit assez par la suite, qu'il s'agit ici de l'entretien de Joinville avec le légat, sur la proposition que le roi vient de faire.* — (*b*) Ni de votre royaume.

» dont vous en amenates en Cypre deux mille et huit
» cens, il n'en a pas en ceste ville cent de remenant (*a*).
» Si vous loent-il (*b*), Sire, que vous en alez en France
» et pourchaciés gens et deniers, par quoy vous puissés
» hastivement revenir en cest pais vous venger des en-
» nemis de Dieu, qui vous ont tenu en leur prison. »
Le Roy ne se voult pas tenir à ce que monseigneur Gui Malvoisin avoit dit; *ains* demanda au conte d'Anjou, au conte de Poitiers et au conte de Flandres, et à pluseurs autres riches homes qui séoient emprès eulz; et tuit s'acorderent à monseigneur Gui Malvoisin. Le Legat demanda au conte Jehan de Japhe, qui séoit emprès eulz, que il li sembloit de ces choses. Le conte de Japhe li proia qu'il se *soufrist* de celle demande : « pource, fist-il, que mes chastiaux sont en marche (*c*), et se je loe au Roy la demourée, l'en cuideroit que ce feust pour mon proufit ». Lors li demanda le Roy, si acertes comme il pot, que il deist ce que il li en sembloit. Et il li dit que se il pooit tant faire, que il pooit herberge tenir aus chans (*d*) dedans un an, que il feroit sa grant honneur se il demouroit. Lors demanda le Legat à ceulz qui séoient après le conte de Japhe; et touz s'acorderent à monseigneur Gui Malvoisin. Je estoie bien le quatorzième assis encontre Le légat. Il me demanda que il m'en sembloit; et je li respondi que je m'acordoie bien au conte de Japhe. Et le Legat me dit tout couroucié, comment ce pourroit estre que le Roy peût tenir heberges à si pou de gent comme il avoit. Et je li respondi aussi comme couroucié, pource que il me sembloit que il le disoit pour moy atteinner (*e*):
» Sire, et je vous le dirai, puisqu'il vous plest. L'en

(*a*) Cent de reste. — (*b*) Ainsi ils vous conseillent. — (*c*) Sont sur la frontière. — (*d*) *C'est-à-dire* : Tenir la campagne. — (*e*) Pour me piquer.

» dit, sire, je ne sai se c'est voir (*a*), que le Roi n'a » encore despendu nulz de ses deniers, ne mès que (*b*) » des deniers aus Clers; si mette le Roy ses deniers en » despense, et envoit le Roy querre chevaliers en la » Morée et outre mer; et quant l'en orra nouvelles que » le Roy donne bien largement, chevaliers li venront » de toutes pars, parquoy il pourra tenir heberges dedans » un an, se Dieu plet; et par sa demourée seront de- » livrez les poures prisonniers qui ont esté pris ou » servise Dieu et ou sien, qui jamès n'en *istront* se li » Roys s'en va ». Il n'avoit nul illec qui n'eust de ses prochains amis en la prison, parquoy nulz ne me reprist; ainçois se pristrent touz à plorer. Après moy demanda le Legat à monseigneur Guillaume de Biaumont qui lors éstoit maréchal de France; et il dit que j'avoie moult bien dit; « et vous dirai rèson pourquoy ». Monseigneur Jehan de Biaumont le bon chevalier, qui estoit son oncle et avoit grant talent (*c*) de retourner en France; l'escria moult felonnessement (*d*) et li dit : « orde longaingne (*e*), que voulez-vous dire? raséez-vous tout quoy (*f*) ». Le Roy li dit : « mesire Jehan, vous fètes mal, lessiés li dire. Certes, Sire, non ferai » : il le couvint taire (*g*) Ne nulz ne s'acorda onques puis à moy, ne mès que le sire de Chatenai (*h*).

Lors nous dit le Roy : « Seigneurs, je vous ai bien oys, et je vous respondré de ce que il me pléra à fère, de hui en huit jours (*i*) ». Quant nous fumes partis d'illec, et l'assaut me commence de toutes pars : Or est fol, sire de Joinville, li Roys, se il ne vous croit contre tout le Conseil du royaume de France ». Quant les ta-

---

(*a*) Si cela est vrai. — (*b*) Ni rien autre chose, sinon. — (*c*) Et avoit grande envie. — (*d*) Le reprit en termes injurieux. — (*e*) Sale excrément. — (*f*) Asseyez-vous sans parler d'avantage. — (*g*) Guillaume de Beaumont fut forcé de se taire. — (*h*) Sinon le Sire de Chatenay. — (*i*) D'aujourd'hui en huit jours.

bles furent mises, le Roy delez li au manger (*a*), là où il me fesoit touzjours séoir, se ses frères n'i estoient. Onques ne parla à moy tant comme le manger dura; ce que il n'avoit pas accoustumé, que il ne gardât (*b*) touzjours à moy en mangant; et je cuidoie vraiement que il feust courroucié à moy, pource que je dis que il n'avoit encore despendu nulz de ses deniers, et que il despendeit largement. Tandis que le Roy oy ses graces, je alay à une fenestre ferrée qui estoit en une reculée (*c*) devers le chevet du lit le Roy; et tenoie mes bras parmi les fers de la fenestre, et pensoie que se le Roy s'en venoit en France, que je m'en iroie vers le prince d'Antioche, qui me tenoit pour parent et qui m'avoit envoié querre, jusques à tantque une autre ale (*d*) me venist ou pays par quoy les prisonniers feussent delivré, selonc le conseil que le sire de Boulaincourt m'avoit donné. En ce point que je estoie illec, le Roy se vint apuier à mes éspaules, et me tint ses deux mains sur la teste; et je cuidai que ce feust monseigneur Phelippe d'Anemos, qui trop d'ennui m'avoit fait le jour pour le conseil que je lui avoie donné; et dis ainsi: « lessiés moy en pez, monseigneur Phelippe ». Par mal avanture, au tourner que je fiz ma teste, la main le Roy me cheï parmi le visage, et cognu que c'estoit le Roy, à une esmeraude que il avoit en son doy; et il me dit: « tenez-vous tout quoy, car je vous weil de-
» mander comment vous feustes si hardi que vous,
» qui estes un joennes hons, m'osastes loer ma de
» mourée, encontre touz les grans hommes et les sa-
» ges de France qui me looient m'alée. Sire, fis-je,
» avoie la mauvestié en mon cuer, si ne vous loeroie je

(*a*) *On doit peut-être lire* : Le roy me fist seoir de lez li au manger. — (*b*) Que il ne regardât. — (*c*) A une fenètre grillée qui était dans une ambrasure. — (*d*) *Lisez* : Alée; *c'est-à-dire* : passage, armée de croisés.

» à nul fuer que vous la feissiés (1). Dites-vous, fist-il, » que je feroie que mauvaiz (*a*) se je m'en aloie? Si » m'aist Diex, Sire, fis-je, oyl. Et il me dit : se je » demeure, demourez-vous? Et je li dis que oyl, se je » puis ne du mien ne de l'autrui (*b*) Or soiés tout » aise, dit-il, car je vous sai moult bon gré de ce que » vous m'avez loé; mès ne le dite à nullui toute celle » semainne ». Je fus plus aise de celle parole, et me deffendoie plus hardiement contre ceulz qui m'assailloient. En appelle les paisans du pais, poulains. (2) Si me manda monseigneur Pierre d'Avalon, que je me deffendisse vers ceulz qui m'apeloient poulain, et leur deisse que j'amoie miex estre poulain que roncin *recreu* (3), aussi comme il estoient.

A l'autre dymanche revenimes touz devant le Roy; et quant le Roy vit que nous feusmes touz venus, si seigna sa bouche (*c*) et nous dit ainsi (après ce que il ot

---

(1) *Joinville veut apparemment dire ici* : J'étais persuadé que le retour en France était mauvais; ainsi je ne vous conseillerais en nulle manière que vous prissiez ce parti.

(*a*) Que j'agirais en méchant homme. — (*b*) *Il me semble qui faut lire* : Se je puis, sans rien épargner ne du mien ne de l'autrui.

(2) Enfans nés d'une mère Européenne et d'un père Syrien. L'auteur de la vie de Louis-le-Gros, explique la force de ce mot au chap. 24. *Pullani dicuntur qui de patre Syriano et matre francigena generantur.* Joinville dit que l'on appelait poulains les paysans de la Terre sainte et que ce terme passoit pour une injure de son temps.

(3) C'est-à-dire qui se confessait vaincus; c'est la force de ce mot *recreu*, qui est tiré de l'usage des duels; car quand l'un des combattans se voyoit terrassé par son ennemi et qu'il reconnaissait ne pouvoir plus combattre, il lui avouait qu'il était RECREANT ou RECREU, ensorte que Joinville repousse ici l'injure par l'injure : comme on le traitait de poulain, il apploit ces seigneurs chevaliers recreus.

(*c*) Il fit le signe de la croix sur sa bouche.

appelé l'aide du Saint-Esperit, si comme je l'en tent: car madame ma mere me dit que toute foiz que je voudroie dire aucune chose, que je appelasse l'aide du Saint-Esperit et que je seignasse ma bouche). La parole le Roy fu telle: « Seigneurs, fist-il, je vous merci » moult à touz ceulx qui m'ont loé m'alée en France, » et si rens graces aussi à ceulz qui m'ont loé ma demourée; mès je me sui avisé que se je demeure, je » n'i voy point de péril que mon royaume se perde, » car madame la Royne a bien gent pour le deffendre; et ai regardé aussi que les Barons de cest pais » dient se je m'en voiz, que le royaume de Jerusalem » est perdu, que nulz n'i osera demourer après moy. » Si ai regardé que à nul feur je ne lèroie (*a*) le royaume » de Jerusalem perdre, lequel je sui venu pour garder » et pour conquerre; si est mon conseil tel que je sui » demouré comme à orendroit (*b*). Si dis-je à vous, riches hommes que ci estes, et à touz autres chevaliers » qui vourront demeurer avec moy, que vous veignez » parler à moi hardiement; et je vous donrai tant, que » la coulpe n'iert pas moie, mès vostre, se vous ne » voulez demourer ». (*c*) Moult en y ot qui oirent ceste parole, qui furent esbahiz; et moult en y ot qui plorerent.

Le Roy ordena, si comme l'en di, que ses frères retournerent en France. Je ne sai se ce fu à leur requeste, ou par la volenté du Roy. Ceste parole que le Roy dit de sa demourée, ce fu entour la saint Jehan. Or avint ainsi que le jour de la saint Jaque, quel pelerin je estoie (*d*) et qui maint biens m'avoit fait, le Roy fu revenu en sa chambre de la messe, et appela

---

(*a*) Ainsi j'ai considéré qu'en nulle manière je ne laisserais, je ne devais laisser, etc. — (*b*) Comme je fais à présent. — (*c*) La faute ne sera pas la mienne, mais la votre si vous ne voulez demeurer. (*d*) Duquel j'étais pélerin, etc.

doit l'Empereur que il creust ses messages de la delivrance le Roy. Moult de gens distrent que il ne nous feust pas mestier que les messages nous eussent trouvez en la prison; car l'en cuidoit que l'Empereur eust envoié ses messages, plus pour nous encombrer que pour delivrer. Les messages nous trouverent delivrés; si s'en alerent.

Tandis que le Roy étoit en Acre, envoia le Soudanc de Damas ses messages au Roy, et se plaint moult à li des Amiraus de E'gypte, qui avoient son cousin le Soudanc tué; et promist au Roy que se il li vouloit aidier, que il li deliverroit le royaume de Jerusalem qui estoit en sa main. Le Roy ot conseil que il feroit response au Soudanc de Damas par ses messages propres, lesquiex il envoya au Soudanc. Avec les messages qui là alerent, ala frere Yves le Breton de l'ordre des Freres preescheurs, qui savoit le sarrazinnois. Tandis que il aloient de leur hostel à l'ostel du Soudanc, frere Yves vit une femme vieille qui traversoit parmi la rue, et portoit en sa main destre une escuellée pleinne de feu, et en la senestre une phiole pleinne d'yaue. Frere Yves l'y demanda : « que veus-tu de ce faire ? ». Elle li respondi qu'elle vouloit du feu ardoir paradis, et de l'yaue esteindre enfer, que jamèz n'en feust point. Et il li demanda : « pourquoy veus-tu ce faire? » « Pource que » je ne weil que nulz face jamès bien pour le guerre- » don (*a*) de paradis avoir, ne pour la poour d'enfer; » mèz proprement pour l'amour de Dieu avoir qui tant » vaut et qui tout le bien nous peut faire ».

Jehan li Ermin, qui estoit artillier le Roy, ala lors à Damas pour acheter cornes et glus (*b*) pour faire arbalestres, et vit un vieil home moult ancien séoir sur les estaus de Damas. Ce vieil home l'appela et li de-

---

(*a*) La récompense. — (*b*) Colle et glu.

manda se il estoit crestien; et il li dit, oyl. Et il li dit : « moult vous devez haïr entre vous crestiens, » que j'ai veu tele foiz que le Roy Baudoin de Jérusa- » lem, qui fu *mezéaus* (*a*), desconfit Salehadin et n'a- » voit que trois cens homes à armes, et Salehadin trois » milliers : or estes tel mené par vos pêchiés, que » nous vous prenons aval les chans comme bestes ». Lors li dit Jehan l'Ermin que il se devoit bien taire des pechiez aus Crestiens, pour les pechiez que les Sarrazins fesoient, qui moult sont plus grant. Et le Sarrazin respondi que folement avoit respondu. Et Jehan li demanda pourquoi. Et il li dit que il li diroit; mès il li feroit avant une demande, et li demanda se il avoit nul enfant : et il li dit, oyl, un fils. Et il li demanda duquel il li anuieroit plus, se en li donnoit une bufe (*b*) ou à son filz : et il li dit que il seroit plus courroucié de son fil se il le feroit (*c*), que de li. « Or te » faiz, dit le Sarrazin, ma résponse en tele maniere; » que entre vous crestiens estes filz de Dieu, et de » son non de Crist estes appelez Crestians; et tele cour- » toisie vous fet que il vous a baillez enseigneurs (*d*), par- » quoy vous congnoissiés quant vous faites le bien et » quant vous faites le mal : dont Dieu vous sceit pire » gré d'un petit peché, quant vous le faites, que il ne » fait à nous d'un grant, qui n'en congnoissons point, » et qui sommes aveugles (*e*) que nous cuidons estre » quite de touz nos pechiez, se nous nous poons laver » en yaue avant que nous mourriens, pource que » Mahommet nous dit à la mort que par yaue serions » sauf ».

Jehan l'Ermin estoit en ma compaingnie, puis que je reving d'outremer que je m'en aloie à Paris. Aussi

---

(*a*) Lépreux. — (*b*) Un soufflet. — (*c*) S'il le frappait. — (*d*) Docteurs, maîtres. — (*e*) *On pourrait dire* : Qui sommes si aveuglés.

comme nous mangions ou paveillon, une grande tourbe de poures gens nous demandoient pour Dieu et fesoient grant noise (*a*). Un de nos gens qui là estoit, commanda et dit à un de nos vallès : « lieue sus et » chace hors ces poures. A! fist Jehan l'Ermin, vous » avez trop mal dit; car se le Roy de France nous » envoioit maintenant par ses messages à chascun cent » mars d'argent, nous ne les chacerions pas hors et » vous chaciés ceulz envoié (*b*) qui vous offrent qui » vous *dourront* (*c*) quanque l'en vous peut donner; » c'est à savoir que il vous demandent que vous leur » donnez pour Dieu; c'est à entendre que vous leur » donnez du vostre et ils vous dourront Dieu : Et Dieu » le dit de sa bouche, que il ot pooir de li donner » à nous; et dient les Sainz, que les poures nous peu- » vent acorder à li, en tel manière que ainsi comme » l'yaue esteint le feu, l'aumosne estaint le peché. « Si ne vous avieigne jamès, dit Jehan, que vous « chaciés les poures ensus (*d*); mès donnés leur, et » Dieu vous donra ».

Tandis que le Roy demouroit en Acre, vindrent les messages au vieil de la Montaingne à li. Quant le Roy revint de sa messe, il les fist venir devant li. Le Roy les fist asseoir en tel manière, que il y avoit un Amiral devant, bien vestu et bien *atourné*, et darières son Amiral avoit un Bacheler bien *atourné*, qui tenoit trois coutiaus en son poing, dont l'un entroit où manche de l'autre; pource que se l'Amiral eust été refusé, il eust présenté au Roy ces trois coutiaus pour li deffier. Darière celi qui tenoit les trois coutiaus, avoit un autre qui tenoit un bouqueran (*e*) entorteillé entour son bras, que il eust aussi présenté au Roy pour

---

(*a*) Grand bruit. — (*b*) Ces envoyés — (*c*) Donneront. — (*d*) Hors de votre maison. — (*e*) Une pièce de toile de coton, très-fine.

li ensevelir, se il eust refusée la requeste au vieil de la Montaigne.

Le Roy dit à l'Amiral que il li deist sa volenté; et l'Amiral li bailla unes lettres de créance, et dit ainsi: « mes Sire envoie à vous demander se vous le cog» noissiés »; et le Roy respondi que il ne le congnoissoit point, car il ne l'avoit onques veu; mèz il avait bien oy parler de li. « Et quant vous avez oy parler de » mon Seigneur, je me merveille moult que vous ne li » avez envoié tant du vostre, que vous l'eussiez retenu » à ami, aussi comme l'Empereur d'Alemaingne, le » Roy de Honguerie, le soudanc de Babiloinne et les » autres li font touz les ans, pource que il sont certeins » que ils ne peuent vivre mès que tant (*a*) comme il » plèra à mon Seigneur; et se ce ne vous plèt à faire, » si le faites acquiter *du treu* (*b*) que il doit à l'Ospital » et au Temple, et il se tendra apaié (*c*) de vous ». Au Temple et à l'Ospital il rendoit lors treu, pource que il ne doutoient riens les Assacis, pource que le vieil de la Montaingne n'i peût riens gaaigner se il fesoit tuer le Mestre du Temple ou de l'Ospital; car il savoit bien que se il en feist un tuer, l'en y remeist tantôst un autre aussi bon; et pour ce ne vouloit-il pas perdre les Assacis en lieu là où il ne peut riens gaaingner. Le Roy respondi à l'Amiral, que il venist à la relevée.

Quant l'Amiral fu revenu, il trouva que le Roy séoit en tele manière, que le Mestre de l'Ospital li estoit d'une part, et le Mestre du Temple d'autre. Lors li dit le Roy, que il li redeist ce que il li avoit dit au matin; et il dit que il n'avoit pas conseil du redire, mès que devant ceulz (*d*) qui estoient au matin avec le Roy. Lors li ditrent les deux Mestres: « nous vous comman-

---

(*a*) Sinon, autant. — (*b*) Du tribut. — (*c*) Il sera content de vous. — (*d*) Sinon devant ceux.

dons que vous le dites ». Et il leur dit que il leur diroit puisque il le commandoient. Lors firent dirent les deux Mestres, en sarrazinnois, que il venist lendemain parler à eulz en l'Ospital; et il si fist.

Lors li firent dirent les deux Mestres, que moult estoit hardi leur Seigneur, quant il avoit osé mander au Roy si dures paroles; et li firent dire, que ce ne feust pour l'amour du Roy en quel message il estoient venus (*a*), que ils les feissent noier en l'orde mer d'Acre, en despit de leur Seigneur : « Et vous commandons » que vous en r'alez vers vostre Seigneur, et dedens » quinzainne vous soiés ci-arrière (*b*), et apportez au » Roy tiex lettres et tiex joiaus de par vostre Seigneur, » dont le Roy se tieingne apaiez et que il vous en » sache bon gré ».

Dedans la quinzeinne revindrent les messages le Vieil en Acre, et apporterent au Roy la chemise du Vieil, et distrent au Roy de par le Roy que c'estoit sénefiance que aussi comme la chemise est plus près du cors que nul autre vestement, aussi veult le Viex tenir le Roy plus près à amour que nul autre roy. Et il li envoia son anel, qui estoit de moult fin or, là où son nom estoit escript, et li manda *que par son anel respousoit-il le Roy* (*c*); que il vouloit que dès lors en avant feussent tout un. Entre les autres joiaus que il envoia au Roy, li envoi un oliphant (*d*) de cristal moult bien fait, et une beste que l'on appelle orafle (*e*) de cristal, aussi peint de diverses manières de cristal, et jeuz de tables et de eschez; et toutes ces choses estoient fleuretées de

(*a*) *Il faut apparemment lire* : Auquel message il estoient venus; *c'est-à-dire* : Auprès duquel ils étaient venus en qualité d'envoyés ou d'ambassadeurs. — (*b*) Vous soyez ici de retour. — (*c*) *Variante* : que par son anneau épousait-il le Roi. — (*d*) Il lui envoya un éléphant. — (*e*) *Il faut peut-être lire* : Que l'on appelle girafle; espèce comprise par les naturalistes sous le genre du cerf.

ambre, et estoit l'ambre lié sur le cristal à beles vignetes de bon or fin. Et sachiez que sitost comme les messages ouvrirent leur escrins là où ces choses estoient, il sembla que toute la chambre feust embausmée, si souef fléroient (*a*).

Le Roy renvoia ces messages au Vieil, et li renvoia grant foison de joiaus, escarlates, coupes d'or et frains d'argent; et avec les messages y envoia frère Yves le Breton, qui savoit le sarrazinnois; et trouva que le Vieil de la Montaingne ne créoit pas en Mahommet, ainçois créoit en la loy de Haali, qui fu oncle Mahommet. Ce Haali mist Mahommet en l'onneur là où il fu; et quant Mahommet se fu mis en la seigneurie du peuple, si desputa son oncle et l'esloingna de li; et Haali, quant il vit ce, si traït à li (*b*) du peuple ce que il pot avoir, et leur aprist une autre créance que à Mahommet n'avoit enseignée: dont encore il est ainsi, que touz ceulz qui croient en la loy Haali, dient que ceulz qui croient en la loy Mahommet, sont mescréant; et aussi touz ceulz qui croient en la loy Mahommet, dient que touz ceulz qui croient en la loy Haali sont mescréant.

L'un des poins de la loy Haali est, que quant un homme se fait tuer pour faire le commandemant son seigneur, que l'ame de li en va en plus aisié cors (*c*) qu'elle n'estoit devant; et pour ce ne font force li Assacis d'eulz fère tuer (*d*), quant leur seigneur leur commande, pource que il croient que il seront assez plus aise quant il seront mors, que il n'estoient devant.

L'autre point si est tel, que il ne croient que nulz ne peut mourir que jeusques au jour que il li est jugé; et ce ne doit nulz croire, car Dieu a pooir

---

(*a*) Tant l'odeur en était agréable. — (*b*) Il attira à lui. — (*c*) Dans un corps plus heureux. — (*d*) Et pour cela les Assacis n'hésitent point à se faire tuer.

d'alongier nos vies et d'acourcir. Et en cesti point croient les Beduyns, et pour ce ne se weulent armer quant il vount ès batailles, car il cuideroient faire contre le commendemant de leur loy; et quant il maudient leur enfans, si leur dient ainsi: « maudit soies-tu comme le Franc, qui s'arme pour paour de mort ».

Frere Yves trouva un livre au chevès du lit au Vieil, là où il avoit escript pluseurs paroles que Nostre-Seigneur dit à Saint Père, quant il aloit par terre (*a*). Et frère Yves li dit: « ha pour Dieu, sire, lisiés souvent ce livre; car ce sont trop bones paroles. « Et il dit » que si fesoit-il: car j'ai moult chier monseigneur Saint » Père; car en l'encommencement du monde l'ame de » Abel, quant il fu tué, vint ou cors de Noë; et quant » Noë fu mort, si revint ou cors de Habraham, et du » cors Habraham, quant il morut, vint ou cors Saint » Pierre quant Dieu vint en terre ». Quant frère Yves oy ce, il li moustra que sa créance n'estoit pas bonne, et li enseigna moult de bones paroles: mès il ne le volt croire; et ces choses moustra frère Yves au Roy, quant il fu revenu à nous. Quant le Viex chevauchoit, il avoit un crieur devant li qui portoit une hache danoise à lonc manche tout couvert d'argent, à tout plein de coutiaus ferus ou manche, et crioit: « tournés-vous (*b*) de devant celi qui porte la mort des Roys entre ses mains ».

Je vous avoie oublié à dire la response que le Roy fist au Soudanc de Damas, qui fu tele: que il n'avoit conseil d'aler à li, jusques à tant que il sceust se les Amiraus de Egypte li acorderoient sa trève que il avoient rompue, et que il envoieroit à eulz; et se il ne vouloient *adrecier* (*c*) la trève que il li avoient rompue, il li aideroit à venger volentiers de son cousin (*d*)

(*a*) A saint Pierre, quand il était sur la terre. — (*b*) Détournez-vous. (*c*) S'ils ne voulaient rétablir. (*d*) La mort de son cousin.

le Soudanc de Babiloinne, que il li avoient tué.

Tandis que le Roy estoit en Acre, il envoia monseigneur Jehan de Valenciennes en Egypte, lequel requist aus Amiraus, que les outrages que il avoient faiz au roy et les doumages, que il les rendissent (*a*). Et il li distrent que si feroient-il moult volentiers, mès que le Roy se vousist alier à eulz contre le Soudanc de Damas. Monseigneur Jehan de Valenciennes les blasma moult des grans outrages que il avoient faiz au Roy, qui sont devant nommez; et leur loa que bon seroit que pour le cuer le Roy *adebonnairir* devers eulz, que il li envoiassent touz les chevaliers que il tenoient en prison. Et il si firent; et d'aboundant li envoièrent touz les os le conte Gautier de Brienne, pour mettre en terre benoite. Quant monseigneur Jehan de Valenciennes fu revenu en Acre à tout (*b*) deux cens chevaliers que il ramena de prison, sanz l'autre peuple, madame de Soiete qui estoit cousine le conte Gautier et seur monseigneur Gautier seigneur de Rinel, cui fille (*c*) Jehan sire de Joinville prist puis (*d*) à femme que il revint d'Outremer; laquelle dame de Soiette prist les os au conte Gautier et les fist ensevelir à l'Ospital en Acre, et fist faire le servise en tele manière, que chascun chevalier offri un cierge et un denier d'argent, et le Roy offri un cierge et un besant, tout des deniers madame de Soiete; dont l'en se merveilla moult quant le Roy fist ce, car l'en n'avoit onques veu offrir que de ses deniers; mèz il le fist par sa courtoise.

Entre les chevaliers que monseigneur Jehan de Valenciennes ramena, je en y trouvai bien quarante de la cort de Champaingne: je leur fiz tailler cotes et hargaus de vert (*e*), et les menai devant le Roy, et li priai

---

(*a*) Qu'ils les réparassent. —(*b*) Avec. — (*c*) Madame de Saiette *ou* de Sidon. — (*d*) Prit depuis. — (*e*) Et surcot de vert.



que il vousist tant fère que il demourassent avec li. Le Roy oy que il demandoient (*a*), et il se tut. Et un chevalier de son Conseil dit que je ne fesoie pas bien quant je aportoie tiex nouvelles au Roy, là où il avoit bien sept mille livrées d'outrage (*b*). Et je li dis que par male avanture en peust-il parler, et que entre nous de Champaingne avions bien perdu trente-cinq chevaliers touz banière portans, de la cort de Champaingne, et je dis : « le Roy ne fera pas bien se il vous en croit, au besoing que il a de chevaliers ». Après celle parole je commensai moult forment (*c*) à plorer; et le Roy me dit que je me teusse, et il leur donroit quant que je li avoie demandé. Le Roy les receut tout aussi comme je voz, et les mist en ma bataille.

Le Roy respondi que il ne feroit nulle trèves à culz, se il ne li envoioit toutes lre testes des crestiens qui pendoient entour les murs d'Acre (1) dès le tens que le conte de Bar et le conte de Monfort furent pris; et se il ne li envoioient touz les enfans qui avoient esté pris petis et estoient renoiés, et se il ne li quitoient les deux cens mille livres que il leur devoit encore. Avec les messages aus amiraus d'Egypte, envoia le Roy monseigneur Jehan de Valenciennes, vaillant home et sage.

A l'entrée de quaresme s'atira le Roy (*d*) à tout (*e*) ce que il ot de gent pour aler fermer (*f*) Sezaire (*g*)

(*a*) Ce que ils demandaient. — (*b*) Où il y avait bien sept mille livres d'excès, *ou* d'excédant ; *c'est-à-dire* : puisqu'ils avaient bien demandé sept mille livres de trop. — (*c*) Très-fortement.

(1) La chronique orientale assure que les têtes de ceux qui furent tués à la bataille de la Massoure, furent apportées au Caire et placées sur les pointes des Lances.

(*d*) *Variante* : A l'entrée de la karesme s'appareilla le roi. — (*e*) Avec ce qu'il eut de gens. — (*f*) Pour aller fortifier. — (*g*) Césarée de Palestine.

que les Sarrazins avoient abatue (*a*), qui estoit à douze lieues pardevers Jérusalem. Monseigneur Raoul de Soissons, qui estoit demouré en Acre malade, fu avec le Roy fermer Cesaire. Je ne sai comment ce fu, ne mèz que par la volenté Dieu, que onques ne nous firent nul doumage toute l'année. Tandis que le Roy fermoit Cesaire, nous revindrent les messagiers des Tartarins, et les nouvelles que il nous aportèrent vous dirons-nous.

Aussi comme je vous diz devant, tandis que le Roy sejornoit en Cypre vindrent les messages des Tartarins à li et li firent entendant qui il li aideroient à conquerre le royaume de Jérusalem sur les Sarrazins. Le Roy leur renvoia ses messages, et par ses messages que il leur envoia, leur envoia une chapelle que il leur fist faire d'escarlate; et pour eulz atraire à nostre créance, il leur fist entailler en la chapelle toute nostre créance, l'annonciacion de *l'angre*, la nativité, le bauptesme dont Dieu fu baptizié, et toute la passion et l'ascension, et l'avènement du Saint-Esperit; calices, livres, et tout ce que il couvint à messe chanter, et deux frères Preescheurs pour chanter les messes devant eulz. Les messagers le Roy arivèrent au port d'Anthioche; et dès Anthioche jusques à leur grant Roy trouvèrent bien un an *d'aleure* à chevaucher dix lieues le jour. Toute la terre trouvèrent subjette à eulz, et pluseurs citez que il avoient destruites, et grans monciaus d'os de gens mors. Il enquistrent comment il estoient venus en telle auctorité, parquoy il avoient tant de gens mors et confondus (*b*), et la manière fu telle aussi comme il le raportèrent au Roy: Que il venu et concrée d'une grant berrie (*c*) de sablon (*d*), là où il ne croissoit nul bien: celle

---

(*a*) Dont les Sarrazins avaient abattu les fortifications. — (*b*) *Variante* : Qui estait à douze lieues d'Acre par devers Jérusalem. — (*c*) Tués et détruits. (*d*) D'une grande plaine.



berrie commensoit à unes très grans roches merveilleuses, qui sont en la fin du monde devers Orient; lesquiex roches nulz hons ne passa onques, si comme les Tartarins le tesmoingnent; et disoient que léans estoit enclos le peuple Got et Margoth (*a*), qui doivent venir en la fin du monde quant Antecrist vendra pour touz destruire. En celle berrie estoit le peuple des Tartarins, et estoient subjet à Prestre Jehan (1) et à l'empereour de Perce, cui terre venoit après la seue, et à pluseurs autres roys mescréans, à qui il rendoient treu et servage (*b*) chascun an pour rèson du pasturage de leur bestes; car il ne vivoient d'autre chose. Ce Prestre Jehan et l'empereur de Perce et les autres roys, tenoient en tel despit (*c*) les Tartarins, que quant il leur aportoient, leur rentes il ne les vouloient recevoir devant eulz; ains leur tournoient les dos. Entre eulz out un sage

---

(*a*) Le peuple Goot et Magot.

(1) Le royaume du prêtre Jean était en Asie, et le même que celui des Indes, Guillaume de Tripoli dans Gerard *Mercator*, raconte qu'au temps de la prise d'Antioche par les Français, l'an 1098. Coisem Cham était roi des régions orientales de l'Asie après la mort duquel un certain prêtre Nestorien s'empara de ce royaume et fut nommé Prêtre-Jean. Alberic dit qu'on tenait qu'il était de la race des Mages, dont il est parlé dans l'évangile : peut-être a-t-il avancé cette opinion sur ce qu'il avait lu qu'il commandait aux pays, que l'écriture nomme Gog et Magog; l'an 1165, ajoute-t-il, ce prince envoya ses ambassadeurs aux empereurs Manuel et Frédéric. Paolo dit que ce roi était chrétien, le premier qui a avancé cette erreur, que le royaume du prêtre-Jeau était l'Abyssinie en Afrique, est Pierre Corvillon qui fut envoyé en ambassade vers le roi des Abyssins par Jean II roi de Portugal, lequel ayant appris que le prêtre-Jean était un prince chrétien et des plus puissans, crut qu'on appelait ainsi le roi des Abyssius, parce qu'il était pareillement puissant et professait la religion chrétienne.

(*b*) Tribut et redevances. — (*c*) Mépris.

home, qui cercha toutes les berries et parla aus sages homes des berries et des liex, et leur moustra le servages là où il estoient, et leur pria à touz que il meissent conseil comment il ississent du servage là où il les tenoit (*a*). Tant fist que il les assembla trestous *au chief de la berrie, endroit* (*b*) la terre Prestre Jehan, et leur moustra ces choses; et il li respondirent que il devisast (*c*), et il feroient. Et il dit ainsi; que il n'avoient pooir de esploitier se il n'avoient un roy et un seigneur sur eulz; et il leur enseigna la manière comment il auroient roy, et il le creurent. Et la manière fu tele, que de cinquante générations que il y avoit, chascune génération li aportast une *saiète* qui feussent seignées de leur nons; et par l'acort de tout le peuple fu ainsi acordé, que l'en metroit ces cinquante-deux devant un enfant de cinq ans; et celle que l'enfant prenroit premier, de celle géneracion feroit l'en roy. Quant l'enfant ot levée une des seètes, le sage hons fist traire arière toutes les autres géneracions; et fu establi en tel manière, que la genéracion dont l'en devoit faire roy, esliroient entre leur cinquante-deux des plus sages homes et des meilleurs que il auroient. Quant il furent esleus, chascun y porta une saiète seignée de son non: lors fu acordé que la saiète que l'enfant leveroit, de celle feroit l'en roy; et l'enfant en leva une; et le peuple en furent si lié que chascun en fist grant joie. Il les fist taire, et leur dit: « seigneurs, se vous voulez que je » soie vostre roy, vous me jurerez par celi qui a fait le ciel et la terre, que vous tendrés mes commandemens, et il le jurèrent ».

Les establissemens que il leur donna, ce fu pour tenir le peuple en paiz; et furent tel, que nul n'i ravist autrui chose, ne que l'un ne ferist l'autre, se il ne vouloit le

---

(*a*) Où le prêtre Jean les tenait. — (*b*) A l'extrémité de la plaine, vis-à-vis. — (*c*) qu'il ordonnât.

poing perdre, ne que nulz n'eust compaingnie à autrui femme ne à autrui fille, se il ne vouloit perdre le poing ou là vie. Moult d'autres bons establissemens leur donna pour pèz avoir.

Après ce que il les ot ordenez et aréez, il leur dit: « seigneurs, le plus fort ennemi que nous aions, c'est » Prestre Jehan; et je vous commant que vous soiés » demain touz appareillez pour li courre sus; et se il » est ainsi que il nous desconfise, dont Dieu nous » gart, face chascun le miex que il porra; et se nous » les desconfison, je commant que la chose dure trois » jours et trois nuis; et que nulz ne soit si hardi que il » mette main à nul gaaing, mès que à gens occire; car » après ce que nous aurons eu victoire, je vous départirai » le gaing si bien et si loialement, que chascun s'en » tendra apaié (*a*) ». A ceste chose il s'acordèrent touz.

Lendemain coururent sus leur ennemis, et ainsi comme Dieu vout, les desconfirent. Touz ceulz que il trouvèrent en armes deffendables (*b*), occistrent touz; et ceulz que il trouvèrent en abit de religion, les prestres et les autres religions, n'occistrent pas. L'autre peuple de la terre Prestre Jehan, qui ne furent pas en la bataille, se mistrent touz en leur subjection,

L'un des peuples de l'un des princes devant nommé (*c*), fu bien perdu trois moys que onques l'en n'en sot nouvelles; et quant il revint il n'ot ne fain ne soif, que (*d*) il ne cuidoit avoir demouré que un soir au plus. Les nouvelles que il en raportèrent furent teles, que il avoit trouvé un *trop* haut tertre (*e*), et là sus avoient trouvé les plus beles gens que il eussent onques veues, les miex vestus, les miex parés; et ou bout du tertre vit

---

(*a*) En sera content. — (*b*) Et capables de se défendre. — (*c*) *Il faut apparemment lire* : L'un des princes de l'un des peuples devant nommé. — (*d*) En sorte que. — (*e*) Un *très*-haut tertre.

séoir un roy plus bel des autres, miex vestu et miex paré, en un throne d'or : à sa dextre séoient six roys couronnez, bien parez à pierres précieuses ; et à senestre autant. Près de li, à sa destre main avoit une royne agenoillée, qui li disoit et prioit que il pensast de son peuple. A sa senestre avoit un moult bel home, qui avoit deux èlez (*a*) resplendissans aussi comme le solleil ; et autour le roy avoit grant foison de beles gens à èlez. Le roy appela ce li prince, et li dit : « tu es venu de l'ost des Tartarins ; » et il respondi : sire, se sui mon (*b*). Tu en iras à li (*c*), » et li diras que tu mas veu, qui suis sire du ciel et de » la terre, et li diras que il me rende graces de la vic- » toire que je li ai donnée sus Prestre Jehan et sur sa » gent ; et li diras encore de par moy, que je li donne » poissance de mettre en sa subjection toute la terre. » Sire, fist le prince, comment me croira-t'il ? Tu li » diras que il te croie, à teles enseignes que tu iras » combattre à l'empereur de Perse à tout trois cens » homes, sanz plus de ta gent : et pource que vostre » grant roy croit que je sui poissant de faire toutes » choses, je te donrai victoire de desconfire l'empereur » de Perse, qui se combatra à toi à tout trois cens mile » hommes et plus à armes.

» Avant que tu *voises* combattre à li, tu requerras à » vostre roy que il te doint les prouaires (*d*) et les gens » de religion que il a pris en la bataille ; et ce que ceulz » te tesmoingneront, tu croiras fermement et tout ton » peuple. Sire, fist-il, je ne m'en saurai aler, se tu ne » me faiz conduire ». Et le roy se tourna devers grant foison de chevaliers, si bien armez que c'estoit merveille du regarder ; et appela et dit : « George, vient- » çà ? » Et cil i vint et s'agenoilla. Et le roy li dit :

(*a*) Deux ailes. — (*b*) J'en suis venu en effet. — (*c*) Au Roi des Tartarins. — (*d*) Les prêtres.

» liève sus, et me meinne cesti à la herberje (*a*) sauve-» ment »; et si fist-il en un point du jour(*b*). Si tost comme son peuple le virent, il firent moult grant joie et tout l'ost aussi, que nulz ne pourroit raconter. Il demanda les prouaires au grant roy, et il les y donna; et ce prince et tout son peuple reçurent leur enseignemens si débonnairement, que il furent tous baptiziés. Après ces choses il prist trois cens homes à armes, et les fist confesser et appareiller, et s'en ala combatre à l'empereur de Perse, et le desconfist et chassa de son royaume lequel s'en vint fuiant jusques ou royaume de Jérusalem : et ce fu cel empereur qui desconfist nostre gent et prist le conte Gautier de Brienne, si comme vous orrez après.

Le peuple à ce prince crestien estoit si grant, que les messagiers le Roy nous contèrent que il avoient en leur ost huit cens chapelles sus chers (sur des chars).

La manière de leur vivre estoit tele; car il ne mangoient point de pain, et vivoient de char et de let. La meilleur char que il aient c'est de cheval, et la mettent gesir en souciz (*c*) et sechier après, tant que il la trenchent aussi comme pain noir. Le meilleur bevrage que il aient et le plus fort, c'est de lait de jugement (*d*) confist en herbes. L'en présenta au grant roy des Tartarins un cheval chargé de farine, qui estoit venu de trois moys d'aleure (*e*) loing, et il la donna aus messagiers le Roy.

Il ont moult de peuple crestien, qui croient en la loy des Griex; et ceulz dont nous avons parlé, et d'autres. Ceulz envoient sur les Sarrazins quant il veulent guerroier à eulz; et les Sarrazins envoient sus les Crestiens (*f*),

---

(*a*) *Il me semble qu'il faut lire* : A sa herberge. — (*b*) En un instant. — (*c*) *Il faut apparemment* : en sous ilz; *c'est-à-dire* : sous eux. — (*d*) *Lisez* de lait de jument. — (*e*) Trois mois de marche. — (*f*) Ils envoient ces chrétiens sur les Mahométans, quand ils veulent guerroyer à eux; et ils envoient les Mahométans sur les chrétiens, etc.

quant il ont à faire à eulz. Toutes manières de femmes qui n'ont enfans, vont en la bataille avec eulz; aussi bien donnent-il soudées (*a*) aus femmes comme aus hommes, selonc ce que elles sont plus vigoureuses. Et contèrent les messagers le Roy, que les soudaiers et les soudaières manjuent ensemble ès hostiex (*b*) des riches homes à qui il estoient; et n'osoient les homes toucher aus femmes en nulle manière, pour la loy que leur premier roy leur avoit donnée. Toutes manières de chars il menèrent (*c*) en leur ost; il manjuent tout. Les femmes qui ont leur enfans les conroient, les gardent, et atournent la viande à ceulz qui vont en la bataille. Les chars crues il metent entre leur celles et leur paniaus (*d*), quant le sanc en est bien hors, si la manjuent toute crue; ce que il ne peuent manger jetent en un sac de cuir, et quant il ont fain si œvrent le sac, et manguent touzjours la plus viex devant; dont je vi un Coremyn qui fu des gens l'empereour de Perse, qui nous gardoit en la prison, que quant il ouvroit son sac nous nous bouchions que nous ne pouions durer, pour la puneisie qui issoit du sac (*e*).

Or revenons à nostre matière et disons ainsi, que quant le grant roy des Tartarins ot receu les messages et les présens, il envoia querre par asseurement (*f*) pluseurs roys qui n'estoient pas encore venus à sa merci, et leur fist tendre la chapelle, et leur dit en tel manière : « Seigneurs, le roy de France est venu en » nostre sujestion, et vezci le treu que il nous envoie; » et se vous ne venez en nostre merci, nous l'envoie- » rons querre pour vous confondre ». Assés en y ot de

---

(*a*) Une solde. — (*b*) Aux hôtels. — (*c*) *Lisez* : Ils mènent. — (*d*) *Voyez le glossaire.* — (*e*) *Lisez* : Nous nous bouchions les narines, car nous ne pouvions durer à cause de la mauvaise odeur qui sortait du sac. — (*f*) En leur donnant sûreté.

ceulz qui pour la poour du roy de France, se mistrent en la merci de celi roy.

Avec les messages le Roy vindrent (*a*); si *leur* (*b*) aportèrent lettres de leur grant roy au roy de France, qui disoient ainsi : « boue chose est de pèz : quar en » terre de pèz manguent cil qui vont à quatre piez l'erbe » pèsiblement; cil qui vont à deus, labourent la terre » dont les biens viennent passiblement; et ceste chose » te mandons-nous pour toy aviser : car tu ne peus avoir » pèz se tu ne l'as à nous, et tel roy et tel (et moult » en nommoient) et touz les avons mis à l'éspée. Si te » mandons que tu nous envoies tant de ton or et de ton » argent chascun an, que tu nous retieignes à amis ; et » se tu ne le fais, nous destruirons toy et ta gent aussi » comme nous avons fait ceulz que nous avons devant » nommez ». Et sachiez qu'il se repenti fort quant il y envoia (*c*).

Or revenons à nostre matère, et disons ainsi, que tandis que le Roy fermoit Cezaire vint en l'ost monseigneur Alenars de Senaingan, qui nous conta que il avoit fet sa nef ou réaume de Nozoe, qui est en la fin du monde devers Occident (*d*); et au venir que il fist vers le Roy, environna toute Espaingne (*e*), et le couvint passer par les destroiz de Marroch : en grant peril passa avant qu'il venist à nous. Le Roy le retint li dixième de chevaliers, et nous conta que en la terre de Nozoe que les nuiz estoient si courtes en l'esté, que il n'estoit nulle nuit que l'en ne veist la clarté du jour à l'anuitier, et la clarté de la journée (*f*). Il se prist il et sa gent à chacier aus lyons, et pluseurs empristrent moult pé-

---

(*a*) *Il faut apparemment lire* : Vindrent les messages du roi des Tartarins. — (*b*) *Effacez* : Leur. — (*c*) Et sachez que le roi saint Louis se repentit fort d'y avoir envoyé. — (*d*) *Lisez* : De Noroë *ou* Noroué, *de Norvege*. — (*e*) Il tourna toute l'Espagne. — (*f*) *Lisez* : Et la clarté de la journée au milieu de la nuit.

rilleusement; car il aloient traire aus lyons en ferant des esperons tant comme il pooient; et quant il avoient trait, le lyon mouvoit à eulz, et maintenant (*a*) les eussent attains et devorez, se ne fenst ce que il lassoient chéoir aucune pièsce de drap mauvaiz, et le lyons s'arestoit desus et dessiroit le drap et devoroit; que il cuidoit tenir un home : tandis que il desiroit ce drap, et l'autre r'aloit traire à li, et le lyon lessoit le drap et li aloit courre sus; et sitost comme cil lessoit chéoir une pièsce de drap, le lyon r'entendoit (*b*) au drap; et en ce faisant il occioient les lyons de leur saiètes.

Tandis que le Roy fermoit Cezaire, vint à li monseigneur Nargoe de Toci, et disoit le Roy que il estoit son cousin : car il estoit descendu d'une des seurs le roy Phelippe (1), que l'Empereur (2) meismes ot à femme. Le Roy le retint li dixième de chevaliers un an; et lors s'en parti, si s'en r'ala en Constantinnoble dont il estoit revenus. Il conta au Roy que l'empereur de Constantinnoble, il et les autres riches homes qui estoient en Constantinnoble, lors estoient alié à un peuple que l'en appeloit Commains (3), pource que il eussent leur aide encontre Vatache (4), qui lors estoit empereur des Griex; et pource que l'un aidast l'autre de foy (*c*), couvint que l'Empereur et les autres riches homes qui estoient avec li, se seingnissient (*d*) et meissent de leur sanc en un grant hanap d'argent; et le roy des Com-

---

(*a*) Sur-le-champ, bientôt. — (*b*) Se rejetait sur le drap.

(1) Philippe Auguste.

(2) Andronique, empereur de Constantinople.

(3) Peuple Hun, établi alors dans la Moldavie.

(4) Jean Duras, surnommé Vatatzes, qui tenait l'empire des Grecs en Asie, et était en guerre avec Beaudoin II, empereur de Constantinople.

(*c*) *Lisez* : De foy; *c'est-à-dire* : de sa puissance. — (*d*) Se fissent tirer du sang.

mains et les autres riches homes qui estoient avec li, refirent ainsi et mellèrent leur sanc avec le sanc de de nostre gent, et trempèrent en vin et en yaue, et en burent et nostre gent aussi; et lors si distrent que il estoient frère de sanc (1).

Encore firent passer un chien (2) entre nos gens et la leur, et descopèrent le chien de leur éspées, et nostre gent aussi, et distrent que ainsi feussent il décopé se il failloient l'un à l'autre.

Encore nous conta une grant merveille, tandis que il estoit en leur ost, que un riche chevalier estoit mort, et li avoit l'en fet une grant fosse large en terre, et l'avoit l'en assis moult noblement et paré en une chaere; et li mist l'en avec li le meilleur cheval que il eust et le meilleur sergent tout vif. Le serjant avant que il feust mis en la fosse aveo son seigneur, avec le roy des Commains (*a*) et aus autres riches seigneurs (*b*), et au prenre congié que il fesoit à eulz, il li mettoient en escharpe (*c*) grant foison d'or et d'argent, et li disoient: « quant je venré en l'autre siècle, si me rendras ce que » je te baille. Et il disoit: si ferai-je bien volentiers ». Le grant roy des Commains li bailla unes lettres qui aloient (*d*) à leur premier roy; que il li mandoit que preudomme avoit monlt bien vescu et que il l'avoit moult bien servi, et que il li guerredonnast son servise (*e*). Quant ce fu fait, il le mistrent en la fosse avec

---

(1) Telle était la coutume des Grecs, quoique Bauduoin blamât une telle action. Il était si resserré qu'il fut forcé d'y consentir.

(2) Les Commains avaient emprunté cette cérémonie des peuples Sclavons, chez lesquels elle se trouve avoir été pratiquée.

(*a*) *Lisez*: Vint avec le roi des Commains. — (*b*) Et avec les autres riches seigneurs, etc. — (*c*) Dans son écharpe. — (*d*) Une lettre qui était adressée. — (*e*) Qui le récompensât de ses services.

son seigneur et avec le cheval tout vif; et puis lancèrent sus la fosse planches bien chevillées, et tout l'ost courut à pierres et à terre (*a*), et avant que il dormissent orent il fet, en remembrance (*b*) de ceulz que il avoient enterré, une grant montaingne sur eulz.

Tandis que le Roy fermoit Cezaire, j'alai en sa heberge pour le veoir. Maintenant que il me vit entrer en sa chambre, là où il parloit au Légat, il se leva et me traït d'une part, et me dit : « vous savez, fist le Roy, » que je ne vous reting que jusques à Pasques; si vous » pri que vous me dites que je vous donrai (*c*) de Pas- » ques en un an ». Et je li dis que je ne vouloie que il me donnast plus de ses deniers, que ce que il m'avoit donné; mès je vouloie fère un autre marché à li, « pource, fis-je, que vous vous couroucićs quant l'en » vous requiert aucune chose; si weil-je que vous » m'aiés couvenant (*d*) que se je vous requier aucune » chose toute ceste année, que vous ne vons courrou- » ciés pas; et se vous me refusés, je ne me courrou- » cerai pas ». Quant il oy ce, si commença à rire moult clèrement, et me dit que il me retenoit par tel couvenant; et me prist par tel couvenant et me mena pardevers le Légat et vers son Conseil, et leur recorda le marché que nous avions fait; et en furent moult lié, pource que je estoie le plus riche qui feust en l'ost.

Ci-après vous dirai comment je ordenai et atirai mon affère en quatre ans que je y demourai, puis que (*e*) les frères le Roy en furent venus. Je avoie deux chapelains avec moy qui me disoient mes hores; l'un me chantoit ma messe sitost comme l'aube du jour apparoît et l'autre attendoit tant que mes chevaliers et les chevaliers

---

(*a*) Avec des pierres et de la terre. — (*b*) En mémoire. — (*c*) Ce que je vous donnerai. — (*d*) Que vous me promettiez. — (*e*) Depuis que.

de ma bataille estoient levés. Quant je avoie oy ma messe, je m'en aloie avec le Roy. Quant le Roy vouloit chevaucher, je li fesoie compaingnie. Aucune foiz estoit que les messages venoient à li, parquoy il nous couvenoit besoigner à la matinée.

Mon lit estoit fait en mon paveillon en tel manière, que nul ne pooit entrer ens, que il ne me veist gésir en mon lit; et ce fesoie-je pour oster toutes mescréances (*a*) de femmes. Quant ce vint contre la saint Remy, je fesoie acheter ma porcherie de pors et ma bergerie de mes chastris (*b*), et farine et vin pour la garnison (*c*) de l'ostel tout yver; et ce fesoie-je pource que les danrées enchiérissent en yver, pour la mer qui est plus felonnesce en yver que en esté; et achetoie bien cent tonniaus de vin et fesoie touzjours boire le meilleur avant; et fesoi tremprer le vin aus vallès d'yaue, et ou vin des escuiers moin d'yaue. A ma table servoit l'en devant mes chevaliers, d'une grant phiole de vin et d'une grant phiole d'yaue; si le temproient si comme il vouloient.

Li Roys m'avoit baillé en ma bataille cinquante chevaliers : toutes les foiz que je mangoie, je avoie dix chevaliers à ma table avec les miens dix; et mangoient l'un devant l'autre, selonc la coustume du pays, et séoient sur nates à terre. Toutes les foiz que l'en crioit aus armes, je y envoioie cinquante-quatre chevaliers que en appeloit diseniers, pource que il estoient leur disiesme toutes les foiz que nous chevauchions armé : tuit li cinquante chevaliers manjoient en mon ostel au revenir. Toutes les festes années (*d*) je *semonnoie* (*e*) touz les riches hommes de l'ost; dont il couvenoit que le Roy empruntast aucune foiz de ceulz que j'avoie semons.

(*a*) Toute fausse croyance, tout faux soupçon. — (*b*) *Lisez* : De chastris; *c'est-à-dire* : de moutons. — (*c*) Pour la provision. — (*d*) Toutes les fêtes annuelles. — (*e*) J'invitais.

Ci-après orrez les justices et les jugemens que je vis faire à Cezaire, tandis que le Roy y sejournoit.

Tout premier vous dirons d'un chevalier qui fu pris au bordel, auquel l'en parti un jeu (*a*) selonc les usages du pays (1). Le jeu parti fu tel, ou que la ribaude le menroit par l'ost en chemise, une corde liée aus genetaires; ou il perdroit son cheval et s'armeure, et le chaceroit l'en de l'ost. Le chevalier lessa son cheval au Roy et s'armeure, et s'en ala de l'ost. Je alai prier au Roy que il me donnast le cheval pour un poure gentilhome qui estoit en l'ost. Et le Roy me respondi que ceste prière n'estoit pas rèsonnable, que le cheval valoit encore quatre-vingt livres. « Comment m'avés-vous les » convenances rompues, quant vous vous courouciés de ce que vous ai requis? » Et il me dit tout en riant : « dites quant que vous vourrez, je ne me courouce pas ». Et toutevoies noi-je pas le cheval (*b*) pour le poure gentilhome.

La seconde justice fu telle, que les chevaliers de nostre bataille chassoient une beste sauvage que l'en appelle gazel, qui est aussi comme un chevrel. Les frères de l'Ospital s'enbatirent sur eulz et boutèrent, chacèrent nos chevaliers (*c*). Et je me pleing au Mestre de l'Ospital; et le Mestre de l'Ospital me respondi que il m'en feroit le droit et l'usage de la Terre-sainte, qui estoit tele que il feroit les frères qui l'outrage avoient faite, manger sur leur mantiaus, tant que cil les en leveroient à qui

(*a*) Auquel on donna l'option, on offrit l'alternative.

(1) Mathieu de Vestminster, en l'an 1253, rapporte un autre exemple de la rigueur que St-Louis apportoit à punir les crimes des chevaliers, et raconte qu'en ayant fait pendre un, le père de ce chevalier en fut si outré, qu'il se retira parmi les Sarrazins et embrassa la religion de Mahomet.

(*b*) N'eus-je pas le cheval. (*c*) Coururent sur eux, poussèrent et chassèrent nos chevaliers.

l'outrage avoit esté faite (*a*). Le Mestre leur en tint bien couvenant (*b*); et quant nous veismes que il orent mangé une piesce (*c*) sur leur mantiaus, je alai au Mestre et le trouvai manjant, et li priai que il feist lever les frères qui manjoient sur leur mantiaus devant li; et les chevaliers aussi ausquiex l'outrage avoit esté faite, l'en prièrent. Et il me respondi que il n'en feroit nient (*d*); car il ne vouloit pas que les frères feissent vileinnie à ceulz qui venroient en pélerinage en la Terre-sainte. Quant je oy ce, je m'assis avec les frères et commençai à manger avec eulz, et li dis que je ne me leveraie tant que les frères se leveroient. Et me dit que c'estoit force (*e*) et m'otroia ma requeste; et me fist moy et mes chevaliers qui estoient avec moy, manger avec li, et les frères alèrent manger avec les autres à haute table.

Le tiers jugement que je vi rendre à Cezaire, si fu tel, que un serjant le Roy qui avoit à non le Goulu, mist main à un chevalier de ma bataille. Je m'en alai pleindre au Roy. Le Roy me dist que je m'en pooie bien souffrir se li sembloit (*f*), que il ne l'avoit fait que bouter. Et je li dis que je ne m'en soufferroie jà; et se il ne m'en fesoit droit, je lèroie son servise, puisque ses serjans bateroient les chevaliers. Il me fist fère droit, et li droit fu tel selonc les usages du pais, que le serjant vint en ma herberje deschaus et en braies, sanz plus; une espée toute nue en sa main, et s'agenoilla devant le chevalier, et li dit: « sire, je vous amende ce que je (*g*) mis main à » vous; et vous ai aportée ceste espée pource que vous me » copez le poing, se il vous plet. Et je priai au chevalier » que il li pardonnast son maltalent (*h*); et si fist-il.

(*a*) Jusqu'à ce que ceux à qui l'outrage avait été fait, les en fussent lever. — (*b*) Leur tint sa promesse. — (*c*) Qu'ils eurent mangé quelque tems. — (*d*) Qu'il n'en ferait rien — (*e*) Que c'était lui faire violence. — (*f*) Que je pouvais bien m'en désister. — (*g*) Je vous fais satisfaction de ce que, etc. — (*h*) Sa mauvaise volonté.

La quarte amende fu telle (*a*), que frère Hugue de Joy, qui estoit maréchal du Temple, fu envoié au soudant de Damas de par le Mestre du Temple, pour pourchacier comment le soudanc (*b*) de Damas s'acordat que une grant terre que le Temple soloit tenir (*c*), que le Soudanc vousit que le Temple en eust la moitié et il l'autre. Ces couvenances furent faites en tel manière, se li Roy si acordoit. Et amena frère Hugue un Amiral de par le soudanc de Damas, et aporta les couvenances en escript, que en appeloit montefoy (*d*). Le Mestre dit ces choses au Roy, dont le Roy fu forment effraé (*e*), et li dit que moult estoit hardi quant il avoit tenu nulles couvenances ne paroles au Soudanc, sanz parler à li; et vouloit le Roy que il li feust adrecié (*f*). Et l'adrecement fu tel, que le Roy fist lever les pans de trois de ses paveillons, et là fu tout le commun de l'ost qui venir y volt; et là vint le Mestre du Temple et tout le couvent, tout deschaus parmi l'ost, pource que leur heberge estoit dehors l'ost. Le Roy fist asseoir le Mestre du Temple devant li et le message au Soudanc, et dit le Roy au Mestre tout haut : « Mestre, vous direz au message le Soudanc, que ce vous poise que vous avez fait (*g*) nulles trèves à li sanz parler à moi; et pource que vous n'en aviés parlé à moy, vous le quités de quanque il vous ot couvent (*h*) et li rendés toutes ses couvenances (*i*) ». Le Mestre prist les couvenances et les bailla à l'Amiral. Et lors dit le Roy au Mestre que il se levast et que il feist lever touz ses frères; et si fist-il. « Or vous agenoillés et m'amendés ce que (*k*) vous y

---

(*a*) La quatrième satisfaction fut telle. —(*b*) Faire ensorte que le Soudanc, etc. — (*c*) Dont le temple avait été en possession. — (*d*) Authentique. — (*e*) Fortement courroucé. — (*f*) Qu'il lui en fut fait réparation. — (*g*) Vous êtes fâché d'avoir fait, etc. — (*h*) De tout ce qu'il vous a promis. — (*i*) Ses promesses, ses engagemens. — (*k*) Et ma fait satisfaction de ce que, etc.

estes alés contre ma volenté ». Le Mestre s'agenoilla et tendit le chief de son mantel au Roy, et abandonna au Roy quanque il avoient (*a*) à prenre pour s'amende, tele comme il la voudroit deviser (*b*) : « Et je dis, fist le Roy, » tout premier, que frère Hugue qui a faites les cou- » venances, soit banni de tout le royaume de Jérusa- » lem ». Le Mestre et frère Hugue, compère le Roy du conte d'Alençon(*c*)qui fu né à Chastel-Pélerin(1), ne onques la Royne, ne autres, ne porent aidier frère Hue, que il ne li couvenist wider la Terre-sainte et du royaume de Jérusalem.

Tandisque le Roy fermoit la cité de Cezaire, revindrent les messages d'Égypte à li, et li aportèrent la trève tout ainsi comme il est devant dit, que le Roy l'avoit devisée; et furent les couvenances teles du Roy et d'eulz : que le Roy dut aler à une journée qui fu nommée à Japhe; et à celle journée que le Roy dut aler à Japhe, les amiraus d'Égypte devoient estre à Gadre (*d*) par leur seremens, pour délivrer le royaume de Jérusalem. La trive, tele comme les messages l'avoient aportée, jura le Roy et les riches homes de l'ost, et que par nos sairemens nous leur devions aidier encontre le soudanc de Damas.

Quant le soudanc de Damas sot que nous nous estions aliez à ceulz d'Égypte, il envoia bien quatre mille Turs bien atirés à Gadres, là où ceulz d'Égypte devoient venir; pource que il sot bien que se il pooit venir jusques à nous, que il y pourroient bien perdre (*e*). Toutevoiz ne lessa pas le Roy que il ne se must pour aler à Jaffe.

(*a*) *Lisez* : Il avait. — (*b*) Ordonner, régler. — (*c*) *C'est-à-dire* : compère du roi, parce frère Hugue avait tenu sur les fonts, le comte d'Alençon, fils du roi.

(1) Château bâti par les croisées, sur la mer, à cinq milles d'Acre, au midi, à la pointe du Carmel.

(*d*) L'ancienne ville de Gadara. — (*e*) *Lisez* : Que se ceux d'Egypte pooient venir jusques à nous, que il y pourrait bien perdre.

Quant le conte Japhe vit que le Roy venoit, il atira (*a*) son chastel en tel manière que ce sembloit bien estre ville deffendable; car à chascun des carniaus (*b*), dont il y avoit bien cinq cens, avoit une targe (*c*) de ses armes et un panoncel; laquelle chose fu bele à regarder, car ses armes estoient d'or à une croiz de gueles patée. Nous nous lojames entour le chastel, aus chans, et environnames le chastel qui siet sur la mer dès l'une mer jusques à l'autre. Maintenant se prist le Roy à fermer un neuf bourc tout entour le viex chastiau, dès l'une mer jusques à l'autre : le Roy meismes y vis-je mainte foiz porter la hote aus fossés, pour avoir le pardon.

Les amiraus d'É'gypte nous faillirent de couvenances que il nous avoient promises; car il n'oserent venir à Gadres, pour les gens au soudanc de Damas qui y estoient : toutevoiz nous tindrent il couvenant, en tant que il envoièrent au Roy toutes les testes aus crestiens, que il avoient pendues aus murs du chastel de Chaare (*d*) dès que le conte de Bar et le conte de Monfort furent pris; lesquiex le Roy fist mettre en terre benoite. Et li envoièrent aussi les enfans qui avoient esté pris quant le Roy fu pris ; laquel chose il firent enuis (*e*) car il s'estoient ja renoiés : et avec ces choses envoièrent au Roy un oliphant, que le Roy envoia en France.

Tandis que nous sejournions à Japhe, un Amiraut qui estoit de la partie au soudanc de Damas, vint faucillier blez à un kasel (*f*) à trois lieues de l'ost. Il fu acordé que nous li courrions sus. Quand il nous senti venans, il toucha en fuie. Endementres que (*g*) il s'en fuioit, un joenne vallet gentilhome se mist à li chacer, et porta deux de ses chevaliers à terre sanz la lance bri-

(*a*) Il prépara. — (*b*) A chacun des créneaux. — (*c*) Un bouclier. — (*d*) Du château du Caire. — (*e*) Ils firent bien malgré eux. — (*f*) Les blés d'un bourg. — (*g*) Tandis que.

sier; et l'Amiral feri en tel manière, que il li brisa le glaive ou cors.

Ce message (*a*) aus amiraus d'Égypte, prièrent le Roy que il leur donnast une journée par quoy il peussent venir vers le Roy, et il y envoièrent sans faute (*b*). Le Roy ot conseil que il ne le refuseroit pas, et leur donna journée; et il li orent couvent par leur serement, que il à celle journée seroient à Gadres.

Tandis que nous attendions celle journée que le Roy ot donnée aus amiraus d'E'gypte, le conte d'Eu qui estoit chevalier vint en l'ost, et amena avec li monseigneur Ernoul de Gumiuée le bon chevalier et ses deux freres, li dixième. Il demoura ou servise le Roy, et au sien (*c*) le Roy le fist chevalier.

En ce point revint le prince d'Anthyoche (1) en l'ost et la princesse sa mère, auquel li Roys fist grant honneur, et le fist chevalier moult honorablement : son aage n'estoit pas de plus que seize ans; mès onques si sage enfant ne vi. Il requist au Roy que il l'oist parler devant sa mère; le Roy li otroia.

Les paroles que il dit au Roy devant sa mère, furent teles : « Sire, il est bien voir que ma mère me doit » encore tenir quatre ans en sa mainbournie (*d*); mès » pour ce n'est-il pas drois que elle doie lessier ma terre » perdre ne décheoir; et ces choses, Sire, diz-je, pour » ce que la cité d'Anthioche se perd entre ses mains. Si » vous pri, Sire, que vous li priez que elle me baille

---

(*a*) *Lisez* : Ces messages. — (*b*) *Lisez* : Et ils y envoyeraient sans faute. — (*c*) Et au sien; *lisez* : Et aussi, *ou* et ainsi.

(1) Bohemond VI du nom, prince d'Antioche, et comte de Tripoli, fils du prince Bohemond V et de Lucie, fille du comte Paul de Rome. Ce jeune prince avait alors 17 ans, puisqu'il dit plus bas qu'il avait encore quatre ans à rester en tutelle, la majorité pour tenir les fiefs étant fixée à 21 ans.

(*d*) En sa tutelle.

» de l'argent, parquoy je puisse aler secourre ma gent » qui là sont, et aidier. Et, Sire, elle le doit bien » faire; car se je demeure en la cité de Tyrple (*a*) avec » li, ce n'iert pas (*b*) sanz granz despens, et les grans » despens que je ferai si yert pour nyent faite (*c*) ».

Le Roy l'oy moult volentiers; et pourchassa de tout son pooir à sa mère comment elle li baillast tant comme le Roy pot traire de li. Sitost comme il parti du Roy, il s'en ala en Anthioche, là où il fist moult son avenant (*d*). Par le gré du Roy il escartela ses armes, qui sont vermeilles, aus autres de France (*e*) pource que li Roys l'avoit fait chevalier.

Avec le Prince vindrent trois ménestriers de la grande Hyermenie (*f*), et estoient freres; et en aloient en Jérusalem en pélerinage, et avoient trois cors, dont les voiz des cors leur venoient parmi les visages. Quant il encommençoient à corner, vous deissiez que ce sont les voiz des cynes qui se partent de l'estanc; et fesoient les plus douces mélodies et les plus gracieuses, que c'estoit merveilles de l'oyr. Il fesoient trois merveilleus saus (*g*); car en leur metoit une touaille desous les piez et tournoient tout en estant (*h*), si que leur piez revenoient tout en estant sur la touaille; les deux tournoient les testes arières, et l'ainsné aussi; et quant en li fesoit tourner la teste devant, il se seignoit, car il avoit paour que il ne se brisast le col au tourner.

Pour ce que bone chose est (1) que la manière du conte de Brienne, qui fu conte de Jaffe par pluseurs

---

(*a*) *Lisez* : En la cité de Triple; la ville de Tripoli en Syrie. — (*b*) Ce ne sera pas. — (*c*) Se seront faits inutilement. — (*d*) Son avantage. — (*e*) *Lisez* : Aux armes de France. — (*f*) De la grande Arménie. — (*g*) *Lisez* : Ils fesoient tous trois merveilleux sauts. — (*h*) Tout debout.

(1) Il y a visiblement quelque lacune en cet endroit; mais on voit assez la pensée de l'auteur.

années, et par sa vigour il la deffendi grant temps, et vivoit grant partie de ce que il gaaingnoit sur les Sarrazins et sur les ennemis de la Foy; dont il avint une foiz que il desconfit une grant quantité de Sarrazins qui menoient grant foison de dras d'or et de soie, lesquiex il gaaingna touz; et quant il les ot gaaingnés, à Jaffe il departi tout à ses chevaliers, que onques riens ne li en demoura. Sa manière estoit tele, que quant il estoit parti de ses chevaliers il *s'enclooit* en sa chapelle, et estoit longuement en oroisons avant que il alast le soir gésir avec sa femme, qui moult fu bone dame et sage, et seur au roy de Cypre.

L'Empereur de Perse qui avoit nom Barbaquan, que l'un des princes avoit desconfit, si comme j'ai dit devant, s'en vint à tout ost (*a*), ou royaume de Jérusalem, et prist le chastel de Tabarie que monseigneur *Huedes* de Monbeliart (*b*) le connestable avoit fermé (*c*), qui estoit seigueur de Tabarie de par sa femme. Moult grant doumage firent à nostre gent; car il destruit (*d*) quantque il trouvait hors chastel pelerin; et dehors Acre, et de hors le Saffar (*e*) et dehors Jaffe aussi; et quant il ot fait ces doumages il se traït à Gadres, encontre le soudanc de Babiloine qui là devoit venir, pour grever et nuire à nostre gent. Les barons du pays orent conseil et le Patriarche, que il se iroient à li, avant que le soudanc de Babiloinne deust venir. Et pour eulz aidier, il envoièrent querre le soudanc de la Chamelle (*f*), l'un des meilleurs chevaliers qui feust en toute paiennime, auquel ils firent si grant honneur en Acre, que il li estendoient les dras d'or et de soie par où il devoit aler. Ils en vindrent jusques à Jaffe, nos gens et le Soudanc

(*a*) C'est-à-dire : Avec son armée. — (*b*) Eudes de Monthéliart. — (*c*) Avait fortifié. — (*d*) Car il détruisit. — (*e*) Château de la Palestine, près de Jérusalem. — (*f*) L'ancienne ville d'Emèse, alors appelée vulgairement, *la Chamelle*.

avec eulz. Le Patriarche tenoit escommunié le conte Gautier, pource que il ne li vouloit rendre une tour que il avait en Jaffe, que l'en appeloit la tour le Patriarche. Nostre gent prièrent le conte Gautier que il alast avec eulz pour combatre à l'empereur de Perse; et il dit que si feroit-il volentiers, mèz que le Patriarche l'absousist jusques à leur revenir. Onques le Patriarche n'en voult riens faire; toutevoiz s'esmut (*a*) le conte Gautier et en ala avec eulz. Nostre gent firent trois batailles (*b*), dont le conte Gautier en ot une, le soudanc de la Chamelle l'autre, et le Patriarche et ceulz de la terre l'autre; en la bataille au conte de Brienne furent les hospitaliers. Il chevauchèrent tant que il virent leur ennemis aus yex. Maintenant que nostre gent les virent ils s'arestèrent, et cil et les ennemis firent trois batailles aussi. Endementres que les Coruins (1) arréoient leur batailles, le conte Gautier vint à nostre gent, et leur escria : « Seigneur, pour Dieu alons à eulz; que nous leur donnons sens (*c*), pource que nous nous sommes arestés ». Ne oncques n'i ot nul qui me vousist croire. Quant le conte Gautier vist ce, il vint au Patriarche et li requist absolucion en la manière desusdite; onques le Patriarche n'en voult riens faire. Avec le conte de Brienne avoit un vaillant clerc qui estoit évesque de Ramès (2), qui maintes beles chevaleries avoit faites, en la compaingnie le Conte; et dit au Conte : « ne troublés pas vostre conscience quant le

---

(*a*) Toutefois partit. — (*b*) Firent trois divisions de leurs troupes.

(1) Les Corvins, *ou* Coremins, *ou* Corasmiens, tribu de Turcs, qui ayant traversé la Perse, avaient pénétré jusqu'en Syrie.

(*c*) Car nous leur donnons courage.

(2) *Ramula* en latin, ville de la Palestine, peu éloignée de celle de Lidde, *ou* Diospolis. C'était une ville épiscopale, célèbre dans la Palestine, dont l'évêque se trouve souvent aussi appelé évêque de Lidde, parce qu'après la ruine de Rames, le siége fut transféré à Lidde.

Patriarche ne vous absoult, car il a tort et vous avés droit, et je vous absoil en non du père et du filz et du Saint-Esperit : alons à eulz ». Lors ferirent des esperons et assemblèrent à la bataille (*a*) l'empereour de Perse, qui estoit la darenière. Là ot trop grant foison de gens mors d'une part et d'autre, et là fu pris le conte Gautier, car toute nostre gent s'enfuirent si laidement que il y en ot pluseurs qui de desesperance se noièrent en la mer.

Cette desesperance leur vint pource que une des batailles l'empereour de Perse assembla au soudanc de la Chamelle, lequel se deffendi tant à eulz (*b*), que de deux mille Turs que il y mena, il ne l'en demoura que quatorze-vingts quant il se parti du champ.

L'empereur prist conseil que il iroit asssiéger le Soudanc dedans le chastel de Chamelle, pource que il leur sembloit que il ne se deust pas longuement tenir à sa gent que il avoit perdue (*c*). Quant le Soudanc vit ce, il vint à sa gent et leur dit que il se iroit combatre à eulz ; car se il se lessoit asségier, il seroit perdu. Sa besoigne atira en tel manière, que toute sa gent qui estoient mal armée, il les envoia par une valée mal couverte, et sitost comme il oirent ferir les tabours le Soudanc, il se ferirent en l'ost l'Empereur par darières, et se pristrent à occire les femmes et les enfans. Et sitost comme l'Empereur, qui étoit issu aus chans pour combatre au Soudanc que il véoit aus yex, oy le cri de sa gent, il retourna en son host pour secourre leur femmes et leur enfans ; et le Soudanc leur courut sus, il et sa gent; dont il avint si bien, que de vingt-cinq mille que il estoient, il ne leur demoura homme ne femme.

Avant que l'empereur de Perse alast devant la Chamelle, il amena le conte Gautier devant Jaffe ; et le

---

(*a*) Et attaquèrent le corps de troupes que commandait. — (*b*) Se défendit tant contre eux. — (*c*) Avec ces troupes qu'il avait perdues ; *c'est-à-dire* : Après cette défaite.

pendirent par les bras a unes fourches, et li dirent que il ne le despenderoient point, jusques à tant que il auroient le chastel de Jaffe. Tandis que il pendoit par les bras, il escria à ceulz du chastel que pour mal que il li feissent, que il ne rendissent la ville, et que se il la rendoient, il meismes les occiroit.

Quant l'Empereur vit ce, il envoia le conte Gautier en Babiloinne et en fist présent au Soudanc, et du Mestre de l'Ospital, et de pluseurs prisonniers que il avoit pris. Ceulz qui menèrent le Conte en Babiloinne estoient bien trois cens, et ne furent pas occis quant l'Empereur fu mort (*a*) devant la Chamelle. Et ces Coremins assemblèrent à nous le vendredi que il nous vindrent assaillir à pié. Leur banières estoient vermeilles et estoient endoncées juesques vers les lances, et sur leur lances avoient testes faites de cheveus qui sembloient testes de dyables.

Pluseurs des marcheans de Babiloinne crioient après le Soudanc (*b*), que il leur feist droit du conte Gautier, des grans doumages que il leur avoit faiz; et le Soudanc leur abandonna que il s'alassent venger de li. Et il l'alèrent occire en la prison et martyrer (*c*), dont nous devons croire que il est ès cielx au nombre des martirs.

Le Soudanc de Damas prist sa gent qui estoient à Gadres, et entra en E'gypte. Les Amiraus se vindrent combatre à li. La bataille du Soudanc desconfist les Amiraus, à qui il assembla; et l'autre bataille des Amiraus d'E'gypte desconfist l'arrière bataille du Soudanc de Damas. Aussi s'en vint le Soudanc de Damas arrière à Gadres, navré en la teste et en la main. Ainsi avant que il se partirent de Gadres, envoièrent

---

(*a*) Quand l'empereur fut tué. — (*b*) Le Soudanc de Babylone, lorsqu'on lui eut livré le comte Gautier. — (*c*) Faire mourir dans les tourmens.

les Amiraus d'E'gypte leur messages et firent paiz à li, et nous faillirent de toutes nos couvenances, et feumes de lors en avant que nous n'eumes ne trèves ne pèz ne à ceulz de Damas ne à ceulz de Babiloine. Et sachez que quant nous estions le plus de gens à armes, nous n'estions nullefoiz plus de quatorze cens.

Tandis que le Roy estoit en l'ost devant Jaffe, le Mestre de saint Ladre (*a*) ot espié de lez Rames (*b*) à trois grans lieues, bestes et autres choses, là où il cuidoit fère un grant gaaing, et il qui ne tenoit nul conroy en l'ost (*c*), ainçois fesoit sa volenté en l'ost, sanz parler au Roy ala là. Quant il ot aqueilli sa praie, les Sarrazins li coururent sus et le desconfirent en tel manière, que de toute sa gent que il avoit avec li en sa bataille, il n'en eschapa que quatre. Sitost comme il entra en l'ost, il commença à crier aux armes. Je m'alai armer et prié au Roy que il me lessast aler là; et il m'en donna congé, et me commanda que je menasse avec moy le Temple et l'Ospital. Quant nous venimes là, nous trouvames que autres Sarrazins estranges estoient embatus en la valee (*d*) là où le Mestre de saint Ladre avoit esté desconfit. Ainsi comme ces Sarrazins estranges regardoient ces mors, les Mestre des arbalestriers le Roy (*e*) leur coururent sus, et avant que nous venissiens là, nostre gent les orent desconfiz et pluseurs en occirent.

Un serjant le Roy et un des Sarrazins s'i portèrent à terre l'un l'autre de cop de lance. Un serjans le Roy quant il vit ce, il prist les deux chevaus et les emmenoit pour embler (*f*); et pource que l'en ne le veist, il se mist parmi les mirales de la cité de Rames (*g*),

---

(*a*) Le maître de saint Lazare. — (*b*) Eut surpris près de Rames. — (*c*) Et lui qui ne gardoit nul ordre à l'armée. — (*d*) Etoient entrés en la vallée, etc. — (*e*) Le maître des arbalestriers du roi. — (*f*) Pour les dérober. — (*g*) Il se mit parmi les murailles de la cité de Rames.

Tandis que il les enmenoit, une vielz citerne sur quoi il passa, li fondi desous; li trois cheval et il alèrent au fons, et en le me dit; je y alai véoir, et vi que la citerne fondoit encore sous eulz et que il ne failloit guères que il ne feussent touz couvers. Ainsi en revenimes sanz riens perdre, mès que ce que (*a*) le Mestre de saint Ladre y avoit perdu.

Sitost comme le soudanc de Damas fu apaisiés à ceulz d'Égypte, il manda sa gent qui estoient à Gadres, que il en revenissent vers li; et si firent-il, et passèrent par-devant nostre ost à moys de deux lieues (*b*); ne onques ne nous osèrent courre sus, et si estoient bien vingt mille Sarrazins et dix mille Béduyns. Avant que il venissent endroit nostre ost, les gardèrent le Mestre des arbalestriers le Roy et sa bataille trois jours et trois nuits, pource que il ne se ferissent en nostre ost despourveument.

Le jour de la saint Jehan qui estoit après pasques, oy le Roy son sermon. Tandis que l'en sermonnoit, un serjans du Mestre des arbalestriers entra en la chapelle le Roy tout armé, et li dit que les Sarrazins avoient enclos le Mestre arbalestrier. Je requis au Roy que il m'y lessast aler, et il le m'otria, et me dit que je menasse avec moy jusques à quatre cens ou cinq cens homes d'armes, et les me nomma ceulz que il voult que je menasse. Sitost comme nous issimes de l'ost, les Sarrazins qui estoient mis entre le Mestre des arbalestriers et de l'ost (*c*), s'en alèrent à un Amiral qui estoit en un tertre devant le Mestre des arbalestriers à tout (*d*) bien mil homes à armes. Lors commença le hutin entre les Sarrazins et les serjans au Mestre des arbalestriers, dont il y avoit bien quatorze-vingt; car à l'une des foiz que l'Amiraut véoit que sa gent estoient prise (*e*), il leu ren-

(*a*) Sinon ce que. — (*b*) A moins de deux lieues. — (*c*) *Lisez* : Et l'ost. — (*d*) Avec. — (*e*) *Lisez* : Estoit pressée.

voioit secours et tant de gent, que il metoient nos serjans jusques en la bataille au Mestre : quant le Mestre véoit que sa gent estoient prisée (*a*), il leur envoioit cent ou six vingts homes d'armes qui les remetoient jusques en la bataille l'Amiral.

Tandis que nous estions là, les Légas et les Barons du pays, qui estoient demourez avec le Roy, distrent au Roy que il fesoit grant folie quant il me metoit en aventure; et par leur conseil le Roy me renvoia querre, et le Mestre des arbalestriers aussi. Les Turs se départirent delà, et nous revenimes en l'ost.

Moult de gens se merveillèrent quant il ne se vindrent combatre à nous, et aucune gens distrent que il ne lessèrent fors que pour tant que (*b*) il et leur chevaus estoient touz affamés à Gadres, là où il avoient sejourné près d'un an.

Quant ces Sarrazins furent partis de devant Jaffe, il vindrent devant Acre et mandèrent le seigneur de Larsur (1), qui estoit connestable du royaume de Jérusalem, que il destruiroient les jardins de la ville se il ne leur envoioit cinquante bezans; et il leur manda que il ne leur en envoieroit nulz. Lors firent leur batailles ranger et s'en vindrent tout le sablon d'Acre (*c*) si près de la ville, que l'en y traisist bien d'un arbalestre à tour. Le sire d'Arsur issi de la ville et se mist ou Mont saint, là où le cymetère saint Nicholas est, pour deffendre les jardins.

Nos serjans à pié issirent d'Acre, et commencièrent à hardier à eulz (*d*) et d'arcz et d'arbalestres.

(*a*) *Lisez*: Estoit pressée. — (*b*) Sinon à cause de.

(1) Assur, autrefois appelée Antipatris, ville maritime située près de Jaffa. La maison d'Ibelin en était pour lors en possession. Jean d'Ibelin, seigneur de Baruth, en ayant épousé l'héritière nommée Melissent.

(*c*) Le long du rivage de la mer, près d'Acre. — (*d*) Hardier à eulz, les harceler.

Le sire d'Arsur appela un chevalier qui avoit à non monseigneur Jehan le Grant, et li commanda que il alast retraire la menue gent qui estoient issus de la ville d'Acre, pource que il ne se meissent en péril.

Tandis que il les ramenoit arières, un Sarrazin li commença à escrier en sarrazinnois, que il jousteroit à li se il vouloit; et celi li dit que si feroit-il volentiers. Tandis que monseigneur Jehan aloit vers le Sarrazin pour jouster, il regarda sus sa main senestre; si vit un troupiau de Turs, là où il y en avoit bien huit, qui c'estoient arrestez (*a*) pour veoir la jouste. Il lessa la jouste du Sarrazin à qui il devoit jouster, et alà au tropel de Turs qui se tenoient tout quoi pour la jouste regarder, et en feri un parmi le cors de sa lance et le geta mort. Quant les autres virent ce, il li coururent sus endementres que il revenoit vers nostre gent, et l'un le fiert grant cop d'une mace sur le chapel de fer; et au passer que il fist, monseigneur Jehan li donna de s'espée sur une touaille dont il y avoit sa teste entorteillée, et li fist la touaille voler enmi les champs. Il portoient lors les touailles quant il se vouloient combatre, pource que elles reçoivent un grant coup d'espée. L'un des autres Turs feri des esperons à li, et li vouloit donner de son glaive parmi les espaules; et monseigneur Jehan vit le glaive venir, si guenchi (*b*): au passer que le Sarrazin fist, monseigneur Jehan li donna arière main d'une espée parmi les bras, si que il li fist son glaive voler enmi les champs. Et ainsi s'en revint et ramena sa gent à pié; et ces trois biaus cops fist-il devant le seigneur d'Arsur et les riches homes qui estoient en Acre, et devant toutes les femmes qui estoient sus les murs pour veoir celle gent.

Quant celle grant foyson de gent Sarrazins qui furent

(*a*) *Lisez* : S'estoient arrestés. — (*b*) Et ainsi se détourna pour éviter le coup.

devant Acre et n'osèrent combatre à nous, aussi comme vous avez oy, ne à ceulz d'Acre (1), il oirent dire, et vérité estoit, que le Roy fesoit fermer (*a*) la cité Sayete et à pou de bones gens (*b*), se traïtrent en celle part (*c*). Quant monseigneur Symon de Monceliart, qui estoit mestre des arbalestriers le Roy et chevetain de la gent le Roy à Saiete, oy dire que ceste gent venoient, se retraït ou chastel de Saiete, qui est moult fort et enclos est de la mer en touz senz; et ce fist-il, pource que il véoit bien que il n'avoit pooir à eulz. Avec li rèceta (*d*) ce que il pot de gent; mais pou en y ot, car le chastel estoit trop estroit. Les Sarrazins se ferirent en la ville, là où il ne trouvèrent nulle deffense, car elle n'estoit pas toute close. Plus de deux mille personnes occirent de nostre gent; a tout le gaaing (*e*) que il firent là, s'en alèrent en Damas.

Quant le Roy oy ces nouvelles, moult en fu courouciés se amender le peust (*f*); et aus barons du pays en fu moult bel (*g*), pource que le Roy vouloit aler fermer un tertre là où il jadis un ancien chastel (*h*) au tens des Machabiex. Ce chastel siet ainsi comme l'en va de Jaffe en Jérusalem. Les barons d'Outremer se descordèrent du chastel refermer, (*i*), pourqe que c'estoit loing de la mer à cinq lieues; parquoy nulle viande ne nous peut venir de la mer que les Sarrazins ne nous tollissent, qui estoient plus fort que nous n'estions. Quant

---

(1) *Le copiste a vraisembablement omis ces mots :* se retirèrent de devant cette place, *ou tels autres mots semblables.*

(*a*) Faisoit fortifier. — (*b*) Avec peu de bonnes troupes. — (*c*) *Lisez* : Si se traïtrent en celle part; *c'est-à-dire* : ainsi ils marchèrent de ce côté-là. — (*d*) Avec lui il retira dans la place. — (*e*) Avec le gain, le butin. — (*f*) *Il faut peut-être lire* : Se bien amender le peust, *quoiqu'il pût bien réparer cette perte.* — (*g*) La nouvelle plut beaucoup aux barons du pays, etc. — (*h*) Où il y eut jadis un ancien chastel. — (*i*) Ne furent pas d'avis de fortifier le nouveau chastel.

ces nouvelles vindrent en l'ost de Sayette que le bourc qui estoit destruis (a), et vindrent les barons du pays au Roy, et li distrent que il li seroit plus grant honneur de refermer le bouc de Sajette que les Sarrazins avoient abatu, que de faire une forteresse nouvelle; et le Roy s'acorda à eulz.

Tandis que le Roy estoit à Jaffe, l'en li dit que le soudanc de Damas li soufferroit bien à aler en Jérusalem par bon asseurement. Le Roy en ot grant Conseil; et la fin du Conseil fu tel, que nulz ne loa le Roy que il y alast, puisque il couvenist que il lessast la cité en la main des Sarrazins.

L'en en moustra au Roy un exemple qui fu tel, que quant le grant roy Phelippe se parti de devant Acre pour aler en France, il lessa toute sa gent demourer en l'ost avec le duc Hugon de Bourgoingne, l'aieul (1) cesti duc qui est mort nouvellement. Tandis que le Duc séjournoit à Acre, et le roy Richart d'Angleterre aussi, nouvelles leur vindrent que il pooient prenre lendemain Jérusalem se il vouloient, pource que toute la force de la chevalerie le soudanc de Damas s'en estoit alée vers li pour une guerre que il avoit à un autre Soudanc. Il atirèrent leur gent, et fist le roy d'Angleterre la première bataille, et le duc de Bourgoingne l'autre après,

---

(a) *Il faut peut-être lire* : Que le bourg qui y estoit, estoit destruis.

(1) Hugues III, duc de Bourgogne, père du duc Eudes III, et aïeul du duc Hugues IV, décédé l'an 1272. Sanudo semble parler de la retraite du duc de Bourgogne avec moins d'aigreur que le sire de Joinville; il dit que comme les chrétiens avançaient vers Jérusalem, le duc réprésenta aux Français que toute la fleur de la chevalerie française était dans sa bataille, qu'au contraire le roi Richard n'avoit que très- peu de gens auxquels néanmoins on donnerait l'honneur de la victoire, ce qui tourneroit au désavantage et à la honte de la France: ce duc est aussi fort blâmé par Raoul de Goggeshall.

à tout les gens le roy de France (*a*). Tandis que il estoient à esme (*b*] de prenre la ville, en li manda de l'ost le Duc que il n'alast avant; car le duc de Bourgoingne s'en retournoit arière, pource sanz plus que l'en ne deist que les Anglois n'eussent pris Jérusalem. Tandis que il estoient en ces paroles, un sien chevalier li escria: « Sire, sire, venez juesques ci, et je vous mousterrai Jérusalem ». Et quant il oy ce, il geta sa cote à armer devant ses yex tout en plorant, et dit à Nostre-Seigneur: « biau sire Diex, je te pri que tu ne seuffres que je voie » ta sainte cité, puisque je ne la puis délivrer des » mains de tes ennemis ».

Ceste exemple moustra l'en au Roy, pource que se il, qui estoit le plus grant Roy des chrestiens (1), fesoit son pélerinage sanz délivrer la cité des ennemis Dieu, tuit li autre Roy et li autre pélerin qui après li venroient, se tenroient touz apaiés (*c*) de faire leur pélerinage aussi comme le roy de France auroit fet, ne ne feroient force de la délivrance de Jérusalem.

Le roy Richart fist tant d'armes Outremer à celle foys que il y fu, que quant les chevaus aus Sarrazins avoient poour d'aucun bisson, leur mestre leur disoient: « cuides tu, fesoient-il à leur chevaus, que ce soit le roy

---

(*a*) Avec les gens du roi de France. — (*b*) Tandis qu'ils étoient dans l'espérance.

(1) Joinville appelle ici S. Louis le plus grand roi des chrétiens; cet éloge est commun à tous nos rois à cause de leur puissance et de leur valeur. On lit dans un titre d'Amé, comte de Savoie, de l'an 13⁽⁷ : *Le roi de France qui est le plus grand et le plus noble roi des chrétiens.* Mathieu Paris, parlant de S. Louis, dit: *Dominus rex Francorum regum terrenorum altissimus et ditissimus*; et ailleurs: *Dominus rex francorum qui terrestrium rex regum est tum propter cœlestem ejus inunctionem, cum propter sui potestatem et militiæ eminentiam.* Ces éloges sont d'autant moins suspects, qu'ils sont donnés à nos rois par un auteur étranger qui vivait sous un prince puissant et ennemi de la France.

(*c*) Se contenteroient tous.

Richart d'Angleterre ? » Et quant les enfans aus Sarrazinnes bréoient, elles leur disoient : « tai-toy, tai-toy, ou je irai querre le roy Richart qui te tuera ».

Le duc de Bourgoingne, de quoy je vous ai parlé, fu moult bon chevalier; mès il fu onques tenu pour sage ne à Dieu ne au siècle ; et il y parut bien en ce fet devant dit. Et de ce dit le grant roy Phelippe, quant l'en li dit que le conte Jehan de Chalons (1) avoit un filz et avoit à non Hugue pour le duc de Bourgoingne, il dit que Dieu le feist aussi preuhomme comme le Duc pour qui il avoit non Hugue. Et en li demanda pourquoy il n'avoit dit aussi preudomme : « pource, fist-il,
» que il a grant différence entre preuhomme et preu-
» domme; car il a maint preuhomme chevalier en la
» terre des Crestiens et des Sarrazins, qui onques ne
» crurent Dieu ne sa mère; dont je vous di, fist-il, que
» Dieu donne grant don et grant grace au chevalier
» crestien que il seuffre estre vaillant de cors, et que
» il seuffre en son servise en li gardant de péchié mor-
» tel; et celi qui ainsi se démeinne (*a*) doit l'en appe-
» ler preudomme, pource que ceste proesse li vint du
» don Dieu : et ceux de qui j'ai avant parlé peut l'en ap-
» peler preuzhommes, pource que il sont preus de leur
» cors et ne doutent (*b*) Dieu ne péchié ».

Les grans deniers (*c*) que le Roy mist à fermer Jaffe ne couvient-il pas parler que c'est sanz nombre (*d*), car il ferma le bourc dès l'une des mers jusques à l'autre, là où il ot bien vingt-quatre tours, et furent les fossés curez de l'un (*e*) dehors et dedans. Trois portes y avoit

---

(1) Jean comte de Châlons et d'Auxerre, qui avait épousé en premières noces Mahaut, fille de Hugues III duc de Bourgogne. De ce mariage naquit Hugues de Châlons, ainsi nommé du nom de son aïeul maternel, et qui épousa depuis Alix de Méranie, comtesse de Bourgogne.

(*a*) Se gouverne. — (*b*) Et ne craignent. — (*c*) *Lisez* : Des grands deniers. (*d*) Car ils sont sans nombre. (*e*) Curés de boues.

dont le Légat en fist l'une et un pan du mur. Et pour vous moustrer, le coustage que le Roy i mist (a), vous foiz-je à savoir que je demandai au Légat combien celle porte et ce pan du mur li avoit cousté, et il me demanda combien je cuidoie qu'elle eust cousté, et je esmai que la porte que il avoit fet faire li avoit bien cousté cinq cens livres, et le pan du mur trois cens livres. Et il me dit que, se Dieu li aidast, que la porte que le pan (b) li avoit bien cousté trente mille livres. Quant le Roy ot assouvie (c) la forteresce du bourc de Jaffe, il prist conseil que il iroit refermer la cité de Sayette, que les Sarrazins avoient abatue. Il s'esmut pour aler là le jour de la feste des apostres saint Pierre et saint Pol, et just (d) le Roy et son ost devant le chastel d'Arsur, qui moult estoit fort. Celi soir appela le Roy sa gent, et leur dit que se il s'acordoient, que il iroit prenre une cité des Sarrazins que en appèle Naples(1), laquel cité les anciennes escriptures appèlent Samarie. Le Temple et l'Ospital li respondirent d'un acort, que il estoit bon que l'en y essaiast à prenre la cité ; mès il ne s'acorderoient ja que son cors (e) y alast, pource que ce aucunc chose avenoit de li, toute la terre seroit perdue. Et il dit que il ne les y lèroit ja aler se son cors n'i aloit avec. Et pour ce demoura celle emprise (f) que les seigneur terrier ne s'i voudrent acorder que il y alast. Par nos journées venimes ou sablon d'Acre, là où le Roy et l'ost nous lojames illec. Au lieu vint à moy un grant peuple de la grant Hermenie (g) qui aloit en pélerinage

---

(a) La dépense que le roi y fit. — (b) Tant la porte que le pan du mur. — (c) Eut achevée. — (d) Coucha, passa la nuit.

(1) *Neapolis*, ville de Samarie que Baudouin, roi de Jérusalem, avait prise autrefois.

(e) Sa personne. — (f) *C'est-à-dire* : Si aucune chose. — — (g) Cette entreprise. — (h) De la grande Arménie.

en Jérusalem, par grant treu rendant aus Sarrazins(*a*) qui les conduisoient, et un latimier (*b*) qui savoit leur language et le nostre. Il me firent prier que je leur moustrasse le saint Roy. Je alai au Roy là où il se séoit en un paveillon, apuié à l'estache du pavillon (*c*), et séoit ou sablon sanz tapiz et sanz nulle autre chose desouz li. Je li dis : « Sire, il a là hors un grant peuple de la grant » Hermenie qui vont en Jérusalem, et me proient (*d*), » sire, que je leur face moustrer le saint Roy; mès je » ne bée jà a baisier vos os (*e*) ». Et il rist moult clèrement, et me dit que je les alasse querre; et si fi-je. Et quant il orent veu le Roy il le commandèrent à Dieu, et le Roy eulz. Lendemain just l'ost (*f*) en un lieu que en appèle Passe-poulain, là où il a de moult beles eaves (*g*), de quoy l'en arrose ce dont le sucre vient. Là où nous estions logié illec (*h*), l'un de mes chevaliers me dit : » sire, fist-il, or vous ai-je logié en plus biau lieu que vous ne feustes hier». L'autre chevalier qui m'avoit prise la place devant (*i*), sailli sus tout effraez (*k*), et li dit tout haut : « vous estes trop hardi quant vous parlés de chose que je face; » et il sailli sus et le prist par les cheveus. Et je sailli sus et le feri du poing entre les deux espaules, et il le lessa; et je li dis : « or hors de mon hostel; car, si m'aist Dieu, avec moy ne serez-vous jamèz ». Le chevalier s'en ala si grant deuls demenant, et m'amena monseigneur Gilles le Brun le connestable de France; et pour la grant repentance que il véoit que le chevalier avoit de la folie que il avoit

---

(*a*) En payant grand tribut aux Sarrazins. — (*b*) *Lisez* : Un latinier ; c'est-à-dire : un trucheman. — (*c*) A la colonne, au mât du pavillon. — (*d*) Et me prient. — (*e*) Cependant je ne désire pas encore de baiser vos os, vos reliques. — (*f*) Le lendemain l'armée passa la nuit. — (*g*) Où il a de très-belles eaux. — (*h*) Lorsque nous étions logés là. — (*i*) *Lisez* : Celui jour de devant ; *c'est-à-dire* : la veille. — (*k*) Tout courroucé.

faite, me pria si acertes comme il pot, que je le remenasse en mon hôstel. Et je respondi que je ne li remenroie pas, se le Légat ne me absoloit de mon serement. Au Légat en alèrent et li contèrent le fait, et le Légat leur respondi que il n'avoit pooir d'eulz absoudre, pource que le serement estoit rèsonnable; car le chevalier l'avoit moult bien deservi (*a*). « Et ces choses vous » moustré-je, pour ce que vous vous gardés de fère » serement que il ne convieingne faire par rèson; car, » ce dit le Sage, qui volentiers jure, volentiers se » parjure ».

Lendemain s'ala loger le Roy devant la cité d'Arsur, que l'en appèle Tyri en la Bible. Illec appela le Roy des riches homes de l'ost, et leur demanda conseil se il seroit bon que il alast penre la cité de Belinas (1) avant que il alast à Sayette. Nous loames tuit que il estoit bon que le Roy y envoiast de sa gent; mèz nulz ne li loa que son cors y alast : à grant peinne l'en destourba l'en. Acordé fu ainsi, que le conte d'Eu iroit et monseigneur Phelippe de Montfort, le sir de Sur, monseigneur Giles le Brun connestable de France, monseigneur Pierre le Chamberlain, le Mestre du Temple et son couvent, le Mestre de l'Ospital et son couvent, et son frère aussi. Nous nous armames à l'anuitier, et venimes un pou après le point du jour en une pleinne qui est devant la cité que en appèle Belinas, et l'appèle l'Escripture ancienne Cézaire-Phelippe. En celle cité sourt une fonteinne que l'en appèle Jour; et enmi les plainnes qui sont devant la cité, sourt une autre très-bèle fonteinne qui est appelée Dan. Or est ainsi, que quant ces deux ruz (*b*) de ces deux fonteinnes viennent ensemble,

---

(*a*) L'avait très-bien mérité.

(1) Selon Joinville, Belinas est la ville de Panéas *ou* de Césarée de Philippe ; selon quelques géographes, c'est l'ancienne ville de Balanœa, dans la Phénicie.

(*b*) *Lisez* : Quant les deux ruz ; c'est-à-dire les deux ruisseaux.

ce appèle l'en le fleuve de Jourdain là où Dieu fu baptizié.

Par l'acort du Temple et du conte d'Eu, de l'Ospital et des Barons du païs qui là estoient, fu acordé que la bataille le Roy (en laquelle bataille je estoie lors, pour ce que le Roy avoit retenu les quarante chevaliers qui estoient en ma bataille avec li) et monseigneur Geffroy de Sergïnes le preudomme aussi, iroient entre le Chastel et la cité; et li terrier enterroient (*a*) en la cité à main senestre, et l'Ospital à main destre, et le Temple enterroit en la cité la droite voie que nous estions venu. Nous nous esmeumes lors tant que nous venimes delez la cité, et trouvames que les Sarrazins qui estoient en la ville, orent desconfit les sergens le Roy et chaciés de la ville. Quant je vi ce, ving (*b*) aus preudeshomes qui estoient avec le conte d'Eu, et leur dis: « seigneurs, » se vous n'alés là où en nous à commandé, entre la » ville et le chastel, les Sarrazins nous occiront nos gens » qui sont entrés en la ville ». L'alée y estoit si périlleuse, car le lieu là où nous devions aler estoit le périlleus; car il y avoit trois paire de murs sès (*c*) à passer, et la coste estoit si roite (*d*) que à peinne s'i pooit tenir chevaus; et le tertre là où nous devions aler, estoit garni de Turs à grant foison à cheval. Tandis que je parloie à eulz, je vi que nos serjans à pié deffesoient les murs. Quant je vi ce, je dis à ceulz à qui je parloie, que l'en avoit ordené que la bataille le Roy iroit là où les Turs estoient; et puisque en l'avoit commandé, je iroie. Je m'esdreçai (*e*) moy et mes deux chevaliers à ceulz qui deffesoient les murs, et vi que un serjant à cheval cuidoit passer le mur, et li chei son cheval sus le cors. Quant je vi ce, je descendi à pié et

(*a*) Et les barons du pays entreroient. — (*b*) Je vins. — (*c*) De murs secs. — (*d*) Etoit si roide. — (*e*) Je m'adreçai; c'est-à-dire : je marchai

pris mon cheval par le frain. Quant les Turs nous virent venir, ainsi comme Dieu voult, ils nous lessèrent la place là où nous devions aler. De celle place là où les Turs estoient, descendoit une roche taillée en la cité. Quant nous feumes là et les Turcs s'en furent partis, les Sarrazins qui estoient en la cité, se desconfirent et lessèrent la ville à nostre gent sanz débat. Tandis que je estoie là, le Maréchal du Temple oy dire que je estoie en péril, si s'en vint là à mont vers moy. Tandis que je estoie là à mont, les allemans (1) qui estoient en la bataille au conte d'Eu vindrent après moy; et quant ils virent les Turs à cheval qui s'enfuioient vers le chastel, ils s'esmurent pour aler après eulz; et je leur dis : « seigneurs, vous ne fêtes pas bien; car nous » sommes là où en nous a commandé, et vous alez outre commandement ».

Le chastiau qui siet desus la cité, a non Subeibe, et siet bien demi-lieue haut ès montaignes de Libans; et le tertre qui monte au chastel est peuplé de grosses roches aussi comme li huges (*a*). Quant les Alemans virent que il chassoient à folie (*b*), il s'en revindrent arière. Quant les Sarrazins virent ce, il leur coururent sus à pié, et leur donnoient de sus les roches grans cops de leur maces, et leur arrachoient les couvertures de leur chevaus. Quant nos serjans virent le meschief qui estoient avec nous, il se commencièrent à effréer; et je leur dis que se ils s'en aloient que je les feroit geter hors des gages le Roy à touzjours mès (*c*). et il me distrent : « sire, le jeu nous est mal parti (*d*), car vous » estes à cheval, si vous enfuirés; et nous sommes à

---

(1) Les chevaliers Theutons.

(*a*) Est rempli de roches aussi grosses que des huches. — (*b*) Qu'ils s'étoient follement engagés à la poursuite de l'ennemi. — (*c*) Pour toujours, à jamais. — (*d*) Le jeu n'est pas égal entre nous.

» pié, si nous occiront les Sarrazins ». Et je leur dis : « Seigneur, je vous asseure que je ne m'enfuirai pas, car je demourrai à pié avec vous ». Je descendi et envoiai mon cheval avec les Templiers, qui estoient bien une arbalestrée darières. Au revenir que les Alemans fesoient, les Sarrazins ferirent un mien chevalier qui avoit non monseigneur Jehan de Bussey, d'un carrel parmi la gorge (*a*), et chei tout devant moy. Monseigneur Hugues d'Escoz, cui niez il estoit, qui moult bien se prouva en la sainte terre, me dit : « sire, venés nous » aidier pour reporter mon neveu l'aval (*b*). Mal dehait » ait (*c*), fiz-je, qui vous y aidera, car vous estes alez » là sus sanz mon commandement ; se il vous en est » mescheu (*d*), ce est à bon droit; reportés-le l'aval » en la longaingne (*e*), car je ne partirai de ci jusques » à tant que l'en me revenrra querre.

Quant monseigneur Jehan de Valenciennes oy le meschief là où nous estions, il vint à monseigneur Oliviers de Termes et à ces autres chiéveteins de la corte Laingue (*f*), et leur dit : « seigneurs, je vous pri et » commant de par le Roy, que vous m'aidiés à querre » le Seneschal ». Tandis que il se pourchassa ainsinc, monseigneur Guillaume de Biaumont vint à li et li dit : » vous vous traveillés pour nient; car le Seneschal est mort ». Et il respondi : « ou de la mort ou de la vie diré-je nouvelles au Roy ». Lors il s'esmut et vint vers nous, là où nous estions montés en la montaingne; et maintenant qu'il vint à nous, il me manda que je venisse à li; et si fis-je.

Lors me dit Olivier de Termes, que nous estions illec en grant péril; car se nous descendions par où

(*a*) D'un trait d'arbalète tout au travers de la gorge. — (*b*) Là bas. — (*c*) Malheur à celui. — (*d*) S'il vous en est mal arrivé. — (*e*) En la voierie. — (*f*) *Lisez* : Tortelaingue ; c'est-à-dire : Languetorte, *ou* Languedoc.

nous estions montés, nous ne le pourrions faire sanz grant péril, pource que la coste estoit trop male (*a*), et les Sarrazins nous descendroient sur les cors: « mès se vous me voulés croire, je vous déliverrai sanz perdre » Et je li diz que il devisat ce que il vourroit, et je feraie. « Je vous dirai, fit-il, comment nous » eschaperons: nous en iron, fist-il, tout ce pendant, » aussi comme nous devion (*b*) aler vers Damas; et » les Sarrasins qui là sont, cuideront que nous les » weillons prenre par darières; et quant nous serons » en ces plainnes, nous ferrons des esperons entour » la cité, et aurons passé le ru (*c*) que il puissent venir » vers nous; et si *d*) leur ferons grant doumage, car » nous leur métrons le feu en ses formens (*e*) batus » qui sont enmi ces chans ». Nous feimes aussi comme il nous devisa; et il fist prenre canes dequoy l'en fèt ces fleutes, et fist mettre charbons dedans et fichier dedans les fourmens batus. Et ainsi nous ramena Dieu à sauveté, par le conseil Olivier de Termes. Et sachiez quant (*f*) nous venimes à la heberge là où nostre gent estoient, nous les trouvâmes touz desarmés; car il n'i ot onques nul qui s'en preist garde. Ainsi revenimes lendemain à Sayete, là où le Roy estoit.

Nous trouvames que le Roy son cors (*g*) avoit fait enfouir les crestiens que les crestiens (*h*) avoient occis, aussi comme il est desus dit; et il meismes son cors portoit (*i*) les corps pourris et touz puanz pour mettre en terre ès fosses, que ja ne se estoupast (*k*), et les autres se estoupoient. Il fist venir ouvriers de toutes pars, et

---

(*a*) Trop mauvaise. — (*b*) *Lisez* : Comme nous le devions. —(*c*) *Lisez* : Et aurons avant passé le ru, etc. — (*d*) Et aussi. —(*e*) C'est-à-dire : En ces fromens. — (*f*) Et sachiez que quant, etc. — (*g*) Le roi en personne. — (*h*) *Lisez* : Que les Sarrazins. — (*i*) Il portoit lui-même. — (*k*) Sans que jamais il se bouchât les narines.

se remist à fermer la cité de haus murs et de grans tours; et quant nous venimes en lost, nous trouvames que il nous ot nos places mesurées il son cors (*a*) là où nous logerions. La moy place (*b*) il prist delez la place le conte d'Eu, pour ce que il savoit que le conte d'Eu amoit ma compaignie.

Je vous conterai des jeus que le conte d'Eu nous fesoit. Je avoie fait une meson, là où je mangoie moy et et mes chevaliers à la clarté de l'uis: or estoit l'uis au conte d'Eu; et il qui moult estoit soutilz, fist une petite bible (*c*) que il getoit ens (*d*); et fesoit espier quant nous estions assis au manger, et dressoit sa bible du long de nostre table, et nous brisoit nos pos et nos vouerres.

Je m'estoie garni de gelines et de chapons; et je ne sai qui li avoit donné une joene oue (*e*), laquele il lessoit aler à mes gelines, et en avoit plustôt tué une douzainne que l'en ne venist illec, et la femme qui les gardoit batoit l'oue de sa gounelle (*f*).

Tandis que le Roy fermoit Sayete, vindrent marchéans en l'ost, qui nous distrent et contèrent que le roy des Tartarins avoit prise la cité de Baudas, (1) et l'A-

---

(*a*) Lui-même en personne. — (*b*) *Lisez* : La moye place ; c'est-à-dire : ma place. — (*c*) Une petite baliste. — (*d*) Avec laquelle il tiroit dans ma maison. — (*e*) Une jeune oye. — (*f*) De son tablier.

(1) La ville de *Baudac* ou *Baldac*, appelée aujourd'hui *Bagdad*.

Les Kalifes, successeurs de Mahomet, étaient autrefois les maîtres de la Syrie, de l'Egypte, et généralement de toutes les conquêtes faites par les Mahométans. Corrompus par le luxe et la mollesse, ils se laissèrent enlever par les Fathimites l'Egypte et la Syrie; du temps de l'expédition de saint Louis, ils ne leur restoit que l'Irak-Arabe. Ils avaient cependant conservé une ombre d'autorité sur les autres provinces qu'on leur avoit prises. Les sultans d'Egypte se soumettoient à une espèce d'inauguration de leur part, qui consistoit à revêtir un habil-

postole des Sarrazins (*a*) qui estoit sire de laville, lequel en appeloit le Califre de Baudas. La manière comment il pristrent la cité de Baudas et *du* Calife (*b*), nous contèrent les marchéans, et la manière fu tele.

Car quant il orent la cité du Calife assiégée, il manda au Calife que il feroit volentiers mariage de ses enfans et des siens; et le conseil leur louèrent que il s'accordassent au mariage. Et le roy des Tartarins li manda que il li envoiast jusques à quarante personnes de son conseil et des plus grans gens, pour jurer le mariage; et le Calife si fist. Encore li manda le roy des Tartarins, que il li envoiast quarante des plus riches et des meilleurs homes que il eust; et le Calife si fist. A la tierce foiz li manda que il li envoiast quarante des meilleurs que il eust; et il si fist. Quant le roy des Tartarins vit que il ot touz les chevetains de la ville, il s'apensa que le menu peuple de la ville ne sauroit pooir de deffendre (*c*) sanz gouverneur. Il fist à tous les six-vingts homes coper les testes, et puis fist assaillir la ville et la prist et le Calife aussi.

Pour couvrir sa desloiauté, et pour geter le blasme sur le Calife de la prise de la ville que il avoit fète, il fist prenre le Calife et le fist mettre en une cage de fer, et le fist jeunner tant comme l'en peust faire homme sanz mourir (*d*) et puis li manda se il avoit fain. Et le Calife dit que oyl; car ce n'estoit pas merveille. Lors li fist aporter le roy des Tartarins un grant taillouer d'or (*e*) chargé de joiaus à pierres précieuses, et li dit:

---

lement que ces Kalifes leur envoyoient. Cet usage n'est pas encore aboli, et le grand-seigneur envoie un pareil habillement aux khans de Crimée et aux hospodars de Moldavie et de Valachie, quand il les nomme à ces principautés.

(*a*) Le pape des Sarrazins; c'est à-dire : le calife. — (*b*) Et le calife. — (*c*) N'auroit pouvoir de se défendre. — (*d*) Autant qu'on peut faire jeûner un homme sans mourir. — (*e*) Un grand bassin d'or.

« cognois-tu ces joiaus ! » Et le Calife respondi que oyl : « il furent miens ». Et il li demanda se il les amoit bien ; et il respondi que oyl. « Puis que tu les amoies tant fist le roy des Tartarins, or pren de celle part que tu vourras et manju (*a*). Le Califes li respondi que il ne pourroit, car ce n'estoit pas viande que l'en peust manger. Lors li dit le roy des Tartarins : « or peus veoir au calice ta deffense (*b*) ; car se tu eusses donné ton trésor d'or, tu te feusses bien deffendu à nous par ton trésor se tu l'eusse despendu, qui au plus grant besoing te faut que tu eusses onques ».

Tandis que le Roy fermoit Sayete, je alai à la messe au point du jour, et il me dit que je l'attendisse, que il vouloit chevaucher ; et je si fis. Quant nous fumes aus chans, nous venimes par-devant un petit moustier, et veismes tout à cheval un prestre qui chantoit la messe. Le roy me dit que ce moustier estoit fait en l'onneur du miracle que Dieu fist du dyable que il geta hors du cors de la fille à la veuve femme ; et il me dit que se je vouloie, que il orroit léans la messe que le prestre avoit commenciée ; et je li dis que il me sembloit bon à fère. Quant ce vint à la pèz donner, je vi que le clerc qui aidoit la messe à chanter, estoit grant, noir, mègre et hériciés, et doutai (*c*) que se il portoit au Roy la pèz, que espoir c'estoit un assacis (*d*), un mauvèz homme, et pourroit occirre le Roy. Je alai prenre la pèz au clerc et la portai au Roy. Quant la messe fu chantée et nous fumes montez sus nos chevaus, nous trouvames le Légat aux champs, et le Roy s'approcha de li et m'appela, et dit au Légat : je me pleing à vous dou Seneschal, qui m'apporta la pèz et ne voult que le poure clerc la m'aporta » Et je diz au Légat la rèson pourquoy je l'avoie fait ; et le Légat dit que j'avoie moult bien fèt. Et le roy respondi : « Vraie-

(*a*) Et mange. — (*b*) *On doit peut-être lire* : or peus veoir, ô calife ta défaute ; *c'est-à-dire* : ta faute. — (*c*) Et je craignis. — (*d*) Que peut-être c'étoit un assassin.

ment non fist, grant descort y ot d'eulz deuz, et je en demourai en pez (*a*) ». Et ces nouvelles vous ai-je contées, pource que vous véez la grant humilité de li.

Ce miracle que Dieu fist à la fille de la femme par l'Évangile (*b*) qui dit que Dieu estoit, quant il fist le miracle, IN PARTE TYRI ET SYNDONIS (*c*); car lors estoit la cité de Sur que je vous ai appelée Tyri, et la cité de Sayette que je vous devant nommée Sidoine.

Tandis que le roy fermoit Sayete, vindrent à li les messages à un grant seigneur de la parfonde Grèce, lequel se faisoit appeler le grant Commenie et sire de Trafentesi (1). Au Roi apportèrent divers joiaus à présent : entre les autres li apportérent ars de cor (*d*), dont les coches entroient à vis dedans les ars; et quant en les sachoit hors (*e*), si trouvoit l'en que il estoient dehors moult bien tranchant eu moult bien faiz. Au Roy requistrent que il li envoiast une pucelle de son palais, et il la prenroit à femme. Et le Roy respondi que il n'en avoit nulles amenées d'Outremer; et leur loa que il alassent en Constantinoble à l'Empereour (*f*), qui estoit cousin le Roy, et li requeissent que il leur baillast une femme pour leur seigneur, tele qui feust du lignage le Roy et du sien. Et ce fist-il, pource que l'Empereur eust aliance à son grant riche homme contre Vatache, qui lors estoit empereur des Griex.

La Royne qui nouvèlement estoit relevée de dame Blanche dont elle avoit geu (*g*) à Jaffe, arriva à Sayette; car elle estoit venue par mer. Quant j'oy dire qu'ele

---

(*a*) *Il faut peut-être lire :* Sans pez *ou* paix, *en sous entendant*, pendant la dispute du sénéchal et du clerc. — (*b*) *Lisez* : De ce miracle que Dieu fit à la fille de la femme veuve, parle l'Evangile. — (*c*) *Lisez* : Sidonis.

(1) Le grand Comméne, seigneur de Trébizonde.

(*d*) Des arcs de cuir. — (*e*) Quant on les tirait hors.

(*f*) A l'empereur Baudouin II.

(*g*) Dont elle était accouchée.



estoit venue, je me levai de devant le Roy et alai encontre li, et l'amenai jusques ou chastel. Et quant je reving au Roy, qui estoit en sa chapelle, il me demanda se la Royne et les enfans estoient haitiés (*a*), et je li diz oyl. Et il me dit : « je soy bien quant vous vous le» vates de devant moy, que vous aliés encontre la Roy» ne, et pour ce je vous ait fèt attendre au sermon » Et ces choses vous ramentoif-je, pource que j'avoie jà esté cinq ans entour li, que encore ne m'avoit-il parlé de la Royne ne des enfans, que je oisse, ne a autrui ; et ce n'éstoit pas bone manière, si comme il me semble, d'estre estrange de sa femme et de ses enfans.

Le jour de la Touz-sains je semons (*b*) touz les riches homes de l'ost en mon hostel, qui estoit sur la mer; et lors un poure chevalier arriva en une barge, et sa femme et quatre filz que il avoient. Je les fis venir manger en mon hostel. Quant nous eumes mangé, je appelai les riches homes qui léans estoient, et leur diz : « feson une grant aumosne et deschargons cest » poure d'omme de ces enfans, et preingne chascun » le sien, et je en prenrai un ». Chascun en prist un, et se combatoient de l'avoir. Quant le poure chevalier vit ce, il et sa femme il commencièrent à plorer de joie. Or avint ainsi, que quant le conte d'Eu revint de manger de l'ostel le Roy, il vint veoir les riches homes qui estoient en mon hostel, et me tolli (*c*) le mien enfant, qui estoit de l'aage de douze ans, lequel servi le Conte si bien et si loialement, que quant nous revenimes en France le Conte le maria et le fist chevalier; et toutes les foiz que je estoie là où le Conte estoit, à peinne se pooit departir de moy, et me disoit : « Sire Dieu le vous rende; car à c'est honneur m'avez-vous mis ». De ces autres trois frères ne sai-je que il devindrent.

(*a*) En bonne santé. — (*b*) J'invitai. — (*c*) Et m'ôta.

Je priè au Roy que il me lessast aler en pélerinage à Nostre-Dame de Tortouze (1), là où il avoit moult grant pélerinage, pource que c'est le premier autel qui onques feust fait en l'onneur de la mère Dieu sur terre; et y fesoit Nostre-Dame moult grant miracles, dont entre les autres i avoit un hors du senz qui avoit le diable ou cors. Là où ses amis (*a*), qui l'avoient léans amené, prioient la Mère Dieu qu'elle li donnast santé; l'ennemi qui estoit dedans, leur respondi : « Nostre-Dame n'est pas ci, ainçois est en Égypte (*b*), pour aidier au roy de France et aus Crestiens qui aujourd'hui ariveront en la terre, il à pié, contre la paennime à cheval ». Le jour fu mis en escript et fu aporté au Légat, que monseigneur le Légat me dit de sa bouche. Et soiés certein qu'elle nous aida; et nous eust plus aidé se nous ne l'eussions courouciée, et li et son filz, si comme j'ai dit devant.

Le Roy me donna congié d'aler là, et me dit à grant conseil que je li achetasse cent camelins de diverses couleurs, pour donner aus Cordeliers quant nous vendrions en France. Lors m'assouaga le cuer (*c*); car je pensai bien que il n'i demourroit gueres. Quant nous venimes en Cypre à triple, mes chevaliers me demandèrent que je vouloie faire des camelins, et que je leur deisse : « espoir, fesoie-je, si les robéé pour gaaingner (*d*) ».

Le prince de Tripoli que Dieu absoille, nous fist si grant joie et si grant honeur comme il pot onques, et eust donné à moy et à mes chevaliers grans dons se nous les vousissons avoir pris : nous ne vousimes riens prenre,

---

(1) *Tortose*, sur la côte de Phénicie, est appelée par les Anciens, *Antarade*.

(*a*) Lorsque ses amis. — (*b*) Mais est en Egypte. — (*c*) Lors me soulagea le cœur. — (*d*) *Il faut apparemment lire* : Espoir fesoie-je, les vendre, si les robée pour gaaingner; *c'est-à-dire* : peut-être, disois-je, les vendre; aussi les dérobai-je pour gagner.



ne mès que de ses reliques, desquelles je aportai au Roy, avec les camelins que je li avoie achetez.

Derechief je envoiai à madame la Royne quatre camelins. Le chevalier qui porta, les porta entorteillés en une touaille blanche. Quant la Royne le vit entrer en la chambre où elle estoit, si s'agenoilla contre li, et le chevalier se r'agenoilla contre li aussi; et la Royne li dit : « levez sus, sire chevalier, vous ne vous devez pas agenoiller qui portés les reliques ». Mès le chevalier dit : « Dame, ce ne sont pas reliques, ains sont camelins que mon Seigneur vous envoie ». Quant la Royne oy ce, et ses damoiselles, si commencièrent à rire; et la Royne dit à mon chevalier : « dites à vostre seigneur que mal jour li soit donné, quant il ma fèt agenoiller contre ses camelins ».

Tandis que le Roy estoit à Sayette, li apporta l'en une pierre qui se levoit par escales, la plus merveilleuse du monde; car quant l'en levoit une escale, l'en trouvoit entre les deux pierres la forme d'un poisson de mer. De pierre estoit le poisson; mais il ne failloit riens en sa fourme, ne yex, ne areste, ne couleur, ne autre chose que il ne feust autre tel (*a*) comme s'il feust vif. Le Roy manda une pierre, et trouva une tanche dedans, de brune couleur et de tele façon comme tanche doit estre.

A Sayette vindrent les nouvelles au Roy que sa mère estoit morte (1). Si grant deul en mena, que de deux jours en ne pot onques parler à li. Après ce m'envoia querre par un vallet de sa chambre. Quant je ving devant li en sa chambre, là où il estoit tout seul, et il me vit et estandi ses bras et me dit : « A! Seneschal, j'ai » pardue ma mère. Sire, je ne m'en merveille pas, fis-

---

(*a*) En sorte qu'il ne fut tel.

(1) Mathieu Paris dit qu'elle mourut du chagrin que lui causa la maladie du comte de Poitiers, son fils, qui avait une paralysie incurable.

» je, que à mourir avoit-elle (*a*); mès je me merveille » que vous qui estes un sage home, avez mené si grant » deul; car vous savez que le sage dit, que *mésaise* que » l'omme ait ou cuer, ne li doit parer ou visage; car » cil qui le fèt, en fèt liez (*b*) ses ennemis et en mésaise » ses amis ».. Moult de biaus servises en fit faire Outremer; et après il envoia en France un sommier chargé de lettres de prières aus églises, pource que il priassent pour li.

Madame Marie de Vertus, moult bone dame et moult sainte femme, me vint dire que la Royne menoit moult grant deulz, et me pria que j'alasse vers li pour la reconforter. Et quant je ving là, je trouai que elle plouroit; et je li dis que voir dit celi (*c*) qui dit, que l'en ne doit femme croire : « car ce estoit la femme que vous plus haïés, et vous en menez tel deul ». Et elle me dit que ce n'estoit pas pour li que elle ploroit, mès pour la mésaise que le Roy avoit du deul que il menoit; et pour sa fille qui puis fu royne de Navarre, qui estoit demourée en la garde des homes.

Les durtez que la royne Blanche fist à la royne Marguerite furent tiex, que la royne Blanche ne vouloit soufrir à son pooir que son filz feust en la compaingnie sa femme, ne mèz que le soir (*d*) quant il aloit coucher avec li. Les hostiex là où il plèsoit miex à demourer, c'estoit à Pontoise, entre le Roy et la Royne (*e*), pource que la chambre le Roy estoit desus et la chambre la Royne estoit desous; et avoient ainsi acordé leur besoigne, que il tenoient leur parlement en une viz (1) qui descendoit de l'une chambre en l'autre; et avoient leur besoignes si attirées, que quant les huissiers véoient venir

---

(*a*) Car elle devait mourir. — (*b*) En fait joyeux, en réjouit. — (*c*) Que bien vrai dit celui. — (*d*) Sinon le soir. — (*e*) C'est-à-dire au roi et à la reine.

(1) Espèce d'escalier fort connu.

la Royne en la chambre le Roy son filz, il batoient les huis de leur verges, et le Roy s'en venoit courant en sa chambre, pource que sa mère l'i trouvast; et ainsi refesoient les huissiers de la chambre la royne Marguerite quant la royne Blanche y venoit, pource qu'elle y trouvast la royne Marguerite. Une foiz estoit le Roy de coste la Royne sa femme, et estoit en trop grant péril de mort, pource qu'elle estoit bléciée d'un enfant qu'elle avoit eu. Là vint la royne Blanche, et prist son filz par la main et li dist : « venés vous-en, vous ne faites riens ci ». Quant la royne Marguerite vit que la mère enmenoit le Roy, elle s'escria : « hélas! vous ne me lairés véoir mon seigneur ne morte ne vive »; et lors elle se pasma, et cuida l'en qu'elle feust morte; et le Roy, qui cuida qu'elle se mourut, retourna, et à grant peinne la remist l'en a point.

En ce point que la cité de Sayette estoit jà presque toute fermée, le Roy fist fère plusieurs processions en l'ost, et en la fin des processions fesoit prier le Légat que Dieu ordenast la besoigne le Roy à sa volenté, par quoy le Roy en feist le meilleur au gré Dieu, ou de r'aler en France, ou de demourer là.

Après ce que les processions furent faites, le Roy m'apela là où je me séoie avec les riches homes du pays, de là en un prael, et me fit le dos tourner vers eulz. Lors me dit le Légat : « Seneschal, le Roy se loe » moult de vostre servise, et moult volentiers vous » pourchaceroit vostre profit et vostre honneur; et » pour vostre cuer, me dit-il, mettre aise me dit-il que » je vous deisse que il a atirée sa besoingne (*a*) pour aler » en France à ceste Pasque qui vient; et je li res» pondi : Dieu l'en lait fère sa volenté ».

Lors me dit le Légat, que je le convoiasse jusques à son hostel. Lors s'enclost en sa garderobe entre li et

---

(*a*) Disposé toutes choses.

moy sanz plus (*a*), et me mist mes deux mains entre les seues et commensa à plorer moult durement; et quant il pot parler, si me dit : « Seneschal, je suis » moult lie, si en rent graces à Dieu, de ce que le » Roy et les autres pélerins eschapent du grant péril » là où vous avez esté en celle terre; et moult sui à » mésaise de cuer de ce que il me couvendra lessier » vos saintes compaingnies, et aler à la Court de Rome, » entre celle desloial gent qui y sont; mès je vous » dirai que je pense à fère : je pense encore à fère » tant que je demeure un an après vous, et bée a des- » pendre (*b*) touz mes deniers à fermer le fort bourc » d'Acre; si que je leur mousterrai tout clèr que je » n'enporte point d'argent; si ne me courront mie à » la main ».

Je recordoie une foiz au Légat deux péchiez que un mien prestre m'avoit recordez; et il me rspondi en tel manière : « nulz ne scet tant de desloiaus péchiez que » l'en fait en Acre, comme je faiz; dont il couvient » que Dieu les venge, en tel manière que la cité d'Acre » soit lavée du sanc aus habiteurs, et que il y vieigne » après autre gent qui y habiteront : la prophécie du » preudomme est avertie, ou partie; car la cité est bien » lavée du sanc aus habiteurs : mès encore n'i sont pas » venus cil qui y doivent habiter, et Dieu les y en- » voit bons à sa volenté ».

Après ces choses, me manda le Roy que je m'alasse armer et mes chevaliers. Je li demandai pourquoy; et il me dit pour mener la Royne et ses enfans jeusques à Sur, là où il avoit sept lieues. Je ne li repris onques la parole, et si estoit le commandement si périlleus, que nous n'avions lors ne trèves ne pèz, ne à ceulz d'E'gypte ne à ceulz de Damas. La merci Dieu nous

---

(*a*) Lui et moi seulement. — (*b*) J'ai dessein de dépenser.

y venimes tout en pèz sans nul empeschement et à l'anuitier, quant que il nous couvint deuz foiz descendre en la terre de nos ennemis pour fère feu et cuire viande, pour les enfans repestre et alaitier.

Quant que le Roy se partist à la cité de Sayete, que il avoit fermée de grans murs et de grans tours, et de grans fossés curez dehors et dedans, le Patriarche et les Barons du pais vindrent à li et li distrent en tel manière : « Sire, vous avez fermée la cité de Sayete, » et celle de Césaire, et le bourc de Jaffe, qui moult » est grant profit à la sainte Terre; et la cité d'Acre » avés moult enforciée des murs et des tours que vous » y avez fet. Sire, nous nous soumès regardez entre » nous, que nous véons que vostre demourée puisse » tenir point de proufit au royaume de Jérusalem; pour » laquel chose nous vous loons et conseillons que vous » alez en Acre à ce quaresme qui vient et atirez vostre » passage, par quoy vous en puissiés aler en France » après ceste Pasque ». Par le conseil du Patriarche et des Barons, le Roy se parti de Sayette et vint à Assur là où la Royne estoit, et des illec venimes à Acre à l'entrée de quaresme.

Tout le quaresme fist arréer le Roy ses nefz pour revenir en France, dont il y ot treize que nefz que galies (*a*). Les nefz et les galies furent atirées en tel manière, que le Roy et la Royne se requeillirent en leur nefz la végile de saint Marc, après Pasques, et eumes bon vent au partir. Le jour de la saint Marc, me dit le Roy que à celi jour il avoit esté né ; et je li diz que encore pooit-il bien dire que il estoit renez, quant il de celle périlleuse terre eschapoit.

Le samedy veimes l'ille de Cypre, et une montaingne qui est en Cypre que en appèle la montaingne de

---

(*a*) Tant vaisseaux que galères.

la Croiz. Celi samedi leva une bruine (*a*) et descendi de la terre sur la mer, et pour ce cuidèrent nos mariniers que nous feussion plus loing de l'ille de Cypre que nous n'estions, pource que il véoient la montaigne par-desus la bruine, et pour ce firent nager habandonnéement (*b*), dont il avint ainsi que nostre nef hurta à une queue de sablon qui estoit en la mer. Or avint ainsi, que se nous n'eussions trouvé ce pou de sablon là où nous hurtames, nous eussions hurté à tout plein de roches qui estoient couvertes, là où nostre nef eust esté toute esmiée, et nous touz périllez et noiez. Maintenant le cri leva en la nef si grant, que chascun crioit hélas! et les mariniers et les autres batoient leur paumes, pource que chascun avoit poour de noier. Quant je oy ce, je me levai de mon lit là où je gisoie, et alai ou chastel avec les mariniers. Quant je ving là frère Hamon, qui estoit Templier et mestre desus les mariniers, dit à un de ses vallez: « giète ta plomme »; et si fist-il. Et maintenant que il l'ot getée, il s'escria et dit: « halas! nous sommes à terre ». Quant frère Remon oy ce, il se desirra jusques à la courroie (*c*)et prist à arracher sa barbe, et crier: « et mi, ai mi (*d*) ». En ce point me fist un mien chevalier qui avait non monseigneur Jehan de Monson, père l'abbé Guillaume de Saint-Michiel, une grant debonnaireté, qui fu tele; car il m'aporta sanz dire, un mien seurcot forré et le me geta ou dos, pource que je n'avoie que ma cote. Et ge li escriai et li diz: « que ai-je à fère de vostre seurcot, que vous m'aportez quant nous noyons». Et il me dit: par m'ame, sire, je au-« raie plus chier que nous feussions touz naiez, que « ce que une maladie vous preit de froit dont vous « eussiez la mort ».

(*a*) *Il faut peut-être lire* : Une brume; c'est-à-dire : un brouillard, en terme de marine. — (*b*) Firent voguer à force de bras et à force de voiles. — (*c*) Il déchira sa robe jusqu'à la ceinture. — (*d*) Seigneur, aide-moi, aide-moi.



Les mariniers escrièrent: « sà la galie (*a*), pour le Roy requeillir » ; mais de quatre galies que le Roy avoit là, il n'i ot onques galie qui de là s'aprochast, dont il firent moult que sage; car il avoit bien huit cens persones en la nef qui touz feussent sailli ès galies pour leur cors garantir, et ainsi les eussent effondées (*b*).

Cil qui avoit la plommée, geta la seconde foiz, et revint à frère Remon, et li dit que la nef n'estoit mès à terre; et lors frère Remon ala dire au Roy *qui estoit en croiz sur le pont* de la nef, tout deschaus, en pure cote et tout deschevelé devant le cors Nostre-Seigneur qui estoit en la nef, comme cil qui bien cuidoit noier.

Si-tost comme il fu jour nous veimes la roche devant nous, là où nous feussions hurté se la nef ne feust adhurtée à la queue du sablon.

Lendemain envoia le Roy querre le mestre Notonnier des nefs, lesquiex envoyèrent quatre plungeurs en la mer aval, et plungèrent en la mer; et quant il revenoient, le Roy et le mestre Nothonnier les oyoient l'un après l'autre, en tel manière que l'un des plungeurs ne savoit que l'autre avoit dit: toute-voiz trouva l'en par les quatre plungeurs; que au froter que nostre nef avoit fait ou sablon, en avoit bien osté quatre taises du tyson sur quoy la nef estoit fondée (*c*).

Lors appèle le Roy les mestres Nothonniers devant nous, et leur demanda quel conseil il donroient du cop que sa nef avoit receu. Il se conseillèrent ensemble, et loèrent au Roy que il se descendist de la nef là où il estoit et entrast en une autre: « et ce conseil vous loons-« nous, car nous entendons de certein que touz les ès « de vostre nef sont touz eslochez, parquoy nous dou-« tons (*d*) que quant vostre nef venra en la haute mer,

---

(*a*) *C'est-à-dire* : Faites avancer une galère! — (*b*) Les eussent coulées à fond. — (*c*) Quatre toises de la pièce de bois sur laquelle le vaisseau était fondé; *c'est-à-dire* : Quatre toises de la quille. — (*d*) C'est pourquoi nous craignions.



« que elle ne puisse soufrir les cops des ondes, qu'elle « ne se despiesce; car autel (a) avint-il quant vous ve- « nistes de France, que une nef hurta aussi; et quant « elle vint en la haute mer, elle ne pot soufrir les « cops des ondes, ainçois se desrompi, et furent touz « periz quantque il estoient en la nef, fors que une « femme et son enfant qui en eschapèrent sur une piesce « de la nef ». Et je vous tesmoing que il disoient voir; car je vi la femme et l'enfant en l'ostel au conte de Joingny en la cité de Baffe (b), que le conte norrissoit.

Lors demanda le Roy à monseigneur Pierre le Chamberlain, et à monseigneur Gile le Brun connestable de France, et à monseigneur Gervaise Desorainnes qui estoit mestre queu le Roy, et à l'arcédyacre de Nicocye qui portoit son seel, qui puis fu Cardonnal, et à moy, que nous li loions (a) de ces choses; et nous li respondimes que de toutes choses terriennes l'en devoit croire ceulz qui plus en savoient: « dont nous vous loons devers nous que vous faciez ce que les nothonniers vous loent ».

Lors dit le Roy aus nothonniers: je vous demant sur voz loialtés, se la nef feust vostre et elle feust chargée « de vos marchandises, se vous en descendriés »; et il respondirent touz ensemble que nanin; car il ameroient miex mettre leur cors en avanture de noier, que ce que il achetassent une nef quatre mille livres et plus. « Et pourquoy me loez-vous donc que je descende? « pource, firent-il, ce n'est pas geu parti (c), car or ne « argent ne peut esprisier (d) le cors de vous, de vostre « femme et de vos enfans qui sont céans, et pour ce ne

---

(a) La même chose.

(1) Ville de l'île de Chypre; les Anciens appeloient cette ville, Paphos.

(b) Ce que nous lui conseillions. — (c) La partie n'est pas égale. — (d) Ne peut apprécier.

« vous loons-nous pas que vous metez ne vous, ne eulz,
« en avanture ».

Lors dit le Roy: « seigneurs, j'ai oy vostre avis et « l'avis de ma gent; or vous redirai-je le mien, qui est « tel, que se je descent de la nef, que il a céans tiex cinq « cens persones et plus (*a*), qui demorront en l'ille de « Cypre pour la poour du péril de leurs cors, car il n'i « a celi qui autant n'ait en sa vie comme j'ai, et qui ja- « mèz par avanture en leur paiz ne r'enterront, dont « j'aimme miex mon cors et ma femme et mes enfans « mettre en la main Dieu, que je feisse tel doumage à « si grant peuple comme il a céans ».

Le grant doumage que le Roy eut fait au peuple qui estoit en sa nef, peut l'en véoir à Olivier de Termes qui estoit en la nef le Roy, lequel estoit un des plus hardis hommes que je onques veisse et qui miex s'estoit prouvé en la Terre-Sainte, et n'osa demourer avec nous pour poour de naier; ainçois demoura en Cypre, et fu avant un an et demi que il revenist au Roy, et si estoit grant home et riche home, et bien pooit paier son passage: or regardez que petites gens eussent fèt qui n'eussent eu dequoy paier, quant tel homme ot si grant destourbier (*b*).

De ce péril dont Dieu nous ot eschapez, entrames en un autre; car le vent qui nous avoit flatis (*c*) sus Chypre là où nous deumes estre noiés, leva si fort et si orrible, car il nous batoit à force sus l'ille de Cypre; car les mariniers getèrent leur ancres encontre le vent, ne onques la nef ne porent arester tant que il en y orent aportés cinq. Les parois de la chambre le Roy couvint abatre, ne il n'avoit nulli léans (*d*) qui y osast demourer, pource que le vent ne les emportast en la mer. En ce point le

(*a*) Telles personnes au nombre de cinq cents et plus. — (*b*) Eut si grand obstacle, empêchement. — (*c*) Jetés. — (*d*) Il n'y avait personne dans cette chambre.

Connestable de France monseigneur Giles le Brun estiens couchié en la chambre le Roy, et en ce point la Royne ouvri l'uis de la chambre et cuida trouver le Roy en la seue; et je li demandai qu'elle estoit venue querre: elle dit qu'elle estoit venue parler au Roy pource que il promeist à Dieu aucun pélerinage, ou à ses Sains, parquoy Dieu nous délivrast de ce péril là où nous estions; car les mariniers avoient dit que nous estions en péril de naier. Et je li diz: « Dame, prometés la voie (*a*) à « monseigneur saint Nicholas de Warangeville, et je « vous suis *plège* pour li que Dieu vous remenra en « France, et le Roy et vos enfans. Seneschal, fist-elle, « vraiement je le feroie volentiers, mès le Roy est si « divers (*b*), que se il le savoit que je l'eusse promis « sanz li, il ne m'i lèroit jamèz aler. Vous ferez une « chose, que se Dieu vous rameinne en France, que « vous li promettrés une nef d'argent de cinq mars, « pour le Roy, pour vous et pour vos trois enfans, et je « vous sui plège que Dieu nous ramenra en France; « car je promis à Saint Nicholas que se il nous reschapoit « de ce péril là où nous avions la nuit esté, que je l'iroie « requerre (*c*) de Joinville à pié et deschaus ». Et elle me dit que la nef d'argent de cinq mars que elle la promettoit à Saint Nicholas, et me dit que je l'en feusse plège; et je li dis que si seroie-je moult volentiers. Elle se parti de illec, et ne tarda que un petit; si revint à nous et me dit: « Saint Nicholas nous a garantis de cest péril, car le vent est cheu ».

Quant la Royne, que Dieu absoille, feu revenue en France, elle fist fère la nef d'argent à Paris; et estoit en la nef, le Roy, la Royne et les trois enfans, touz d'argent; le marinier, le mât, le gouvernail et les cordes, tout d'argent, et le voile tout d'argent; et me

---

(*a*) Promettez le pélerinage, le voyage. — (*b*) Est si opposé à mes volontés. — (*c*) Que j'irois lui faire ma prière.

dit la Royne, que la façon avoit cousté cent livres. Quant la nef fu faite, la Royne la m'envoya à Joinville pour fère conduire jusques à saint Nicholas, et je si fis; et encore la vis-je à saint Nicholas quant nous menames la sereur le Roy à Haguenoe, au roy d'Allemaingne(1).

Or revenons à nostre matière et disons ainsi, que après ce que nous fumes eschapé de ces deux périlz, le Roy s'asist sur le ban de la nef et me fist asseoir à ses piez, et me dit ainsi: « Seneschal, nous a bien mous- « tré nostre Dieu son grant pouoir, que un de ces petis « vens, non pas le mestre des quatre vens, dut avoir « naié le roy de France, sa femme et ses enfans, et « toute sa compaingnie; or li devons gré et grace « rendre du péril dont il nous a délivrez ».

« Seneschal, fist le Roy, de teles tribulacions quant « elles aviennent aus gens, ou de grans maladies, ou « d'autres persécucions, dient les Sains que ce sont les « menaces Nostre-Seigneur; car aussi comme Dieu dit « à ceulz qui eschapent de grans maladies: or vèez-vous « bien que je vous eusse bien mors se je vousisse; et « ainsi peut-il dire à nous: vous véez bien que je vous « eusse noiez se je vousisse. Or devons, fist le Roy, re- « garder à nous, que il n'i ait chose qui li desplaise que « nous n'ostions hors; car se nous le fesions autrement « après ceste menace que il nous a faite, il ferra (*a*) « sus nous ou par mort, ou par autre grant mesché- « ance (*b*), au doumage des cors et des ames ».

« Le Roy dit: Seneschal, le Saint dit: sire Dieu, « pourquoy nous menaces-tu; car se tu nous avoies « touz perdus, tu n'en seroies ja pour ce plus poure;

---

(1) Blanche, fille de Philippe le hardi et sœur de Philippe-le-Bel, roi de France, laquelle fut mariée à Rodolphe, duc d'Autriche, et depuis roi de Bohême, fils ainé de l'Empereur Albert I.

(*a*) Il frappera. — (*b*) Ou par autre grand malheur.

« et se tu nous avoies touz gaaingnez, tu n'en seroies « ja plus riche pour ce: dont nous poons véoir, fait le « Saint, que ces menaces que Dieu nous fèt ne sont pas « pour son preu avancier (*a*), ne pour son doumage « destourber, mès seulement pour la grant amour que « il a en nous, nous esveille par ses menaces pource « que nous voions cler en nos défautes (*b*), et que nous « ostions ce qui li desplèt: or le fèsons, ainsi, fist le Roy, « si ferons que sages (*c*) ».

De l'ille de Cypre nous partimes, puis que (*d*) nous eumes pris en l'ille de l'yaue fresche et autres choses qui besoing nous estoient. A une ille venimes que en appelle la Lempiouse (1), là où nous preimes tout plein de connins, et trouvames un hermitage ancien dedans les roches, et trouvames les courtilz que les hermites qui y dormirent anciennement avoient fait, olivier, figuiers, seps de vingne et autres arbres y avoit. Le ru de la fonteinne couroit parmi le courtil, le Roy et nous alames juesques au chief du courtil (*e*), et trouvames un oratoire en la première voûte, blanchi de chaus, et une croix vermeille de terre. En la seconde voûte entrames, et trouvames deux cors de gens mors, dont la char estoit toute pourrie; les costes se tenoient encore toutes ensemble; et les os des mains estoient sur leur *piz* (*f*); et estoient couchez contre Orient, en la manière que l'en met les cors en terre. Au requeillir que nous feismes en nostre nef, il nous failli un de nos mariniers, dont le mestre de la nef cuida que il feust là demouré pour estre hermite; et pour ce Nicholas de Soisi, qui estoit mestre serjant le Roy, lessa trois sacz de béquiz sur la rive, pource que cil les trouvast et en véquist.

(*a*) Pour accroître son profit. — (*b*) En nos fautes. — (*c*) Et nous ferons sagement. — (*d*) Depuis que, après que.

(1) L'île de *Lempadouse*, à cent milles de l'île de Malte.

(*d*) Jusqu'au bout du Jardin. — (*e*) Poitrine.



Quant nous fumes partis de là nous veismes une grant ylle en la mer, qui avoit à non Pantennelée (1), et estoit peuple (*a*) de Sarrazins qui estoient en la subjection du roy de Sezile et du roy de Thunes. La Royne pria le Roy que il y envoyast trois galies pour prenre du fruit pour ses enfans; et le Roy li otria, et commanda aus galies que quant la nef le Roy passeroit par-devant l'ille, que il feussent touz appareillés de venir à moy. Les galies entrèrent en l'ille par un port qui y estoit; et avint que quant la nef le Roy passa par-devant le port, nous n'oymes onques nouvelles de nos galies. Lors commencièrent les mariniers à murmurer l'un à l'autre. Le Roy les fist appeler, et leur demanda que il leur sembloit de cest heure (*b*), et les mariniers li distrent que les Sarrazins avoient pris sa gent et les galies : « mès nous vous « loons et conseillons, Sire, que vous ne les attendés « pas; car vous estes entre le royaume de Cezile et le « royaume de Thunes, qui ne vous aimment guères, ne « l'un ne l'autre; et se vous nous lessiez nager (*c*) nous « aurons encore ennuit (*d*) délivré du péril, car nous « vous aurons passé ce destroit. Vraiement, fist le Roy, « je ne vous en croirai ja que je lesse ma gent entre les « mains de Sarrazins, que je ne n'en face au moins mon « pouer d'eulz délivrer; et vous commant que vous « tournez vos vouèles, et leur alons courre sus ». Et quant la Royne oy ce, elle commença à mener moult grant deul, et dit : « hé lasse! ce ai-je tout fet ».

Tandis que l'en tournoit les voiles de la nef le Roy et des autres, nous veismes les galies issir de l'ylle. Quant elle vindrent au Roy, le Roy demanda aus mariniers pourquoy il avoient ce fet; et il respondirent que il n'en

---

(1) L'île de *Pantalerie*, ou *Pantalarée*, entre la Sicile et l'Afrique.

(*a*) Etoit peuplée. — (*b*) De cette avanture. — (*c*) Si vous nous laissiez naviguer. — (*d*) Même cette nuit.

pooient mès (*a*), que ce firent les filz de bourjois de Paris, dont il y avoit six qui mangoient les fruiz des jardins, parquoy il ne les pooient avoir, et il ne les vouloient lessier. Lors commanda le Roy que en les meist en la barje de cautiers (*b*), et lors il commencèrent à crier et à brère : « *Sire, pour Dieu, raimbez-nous* (*c*) « *de quant que nous avons* (*d*), mès que vous ne nous « métiez là où en met les murtriers et les larrons ; car « touzjours mès nous seroit reprouvé (*e*) ». La Royne et nous touz feismes nos pooirs comment le Roy se vousist souffrir (*f*) ; mès onques le Roy ne voult escouter nullui ; ainçois y furent mis et y demourèrent tant que nous feumes à terre. A tel meschief y furent, que quant la mer grossoioit, les ondes leur voloient pardesus la teste, et les couvenoit asseoir que le vent ne les emportast en la mer. Et ce fu à bon droit ; que leur gloutonnie nous fist tel doumage que nous en fumes délaiés huit bones journées, parce que le Roy fist tourner les nefz ce devant derière.

Un autre avanture nous avint en la mer, avant que nous venissions à terre, qui fu tele ; que une des béguines la Royne (*g*) quant elle ot la Royne chaucée, si ne se prist garde, si jeta sa touaille dequoy elle avoit sa teste entorteillée, au chief de la paielle de fer là où la soigne la Royne ardoit (*h*) ; et quant elle fu alée coucher en la chambre desous la chambre la Royne, là où les femmes gisoient, la chandelle ardi tant que le feu se prist en la touaille, et de la toaille se prist à telles (*i*)

(*a*) Qu'on ne devait pas s'en prendre à eux. — (*b*) En la chaloupe. — (*c*) Dépouillez-nous. — (*d*) *Variante* : Sire, pour Dieu, prenez tout ce que nous avons. — (*e*) Car à jamais nous seroit reproché. — (*f*) Voulut se désister. — (*g*) Car une des religieuses ou dévotes qui suivoient la reine. — (*h*) Auprès de la poële ou du bassin de fer, où la chandelle de nuit de la reine brûloit. — (*i*) Se prit aux toiles.

dont les dras la Royne estoient couvers. Quant la Royne se esveilla, elle vit la chambre toute embrasée de feu, et sailli sus toute nue, et prist la touaille et la jeta en la mer, et prist les touailles et les estaint. Cil qui estoient en la barge de cautiers, crièrent : *Basset, le feu! le feu!* Je levai ma teste, et vi que la touaille ardoit encore à clère flambe sur la mer, qui estoit moult quoye. Je vesti ma coste au plustost que je poi, et alai seoir avec les mariniers. Tandis que je séoie là, mon escuier qui gisoit devant moy, vint à moy et me dit que le Roy estoit esveillé, et que il avoit demandé là où je estoie; « et je li avoie dit que vous estiés aus chambres; et le Roy me dit : Tu mens ». Tandis que nous parlions illec, à tant ès vous (*a*) mestre Geffroy le clerc la « Royne, qui me dit: ne vous effreez pas; car il est ainsi « avenu. Et je li diz: mestre Geffroy, alez dire à la « Royne que le Roy est esveillé, et qu'elle voise vers « li pour li apaisier ». Lendemain le Connestable de France et monseigneur Pierre le chamberlanc, et monseigneur Gervaise, distrent au Roy, que à ce anuit esté (*b*), que nous oïmes parler de feu? et je ne dis mot. Et lors dit le Roy : « ce soit par mal avanture là où le « Seneschal est plus celant que je ne sui; et je vous « conterai, dist le Roy, que ce est, que nous deumes « estre ennuit touz ars (*c*) »; et leur conta comment ce fu, et me dit : « Seneschal, je vous comment que vous « ne vous couchiez dès or en avant, tant que vous aiés « touz les feuz de céans estains, ne mèz que le grant « feu (*d*) qui est en la soute de la nef (*e*); et sachiez que « je ne me coucherai jeusques à tant que vous reveignez « à moy ». Et ainsi le fiz-je tant comme nous feumes en mer; et quant je revenoie, si se couchoit le Roy.

(*a*) Alors voilà, *ou* voici. — (*b*) Qu'est-il arrivé cette nuit. — (*c*) Être tous brûlés pendant la nuit. — (*d*) Excepté le grand feu. — (*e*) Dans le bas de l'arrière du vaisseau.

Une autre aventure nous avint en mer; car monseigneur Dragones, un riche home de Provence, dormoit la matinée en la nef (*a*) qui bien estoit une lieue devant la nostre, et appela un sien escuyer et li dit: « Và estouper ce pertuis, car le solleil me fiert ou visage ». Celi vit que il pooit estouper le pertuis, se il n'issoit de la nef, de la nef issi. Tandis que il aloit le pertuis estouper, le pié li failli et chei en l'yaue; et celle (*b*) n'avoit point de barge de cautiers (*c*), car la nef estoit petite; maintenant (*d*) fu esloingnée celle nef. Nous qui estions en la nef le Roy, cuidions que ce feust une somme ou une bouticle (*e*), pource que celi qui estoit cheu en l'yaue, ne mètoit nul conseil en li. Une des galies le Roy le queilli et l'aporta en nostre nef, là où il nous comment ce li estoit avenu. Je li demandai comment ce estoit que il ne mètoit conseil en li garantir, ne par noer (*f*) ne par autre manière. Il me respondi que il n'estoit nul mestier ne besoing que il meist conseil en li; car sitost comme il commença à cheoir, il se commenda à Nostre-Dame, et elle le soustint par les espaules dès que il chéi, jusques à tant que la galie le Roy le requeilli. En l'onneur de ce miracle je l'ait fet peindre à Joinville en ma chapelle, et ès verrières (*g*) de Blehecourt.

Après ce que nous eumes esté dix semainnes en la mer, arrivames à un port qui estoit à deux lieues dou chastel que en appeloit Yeres, qui estoit au conte de Provence qui puis fu roy de Cezile. La Royne et tout le Conseil s'acordèrent que le Roy descendeist illec, pource que la terre estoit son frère. Le Roy nous respondi que il ne descendroit jà de sa nef jeusques à tant que il venroit à Aiguemorte (1), qui estoit en sa terre. En ce point

(*a*) *Il faut peut-être lire* : En sa nef. — (*b*) Celle nef, ce vaisseau. — (*c*) N'avoit point de chaloupe. — (*d*) bientôt, tout aussitôt. (*e*) Que ce fût un paquet ou une futaille. — (*f*) Ni par nager. — (*d*) Et aux vîtres.

(1) La ville d'Aigues mortes n'a pas été connue avant le règne

nous tint le Roy, le mecredi, le jeudi, que nous ne peumes onques vaincre (*a*). En ces nefz de Marseille a deux gouvernaus (*b*) qui sont attachiez à deux tisons si merveilleusement, que sitost comme l'en auroit tourné un roncin, l'en peut tourner la nef à destre et à senestre. Sur l'un des tisons des gouvernaus se séoit le Roy le vendredi, et m'appela et me dit: « Seneschal, que vous semble de cest œuvre ? » et je li diz: « Sire, il seroit à « bon droit que il vous en avenist aussi comme il fist à « madame de Bourbon, qui ne voult descendre en cest « port ains se remist en mer à Aguemorte, et demoura « puis sept semainnes sur mer ». Lor appela le Roy son Conseil, et leur dit ce que je li avoie dit, et leur demanda que il looient à fère; et li loèrent touz que il descendeist; car il ne feroit pas que sage se il métoit son cors, sa femme et ses enfans en avanture de mer, puisque il estoit hors. Au conseil que nous li donnames s'acorda le Roy, dont la Royne fu moult liée.

Ou chastel de Yères descendi le Roy de la mer, et la Royne et ses enfans. Tandis que le Roy séjournoit à Yères pour pourchacier chevaus à venir en France, l'abbé de Clyngny (*c*), qui puis fu évesque de l'Olive (1), li présenta deux palefrois qui vauroient bien aujourdui cinq cens livres, un pour li, et l'autre pour la Royne. Quant il li ot présenté, si dit au Roy: « Sire, je venrai demain parler à vous de mes besoignes ». Quant ce vint lendemain, l'Abbé revint; le Roy l'oy moult diligen-

---

de St-Louis, qui bâtit en cet endroit la tour qui s'y voit encore aujourd'hui, et qu'on appelle vulgairement la tour de Constance, pour servir de fanal aux navires, il ferma depuis le bourg de murailles, tant pour le peupler d'habitans que pour le mettre a l'abri des incursions des Pirates.

(*a*) Que nous ne pûmes lui faire changer de sentiment — (*b*) A deux pièces de bois. — (*c*) L'abbé de Cluny.

(1) *Olive* ou *Andreville*, évêché dans la Morée.

ment et moult longuement. Quant l'Abbé s'en fu parti, je vinz au Roy et li diz : « je vous weil demander, se il « vous plet, se vous avez oy plus debonnèrement l'Abbé « de Clygny, pource ce (*a*) il vous donna hyer ces deux « palefrois ». Le Roy pensa longuement, et me dit : « vraiement oyl. Sire, fiz-je, savez pourquoy je vous ai « fête ceste demande ? Pourquoy ? fist-il : pource, Sire, « fiz-je, que je vous loe et conseille que vous deffendés « à tout vostre Conseil juré, quant vous venrez en « France, que il ne preingnent de ceulz qui auront à « besoigner par-devant vous, car soiés certein, se il « prennent il en escouteront plus volentiers et plus di- « ligentment ceulz qui leur donront, ainsi comme vous « avez fet l'abbé de Clyngni ».

Lors appela le Roy tout Conseil, et leur recorda errant (*b*) ce que je li avoie dit; et il li dirent que je li avoit loé bon conseil.

Le Roy oy parler d'un Cordelier qui avoit non frère Hugue; et pour la grant renommée dont il estoit, le Roy envoya querre celi Cordelier pour li oyr parler. Le jour que nous venimes à Ieure, nous regardames ou chemin par où il venoit, et veismes que trop grant peuple le suivoit de homes et de femmes. Le Roy le fist sermonner. Le commencement du sermon fu sur les gens de religion, et dit ainsi : « Seigneurs, fist-il, je « vois plus de gent de religion en la Court le Roy, en « sa compaignie (*c*); sur ces paroles je tout premier, « fist-il, et dit ainsi, que il ne sont pas en estat d'eulz « sauver ou les saintes Escriptures nous mentent, que « il ne peut estre (*d*); car les saintes escriptures nous « dient que le moinne ne peut vivre hors de son cloistre

---

(*a*) *Lisez* : Pour ce que. — (*b*) Et leur raconta sur-le-champ. — (*c*) *C'est-à-dire* : Et en sa compaignie, que je n'y en voudrois voir ; et sur ces paroles, etc. — (*d*) Ce qui ne peut être.



« sanz péché mortel, ne que le poisson (*a*) peut vivre « sanz yaue. Et se les Religieus qui sont avec le Roy, « dient que ce soit cloistre, et je leur diz que c'est le « plus large que je veisse onques; car il dure deçà mer « et delà: se il dient que en cesti cloistre l'en peut « mener aspre vie pour l'ame sauver, de ce ne les croi-je « pas; mès quant j'ai mangé avec eulz grant foison de « divers mès de char et de bons vins fors; dequoy (*b*) je « sui certein que se il eussent esté en leur cloistre, il « ne fussent pas si aisié comme il sont avec le Roy ».

Au Roy enseigna en son sermon comment il se devoit maintenir au gré de son peuple; et en la fin de son sermon dit ainsi, que il avoit leue la Bible et les livres qui vont encoste la Bible (*c*), ne onques n'avoit veu ne ou livre des créans, ne ou livre des mescréans, que nul royaume ne nulle seigneurie feust onques perdue, ne changée de seigneurie en autre, ne de roy en autre, fors que par défaut de droit: « or se gart, fist-il, le « Roy, puisque il en va en France, que il face tel droi- « ture à son peuple que en retiengne l'amour de Dieu, « en tel manière que Dieu ne li toille (*d*) le royaume « de France à sa vie (*e*) ».

Je dis au Roy que il ne le lessast pas partir de sa compaignie, tant comme il pot: mès il n'en vouloit riens fère pour li. Lors me prist le Roy par la main, et me dit: « alons li encore prier ». Nous venimes à li, « et je li dis: « Sire, faites ce que mon seigneur vous « proie, de demourer avec li tant comme il yert en Pro- « vence (*f*) ». Et il me respondi moult iréement (*g*): « certes, sire, non ferai, ains irai en tel lieu là où « Dieu m'amera miex que il ne feroit en la compaignie

---

(*a*) *Lisez*: Ne mès que le poisson; *c'est-à-dire*: pas plus que le poisson, etc. — (*b*) C'est pourquoi. — (*c*) Et les commentaires de la Bible. — (*d*) Que Dieu ne lui ôte. — (*e*) Avec la vie. — (*f*) Tant qu'il sera en Provence. — (*g*) Fort en colère.

« le Roy ». Un jour demoura avec nous, et lendemain s'en ala. Ore m'a l'en puis dit que il gist en la cité de Marseille, là où il fet moult bèles miracles.

Le jour que le Roy se parti de Mirres, il descendi à pié du chastel pource que la coste estoit trop roite, et ala tant à pié que, pource que il ne pot avoir son palefroi, que il le couvint monter sur le mien. Et quant ses palefrois furent venus, il courut sus moult aigrement à Poince l'escuier; et quant il l'ot bien mésamé, je li dis: « Sire, vous devez moult soufrir à Poince l'escuier; car « il a servi vostre aieul et vostre père, et vous. Senes- « chal, fist-il, il ne nous a pas servi, mès nous l'avons « servi quant nous l'avons soufert entour nous, aus « mauvèses taches (*a*) que il a; car le roy Phelippe mon « aieul me dit que l'en devoit guerre donner à sa meis- « nie (*b*), à l'un plus, à l'autre moins, selonc ce que il « servent; et disoit encore que nul ne pooit estre bon « gouverneur de terre, se il ne savoit ausi hardiement « escondire (*c*) comme il sauroit donner. Et ces choses, « fist le Roy, vous apren-je, pource que le siècle est si « engrès de demander, que pou sont de gent qui res- « gardent au sauvement de leur ames ne à l'onneur de « leur cors, que il puissent (*d*) traire l'autrui chose par- « devers eulz, soit à tort, soit à droit ».

Le Roy s'en vint par la contée de Provence jusques à une cité que en appèle Ays en Provence, là où l'en disoit que le cors à Magdeleinne gisoit; et fumes en une voûte de roche moult haut, là où l'en disoit que la Magdeleinne avoit esté en hermitage dix-sept ans. Quant le Roy vint à Biaukaire, et je le vi en sa terre et en son pooir, je pris congé de li et m'en ving par la Daufine de Viennois ma nice, et par le conte de Chalon mon

---

(*a*) Avec les mauvaises qualités. — (*b*) Récompenser les gens de sa maison. — (*c*) Aussi hardiment refuser. — (*d*) *Lisez*: Mès que il puissent, pourvu qu'ils puissent.



oncle, et par le conte de Bourgoingne son filz, et quant j'oi une piesce demouré à Joinville et je oy fêtes mes besoignes, je me muz vers le Roy, lequel je trouvai à Soissons; et me fist si grant joie, que touz ceulz qui là estoient s'en merveillèrent. Illec trouvai le conte Jehan de Bretaigne, et sa femme la fille le roy Tybaut, qui offri ses mains au Roy (*a*), de tele droiture comme elle devoit avoir en Champaingne; et le Roy l'ajourna au Parlement à Paris, et le roy Thybaut de Navarre le secont, qui là estoit pour oyr et pour droit fère aus parties.

Au Parlement vint le roy de Navarre et son Conseil, et le conte de Bretaingne aussi. A ce Parlement demanda le roy Thybaut madame Ysabel la fille le Roy pour avoir à femme, qui estoit fille le Roy (*b*), et les paroles que nos gens de Champaigne menoient par-darière moy, pour l'amour que il orent veue que le Roy m'avoit moustrée à Soissons, je ne lessai pas pour ce, que je ne venisse au roy de France pour parler dudit mariage (*c*). « Alez, dit le Roy, si vous apaisiés au conte de Bre- « taingne, et puis si ferons nostre mariage ». Et je li dis que pour ce ne devoit-il pas lessier. Et il me respondi que à nul feur (*d*) il ne feroit le mariage, jeusques à tant que la pèz fust faite, pource que l'en ne deist que il mariast ses enfans ou desheritement de ses barons.

Je raportai ces paroles à la royne Marguerite de Navarre et au Roy son filz, et à leur autre Conseil; et quant il oyrent ce, il se hastèrent de fère la pèz. Et après ce que la pèz fu faite, le roy de France donna au roy Thybaut sa fille; et furent les nocés fètes à Meleun grans et plénères; et de là l'amena le roy Thybaut à

(*a*) Se présenta pour faire hommage au Roi. — (*b*) Qui estoit fille le roi; répétition inutile. — (*c*) *Il semble qu'il faut lire* : Et malgré les paroles que nos gens. — (*d*) Qu'en nulle manière.

Provins, là où la venue fu faite à grant foison de barons.

Après ce que le Roy fu revenu d'Outremer, il se maintint si dévotement que onques puis (1) ne porta ne vair, ne gris, ne escarlatte, ne estriers, ne esperons dorez: ses robes estoient de camelin ou de pers; ses pennes (*a*) de ses couvertouers et de ses robes estoient de gamites, ou de jambes de lièvres.

Quant les menestriers aus riches homes venoient léans et il apportoient leur vielles après manger, il attendoit à oir ses graces tant que le menestrier eust fait sa lesse (*b*); lors se levoit, et les prestres estoient devant li, qui disoient ses graces. Quant nous estions privéement léans, il s'asséoit aus piés de son lit; et quant les Préescheurs et les Cordeliers qui là estoient, li ramentevoient aucun livre qu'il oyst volentiers, il leur disoit: « vous ne me lirez point, car il n'est si bon livre après manger, comme quolibez »; c'est-à-dire, que chascun die ce que il veut. Quant aucunz riches homes mangoient avec li, il leur estoit de bone compaingnie.

De sa compaingnie vous dirai-je. Il fu tel foiz (*c*) que l'en tesmoingnoit qu'il n'avoit si sage à son Conseil comme il estoit; et parut à ce que tout senz son conseil, tout de venue (*d*) dont je ai oi, il respondi à touz les prélas du royaume de France, d'une requeste que il li firent, qui fu tele.

---

(1) Guillaume de Nangis dit que dès l'an 1248 qu'il se croisa la première fois, il quitta la pompe de ses habits, *nec ab illo tempore indutus est scaleto vel panno viridi seu bruneta, nec pellibus variis, sed veste nigri coloris, vel camelini, seu persci.* Ce dont il fut blamé quelquefois; même un docteur de ce temps-là osa prêcher contre cette simplicité, disant qu'un roi ne devait jamais paroître sans la pourpre.

(*a*) *Lisez* : Les pennes, c'est-à-dire : les fourrures. — (*b*) Eut achevé son lay, sa chanson. — (*c*) Il arriva quelquefois. — (*d*) Sur-le-champ, sans hésiter.



L'évesque Gui d'Aucerre li dit pour eulz touz : « Sire, « fist-il, ces arcevesques et ces évesques qui ci sont, « m'ont chargé que je vous die que la Crétienté déchiet « et font entre vos mains, et décherra encore plus se « vous n'i metés conseil, pource que nulz ne doute hui « et le jour escommeniement (*a*): si vous requerons, « Sire, que vous commandez à vos baillifz et à vos ser- « jans que il contreingnent les escommeniés an et jour, « parquoy il facent satisfaccion à l'Eglise ». Et le Roy leur respondi touz sanz conseil, que il commanderoit volentiers à ses bailliz et à ses serjans que il constreignissent les escommeniés ainsi comme il le requeroient; mès que en li donnast la congnoissance se la sentence estoit droiturière ou non. Et il se conseillèrent et respondirent au Roy, que de ce que il afféroit à la Crestienté (*b*) ne li donroient-il la congnoissance. Et le Roy leur réspondi aussi que de ce que il affèroit à li, ne leur dourroit-il jà la congnoissance, ne ne commanderoit jà à ses serjans que il constreinsissent les escommeniés à eulz fère absoudre, fu tort, fu droit : « car se je le fe- « soie, je feroie contre Dieu et contre droit. Et si vous « en mousterrai un exemple qui est tel; que les évesques « de Bretaingne ont tenu le conte de Bretaingne bien « sept ans en escommeniement, et puis a eu absolucion « par la Court de Rome; et se je l'eusse contreint dès « la première année, je l'eusse contreint à tort ».

Il avint que nous fumes revenu d'Outremer que les moinnes de St-Urbain esleurent deux abbés; l'évesque Pierre de Chaalons, que Diex absoille, les chassa touz deuz et beney en abbé monseigueur Jehan de Mymeri, et li donna la croce. Je ne voil recevoir, pource qu'il avoit fèt tort à l'abbé Geffroy, qui avoit appelé contre li et estoit alé à Rome. Je ting tant l'abbaie en ma

---

(*a*) Ne craint aujourd'hui les excomunications. — (*b*) Que de ce qui concernoit la religion.

main, que ledit Geffroy emporta la croce, et celi là, perdi à qui l'évesque l'avoit donnée; et tandis que le contens (*a*) en dura, l'évesque me fit escommenier: dont il ot à un parlement qui fu à Paris, grant tribouil de moy et de l'évesque Pierre de Flandres, et de la contesse Marguerite de Flandres et de l'ercevesque de Rains qu'elle desmanti. A l'autre Parlement qui vint après, prièrent touz les prélas au Roy que il venist parler à eulz tout seul. Quand il revint de parler aus prélas, il vint à nous qui l'attendions en la chambre ou palais, et nous dit tout en riant, le tourment que il avoit eu aus prélas (*b*), dont le premier fu tel, que, l'ercevesque de Reins avoit dit au Roy: « Sire, que me ferez-» vous (*c*) de la garde saint Remi de Reins que vous me » tollez (*d*)? car je ne vouroie avoir un tel péchié comme » vous avez, pour le royaume de France. Par les Sains » de céans, fist le Roy, si feriés pour Compieigne, par » la couvoitise qui est en vous; or en y a un parjure. » L'évesque de Chartres me requist, fist le Roy, que » je li feisse recroire ce que (*e*) je tenoie du sien; et je li » diz que non feroie, jeusques à tant que mon chatel » seroit paiés; et li dis que il éstoit mon home de ses » mains, et que il ne se menoit ne bien ne loialment » vers moy, quant il me vouloit deshériter. L'évesque » de Chalons me dit, fist le Roy: Sire, que me ferez-» vous du seigneur de Joinville, qui tolt (*f*) à ce poure » moinne l'abbaie de saint Urbain? sire évesque, fist » le Roy, entre vous avez establi que l'en ne doit oyr » nul escommenié en Court laie, et j'ai veues lettres » seelées de trente-deux séaux, que vous estes escom-» menié: dont je ne vous escouterai jeusques à tant » que vous soiés absoulz ». Et ces choses vous moustré-

(*a*) Le procès, le débat. — (*b*) Avec les prélats. — (*c*) Quelle justice me ferez-vous. — (*d*) Que vous m'ôtez. — (*e*) Que je le remisse en possession de ce que, etc. — (*f*) Qui ôte.



je, pource que il se délivra tout seul par son senz, de ce que il avoit à fère.

L'abbé Geffroy de saint Urbain, après ce que je li os faite sa besoingne, si me rendi mal pour bien, et appela contre moy. A nostre saint Roy fist entendant que il estoit en sa garde. Je requis au Roy que il feist savoir la vérité, se la garde estoit seue ou moye (*a*). « Sire fist l'Abbé, ce ne ferez-vous jà, se Dieu plèt; » mèz nous tenez en plèt ordené entre nous et le sei- » gneur de Joinville (*b*) que nous amons miex avoir » nostre abbaie en vostre garde, que nous à celi qui » l'éritage est (*c*). Lors me dit le Roy : dient-il voir » que la garde de l'abbaie est moye? Certes, Sire, » fiz-je, non est, ains est moye. Lors dit le Roy : » il peut bien estre que l'éritage est vostre; mèz (*d*) » en la garde de vostre abbaie n'avés-vous riens; ains » couvient se vous voulés et selonc ce que vous dites et » selonc ce que le Seneschal dit, qu'elle demeure ou à » moy ou à li; ne je ne lèrai jà pour choses que vous » en dites, que je n'en face savoir la vérité; car se je » le métoie en plèt ordené, je m'esprenroie vers li (*e*) » est mon home, se je li métoie son droit en plèt, » douquel droit il me offre à fère savoir la vérité clère- » ment ». Il fist savoir la vérité; et la vérité seue, il me délivra la garde de l'abbaie et me bailla ses lettres.

Il avint que le saint Roy pourchassa tant, (1) que le roy d'Angleterre, sa femme et ses enfans vindrent en

---

(*a*) La sienne ou la mienne. — (*b*) En justice réglée nous et le seigneur de Joinville. — (*c*) *Il faut peut-être lire* : Que non pas à celi qui l'éritage est ; *c'est-à-dire* : qu'en la garde de celui à qui appartient la terre dans laquelle l'abbaye est située. — (*d*) *Il faut nécessairement lire* : Mèz, dit le roi à l'abbé : en la garde de vostre abbaye. — (*e*) Je lui ferais tort.

(1) Mathieu Paris explique fort au long tout le voyage du prince anglais. St. Louis fut au-devant de lui jusqu'à Chartres; il décrit de plus l'ordre d'un festin public que fit le roi d'Angle-

France pour traitier de la pèz de li et d'eulz. De ladite pèz furent moult contraire ceulz de son Conseil, et li disoient ainsi : « Sire, nous nous merveillons moult » que vostre volenté est tele, que vous voulés donner » au roy d'Angleterre si grant partie de vostre terre que » vous et vostre devancier avez conquise sus li et par leur » meffait; dont il nous semble que se vous entendez que » vous n'i aiés droit, que vous ne fètez pas bon rendage » au roy d'Angleterre, se vous ne li rendez toute la con- » queste que vous et vostre devancier avez faite; et se vous » entendez que vous y aiés droit, il nous semble que vous » perdez quantque vous li rendez ». A ce respondi le saint Roy en tele manière : « Seigneurs, je sui les de- » vanciers au roy d'Angleterre ont perdu tout par droit » la conqueste que je tieing; et la terre que je li donne, » ne li donnè-je pas pour chose que je soie tenu à li ne » à ses hoirs, mès pour mettre amour entre mes enfans » et les siens qui sont cousins germains; et me semble » que ce que je li donne emploiè-je bien, pource que » il n'estoit pas mon home, si en entre en mon hou- » mage (*a*) ». Ce fu l'omme du monde qui plus se traveilla de paiz entre ses sousgis (*b*) et espécialment entre les riches homes voisins et les Princes du Royaume; si comme entre le conte de Chalon oncle au seigneur de Joinville, et son fil le conte de Bourgoingne, qui avoit grant guerre quant nous revenimes d'Outremer; et pour la pèz du père et du fil, il envoia de son Conseil (*c*) en

---

terre à St Louis, lequel comme le plus noble tenoit le milieu de la table, le roi d'Angleterre à droite, Thibault de Navarre à gauche, il y avait douze évêques mêlés parmi vingt-cinq ducs et barons, dix-huit comtesses, entr'autres celles de Cornouaille, d'Anjou et de Provence, sœur de la reine.

(*a*) Et ainsi il devient mon vassal. — (*b*) Entre ses sujets. — (*c*) Quelques seigneurs de son conseil.

Bourgoingne et à ses despens; et par son pourchas fu fète la pèz du père et du fil,

Puis ot grant guerre entre le secont roy Tibaut de Champaigne et le conte Jehan de Chalon, et le conte de Bourgoingne son filz, pour l'abbaie de Lizeu (*a*); pour laquelle guerre appaisier monseigneur le Roy y envoia monseigneur Gervaise Descrangnes, qui lors estoit mestre Queu de France; et par son pourchas il les apaisa.

Après ceste guerre que le Roy appaisa, revint une autre grant guerre entre le conte Thybaut de Bar et le conte Henri de Lucembourc, qui avoit sa sereur à femme; et avint ainsi, que il se combatirent l'un à l'autre desouz Priney (*b*) ,et prist le conte Thybaut de Bar *et* (*c*) le conte Henri de Lucembourc, et prist le chastel de Liney qui estoit au conte de Lucembourc de par sa femme. Pour celle guerre appaisier, envoia le Roy monseigneur Peron le Chamberlain, l'omme du monde que il créoit plus, et aus despens le Roy; et tant fist le Roy que il furent apaisié.

De ces gens estranges que le Roy avoit apaisié, li disoient aucuns de son Conseil que il ne fesoit pas bien, quant il ne les lessoit guerroier; car se il les lessast bien apovrir, il ne li courroient pas sus sitost, comme se il estoient bien riche. Et à ce respondoit le Roy, et disoit que il ne disoient pas bien: « car se les Princes » voisins véoient que je les lessasse guerroier, il » se pourroient aviser entre eulz, et dire: le roy, » par son malice nous lèsse guerroier; » si en aven- » roit ainsi que par la hainne que il auroient à » moy, il me venroient courre sus, dont je pourroie » bien perdre en la hainne de Dieu que je conquer-

(*a*) *Lisez*: Pour l'abbaye de Luxeu. — (*b*) *Il faut vraisemblablement lire*: Pigney, *ou* Piney, petite ville de Champagne. — (*c*) La conjonction *et* doit être supprimée.

roie, qui dit : Benoit soient tuit li apaiseur ». Dont il avint ainsi, que les Bourgoignons et les Looreins que il avoit apaisiés, l'amoient tant et obéissoient, que je les vi venir plaidier par devant le Roy des descors que il avoient entre eulz, à la Court le Roy à Rains, à Paris et à Orliens.

Le Roy ama tant Dieu et sa douce Mère, que touz ceulz que il pooit atteindre (*a*) qui disoient de Dieu ne de sa mère (*b*) chose deshoneste *ne vilein sèrement* (*c*), que il les fesoit punir griefment (1) ; dont je vi que il fist mettre un Orfèvre en l'eschièle (2) à Cezaire, en braie et en chemise, les boiaus et la fressure d'un porc entour le col, et si grant foison que elles li avenoient jeusques au nez. Je oy dire que puis que (*d*) je reving d'Outremer, que il en fist cuire le nez et le baleure (*e*) à un bourjois de Paris ; mès je ne le vi pas. Et dist le saint Roy : « je vourroie estre seigné (*f*) d'un fer chaut, par tel couvenant que touz vileins sèremens feussent ostez de mon royaume ».

Je fu bien vingt-deux ans en sa compaingnie que onques Dieu ne li oy jurer, ne sa Mère, ne ses Sains ; et quant il vouloit aucune chose affermer, il disoit :

(*a*) Qu'il pouvoit convaincre. — (*b*) De Dieu et de sa Mère. — (*b*) Et blasphême.

(1) Cette grande rigueur de Saint Louis envers les blasphémateur ne fut pas approuvée par le pape Clément IV, qui lui adressa une bulle par laquelle il se plaint du grand nombre de blasphémateurs qui sont en France, le prie de vouloir établir contre eux des peines temporelles, sans toutefois user de mutilation de membres ni de peines de mort. Il est probable que ce fut à cause de ses remontrances que St Louis échangea les peines du corps contre les blasphémateurs en peines pécuniaires.

(2) L'échelle étoit une marque de haute justice au haut de laquelle on faisoit monter un criminel pour l'exposer à tout le peuple, et lui faire souffrir la honte que son crime méritoit.

(*c*) Depuis que. — (*d*) Fit brûler avec un fer chaud le nez et la lèvre inférieure. — (*f*) Être marqué.

« vraiement il fu ainsi; ou, vraiement il yert ainsi ».

Onques ne li oy nommer le dyable, se ce ne fu en aucun livre là où il afferoit à nommer, ou en la vie des Sains dequoy le livre parloit. Et c'est grant honte au royaume de France, et au Roy quant il le seuffre, que à peinne peut l'en parler que en ne die que dyable y ait part; et c'est grant faute de language, quant l'en approprie au dyable l'omme ou la femme qui est donné à Dieu dès que il fu baptiziés. En l'ostel de Joinville, qui dit tel parole, il doit la bufe ou la paumelle (*a*), et y est ce mauvèz language presque tout abatu.

Il me demanda se je lavoie les piés aus poures le jeudy absolu; et je li respondi que nanin, que il ne me sembloit pas bien; et il me dit que je ne le devoie pas avoir en despit, car Dieu l'avoit fait : « car moult envis (*b*) » feriés ce que le roy d'Angleterre fet, qui lave les piez » aus mézeaus et bèze ».

Avant que il se couchast en son lit, il fesoit venir ses enfans devant li, et leur recordoit les fèz des bons Roys et des Empereurs, et leur disoit que à tiex gens devoient-il prenre exemple; et leur recordoit aussi les fèz des mauvéz riches homes, qui par luxure, et par leur rapines et par leur avarice avoient perdu leur royaumes. « Et ces choses, fesoit-il, vous ramentoif- » je, pource que vous vous en gardez, parquoy Dieu » ne se courrousse à vous ». Leur heures de Nostre-Dame leur fesoit apprenre, et leur fesoit dire leurs heures du jour, pour eulz acoustumer à oyr leur heures quant il tenroient leur terres.

Le Roy fu si large aumosnier, que par-tout là où il aloit en son royaume, il fesoit donner aus poures esglises, à maladeries, à mèsons-Dieu, à hospitaulz, et à

(*a*) Le soufflet ou la claque. — (*b*) Car avec grande répugnance.

poures gentilzhommes et gentilzfemmes. Touz les jours il donnoit à manger à grant foison de poures, sanz ceulz qui mangoient en sa chambre; et maintesfoiz vi que il leur tailloit leur pain et donnoit à boiure

De son tens furent édefiées pluseurs abbaies; c'est à savoir, Royaumont, l'abbaie de saint Antoinne delez Paris, l'abbaie du Liz, l'abbaie de Mal-Bisson, et pluseurs autres religions de Préescheurs et de Cordeliers. Il fist la mèson-Dieu de Pontoise, la mèson-Dieu de Brinon, la mèson des aveugles de Paris, l'abbaie des Cordelières de Saint-Clou, que sa seur madame Isabiau fonda par son otroi (*a*).

Quant aucuns bénéfices de sainte Esglise eschéoit au Roy, avant que il le donnast il se conseilloit à bones persones de religion et d'autres, avant que il le donnât; et quant il s'estoit conseillé, il leur donnoit les bénéfices (*b*) de sainte Esglise en bone foy, loialment et selonc Dieu. Ne il ne vouloit nulz bénéfices donner à nulz Clers, se il ne renonçoit aus autres bénéfices des esglises que il avoit. En toutes les villes de son roiaume là où il n'avoit onques esté, il aloit aus Préescheurs et aus Cordeliers, se il en y avoit nulz, pour requerir leur oroisons.

(*) *Comment le Roy corriga ses Bailliz, ses Prevos, ses Maieurs; et comment il establi nouviaus establissemens; et comment Estienne Boisliaue fu son Prevost de Paris.*

Après ce que le roy Loys fu revenu d'Outremer en France, il se contint si doucement envers Nostre-Sei-

---

(*a*) Par sa permission. (*b*) *Lisez* : Il donnoit les bénéfices, etc.

* *Il faut peut-être lire* : Or nous dirons comment le Roy, etc., *et regarder comme une transition tout ce qui est ici en lettres italiques et en forme de titre; en effet nous ne voyons pas la raison de ce titre; d'ailleurs il serait inutile dans cette histoire, comme il l'est dans le manuscrit.*



gneur (1), et si droiturièrement envers ses subjèz, si regarda et apensa que moult estoit belle chose d'amender le royaume de France. Premièrement establi un général establissement sur les subjèz par-tout le royaume de France, en la manière qui s'ensuit : « Nous Looys, » par la grace de Dieu roy de France, establissons que » touz nos Baillifz, Vicontes, Prevoz, Maires et touz » autres, en quelque afère que ce soit, ne que il soient. » face serement que tant comme il soient en offices ou » en bailliez, il feront droit à chascun sanz excepcion » de persones, aussi aus poures comme aus riches, et » à l'estrange comme au privé, et garderont les us et » les coustumes qui sont bones et esprouvées. Et se » il avient chose que les Bailliz ou les Vicontes ou au- » tres, si comme Serjant ou Forestiers, facent contre » leur sèremens et il en soient attains, nous voulons » que il en soient puniz en leur biens et en leur per- » sones, se le mesfait le requiert; et seront les Bail- » lifz puniz par nous, et les autres par les Baillifz. De- » rechief, les autres privez (*a*), les Baillifz et les Ser- » jans jureront que il garderont loialment nos rentes » et nos droiz, ne ne soufferront nos droiz que il sous- » trait (*b*), ne osté, ne amenuisié; et avec ce il jure- » ront que il ne prenront, ne ne recevront par eulz » ne par autres, ne or, ne argent, ne bénéfices par » decosté (*c*), ne autres choses, se ce n'est fruit, ou pain, » ou vin, ou autre présent, jeusques à la somme de dix » sols, et que ladite somme ne soit pas seurmontée; et » avec ce il jureront que il ne feront ne ne prenront » nul don quel que il soit, à leur femmes, ne à leur en- » fans, ne à leur frères, ne à leur seurs, ne à autre per-

---

(1) *Variante :* Il se contint si dévotement envers notre seigneur.

(*a*) *Lisez* : Les autres prevoz. — (*b*) *Lisez* : Qu'ils soient soustraits. —(*c*) Indirectement.

» sone tant soit privée d'eulz; et sitost comme il sau-
» ront que tiex dons seront receus, il les feront rendre
» au plustost que il pourront; et avec ce il jureront
» que il ne retenront don nul, quel que il soit, de
» home qui soit de leur baillie. Derechief, il jureront
» que il ne donront ne n'envoieront nul don à home
» qui soit de nostre Conseil, ne aus femmes, ne aus en-
» fans, ne à ame qui leur apartieingne, ne à ceulz qui
» leurs contes retenront de par Nous, ne à nulz en-
» questeurs que nous envoions en leur baillies ne en
» leur prevostés (*a*), pour leur fèz enquerre. Et avec
» ce il jureront que il ne partiront à rente nulle (*b*)
» de nos rentes ou de nostre monnoie, ne à autres
» choses qui nous appartieingent. Et jureront et pro-
» mettront que se il seuent sour eulz (*c*) nul Official,
» Serjant ou Prevost qui soient desloiaus, rapineurs,
» usurier ou plein d'autres vices, parquoy il doivent
» perdre nostre servise, que il ne les soustieingnent
» par don, ne par promesse, ne par amour, ne par au-
» tres choses; ainçois les puniront et jugeront en bone
» foy. Derechief nos Prevos, nos Vicontes, nos Maires,
» nos Foretiers, et nos autres Serjans à pié ou à che-
» val, jureront que il ne donront nulz dons à leur sou-
» verains (*d*), ne à femmes, ne à enfans. Et pource
» que nous voulons que ces seremens soient fermement
» establiz, nous voulons que il soient pris en pleinne
» assise, devant touz, et clers et lais, chevaliers et
» serjans, jà soit ce que il ait juré devant nous; à ce que il
» doutoient encore (*e*) le vice de parjurer, non pas tant
» seulement pour la paour de Dieu et de Nous, mèz pour
» la bonté de Dieu et du monde. Nous voulons et es-

(*a*) Et en leurs prévostés. — (*b*) Qu'ils n'auront part dans aucune vente, etc. — (*c*) *Lisez*: Que se ils savent sous eulz. — (*d*) A leurs supérieurs. — (*e*) *Lisez*: A ce que ils doutent encore; afin qu'ils craignent d'encourir.



» tablissons que touz nos Prevos et nos Baillifz se tieingnent de jurer (*a*) parole qui tieingne au despit de Dieu, ne de Nostre-Dame et de touz Sains, et se gardent de geu de dez, de taverne. Nous voulons que la forge de deiz (*b*) soit deffendue par tout nostre royaume, et que les foles femmes (*c*) soient boutées hors des mèsons; et quiconques louera mèson à fole femme, il rendra au Prevost ou au Baillif le loier de la mèson d'un an. Après, nous deffendons que nos Baillifz outréement (*d*) n'achatent ne ne facent acheter par eulz ne par autres, possessions ne terres qui soient en leur baillies, ne en autre, tant comme il soient en nostre servise; ne ne marient filz ne fille que il aient, ne autres persones qui leur apartieingnent, à nulle autre persone de leur baillie, sanz nostre espécial congié; et avec ce que il ne les mettent en religion du leur, ne que il leur acquière bénéfice de sainte Esglise, ne possession nulle; et avec ce, que il ne preingnent œuvre ne procuracions (*e*) en mèson de religion, ne près d'eulz, aus despens des religieus. Ceste deffense des mariages et des possessions acquerre, si comme nous avons dit, ne voulons-nous pas qu'elle se esconde (*f*) aus Prevos, ne aus Maires, ne aus autres de meneur office. Nous commandons que Baillifz, ne Prevos, ne autres, ne tieingnent trop grant plenté de serjans ne de bediaus, pource que le peuple ne soit grevé; et voulons que les bediaus soient nommez en pleinne assise, ou autrement ne soient pas tenu pour bediau. Ou nos Serjans (*g*) soient envoiés en aucun lieu loing, ou en es-

---

(*a*) S'abtiennent de jurer. — (*b*) Que la fabrique des dez. — (*c*) Les femmes publiques. — (*d*) Nous deffendons absolument que nos baillifs, etc. — (*e*) Ils n'exigent corvées, vivres ou droits de gîte. — (*f*) *Lisez* : Que elle se estende. — (*g*) *Lisez* : Et se il avient que nos bediaus ou nos serjans.

» trange pays, nous voulons que il ne soient pas creu
» sanz lettre de leur souverains (*a*). Nous commandons
» que Baillif ne Prevost qui soit en nostre office, ne
» grève les bones gens de leur justice outre droiture,
» ne que nulz de ceulz qui soient desous nous, soient
» mis en prison pour debte que il doivent, se ce n'est
» pour la nostre seulement. Nous establissons que nulz
» de nos Baillifz ne liève amande pour debte que nos
» subjèz doivent, ne pour malefaçon, se ce n'est en
» plein plet où elle soit jugée et estimée, et par con-
» seil de bones (*b*), jà soit ce que (*c*) elle est esté jugée (*d*)
» par-devant eulz. Et se il avient que cil qui sera d'au-
» cun blasme (*e*) ne weille pas attendre le jugement
» de la Court qui offert li est, ainçois offre certeinne
» somme de deniers pour l'amende, si comme l'en a
» communément receu; nous voulons que la Court re-
» çoive la somme des deniers se elle est rèsonnable
» et couvenable, ou se ce non, nous voulons que
» l'amende soit jugée selonc ce que il est desus dit, jà
» soit ce que le coupable se mette en la volenté de la
» Court. Nous deffendons que le Baillif, ou le Mère, ou
» le Prevost, ne contreingnent par menaces, ou par
» poour aucune cavellacion (*f*) nos subjèz à paier amende
» en repost; et establissons que cil qui tendront les pre-
» vostez, viconté ou autre baillif, que il ne les puis-
» sent à autrui vendre sanz nostre congé; et se plu-
» seurs achatent ensemble les offices desus nommez,
» nous voulons que l'un des acheteurs face l'office pour
» touz les autres, et use de la franchise qui appartien-
» nent aus chevauchées, aus tailles et aus communes
» charges, si comme il est acoustumé, et deffendons

(*a*) De leurs supérieurs. — (*b*) *Lisez* : De bonnes gens. — (*c*) Quoique. — (*d*) *Lisez* : Elle ait esté gagiée. — (*e*) Qui sera repris d'aucun blame. — (*f*) *Il faut lire* : Par menaces, ou par poour, ou par aucune cavillation.



» que lesdiz offices il ne vendent à frères, à neveus et » à cousins, puis que il les auront achetés de Nous; ne » que il ne requièrent debte que n'en leur doie (*a*) par » eulz (*b*). Se ce n'est des debtes qui apartiennent à » leur office; mèz leur propre debte requièrent par l'auc- » torité du Baillif, tout aussi comme se il ne fussent » pas en nostre servise. Nous deffendons que Baillifz » ne Prevoz ne travaillent nos subjèz en causes que il » ont pardevant eulz menées, par muement de lieu en » autre (*c*); ainçois oiez les besoingnez (*d*) que il ont » par-devant eulz, ou lieu là où il ont esté acoustumez » à oyr, si que il ne lèssent pas à poursuivre leur droit » pour travail ne pour despens. Derechief, nous com- » mandons que il ne dessaisissent home de sèsinne que il » tieingne, sanz congnoissance de cause, ou sanz com- » mandement espécial de Nous; ne que il ne grèvent » nostre gent de nouvelles exactions, de tailles et de » coustumes nouvelles, ne si ne semoingnent que l'en » face chevauchée pour avoir de leur argent; d'aler » en ost sanz cause nécessaire; et ceulz qui voudront » aler en ost en propres persones, ne soient pas con- » traint à racheter leur voie (*e*) par argent. Après, nous » deffendons que Bailliz ne Prevos ne facent deffendre » de porter blé, ne vin, ne autres marchéandises hors » de nostre royaume, sanz cause nécessaire; et quant » il couvendra que deffense en soit fète, nous voulons » qu'elle soit faite communément en conseil de preu- » doumes, sanz souspeçon de fraude ne de boidie. *Item*, » nous voulons que touz Bailliz viés (*f*), Vicontes, Pre- » vos et Maires soient, après ce que il seront hors de

---

(*a*) *Il faut apparemment lire* : Que l'en leur doit. — (*b*) A eux-mêmes en particulier. — (*c*) Par mutation, par changement de lieux. — (*d*) Ni aussi qu'il ne commande. — (*e*) Leur voyage, la chevauchée. — (*f*) Baillis anciens, hors de charge.

» leur offices, par l'espace de quarante jours ou pays » où il ont tenu leur offices, en leur propres persones » ou par procureur, pour ce que il auroient mesfèt » contre ceulz qui se vourroient pleindre d'eulz ». Par cest establissement amenda moult le royaume. La prevosté de Paris estoit lors vendue aus bourjois de Paris, ou à aucuns; et quant il avenoit que aucuns l'avoit achetée, si soustenoient leur enfans et leur neveus en leur outrages (*a*); car les jouvenciaus avoient fiance en leur parens et en leur amis qui les tenoient. Pour ceste chose estoit trop le menu peuple défoulé, ne ne pouoient avoir droit des riches homes, pour les grans présens et dons que il fesoient aus Prevoz. Qui à ce temps disoit voir devant le Prevost, ou qui vouloit son serement garder qui ne feust parjure (*b*), d'aucune debte ou d'aucune chose ou feust tenu de respondre, le Prevost en levoit amende, et estoit puni. Par les grans jures (*c*) et par les grans rapines qui estoient faites en la prevosté, le menu peuple n'osoit demourer en la terre le Roy, ains aloient demourer en autres prevostés et en autres seigneuries; et estoit la terre le Roy si vague, que quant il tenoit ses plèz il n'i venoit pas plus de dix personnes ou de douze. Avec ce il avoit (*d*) tant de maulfèteurs et de larrons à Paris et dehors, que tout le pais en estoit plein. Le Roy, qui mètoit grant diligence comment le menu peuple feust gardé, sot toute la vérité, si ne voult plus que la prevosté de Paris feust vendue; ains donna gages bons et grans à ceulz qui dès or en avant la garderoient; et toutes les mauvèses coustumes dont le peuple pooit estre grevé, il abatit; et fist enquerre par tout le royaume et par tout le pays, où l'en feist bone justise et roide, et qui n'espargnast plus le riche home que le poure.

(*a*) Dans leurs excès. — (*b*) En sorte qu'il ne fût parjure. — (*c*) *Lisez* : Injures. — (*d*) Outre cela il y avait, etc.

Si li fu enditié (*a*) Estienne Boilyaue, lequel maintint et garda si la prevosté, que nul malfaiteur, ne liarre, ne murtrier n'osa demourer à Paris, qui tantost ne feust pendu ou destruit; ne parent, ne lignage, ne or, ne argent ne le pot garantir. La terre le Roy commença à amender, et le peuple y vint pour le bon droit que en y fèsoit. Si moulteplia tant et amanda, que les ventes, les saisinnes, les achas et les autres choses valoient à double, que quant (*b*) li Roys y prenoit devant. « En » toutes ces choses que nous avons ordenées pour le » proufit de nos subjèz à nostre royaume, nous rece- » vons à nostre Majesté pooir d'esclarcir, d'amender, » d'ajouster et d'amenuisier, selonc ce que nous aurons » conseil (1) ». Par cest establissement amenda moult le royaume de France, si comme pluseurs Sages et Anciens tesmoignent.

Dès le tens de s'enfance (*c*) fu le Roy piteus des poures (2) et des souffraiteus; et acoustumé estoit, que le Roy par-tout où il aloit, que six vingt poures feussent tout adès (*d*) repeu en sa mèson, de pain, de vin, de char ou de poisson chascun jour. En quaresme et ès

---

(*a*) Ainsi lui fut indiqué. — (*b*) *Lisez* : Plus que quant que; c'est-à-dire : Plus que tout ce que.

(1) *Voy. le recueil des ordonnances de nos rois de la vieille race*, *tome* 1, *page* 78.

(*ç*) Dès le temps de son enfance.

(2) Ce saint roi rendit une ordonnance par laquelle il ordonna que suivant ce qui s'étoit pratiqué par ses prédécesseurs, tous les ans au temps de carême, *de bursa regis usque ad duo millia centum decem et novem libras parisienses*, *et* 63 *madios bladi*, *et insurper* 68 *millia alecium per manus Eleemosynarii et Ballivorum distribuantur* ; et en augmentation de cette aumône ordinaire, il veut que par son aumônier il soit distribué tous les jours de carême cent sols aux menus pauvres, etc.

(*d*) Fussent toujours.

auvens (*a*) croissoit le nombre des poures; et pluseurs foiz avint que le Roy les servoit et leur metoit la viande devant eulz, et leur trenchoit la viande devant eulz, et leur donnoit au départir, de sa propre main des deniers. Meismement aus hautes végiles des festes sollempnielx, il servoit ces poures de toutes ces choses desusdites, avant que il mangast ne ne beust. Avec toutes ces choses avoit-il chascun jour au disner et au souper près de li, anciens homes et débrisiés (*b*), et leur fèsoit donner tel viande comme il mangoit; et quant il avoient mangé, il emportoient certeinne somme d'argent. Par-desus toutes ces choses, le Roy donnoit chascun jour si grans et si larges aumosnes aus poures de religion, aus poures hospitaus, aus poures malades, et aus autres poures collèges, et aus poures gentilzhomes et fames et damoiselles, à femmes décheues, à poures femmes veuves et à celles qu igisoient d'enfant (*c*), et à poures qui par vieillesce ou par maladie ne pooient labourer ne maintenir leur mestier, que à peinne porroit l'en raconter le nombre; dont nous poon bien dire que il fu plus bienaeureus que Titus l'empereur de Rome, dont les anciennes escriptures racontent que trop se dolut et fu desconforté, d'un jour que il n'avoit donné nul bénéfice. Dès le commencement que il vint à son royaume tenir et il se sot aparcevoir (*d*), il commença à édefier moustiers et pluseurs maisons de religion; entre lesquiex l'abbaye de Royaumont porte l'onneur et la hautesce. Il fist édefier pluseurs mèsons-Dieu, la mèson-Dieu de Paris, celle de Pontoise, celle de Compieingne et de Vernon, et leur donna grans rentes. Il fonda l'abbaye de saint Mathe de Roan (*e*), où il mist femmes de l'ordre des Frères Preescheurs, et fonda celle de

(*a*) Et pendant l'avent. — (*b*) Des vieillards estropiés. — (*c*) Qui étoient en couches. — (*d*) Et il sçut se connoître. — (*e*) De saint Mathieu de Rouen.



Lonc-champ, où il mist femmes de l'ordre des Frères Meneurs, et leur donna grans rentes; et otroia à sa mère à fonder l'abbaie du Liz delez Meleun-sur-Seinne, et celle delez Pontoise que l'en nomme Malbisson; et fist fère la mèson des aveugles delez Paris, pour mettre les aveugles de la citié de Paris; il leur fist fère une chapelle pour oyr leur servise Dieu; et fist fère le bon Roy la mèson des Chartriers au dehors de Paris, qui fu appelée la mèson aus Filles-Dieu, et fist mettre grant multitude de femmes en l'ostel, qui par poureté estoient mises en péchié de luxure, et leur donna quatre cens livrées de rente pour elles soustenir; et fist en pluseurs liex de son royaume mèsons de Beguines (*a*), et leur donna rentes pour elles vivre, et commanda l'en que en y receust celles qui vourroient fère contenance (*b*) à vivre chastement. Aucun de ses familés groussoient de ce que il fèsoit si larges aumosnes et que il y despendoit moult; et il disoit: « je aimme » miex que l'outrage (*c*) de grans despens que je faiz, » soit fait en aumosne pour l'amour de Dieu, que en » boban (*d*) ne en vainne gloire de ce monde ». Jà pour les grans despens que le Roy fèsoit en aumosne, ne lèssoit-il pas à fère grans despens en son hostel, chascun jour. Largement et libéralement se contenoit le Roy aus parlemens et aus assemblées des barons et des chevaliers, et fesoit servir si courtoisement à sa Court, et largement et habandonnéement (*e*), et plus que il n'i avoit eu lonc temps passé à la Court de ses devanciers. Le Roy amoit toutes gens qui se metoient à Dieu servir et qui portoient habit de religion; ne nulz ne venoit à li qui faillist à avoir chevance de vivre. Il pourveut les Frères du Carme (*f*) et leur acheta une place

---

(*a*) De religieuses. — (*b*) *Lisez*: Fère vœu de contenance; *c'est-à-dire*: de continence. — (*c*) Que l'excès. — (*d*) Qu'en luxe. — (*e*) Voyez le *Glossaire*. — (*f*) Les Frères du Mont-Carmel, les frères Carmes.

sur Seinne devers Charenton, et fist fère une leur mèson, et leur acheta vestemens, calices, et tiex choses comme il apartient à fère le servise Nostre-Seigneur. Et après il pourveut les Frères de saint Augustin, et leur acheta la granche à un bourjois de Paris et toutes les apartenances, et leur fist fère un moustier dehors la porte de Monmartre. Les Frères des Saz il les pourveut, et leur donna place sur Seinne par-devers Saint-Germein-des-prez, où il se herbergèrent; mèz il n'i demourèrent guères, car il furent abatus assez tost. Après ce que les Frères des Saz furent herbergiés, revint un autre manière de Frères que l'en appèle l'Ordre des Blans-mantiaus, et requistrent au Roy que il leur aidast que il peussent demourer à Paris: le Roy leur acheta une mèson et vieilz places entour pour eulz herberger, delez la viex porte du Temple à Paris, assés près des Tissarans. Iceulz Blans furent abatus au Concile de Lyon que Grégoire le dixième tint. Après revint une autre manière de Frères, qui se fèsoient appeler Frères de Sainte-Croiz, et portant la croiz devant leur piz (*a*), et requistrent au Roy que il leur aidast. Le Roy le fist volentiers, et les herberga en une rue qui est appelée le quarrefour du Temple, qui ore est appelée la rue Sainte-Croix. Einsi avironna le bon Roy de gens de religion la ville de Paris.

Après ces choses desus dites, avint que le Roy manda touz ses barons à Paris en un quaresme (1). Je me excusai vers li pour une quartaine (*b*) que j'avoie lors, et li priai que il me vousist souffrir; et il me manda que il vouloit outréement que je y alasse; car il avoit illec

---

(*a*) Sur leur poitrine.

(1) Le pape Clément, pressé par les nécessités de la terre sainte qui empiroient tous les jours, envoya vers le roi, le cardinal d'Albi, qui lui fit reprendre la croix.

(*b*) Pour une fièvre quarte.

bons Phisiciens qui bien savoient guérir de la quarteinne. A Paris m'en alai. Quant je ving le soir de la végile Nostre-Dame en Mars, je ne trouvai ne Roy (*a*), n'autre qui me sceut à dire pourquoy le Roy m'avoit mandé. Or avint ainsi comme Dieu voult, que je me dormi à matines, et me fu avis en dormant que je véoie le Roy devant un autel à genoillons, et m'estoit avis que pluseurs prélas revestus le vestoient d'une chesuble vermeille de sarge de Reins. Je appelai après ceste vision monseigneur Guillaume mon prestre, qui moult estoit sage, et li contai la vision. Et il me dit ainsi : « sire, vous verrés que le Roy se croisera demain ». Je li demandai pourquoy il le cuidoit; et il me dit que il le cuidoit, par le songe que j'avoie songé; car le chasible (*b*) de sarge vermeille senefioit la croiz, laquelle fu vermeille du sanc que Dieu y espandi de son costé, et de ses mains et de ses piez : « ce que le chasuble estoit de sarge de Reins, senefie « que la croiserie sera de petit esploit (*c*), aussi comme « vous verrés se Dieu vous donne vie ».

Quant je oi oye la messe à la Magdeleinne à Paris, je alai en la chapelle le Roy et trouvai le Roi qui estoit monté en l'eschaufaut aus reliques, et fèsoit aporter la vraie Croiz aval (*d*). Endementres que le Roy venoit aval (*e*), deux chevaliers qui estoient de son Conseil, commencèrent à parler l'un à l'autre, et dit l'un: « james ne me créez, se le Roy ne se croise illec »; et l'autre respondi que se le Roy se croise, ce yert une des délivreuses journées qui onques feust en France : « car se « nous ne nous croisons, nous perdrons le Roy; et se nous « nous croisons, nous perdrons Dieu, que (*f*) nous « ne nous croiserons pas pour li ».

(*a*) *Lisez* : Ne le roi. — (*b*) *Lisez* : Car le chasuble. — (*c*) De petit profit, de peu d'utilité. — (*d*) Et faisoit descendre la vraie croix. — (*e*) Tandis que le roi descendoit. — (*f*) Car, parce que.



Or avint ainsi, que le Roy se croisa lendemain et ses trois filz avec li; et puis est avenu que la croiserie fu de petit esploit, selonc la prophécie mon prestre. Je fu moult pressé du roy de France et du roy de Navarre de moy croisier. A ce respondi-je, que tandis comme je avoie esté ou service Dieu et le Roy outremer, et puis que je en reving, les serjans au roy de France et le roy de Navarre m'avoient destruite ma gent et apouroiez, si que il ne seroit jamès heure que moy et eulz n'en vausissent piz; et leur disoie ainsi, que se je en vouloie ouvrer au gré Dieu, que je demourroi ci pour mon peuple aidier et deffendre; car se je métoie mon cor en l'aven (*a*) du pélérinage de la Croiz, là oú je verroie tout clèr que ce seroit au mal et au doumage de ma gent qui mist son cors pour son peuple sauver.

Je entendi (*b*) que touz ceulz firent péché mortel, qui li loèrent l'alée, pource que ou point que il estoit en France (*c*), tout le royaume estoit en bone pèz en li meismes et à touz ses voisins (*d*); ne onques puis que il en parti, l'estat du royaume ne fist que empirer. Grant péché firent cil qui li loèrent l'alée, à la grant flébesce là où son cors estoit; car il ne pooit souffrir ne le charier, ne le chevaucher. La flébesce de li estoit si grant, que il souffri que je le portasse dès l'ostel au conte d'Ausserre, là où je pris congé de li, jeusques aus Cordeliers entre mes bras; et si fèble comme il estoit, se il feust demouré en France, peust-il encore avoir vescu assez et fait moult de biens.

De la voie (*e*) que il fist à Thunes ne weil-je riens conter ne dire, pource que je n'i fu pas, la merci Dieu; ne je ne weil chose dire ne mettre en mon livre, dequoy je ne soie certein. Si parlerons de nostre saint Roy sanz

---

(*a*) *Lisez* : En l'aventure. — (*b*) J'ai oui-dire depuis. — (*c*) Parce qu'en l'état où se trouvoit alors la France. — (*d*) Et avec tous ses voisins. — (*e*) Du voyage.

plus, et dirons ainsi, que après ce que il fu arrivé à Thunes, devant le chastel de Carthage, une maladie le prist du flux du ventre, dont il acoucha au lit, et senti bien que il devoit par tens (*a*) trespasser de cest siècle à l'autre. Lors appela mouseigneur Phelippe son filz, et li commanda à garder aussi comme par testament, touz les enseignemens que il li lèssa, qui sont ci-après escript en françois; lesquiex enseignemens le Roy escript de sa sainte main, si comme l'en dit:

« Biau filz (1), la première chose que je t'enseigne, si « est que tu mettes ton cuer en amer Dieu; car sanz ce « nulz ne peut estre sauvé. Garde-toy de fère chose qui « à Dieu desplèse; c'est à savoir péchié mortel, ainçois (*b*) « devroies souffrir toutes manières de vileinnies, tor- « mens, que faire mortel péché. Se Dieu t'envoie per- « versité, si le recoif en patience, et en rent graces à « Nostre-Seigneur, et pense que tu l'as deservi (*c*), et « que il te tournera tout à preu (*d*). Se il te donne pro- « priété, si l'en mercie humblement, si que tu ne soies « pas pire ou par orgueil ou par autres manières, dont « tu doies miex valoir (*e*); car l'en ne doit pas Dieu de « ses dons guerroier. Confesse-toy souvent, et esli « confeseur preudomme qui te sache enseigner que tu « doies faire et dequoy tu te doies garder; et te doiz « avoir et porter en tel manière, que ton confesseur et « tes amis te osient reprenre (*f*) de tes mèsfaiz. Le ser- « vise de sainte Esglise escoute dévotement et de cuer « et de bouche, espécialement en la messe, que la con- « sécration est faite (*g*). Le cuer aies douz et piteus aus

(*a*) Qu'il devait bientôt.

(1) *Voyez les observations de M. Ducange sur Joinville, page* 116.

(*b*) Mais plutôt. — (*c*) Que tu l'as mérité. — (*d*) Tout à profit. — (*e*) En abusant des moyens qui doivent te rendre meilleur. — (*f*) Te osent reprendre. — (*g*) Où la consécration est faite.

« poures, aus chiétis et aus mésaisiés, et les conforte
« et aide selonc ce que tu pourras. Maintien les bones
« coustumes de ton royaume et les mauvèses abèsse.
« Ne convoite pas sus ton peuple, ne te charge pas de
« toute (*a*) ne de taille. Se tu as aucunc mésaise de cueur,
« di le tantost à ton confesseur, ou à aucun preudomme
« qui ne soit pas plein de vainnes paroles; si la porte-
« ras plus légièrement. Garde que tu aies en ta compai-
« gnie preudommes et loiaus qui ne soient pas plein de
« convoitise, soient religieus, soient séculiers, et sou-
« vent parle à eulz; et fui et eschiève (*b*) la compain-
« gnie des mauvèz. Escoute volentiers la parole Dieu et
« la retien en ton cuer, et pourchace volentiers proières
« et pardons. Aimme ton preu et ton bien (*c*), et hai
« touz maus où que il soient. Nulz ne soit si hardi de-
« vant toy, que il die parole qui atraie et émeuve pé-
« ché, ne qui mesdie d'autrui par dèrieres en détrac-
« tions; ne ne seuffre que nulle vileinnie de Dieu soit
« dite devant toy. Ren graces à Dieu souvent de touz
« les biens que il t'a faiz, si que tu soies digne de plus
« avoir. A justices tenir et à droitures soies loiaus et
« roide, et (*d*) à tes subjèz, sanz tourner à destre ne à
« senestre; mèz aides au droit, et soustien la querelle
« du povre jeusques à tant que la vérité soit desclairiée.
« Et se aucun a action encontre toy, ne le croi pas
« jeusques à tant que tu en saches la vérité; car ainsi le
« jugeront tes conseillers plus hardiement selonc véri-
« té, pour toy ou contre toy. Se tu tins riens de l'au-
« trui, ou par toy ou par tes devanciers, se c'est chose
« certeinne, rent le sanz demourer; et se c'est chose

(*a*) *Il faut apparemment lire :* Ne le charge pas de toute ne de taille ; la toute ou la tolte étoit une levée de deniers, mais une levée extraordinaire. — (*b*) Fui et évite. — (*c*) *La conjontion* ET, *paroît inutile en cet endroit, où il semble qu'il faut lire :* à justices tenir et à droitures soies loiaus et roide à tes subjèz.

« douteuse, fai le enquerre par sages gens isnellement « et diligenment. A ce dois mettre t'entente (*a*) com- « ment tes gens et tes sougèz vivent en pèz et en droi- « ture desouz toy. Meismement les bones villes et les « coustumes de ton royaume garde en l'estat et en la « franchise où tes devanciers les ont gardées; et se il y « a aucune chose à amender, si l'amende et adresce (*b*), « et les tien en faveur et en amour; car par la force et « par les richesces des grosses villes, douteront (*c*) les « privez les estranges (*d*), de mesprendre vers toy, es- « pécialment tes pèrs et tes barons. Honneure et aime « toutes les persones de sainte Esglise, et garde que en « ne leur soustraie ne apetise leur dons et leur aus- « mones que tes devanciers leur auront donné. L'en ra- « conte d'un roy Phelippe mon aieul, que une foiz li « dit un de ses Conseillers, que moult de torfaiz (*e*) li « fèsoient ceulz de sainte Esglise, en ce que il li tolloient « ses droictures et apetissoient ses justices; et estoit « moult grant merveille comment il le souffroit. Et le « bon Roy respondi que il le créoit bien; mès il regar- « doit les bontés et les courtoisies que Dieu li avoit « faites, si vouloit miex lèsser aler de son droit, que « avoir contens à la gent de sainte Esglise (*f*). A ton « père et à ta mère porte honneur et révérence, et « garde leur commandement. Les bénéfices de sainte « Esglise donne à bones persones et de nette vie, et si « le fai par conseil de preudommes et de nettes gens. « Garde-toy de esmouvoir guerre sans grant conseil, « contre home crestien, et se il le te couvient fère, si « garde sainte Esglise et ceulz qui riens n'i ont mèsfait. « Se guerres et contens meuvent entre tes sousgis, « apaise-les au plutost que tu pourras. Soies diligens

---

(*a*) Ton application. — (*b*) Et Corrige. — (*c*) Craindront. — (*d*) *Lisez* : Et les estranges (les étrangers). — (*e*) Torts, injustices. — (*f*) Qu'avoir procès avec la gent de sainte église.

« d'avoir bons Prevos et bons Baillis, et enquier souvent « d'eulz et de ceulz de son hostel, comme il se main« tiennent, et se il a en eulz aucun vice de trop grant « convoitise, ou de fausseté, ou de tricherie. Travaille « que touz vilains péchiez soient osté de ta terre; espé« cialement vileins seremens (*a*) et hérésie fai abatre à « ton pooir. Pren te garde que les despens de ton hostel « soient rèsonnable. Et en la fin, très douz fil, que tu « faces messes chanter pour m'ame et oroisons dire par « tout ton royaume; et que tu m'otroies espécial part « et planière en touz les biens que tu feras. Biau chier « filz, je te donne toutes les bénéissons (*b*) que bon « père peut donner à fil; et la benoite Trinité et tuit li « Saint te gardent et deffendent de touz maulz; et Diex « te doint grace de fère sa volenté touziours, si que il « soit honoré par toy, et que tu et Nous puissions après « ceste mortel vie, estre ensemble avec li et li loer « sanz fin. *Amen* ».

Quant le bon Roy ot enseignié son filz monseigneur Phelippe, l'enfermeté (*c*) que il avoit commença à croistre forment, et demanda les sacremens de sainte Esglise, et les ot en sainne pensée et en droit entendement, ainsi comme il apparut; car quant l'en l'enhuilioit (*d*) et en disoit les sept pseaumes, il disoit les vers (*e*) d'une part. Et oy conter monseigneur le conte d'Alençon son filz, que quant il aprochoit de la mort, il appela les Sains pour li aidier et secourre, et meismement monseigneur saint Jaque, en disant s'oroison (*f*) qui commence: *Esto Domine*; c'est-à-dire, Dieu soit saintefièur (*g*) et garde de nostre peuple. Monseigneur saint Denis de France appela lors en s'aide (*h*), en di-

---

(*a*) Surtout les blasphêmes. — (*b*) Toutes les bénédictions. (*c*) La maladie. —(*d*) Quand on lui donnoit l'extrême onction. — (*e*) Il disoit les versets. — (*f*) Son oraison. — (*g*) *Ou* saintefière; *c'est-à-dire* : sanctificateur. — (*h*) A son aide.

sant s'oroison, qui vaut autant à dire: « sire Dieu, donne nous que nous puissions despire (*a*) l'aspreté de ce monde, si que nous ne doutiens (*b*) nulle adversité ». Et oy dire lors à monseigneur d'Alençon, que son père reclamoit sainte Geneviève. Après se fist le saint Roy coucher en un lit couvert de cendre, et mist ses mains sur sa poitrine, et en regardant vers le Ciel rendi à nostre Créateur son esperit, (1), en celle hore meismes que le Filz Dieu morut en la croiz.

Précieuse chose et digne est de plorer le trespassement de ce saint Prince, qui si saintement et loialment garda son royaume, et qui tant de bèles aumosnes y fist, et qui tant de biaus establissemens y mist. Et ainsi comme l'escrivain qui a fait son livre, qui l'enlumine d'or et d'azur, enlumina ledit Roy son royaume de belles abbaïes que il y fist, des mansions-Dieu, des Préescheurs, des Cordeliers, et des autres religions qui sont ci-devant nommées.

Lendemain de feste saint Berthemi l'Apostre, trespassa de cest siècle 1. bon Roy Loys (2), en l'an de l'incarnacion Nostre-Seigneur l'an de grace mil CC et X (*c*), et furent ses os gardés en un escrin et enfouis à Saint

---

(*a*) Que nous puissions mépriser. — (*b*) En sorte que nous ne craignions.

(1) Ce fut le lendemain de la Saint-Barthelemy, le 25 août 1270, à trois heures de l'après-midi.

Nous ne pouvons mieux exprimer toutes les bonnes qualités de ce Saint Roi, que par ces paroles de Thomas Cantimpré qui vivoit de son temps, *Testor deum, testor sanctos, testor et fideles omnes, quod nunquam aliquis regum, nunquam aliquis principum tam necessario, quantum ad salutem et pacem fidelium, protexit ecclesiam; dotavit muneribus, et veris honoribus exaltavit.*

(*c*) *Il faut apparemment lire*: Li bon Roi Loys; *car* 1. bon Roi Loys, *comme porte le manuscrit signifie* un bon Roy Loys, *dans l'écriture de ce tems-là; expression peu convenable en cet endroit.* — (*d*) *Lisez*: 1270.

Denis en France, là où il avoit esleuë sa sépulture, ouquel lieu il fu enterré (1), là où Dieu a fait main biau miracle pour li par ses desertes.

Après ce, par le pourchas du roy de France et par le commandement l'Apostelle, vint l'ercevesque de Roan et frère Jehan de Samoys, qui puis fu evesque, vindrent à Saint-Denis en France, et là demourèrent lonc temps pour enquerre la vie, des œuvres et de miracles; et en me manda que je alasse à eulz, et me tindrent deux jours. Et après ce que il orent enquis à moy et à autrui, ce que il orent trouvé fu porté à la Court de Rome; et diligenment virent l'Apostelle et les Cardonnaulx ce que en leur porta; et selonc ce que il virent, il li firent droit et le mistrent ou nombre des Confesseurs; dont grant joie fu et doit estre à tout le royaume de France, et grant honneur à toute sa lignée qui à li vourront retraire (*a*) de bien faire, et grant honneur à touz ceulz de son lignage, qui par bones œuvres le vourront ensuivre; grant deshoneur à son lignage qui mal voudront fère, car en les mousterra au doi, et dira l'en que le saint Roy dont il sont estrait, feist envis (*b*) une tele mauvestié.

Après ce que ces bones nouvelles furent venues de Rome, le Roy donna journée lendemain de la saint Berthélemi, à laquelle journée le saint cors fu levé (2). Quant le saint cors fu levé, l'arcevesque de Reins qui

---

(1) Ses entrailles furent portées à Montréal, qui est une abbaye de l'ordre de Saint-Benoit, près de Salerne dans le royaume de Naples; elles furent déposées sous un tombeau de marbre qui avoient ces mots pour inscription : *Hic condita sunt viscera santi Ludovici regis francorum.*

(*a*) Imiter. — (*b*) Eût fait malgré lui, *ou plutôt* n'eût jamais fait.

(2) Le corps de saint Louis fut levé de son tombeau, qui était dans l'église de Saint-Denis et transféré en la sainte chapelle de Paris, l'an 1298.



lors estoit, que Dieu absoille, et monseigneur Henri de Villers mon neveu, qui lors estoit archevesque de Lyon, le portèrent devant, et pluseurs que arcevesques, que évesques, que je ne sai nommer; ou chafaut (*a*) que l'en ot establi fu porté.

Illec sermona frère Jehan de Samois; et entre les autres grans fèz que nostre saint Roy avoit faiz, ramenteut l'en des grans fais que je leur avoie tesmoingnez par mon serement et que j'avoie veus; et dit ainsi: « pource que vous puissiés véöir que c'estoit le plus « loiaus homme qui onques feust en son temps, vous « weil-je dire que il fu si loiaus; car envers les Sarra- « zins vot il tenir couvenant aus Sarrazins de ce que « il leur avoit promis par sa simple parole; et se il fust « ainsi que il leur eust tenu, il eust perdu dix mille li- « vres et plus »; et leur recorda tout le fait si comme il est ci-devant escript. Et quant il leur ot le fait recordé, si dit ainsi: « ne cuidés pas que je vous mente; que « je voi tel home ci, qui ceste chose m'a tesmoingné « par son serement ».

Après ce que le sermon fu failli; le Roy et ses frères en reportèrent le saint cors en l'esglise par l'aide de leur lignage; que il durent fère honneur (*b*): car grant honneur leur est faite, se en eulz ne demeure (*c*), ainsi comme je vous ai dit devant. Prions à li que il weille prier à Dieu que il nous doint ce que besoing nous vert aus ames et aus cors. Amen.

Encore weil-je dire de nostre saint Roy aucunes choses qui seront à l'onneur de li; c'est à savoir que il me sembloit en mon songe que je le véoie devant ma chapelle à Joinville, et estoit, si comme il me sembloit merveilleusement lié et aise de cuer; et je meismes es-

---

(*a*) A l'échafaud. — (*b*) *Il faut vraisemblablement lire* : que (parce que) il li durent faire honneur. — (*c*) S'ils n'y mettent obstacle.



toie moult aise, pource que je le véoie en mon chastel, et li disoie : « Sire, quant vous partirés de ci, je vous « herbergerai à une moie mèson qui siet en une moie « ville qui a non Chevillon ». Et il me respondi en riant et me dit : « Sire de Joinville, foi que doi vous, je ne bée mie (*a*) si-tost à partir de ci ».

Quand je me esveillai, si m'apensai et me sembloit que il plésoit à Dieu et à li, que je le herberjasse en ma chapelle, et je si ai fèt; car je li ai establi *un autel en l'onneur de Dieu et de li;* et y a rente perpétuelment establie pour ce faire. Et ces choses ai-je ramentues à monseigneur le roy Looys, qui est héritier de son non; et me semble que il fera le gré Dieu et le gré nostre saint roy Looys, s'il pourchassoit des reliques le vrai cors saint et les envoyoit à ladite chapelle de saint-Lorans à Joinville; parquoy cil qui venront à son autel, que il y eussent plus grant dévotion.

Je faiz à savoir à touz, que j'ai céans mis (*b*) grant partie des faiz nostre saint Roy devant dit, que je ai veu et oy, et grant partie de ses faiz que j'ai trouvez qui sont en un romant (*c*), lesquiex j'ai fèt escrire en cest livre. Et ces choses vous ramentoif-je, pource que cil qui orront ce livre croient fermement en ce que le livre dit, que j'ai vraiement veus et oyes.

Ce fu escript en l'an de grace mil CCC et IX, ou moys d'octobre.

(*a*) Je ne désire point, je ne pense point. — (*b*) Que j'ai mis dans ce livre. — (*c*) Dans un livre français.

FIN.

GLOSSAIRE.

On ne s'est pas proposé dans ce glossaire, de donner l'explication de tous les mots de l'ancienne langue française, on s'y est borné à rendre intelligible à toutes sortes de lecteurs, l'ouvrage que l'on publie, et c'est pour remplir cette idée que l'on a joint au bas de chaque page, des notes explicatives indiquées par les lettres *a*, *b*, *c*, etc.

A

Aasie, aise, heureuse.
Aclore, se fermer.
Adamagier, endommager.
Adès, toujours, incontinent.
Adebonnairir, amollir, adoucir.
Adrecier, rétablir, réparer.
Aerder, saisir, enlever.
Afebloier, affoiblir,
Aférir, appartenir, convenir.
Afoler, blesser, devenir fou.
Aguait, embûche, piège.
Agregier, appesantir, se trouver plus mal.
Ahers, attaché.
Aidier, harceler.
Aigrement, vigoureusement.
Ainçois, mais, avant.
Ainsinc, ainsi.
Alée, départ, voyage.
Aleure, marche, chemin.
Amende, satisfaction.
Amender, réformer, mieux faire.
Amierres, amateur.
Amoloier, adoucir, amollir.
Amonnestier, encourager.
Ancesseurs, ancêtres, prédécesseurs.
Angle, ange.
Aniax, anneaux,
Anieus, dangereux, fâcheux.
Anoier, ennuyer, faire de la peine.
Anuitier, commencer à faire nuit; et quant ce mot est pris substantivement, il signifie, *entrée de la nuit.*
Aorer, adorer, prier.
Apaier, appaiser, calmer.
Aparlier, préparer, parer.
Aparer, paraître.
Apenser., examiner; délibérer.

Apert, évident.
Apertement, adroitement.
Aplejer, cautionner.
Apoier, appuyer.
Apostele, *apostole*, pape.
Appareiller, préparer.
Ardoir, brûler.
Areer, arranger, disposer.
Arer, labourer.
Ars, arcs.
Asaudre, absoudre, *asolz*, absous.
Assembler, attaquer, combattre.
Assemer, orner, parer.
Assener, adresser, assigner.
Asserisier, calmer; tranquilliser.
Assouvir, achever, terminer.
Assistrer, assiéger.
Assouager, adoucir, calmer.
Atapir, cacher, se cacher.
Atisier, enflammer, exciter.
Atourner, équiper, parer.
Atrempez, modéré.
Atraire, attirer, exciter.
Attirer, prendre.
Atteindre, convaincre.
Atteiner, fatiguer, irriter.
Aus, aussi.
Ausmoniere, bourse.
Autel, Autretel, semblable.
Aval, en bas, venir aval, descendre.
Avenant, avantage.
Avoutire, adultère.

B.

Bacon, chair de porc, jambon, lard.
Bagingner, marchander, négocier.
Bahari, marin, maritime.
Baquenas, tempête.
Barat, fraude, perfidie.
Barbaquane, avant-mur, cloison de planches.
Barge, barque, chaloupe,
Barouignfr, faire marché.
Baudement, hardiment.
Bécuiz, biscuit.
Béer, aspirer, désirer.
Beguin, *béguine*, dévot; dévotes en général, ou espèce d'ordre religieux.
Belement, doucemcnt.
Beneuré, bienheureux, bonheur, félicité.
Bercer, Berser, chasser, tirer de l'arc.
Berrie, plaine, prairie,
Bertart, bâtard.
Besant d'or, pièce de monnaie d'or, qui tire son origine de Constantinople, auparavant appelée Byzance.
Bestourner, altérer, changer l'ordre naturel des choses.
Bible, baliste, machine à jeter des pierres.
Bisson, buisson.
Boban, luxe, magnificence, apparence.
Boidie, contravention, dol,

fraude, tromperie,

Border, babiller, tenir des discours frivoles.

Bouter, chasser, mettre dehors.

Bretesche, parapet, tour de bois mobile.

Braier, crier.

Braiez, chausses.

Bufe, soufflet.

Buisiner, sonner de la trompette.

C

Camelin, étoffe.

Cardonnans, cardinal.

Carniau, creneau.

Carrel, flèche dont le fer a la pointe triangulaire, trait d'arbalète.

Cavellacion, finesse, ruse.

Cendal, étoffe de soie.

Certes, instamment.

Chambre coie, garde robe.

Chanel, Chenal, canal, gouttière, lit de rivière.

Chanu, Chènes, Chenu, blanc qui a les cheveux blancs.

Chapleis, bataille blessure.

Chatel, Chastel, bien, les biens.

Chatri, mouton.

Cheoir, Chu, tomber, tomba.

Chetif, captif, misérable.

Chers, chars.

Chevestre, bride, licou.

Chevetain, capitaine, chef, commandant une place, général d'armée.

Chevir, Chefvir, jouir, prendre soin d'une affaire, venir à bout, l'achever.

Chière, Chair, air du visage, visage.

Choisir, Coisir, appercevoir, découvrir.

Coche, coucher en joue.

Colière, Culière, ce qui passe sous la queue du cheval, et diffère de la croupière, la croupière elle-même.

Compain, associé, compagnon.

Comparer, acheter, mériter, payer, punir.

Commander, confier.

Conchier, Caucier, Conchoier, Concier, salir, souiller, surprendre, tromper.

Concueillir, rassembler, ramasser.

Congnoistre, reconnaître, avouer.

Conquerre, conquérir.

Conroier, équiper, gouverner, prendre soin.

Conroy, ordre.

Consaus, projet, conseil, délibération.

Contens, Content, procès, débat, dispute, différent.

Contrait, contract.

Contraiture, contraction

de nerfs perclus..
Contrester, résister, opposer.
Copz, coups.
Cors, corps.
Coste, chemise.
Cote, robe de dessous, tunique, *d'où est venu* surcot *pour signifier* la robe de dessus.
Covenant, **Couvenant**, convenir, promettre, engagement.
Coulons, pigeons,
Coulpe, faute.
Courciers, sorte de vaisseaux.
Coustage, dépense.
Coutes, coussins, lit de plumes.
Couvertouer, couverture.
Couvine, conspiration, dessein, conduite en général, bonne ou mauvaise.
Creerres, créateur.
Cremer, craindre, redouter.
Criez, réputé, avoir de la réputation.
Craissir, craquer, pétiller.
Crolleys, écroulement, tremblement de terre.
Crotes, croûtes.
Croustes, **Creutes**, **Crote**, **Croustes**, **Croutes**, cave sépulchrale, caveau, caverne, grotte, souterrain, tanière.
Cuens, comte, vicomte.
Cuider, **Cuidier**, **Quider**, croire, penser, présumer.

D

Darrien, en dernier lieu.
De, **Deix**, Dieu.
Decopé, être mis en pièces.
Decevoir, être trompé.
Dehait, chagrin.
Dehurteir, agiter, renverser.
Deliter, réjouir.
Delaier, retarder.
Dementer, gémir, pleurer.
Dementieres, tandis.
Desatempré, excessif, immodéré.
Dèsavenanz, indécent.
Descort, contrariété.
Deservir, mériter.
Desleel, déloyal.
Desloer, blâmer.
Deslouer, délier, déplacer.
Desorendroit, dès-à-présent.
Despaner, déchirer.
Despire, mépriser.
Despiteus, indigné.
Desraimbre, racheter,
Desseurer, débarrasser, détacher.
Destourber, empêcher, traverser.
Destraindre, arrêter, contraindre.
Desver, contrarier.
Desvez, enragé, furieux.
Detrait, exténué.

Detrier, différer, refuser.
Deveer, défendre, empêcher.
Doter, craindre, redouter.
Dolut, eut du chagrin.
Dras, habits.

E

Elez, aîles.
Eloscher, ébranler, secouer.
Embatre, courir sus, engager, jeter, faire entrer de force.
Embler, dérober.
Empeindre, heurter, lancer.
Emport, l'action d'emporter.
Enchaucer, fouler avec les pieds.
Enchoisonner, accuser, blâmer.
Encloer, investir, enfermer.
Encourtiner, tapisser.
Enditier, indiquer.
Enfers, infirme, malsain.
Enfermeté, mauvais air.
Engin, l'esprit, fraude, ruse.
Engrant, acharné, avide.
Engregier, augmenter.
Ennieus, fâcheux, piquant.
Enpensé, résolu.
Enromançer, traduire en français.
Ensievre, imiter, suivre.
Entechez, accompli.
Entomir, engourdir, étourdir.
Envaïr, attaquer, charger.
Enuis, malgré soi.
Errament, sur-le-champ.
Escot, Ecossais.
Eschamel, marche-pied.
Eschar, dérision, honte.
Eschiele, grand corps de troupes.
Eschiver, craindre, éviter.
Escommeu, ému.
Esconser, cacher, coucher.
Escrois, bruit subit.
Esfondrer, enfoncer.
Esgart, décision, jugement.
Esleecer, se réjouir.
Esmer, conjecturer, estimer.
Esmuiz, muet.
Esquacher, briser, casser
Essil, captivité.
Essongat, sortit.
Estache, colonne, mât, pilier.
Estant, debout.
Estivall, bottes.
Estorer, instituer.
Estouper, boucher les narines.
Estrif, querelle.
Eve, eau.
Eur, bord, extrémité.
Eus, œufs.
Eus, yeux.

F

Fauchon, couteau de chasse.
Fere, férie, fête.
Fereis, choc, combat.
Ferir, frapper, piquer un cheval.
Felonnesses, injurieuses, outrageantes.
Feur, manière, façon.
Feure, artisan, forgeron.
Fiance, foi, confiance.
Ficher, loger.
Fiée, foi.
Flatir, abattre, enfoncer.
Flavel, sonnette, ou tout autre instrument pour se faire entendre.
Fol, débauché.
Fonde, bourse des villes commerçantes, magasin, douane.
Fonde, la corde qui lance le trait dans une baliste.
Forme, chaise qui avait des bras et un dossier.
Forainnes, écartées.
Fors, sinon.
Frains, bruit.
Fuerre, fourage, paille.
Fu, mourut.
Fuelles, feuilles.
Fus, feu.
Fus, Fust, bois, branches.

G

Gain, automne.
Gait, garde, sentinelle.
Ganchir, caracoler.
G'aungneur, laboureur.
Gesir, coucher.
Geter, tirer.
Glout, gourmand.
Gounelle, jupon, robe de dessous.
Gravelle, sable.
Grégneur, plus grand.
Greve, cheveux longs et partagés sur le haut de la tête.
Griété, pesanteur.
Guenchir, se détourner.
Guerredonner, récompenser.

H

Hait, joie, courage, santé.
Hanap, ciboire, coupe.
Hardement, action hardie.
Hardier, attaquer, charger.
Havaire, havre, port.
Haubert, cotte de mailles.
Heberge, tente.
Her, héritier.
Heuse, botte bottine.
Hordis, boulevart, palis sade.
Hostiex, hôtel, auberge
Hucher, appeler, crier.
Huche, coffre.
Huimez, aujourd'hui, désormais.
Hurteis, choc, froissement.
Hutin, bruit, combat.

I

ILLEC, là, en ce lieu là.
ISNELLEMENT, avec légéreté, promptement.
ISSIR, sortir.
IVIERE, ivoire.

J

JOE, joue.
JUST, coucha.

K

KAZEL, bourg, chateau,

L

LAI, loi.
LATINIER, interprète.
LÉ, large, largeur.
LECHERIE, licence, luxure,
LEGIÈRE, facile.
LÉANS, la dedans.
LESSIER A, manquer de.
LEZ, près.
LIFRRES, filou.
LIEMENT, avec joie.
LI, lui.
LIEX, lieux.
LIGNAGE, parenté, famille,
LIGNALOECY, aloès.
LOER, conseiller.
LOS, gloire.
LUN, boue, limon.

M

MAHOMERIE, mosquée, temple.
MAIN, matin.
MAINBOURNIE, curatelle, tutelle.
MALTALENT, colère, mauvaise volonté, rancune.
MALVETIEZ, malice, méchanceté.
MANETTE, petite main.
MARCHE, frontière, limite.
MARONNIER, marinier.
MEFFIR, agir mal.
MEMOIRE, esprit, sens.
MENISTRE, maître.
MENOISON, dyssenterie, dévoiement.
MERRIEN, bois de construction, de charpente, et à faire des douves de tonneaux.
MESFAIT, crime.
MESCHEOIR, arriver malheur, mal réussir, mauvais état.
MESEL, MESIAU, lépreux.
MESCRÉANS, mauvais croyant.
MESSAISE, inquiétude.
MESTIER, besoin.
MESTRIE, science.
MÈZ, mais.
MEZELERIE, lépre.
MESNIE, maison, domestiques, famille.
MIEX, mieux.
MIRE, chirurgien, médecin.
MISERICORDE, sorte d'épée fort courte, poignard.

Moie, mienne.
Montefoy, authentique.
Mostier, moustier, église en général, monastère.
Moult, beaucoup.
Movoir, mouvoir, partir, décamper.
Moye, amas en meules, ou monceaux.
Muir, mugir.
Musart, (hastis musarz), étourdi qui se presse de parler, qui parle sans réflexion, sot, nonchalant, etc.

N

Nacaires, timbales, instruments.
Naches, nages, fesses.
Nager, naviguer, ramer.
Nariles, narines.
Navie, flotte.
Nayer, noyer.
Ne, ni.
Nef, neif, navire, vaisseau.
Neis, même, et même.
Ne porquant, cependant, néanmoins.
Nequedent, néanmoins, nonobstant.
Niez, neveu.
Noé, eau stagnante, (anse).
Noer, nager.
Noiau, bouton d'habit.
Noier, nier.
Noise, débat, bruit, querelle, tumulte, murmure.
Notonnier, pilote, matelot.
Nous, nom.
Nublesse, amas de nuages, nuages.
Nullui, personne.
Nulz, rien, pas un.

O

Oeles, aîles.
Ogres, orgues.
Oir, voir.
Oliphant, cornet d'ivoire, éléphant.
Onques, jamais.
Orfrois, broderie en or *ou* en argent.
Orignal, original.
Ost, ou Ols, armée, camp.
Ostillemenz, meubles, ustensiles,
Otroier, permettre.
Oue, oie.
Outrage, excédent, excès.
Ouvrer, travailler.
Oy, oui.

P

Paielle, bassin, poële.
Pailes, étoffe, manteau, tapis.
Palefroy, cheval de parade.
Paleter, combattre, escarmoucher.
Paniaus, habit, robe.

Parçonnier, cohéritier, complice.
Pareh, paraître.
Partir, avoir part, partager.
Peliçons, fourrures, robes de dessus.
Pénéancier, confesseur, pénitencier.
Peniaus, bannière, enseigne.
Pennes, fourrures.
Periller, être en danger, périr.
Pers, bleu tirant sur le noir, couleur livide.
Pesme, très-méchant.
Pesteler, battre des pieds, piler.
Pez, paix.
Phisicien, médecin.
Piece, espace de temps.
Pis, poitrine.
Plègge, caution.
Plenté, abondance, quantité.
Plet, accord, justice, traité.
Plommee, balle de plomb, niveau, sonde.
Poçonnet, petit pot.
Poesté, puissance.
Poi, peu.
Pooir, pouvoir.
Poour, peur.
Poingneis, choc, combat.
Poiz, poids.
Porpendre, embrasser, saisir.
Potence, béquille.
Poulain, enfant né d'une mère européenne et d'un père syrien.
Poyse, pèse.
Poure, pauvre.
Pourquoi, afin que.
Pourchacer, faire en sorte.
Prael, cour, place, pré.
Presterrls, prêteurs.
Preu, profit.
Prenre, prendre.
Princée, principauté.
Prison, prisonnier.
Proisme, prochain.
Prouaires, prêtres.
Provende, nourriture, pitance.
Puneisie, mauvaise odeur.
Pyle, dard, javelot, trait.

Q

Quanque; tout ce que.
Quarniaux, crénaux.
Quarolle, danse.
Quassés, ébranlés.
Queu, cuisinier.
Quiex, quels.

R

Raclore, refermer.
Raimbre, dépouiller, racheter.
Rains, branche d'arbre.
Ramembrer, rappeler le souvenir.

Ratiaus, rentes.
Receter, receler, recevoir, retirer.
Recouvrer, recommencer.
Recorder, raconter.
Reculée, embrâsure.
Regehir, avouer, confesser.
Rehetier, encourager.
Relinquir, abandonner.
Remanoir, demeurer, rester.
Remenant, reste.
Rencheoir, retomber.
Reniez, rangé, approché.
Renoier, renier, renoncer.
Rensuir, se remettre à poursuivre.
Repairer, retourner, se retirer.
Reponre, cacher.
Reprouver, reprocher.
Requeillir, retirer.
Rescoure, dégager, secourir.
Retailler, circoncire, retrancher.
Retenir, traiter.
Retraire, détourner.
Reveler, révolter.
Rien, chose.
R'issir, ressortir, se retirer.
Ribaus, aventuriers, gens sans aveu.
Rober, voler.
Robeurs, voleurs.
Route, compagnie, troupe.
Roys, rets, filets.
Ru, ruisseau.

S

Sacher, chasser, tirer.
Saiete, flèche.
Sain, graisse des animaux.
Samit, étoffe de soie.
Saveur, assaisonnement, gout, sauce.
Se, si.
Seez, assoyez.
Sès, secs.
Seel, sceau.
Semoingner, assigner, inviter.
Sente, fond de cale.
Senestre, gauche.
Sereur, sœur.
Sériété, sérénité.
Seu, sureau.
Seuloir, avoir coutume.
Seurcot, robe de dessus.
Siblet, sifflet.
Sieu, graisse, suif.
Sigler, naviguer.
Soigne, bougie, chandelle.
Solaz, consolation.
Soudée, gages, solde.
Soufrir, se desister.
Soufraite, disette, nécessité.
Sougit, sujet.
Souef, doucement.
Soutil, bon.
Soutive, d'un esprit pénétrant.
Suir, poursuivre, suivre.

T

Tables, espèce de crecelle.

TACHE, bonne ou mauvaise qualité.
TAILLOUER, assiette, bassin.
TAISE, toise.
TARGE, sorte de bouclier.
TARGUER, différer, tarder.
TANTOST, sur le champ.
TAVELÉ, semé de taches.
TAUTE, enlèvement exaction.
TELLE, toile.
TENÇON, combat, dispute.
TERDRE, essuyer, frotter.
TESER, bander un arc.
TIEX, tels.
TISON, pièce de bois.
TOLLIR, enlever, oter.
TORFAIT, dommage, injure.
TOUAILLE, nape, pièce de toile.
TRAÏR, s'approcher.
TREBLE, instrument à vent.
TREF, pavillon, poutre.
TREU, impôt, tribut.
TRIBOUIL, affliction, confusion.
TRUFE, friponnerie, moquerie.
TYRETEINNE, étoffe de laine.

U

US, usage.

V

VAGUES, vacant.
VALLÉS, valets.
VER, couleurs variées.
VEIL, veux.
VEEZ, voyez.
VEEL, vieux.
VERRIÈRE, vitre.
VIS, vivant.
VILAIN, roturier, paysan.
VIZ, escalier.
VOIR, vrai.
VOIVRE, terme de blason.

Y

YAUE, eau.
YNDE, bleu.

FIN DU GLOSSAIRE.

